

Cécilia B.

Et après, on pourra s'embrasser ?

Et après, on pourra s'embrasser ?

Chapitre 1

Le lundi 16 mars 2020, après des mois de célibat et d'hésitation, je décidai, sur les conseils d'une collègue bien intentionnée, de m'inscrire sur un site sérieux pour quadras actifs en mal de rencontres. Le soir-même, le Président Emmanuel Macron annonçait le confinement général pour tenter de limiter la propagation du Covid 19 et éviter l'engorgement des services hospitaliers.

J'étais assise devant ma télé, ordinateur portable sur les genoux, bribes de repas éparses sur ma table basse (quelques crackers emmental-pépins de courges et une tasse de roobois vanille amande) et j'écoutais, d'une oreille distraite, l'allocution du Président de la République à laquelle tout le monde s'attendait. Dans le même temps, je découvrais, émue comme une gosse de six ans le matin de Noël, les premiers profils qui s'accordaient le mieux avec le mien (bénie soit la magie des algorithmes !)

Bien sûr, cela faisait plusieurs semaines que je suivais, comme tout le monde, les informations, trop inquiète peut-être pour trop penser, trop à mon chagrin tant la souffrance est égoïste, et trop occupée, enfin, par un travail salutairement énergivore. Et puis l'épidémie était arrivée chez nous. Les mots de Cassandra¹ me revenaient en mémoire : « *Le destin, c'est la forme accélérée du temps. C'est épouvantable* ». L'inéluctable nous avait rattrapés. Nous avions commencé à compter nos morts, méconnaissant encore la courbe exponentielle qui, chaque soir, allait redéfinir notre version moderne du destin.

Face aux deux écrans qui allaient devenir les nouveaux compagnons de mon existence, je vis toute perspective de mettre fin à ma solitude s'éloigner à grands pas. J'avais 41 ans, j'étais célibataire, je vivais dans un deux pièces de 50m² dans une petite ville de province paumée et je regardais avec regret les profils de Fabien, ingénieur, 38 ans, fan de randonnée et de romans de science-fiction ; Loïc, 42 ans, employé de banque, amoureux de la nature (tout un programme !) et de cinéma ; Sébastien, 46 ans, artisan électricien (je m'étais interdit tout préjugé professionnel dans mon panel de recherche), deux yeux bleus magnifiques, danseur de rock régulier et désireux de créer des liens durables... Il m'était dorénavant impossible de

¹ *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), pièce de théâtre de Jean Giraudoux.

dépasser l'échange virtuel, et si cela devenait sérieux, impossible également de rencontrer, en vrai et en chair et en os, ces princes charmants potentiels pour les comparer aux fiches alléchantes et aux photo(shopée)s qui les accompagnaient. En un mot, c'était mort, dead, fini.

J'avais pourtant affiné mon propre profil avec soin. Cela faisait des semaines que j'y travaillais, ne voulant rien laisser au hasard ou reculant peut-être le moment où je me lancerais. Le nom du site que m'avait conseillé Lucette était prometteur : « *Expert Union* », *l'expert de la rencontre, comment passer de l'ex à LA rencontre, un site sérieux pour ceux qui croient à l'amour et à l'engagement*. J'espérais éviter de tomber dans tous les écueils des sites de rencontres habituels et le conseil de Lucette, épouse heureuse et fidèle en ménage depuis 30 ans, me semblait un gage de confiance.

Ce matin-là, j'avais fait le pas, le saut même, et je m'étais inscrite. J'avais complété mon profil avec un soin méticuleux, comme si j'avais signé un testament ou une assurance vie. J'avais esquissé les traits les plus flatteurs de ma personne et coché un ensemble de cases qui interdisaient toute nuance. Les femmes intellos font peur, il fallait absolument trouver une feinte pour ne pas faire fuir un mâle sympathique angoissé par la lecture. Je m'étais décidée pour un début classique : « Lisa, 41 ans, active et dynamique » (en fait, j'adorais passer des journées entières à lire ou à regarder des films sur mon canapé). « CDI, responsable dans le métier du livre » (comprendre : employé dans une petite librairie de province). J'avais terminé sur des considérations attendues mais qui me semblaient suffisamment sérieuses pour écarter toute rencontre douteuse (comprendre : plan cul évidemment). « Curieuse de tout et désireuse de partager ses passions : cinéma, musique et culture en générale, sensible à la nature et aimant les plaisirs simples de la convivialité, je cherche un compagnon pour une relation sérieuse ». Ça, c'était presque vrai. Le plus juste aurait été de dire « quadra désespérée qui n'a pas vu le temps passer et qui craint de finir ses jours toute seule. SOS, recherche prince charmant désespérément. » Je ne voulais pas passer pour une midinette en mal de mâle et j'avais finalement opté pour un profil somme toute assez formaté.

Une fois le texte rédigé j'avais téléchargé la photo qui avait aussi fait l'objet d'un choix cornélien. Je ne m'étais jamais aimée sur les photos. Trop souriante ou trop sérieuse, l'objectif ne parvenait jamais à saisir l'émotion que je ressentais à l'instant T. Brunette pas trop vilaine pour mes 41 ans (j'en faisais facilement 10 de moins) je ne manquais pas de féminité avec mes cheveux bouclés qu'aucun fil blanc n'était encore venu importuner. Certes, j'étais loin d'être

un canon mais j'avais appris que la taille moyenne de la française était le 40-42 alors je me consolais avec mon 38 qui tirait parfois sur le 40. Mon côté rat de bibliothèque avait pris le dessus depuis quelques années et ma myopie qui ne s'était même pas arrangée avec l'arrivée précoce de la presbytie, m'imposait un port de lunettes quotidien depuis l'âge de 8 ans. J'avais bien tenté les lentilles mais visiblement, mes yeux manquaient de larmes pour les supporter. C'était un comble d'ailleurs, quand on savait les litres que je pouvais produire à la moindre contrariété, ne parlons même pas des torrents que mes ruptures à répétition avaient pu me faire verser. La coquetterie ou le complexe mal assumé me faisait systématiquement retirer mes lunettes au moment de prendre la pause, ce qui expliquait sans doute ce décalage entre ce que je percevais de moi et les images que me renvoyaient les appareils.

J'avais donc choisi un cliché qui semblait dire : « Hello ! Je suis encore jeune et jolie, pleine de vie et d'envie, et si je suis dans l'incapacité de garder un homme plus de 6 mois, ça ne peut être qu'un mauvais coup du sort ! » J'avais opté pour une photo de vacances : cheveux libérés de toute contrainte, peau hâlée et lunettes (de soleil !) repoussées en serre-tête au-dessus du front et bien sûr, le sourire détendu des congés. Image classique et sans danger. Qui aurait pu déceler dans mon regard la tristesse annonciatrice de soirées moroses tout à fait envisageables ou le petit froncement de sourcil augurant des disputes endiablées en cas de besoin ? J'étais jolie, lisse, plausible. Et tout ce travail de mise en scène savamment orchestré venait de s'effondrer en quelques secondes et quelques mots : Covid 19, confinement généralisé, crise sanitaire.

Partagée entre le désir de pleurer en zappant, d'une chaîne à l'autre, et l'envie de couper définitivement d'un geste rageur le flot des mauvaises nouvelles qui se déversait entre mes murs, je fis la seule chose que je savais faire : ne pas choisir. J'éteignis donc le volume de la télé et gardai les images et les bandeaux de texte qui défilaient sur l'écran. Initiative encore plus perverse pour moi qui ai toujours été plus sensible aux mots écrits qu'aux mots entendus. Alors que mes yeux balayaient distraitement les visages compassés ou anxieux des politiques, journalistes, médecins et intervenants divers en tous genres, je me replongeai sur la page du site d'*Expert Union* et sur les profils des heureux élus qui avaient eu l'envie de me connaître. Sans doute des désespérés inconscients qui comme moi avaient jugé bon de chercher le grand amour en des heures si sombres. Ou des crétins qui n'avaient rien vu venir. Je m'interrogeai tout d'un coup moi-même sur mes propres motivations, et, incapable de de me ranger dans

la première ou dans la seconde catégorie, je refermai d'un coup sec mon ordinateur que je repoussai sous le canapé.

Je me repliai sur moi-même, dans un monde intérieur encore plus chaotique que l'autre. Visiblement, aucune fuite n'allait être possible pour les semaines à venir. On nous annonçait un confinement pour deux semaines minimum, mais ce minimum était lourd de sous-entendus. Quel miracle aurait bien pu nous faire sortir si rapidement du drame dans lequel notre pays venait de plonger ? La question n'était pas « combien ? » mais « comment ? ». Comment allions-nous supporter ça ? Et comment allions-nous ensuite en sortir ? Je choisis de prendre la pause du désespoir qui me venait toujours dans les moments de grandes douleurs : je m'enroulai dans un plaid en mohair (le rose, le plus doux, celui qui m'enveloppait les soirs de grandes déprimés ou de grandes lectures, les premières engendrant souvent les secondes). Je me calai dans mes coussins roses et pailletés, témoins de mon incapacité à choisir entre la femme enfant et la femme fatale.

Blottie et le cœur gros, j'appelai ma mère.

« Allo, Maman ? »

- Oui ! Ma chérie, comment vas-tu ? »

Sa voix était inquiète, légèrement précipitée, comme lorsque j'étais enfant et que je revenais de l'école le cœur lourd de tourments. Ma nature *différente* m'avait valu des déboires relationnels dès la maternelle et ma mère se désolait, consciente des défauts de mes qualités. La précocité intellectuelle constitue plus une malédiction qu'un cadeau de la vie dans le petit monde de l'école. J'eus un peu honte de son empressement ; ma mère avait déjà 70 ans et même si elle respirait la santé et la joie de vivre (l'heureuse créature à laquelle je ne parvenais pas à ressembler !) je savais qu'elle appartenait, comme mon père, à la population *à risques*, et que jusqu'à nouvel ordre je ne pourrais même pas aller la voir. J'eus un pincement au cœur : la demeure familiale qui m'avait vue grandir, allait beaucoup me manquer. Je m'y rendais tous les week-ends, avide de retrouver la tendresse et les confitures maison de mes parents que j'affectionnais plus que tout. Ces retours au giron maternel constituaient des bulles d'oxygène indispensables à mon équilibre déjà précaire. Je passais des heures à lire dans le jardin, sous la tonnelle où croulaient des glycines embaumantes aux beaux jours, ou bien blottie auprès du feu les froides journées d'hiver. Je ne pourrais plus me réfugier, ni dans le jardin, ni dans

les bras de ma mère avant longtemps. Je me resserrai un peu plus fort dans mon plaid et répondis :

« Oui, Maman, ça va. Et toi ? Et Papa ? »

- Oui, oui, ma chérie, ça va aller. On avait déjà anticipé tu sais » (sagesse de l'âge contre inconscience de la jeunesse... ou de ma furieuse naïveté sans doute ; mon frigo devait être quasi vide à cette heure précise). Mes parents faisaient partie des seniors actifs et indépendants, gens de la campagne autonomes et débrouillards, je n'avais pas de souci à me faire eux. Leur petit village (j'espérais secrètement que leur isolement les préserverait longtemps du virus pervers) était un havre de paix où régnaient la solidarité et le bon sens.

« C'est bien alors, rebondis-je presque immédiatement. Sinon, ça va ? Le moral ? »

Au moment où je posais cette question à ma mère, bien que sincèrement préoccupée pour sa santé, il me sembla qu'elle était entièrement tournée vers moi, même si elle me donnait l'illusion réconfortante de m'inquiéter pour quelqu'un d'autre que moi-même. Ma perspicace maman avait entendu l'ombre dans ma voix et deviné la larme dans mes yeux. Elle me rassura immédiatement, résolue à ne pas ajouter d'inquiétude à mon humeur sombre :

Mais toi, ma Puce ? » s'inquiéta-t-elle soudain.

À 41 ans, je demeurais sa « Puce » dévoreuse de livres (elle n'avait jamais pu se résigner à employer l'expression « rat de bibliothèque » même lorsque je commençai la danse classique. Mon talent était de toute façon bien trop limité pour devenir un petit rat en tutu. Trop ronde déjà, trop maladroite et trop empotée. Donc je fus et je demeurai sa « Puce ». Et comme la nature m'avait généreusement dotée d'une éternelle peau de gamine et qui plus est, comme ma désastreuse vie sentimentale m'avait tout aussi généreusement gratifiée d'un statut de célibataire longue durée, la petite puce ne voyait rien à redire à l'empressement maternel qui la maintenait dans un cocon protecteur. J'avais passé l'âge de me sentir immortelle, mais les miroirs, ceux de ma salle de bains, de mon entrée, de ma chambre, et surtout du regard de ma mère, me renvoyaient une image de jeunesse qui me donnait l'illusion que j'avais encore du temps. Même si celui-ci commençait à me sembler long toute seule.

Nous étions donc le lundi 16 mars 2020. Ma petite ville était encore épargnée. Aucun malade à ma connaissance, mais une inquiétude, légère encore, avait un peu terni les visages et figé

les sourires. M. Soral nous avait saluées, Lucette et moi, d'un « On verra bien...» souriant, quand nous avons quitté la librairie. Une notification m'informa qu'il essayait de me joindre ; ce n'était pas son habitude à une telle heure. La puce s'agita donc sur le canapé et coupa court aux inquiétudes maternelles. Je la rappellerais plus tard. Je l'embrassais fort moi aussi. D'un geste un peu malhabile je glissai l'index sur l'écran tactile pour récupérer le double appel. J'avais la fâcheuse tendance, durant cette opération à perdre, une fois sur deux, le correspondant en ligne. Je répétais donc plusieurs fois : « Allo ! » pour être sûre de ne pas rater un M. Soral qui rapidement me répondit :

« Allo, allo ! Oui ! Bonsoir Mademoiselle d'Artès. Je ne vous dérange pas ? » Je m'abstins de tout commentaire sur ma situation de célibataire désespérément vacante : « Non, non, bien sûr que non. Je me doutais bien que vous alliez appeler. »

M. Soral était un monsieur d'un autre temps, et son savoir-vivre n'avait rien de feint ; il craignait vraiment de me déranger. Notre monde s'écroulait, nos certitudes volaient en éclats, mais lui, gentleman et bon papi à la fois, s'inquiétait pour sa « jeune employée ». À 60 ans passés, passionné par son métier, Monsieur Soral était fier d'avoir su maintenir sa librairie à flot en dépit de l'ouverture d'une Fnac dans la zone commerciale nouvellement construite à la périphérie de la ville. Il n'envisageait ni la retraite, ni la fermeture. « Bon, eh bien ! Ça y est, on y est », me dit-il d'une voix hésitante et un peu émue.

- Oui, répondis-je laconiquement, incapable de développer davantage.

- Les librairies ne sont pas considérées comme des commerces de première nécessité... les nourritures terrestres vont l'emporter sur les nourritures spirituelles mon petit, hélas ! »

Oui, pour ce brave patron, j'étais aussi son « petit », une espèce en voie de disparition, une gamine passionnée de lecture qui avait accompli le miracle de moderniser son vieil établissement. J'avais non seulement informatisé toutes ses bases de données, mais j'avais mis en place un système de fiches conseils et coups de cœur pour valoriser les ouvrages : des bandeaux, des post-it de couleur, des mises en valeur sur des petites tables qui invitaient à la découverte. Je déplorais avec lui la décision gouvernementale de reléguer au rang de luxe inutile l'activité qui allait pourtant (re)devenir, par la force des choses, une des activités majeures des Français durant cette période de confinement. Le livre serait bientôt, pour beaucoup d'entre nous, la bouée de sauvetage, la fenêtre ouverte, le train que nous ne

pouvions plus prendre. M. Soral le savait, tout comme moi, et il savait aussi que les ventes par correspondance allaient exploser, gavant les géants Amazon et Fnac qui n'en n'avaient sans doute pas besoin, et ne parlons même pas des supermarchés qui possédaient tous maintenant un rayon librairie. Il pensait bien à proposer un service en ligne mais cela ne compenserait jamais le manque à gagner. La boutique resterait fermée jusqu'à nouvel ordre mais il trouverait de quoi nous occuper chez nous. Lucette s'occupait de la comptabilité. Elle pourrait gérer ses dossiers et ses tableaux Excel de chez elle pour quelques semaines. Quant à moi, j'avais créé, quelques mois auparavant, un site pour rendre la boutique plus attractive et qui avait considérablement rajeuni la clientèle. Nous avons développé le rayon jeunesse sur mes conseils, et nous commençons même à organiser des rencontres avec des écrivains (conférences, signatures) avec un certain succès. De rencontres, il n'était plus question, puisque même les écrivains, même les artistes qui avaient l'habitude de sillonner les routes, allaient maintenant rester chez eux, comme moi, comme nous tous.

Entre l'informatisation générale du stock et la maintenance du site, j'espérais avoir encore quelques semaines de répit avant le chômage partiel, puis, peut-être derrière, la perte de mon emploi... J'évitais d'y songer. « Bien sûr M. Soral, vous pouvez compter sur moi. Tenez-moi au courant... Oui, oui, j'attends vos directives demain matin. Oui, vous aussi, prenez soin de vous et de votre épouse. »

Et tandis que je raccrochais, je pensais à l'adorable petite créature qui venait régulièrement rejoindre son époux de libraire. Je l'avais baptisée secrètement Miss Marple tant elle correspondait à l'image que je me faisais d'une mamie anglaise, douce et élégante, cheveux blancs ondulés comme un nuage, tailleur de laine toujours impeccable et surtout, un parfum de rose discret mais tenace et qui ne quittait jamais ses pas. La pensée de ce couple harmonieux et sympathique me renvoyait à celui de mes parents. Eux aussi inspiraient cette félicité d'un autre âge, cette expérience des vieux couples qui savent que la durée de leur amour réside moins dans la passion que dans la compromission et qui me renvoyai à mon inéluctable solitude. Je me penchai et ramassai mon ordinateur, l'ouvris et regardai les trois visages qui me souriaient avec la même sincérité que moi sur ma photo de profil. Ils n'étaient quand même pas mal tous les trois, Fabien, Loïc, Sébastien. Leurs traits se confondaient en un seul visage et je me plus à rêver soudain de promenades au clair de lune, de verres de vin blanc partagés à la terrasse d'un café, de grandes randonnées en montagne. J'imaginai déjà

la chaleur de bras autour de mes épaules, la braise d'un regard enflammé de désir, des nuits torrides et des matins câlins...

Je me rappelai que tous mes projets d'escapades, seule ou accompagnée, étaient repoussés aux calendes grecques. Je décidai donc de me rassurer en me disant qu'avant de sortir de chez moi pour rencontrer l'Autre, il était plus prudent de faire connaissance en échangeant par le biais des experts de l'Union. Je finis par me convaincre, et, refusant de choisir lequel des trois prétendants serait l'heureux élu, je répondis aux trois. J'écrivis alors le message le plus ridicule de toute l'histoire des sites de rencontres : « Je me sens très mal ce soir. Et toi ? » J'ignore ce que j'attendais comme retour d'une telle confiance qui mettait en pièces toutes les ruses que j'avais élaborées en constituant mon profil. Où étaient passés le dynamisme et la joie de vivre promis par le texte et la photo estivale ? J'avais cliqué trop vite, copié, collé, un, deux, trois, les réponses étaient sans doute déjà sur les écrans de Fabien, Loïc et Sébastien. Je ne me sentis pas le courage d'attendre leurs réactions ; j'éteignis l'ordinateur et le posai définitivement sur la table basse.

Je me souvins que je devais rappeler ma mère. Je me rabattis sur un SMS affectueux chargé d'emojis souriants et de petits cœurs rassurants : « Suis fatiguée. On s'appelle demain sans faute. Gros bisous Mamoune ». Je ne voulais pas regagner mon lit. J'avais peur du sommeil, de la nuit et du silence. Je débarrassai vite les restes de mon pique-nique du soir et me blottis à nouveau dans les bras de mon plaid. Je rallumai le son de la télé et après avoir zappé pendant plusieurs minutes, je m'arrêtai sur un bon vieux *Colombo* que j'avais déjà vu dix fois. Tout était rassurant dans ce programme. On connaissait l'assassin dès les premières minutes du film, on savait que le policier le coincerait, tout était calculé d'avance, l'inverse même de la vie. La figure bonhomme du héros, son humour et sa voix sympathique que nous connaissions depuis des décennies finirent de calmer mes angoisses. Je somnolais une partie de la nuit sous la lumière bleutée de l'écran, bercée par les sons étouffés des personnages et de la musique.

Je savais, ce soir-là, que ma vie allait changer, que plus rien ne serait comme avant. Mais j'ignorais encore ce qui m'attendait, et surtout, j'étais terrifiée.

Chapitre 2

J'avais oublié de fermer mes volets, aussi, quand j'ouvris enfin l'œil vers 8h30 le lendemain, le soleil inondait déjà mon petit appartement. Je m'étonnai de me réveiller si tard tant mon horloge interne branchée sur 6h du matin rythmait ma vie depuis ma plus tendre enfance. Un peu engourdie par la nuit passée entravée dans mon mini canapé, je me levai et me rendis compte que je ne m'étais ni déshabillée ni démaquillée ; je ne m'étais même pas lavé les dents. Bref, j'avais la gueule de bois des grands chagrins, celle qui nous met la tête à l'envers sans même une goutte d'alcool. Un geste réflexe me fit saisir mon portable, complètement déchargé à cette heure. Je le branchai immédiatement dans le coin cuisine, ouvrit rideaux et fenêtres et prit de plein fouet l'air précocement doux pour un mois de mars. Le ciel était d'un bleu limpide, les oiseaux emplissaient de leurs chants le petit parc de mon immeuble, et je crus l'espace d'un instant, que j'avais fait un mauvais rêve. Pourquoi la fin du monde survient-elle toujours sous le soleil dans un cadre idyllique ?

Le jardin du rez-de-chaussée, commun à la petite résidence, était déjà fleuri, et les quelques arbres qui hissaient leurs branches vers les balcons des plus chanceux, croulaient de bourgeons prêts d'exploser sous les chauds rayons du soleil. Au loin, j'entendis un bruit qui finit de m'étonner complètement : des rires d'enfants. C'était mardi matin ; ils auraient dû être à l'école à cette heure-ci. Chants d'oiseaux et rires d'enfants, air doux et soleil resplendissant, ce premier jour de confinement prenait décidément des airs de vacances inattendus. Soudain, je me souvins que je n'étais pas en vacances et je filai sous la douche. Je jetai un œil rapide et craintif vers mon ordinateur, tâchant d'oublier le moment de honte et de faiblesse dont il avait été le témoin la veille au soir.

Je m'attardai sous la douche jusqu'à ce que la vapeur ait complètement tapissé les murs et le miroir de la salle de bains. Enveloppée de ce nuage chaud et bienveillant qui brouillait mes lignes et dissimulait (ouf !) mon reflet, je savourais la caresse de l'eau. Je sortis péniblement de cette bulle de bien-être et me séchai énergiquement pour finir de me réveiller. Mon regard croisa celui de ma balance (électronique et parlante) qui semblait me guetter dans le coin de la pièce. Je décidai de l'ignorer superbement, et d'un geste brusque du pied, je la dérobaï à ma vue en la glissant sous le lavabo. Je me préparai comme si j'allais me rendre à la librairie.

Mon estime de moi déjà si fragile, n'aurait pas supporté de me voir traînant en pyjama toute la journée. Quelques minutes plus tard, habillée, maquillée, cheveux finissant de sécher, je mis la bouilloire à chauffer. Je n'aspirai qu'à une chose : un thé bien chaud. J'ignore d'où vient cette propension de la gente féminine à boire de l'eau chaude, mais je ne me distinguais pas de mes sœurs humaines dans ce domaine.

Mon téléphone était loin d'être chargé, le câble était court, je dus le laisser branché et en équilibre, perchée sur mon tabouret haut, je l'allumai pour consulter mes messages. Je ne savais pas à quel point j'aurais dû savourer les quelques secondes qui séparent le moment où l'appareil s'allume du moment où le clavier nous réclame le code pin, sésame moderne qui ouvre la porte à la fin de toute tranquillité.

Si j'avais su.

Un concert de notifications finit de me sortir de ma torpeur... À croire que la 3^{ème} Guerre Mondiale avait éclaté dans la nuit... On n'en était pas si loin après tout ! Je fis rapidement le point sur l'écran d'accueil : trois SMS, douze (!) messages WhatsApp et quatre emails. En 2020, éteindre son portable douze heures d'affilée équivaut à le plonger dans le sommeil de la Belle au Bois dormant. Et ce n'était pas un doux baiser qui me réveilla quand je me reconnectai au flux ce matin-là. Je décidai de me remplir d'abord une tasse de thé bien chaude et je commençai méthodiquement en regardant mes SMS. Peu de mes amis ou connaissances utilisaient ce mode de communication. Comme je m'y attendais, les deux premiers provenaient de ma mère.

(1) « 07h30 : Ma Chérie, j'espère que tu vas bien. Appelle-moi quand tu as 5 minutes. Gros bisous ! »

(2) « 07h40 : As-tu bien tout ce qu'il te faut ? Tu as eu le temps de faire des courses ? J'ai vu qu'il fallait une attestation pour sortir dorénavant ? Renseigne-toi vite ma Puce ».

Le troisième SMS, envoyé par Monsieur Soral, me proposait gentiment de le contacter dès que j'aurais un moment. Je me débarrassai rapidement des quatre mails ; les boutiques de vêtements, chaussures et autres instituts de beauté se rappelaient aussi à moi pour m'informer de leur fermeture d'un « jusqu'à nouvel ordre » glaçant. Je souris (jaune !) intérieurement. Le confinement allait faire du bien à mon compte en banque. Tant que mon salaire tomberait bien évidemment

Après une gorgée de thé, je me décidai enfin à faire le point sur les différentes notifications WhatsApp. Il fallait vite m'en débarrasser car je sentais que j'allais être submergée toute la journée. Stéphanie, avec qui je n'allais plus pouvoir faire de shopping ni aller au cinéma ; Fabrice, mon grand frère qui habitait à l'autre bout de la France ; Lucette (évidemment !) ma collègue si prévenante (et si présente !) ; Marie, mon amie d'enfance que je n'avais pas contactée depuis des mois ; Damien, le livreur habituel de la librairie (pourquoi avait-il mon numéro celui-là ?) ; Karine, du cours de yoga du jeudi (où je me rendais une fois sur deux tant j'étais réfractaire à toute activité physique, même douce). Un coup d'œil rapide me fit comprendre la teneur générale des messages : vidéos, caricatures, publications Facebook, le ton était à l'humour visiblement. J'eus le droit à tout ! Des animaux hilares qui se moquent du sort des humains, des remarques cocasses et douteuses sur les couples obligés de cohabiter, des réflexions plus ou moins philosophiques sur le sens à donner à cette épreuve : punition, mise en garde, opportunité de changer... On avait donc le choix entre trois possibilités : rire pour oublier, traquer le complot mondial ou se lancer dans le développement personnel. Moi j'aurais bien juste pleuré, mais visiblement, ça n'était pas encore au programme. Ça viendrait, sans doute. Je souris un peu, participant à cet élan général, très humain dans ce type de situation, qui pousse à exorciser l'angoisse par le rire et à donner du sens à ce qui n'en a pas. Je n'eus pas le cœur de répondre. Je me contentai d'envoyer quelques smileys, histoire de réagir, poliment, puis je pris le temps de regarder de plus près les messages de mon frère et de Marie. Fabrice, mon grand frère de dix ans mon aîné, vivait à 600 km de chez moi, dans une magnifique propriété avec Catherine, son épouse. Leur fils, mon neveu, était grand maintenant et travaillait en Angleterre. Fidèle à son habitude, il s'inquiétait pour sa « petite sœur ». Ses messages étaient rares mais toujours très longs. Je lus le bloc vert indigeste qui se détachait et envahissait la totalité de mon écran. Gentillesse, sollicitude, inquiétude. Il était prévenant mais aussi agaçant à force d'être protecteur. Je devinais systématiquement la leçon derrière le conseil. Bon, j'étais rassurée pour eux trois.

Je fus plus intriguée et plus soucieuse de lire le message de Marie. Nous nous connaissions depuis la maternelle. Elle avait été ma seule amie durant la longue traversée de ma scolarité. Nos deux solitudes s'étaient rencontrées et comprises et si les études d'abord, puis nos trajectoires professionnelles ensuite, nous avaient éloignées, nous n'avions jamais rompu le lien et nous étions capables de nous retrouver après des semaines ou des mois de silence,

comme si nous ne nous étions jamais quittées. Après avoir cumulé les rencontres sans lendemain, elle avait fait le choix de rester célibataire, libre, sans attache. Elle semblait vivre parfaitement bien sa solitude contrairement à moi. Le résultat identique de nos vies nous réunissait toujours dans de longues conversations téléphoniques où nous pleurions et nous indignions chacune notre tour. Son message m'inquiéta. Je relus plusieurs fois les quelques mots qui sonnaient comme un SOS. Elle avait rompu le lien avec ses parents depuis une dizaine d'années et n'avait ni frère ni sœur. Je craignais que la solitude ne soit plus lourde à supporter pour elle que pour moi. « Quel étrange moment nous assaille ma Lisa ! J'espère que tout va bien pour toi et ta famille. Je serais vraiment heureuse qu'on s'appelle très vite. On a le temps maintenant ! » Elle avait terminé par deux smileys : le bisou, celui avec le petit cœur et le hilare qui pleure de rire. Je connaissais Marie, et je savais que ces larmes de rire en dissimulaient d'autres. Je me promis de l'appeler d'ici la fin de cette étrange journée.

Je finis ma tasse tranquillement et appelai enfin mon patron pour commencer ma première journée de télétravail. La lecture-conseil pouvait se faire de chez moi (comme d'habitude en fait) et je contemplai avec gourmandise la pile de volumes qui débordaient en cascade sur mon bureau. Je savais que je ne m'ennuierais pas. Je téléphonai enfin à ma mère pour la rassurer. Non, je n'avais pas fait les courses, et oui j'avais une imprimante et donc je pourrais sortir avec une attestation en bonne et due forme. Un masque ? Ah ! Non, ça je n'en avais pas. De toute façon, on nous avait dit qu'ils étaient inutiles... Elle allait m'en coudre et me les envoyer rapidement par la poste (en espérant que les facteurs passeraient toujours). Oui, oui, je ferais attention, j'enroulerais une écharpe autour de ma bouche. Au point où j'en étais, je pouvais aussi me dissimuler le visage. Il y a des moments où la prévenance maternelle est comme une armure, elle vous protège et vous préserve, mais elle vous pèse aussi et vous étouffe. Mais je n'avais jamais rien fait pour m'en départir.

Je fis le point rapidement : rien dans les placards, plus de possibilité d'aller grignoter dans le petit café qui jouxtait la Librairie, interdiction de sortir sans attestation dérogatoire. Pas d'échappatoire : il fallait allumer l'ordinateur pour imprimer le dit papier. Je ne pouvais plus reculer et me dirigeai vers la machine que je fuyais depuis la veille. Je posai ma tasse et mon téléphone sur le minibar, et branchai l'imprimante dissimulée derrière la pile de livres sur le bureau. J'ouvris enfin mon PC et lançai le démarrage. En quelques secondes, j'avais déjà téléchargé la fameuse laisser-passer et lancé une quinzaine d'impressions, de quoi voir venir.

L'appel d'*Expert Union* fut ensuite plus fort que tout ! Je me connectai sans même m'en rendre compte et en quelques clics j'accédai à mon espace personnel. Fabien, Loïc et Sébastien avaient-ils réagi à mon pitoyable message de désespoir? Deux seulement. Fabien l'ingénieur fan de randonnée et de science-fiction avait été le premier à réagir : « Bonjour Lisa. Nous voilà tous embarqués dans un drôle de bateau, et j'ignore si cette terrible aventure nous conduira vers un univers nouveau » Méthode de séduction post-apocalyptique donc ? M'invitait-il à prendre un vaisseau spatial pour fuir une planète en plein chaos ? Je restai sceptique, peu convaincue. « Le confinement nous plonge dans une nouvelle solitude, nous qui aspirons tellement à rencontrer celui ou celle qui pourrait partager notre vie ». De la part d'un parfait inconnu, ça allait bien trop vite pour moi. Je me sentis bousculée. Quelle nunuche ! Je me mis en colère contre moi-même. Je finis cependant son message : « J'aime lire et écrire », (un bon point), « et si tu en as l'envie et peut-être même le besoin, je suis prêt à devenir un confident en ces moments si difficiles. Et peut-être plus pourquoi pas, si de bonnes ondes nous connectent davantage ». Bingo ! Je ne le voyais pas venir ! Pas folle la bête. Il était futé ce petit Fabien. Un peu de fantaisie, de compassion, et sous couvert d'une écoute attentive, on glisse la petite proposition qui va bien, celle qui ouvre discrètement la possibilité de plaisirs moins purs... Bon, il avait fait l'effort de me répondre, il s'était un peu creusé pour écrire, et en plus il ne faisait pas de fautes d'orthographe (curieusement, j'y attachais aussi de l'importance). Bonne fille je décidai de lui répondre à mon tour, par politesse plus que par envie. J'étais pressée, aussi je ne fis pas dans le détail : « Bonjour Fabien. Oui, en effet, nous vivons une épreuve historique et qui nous conduit à la réflexion et à l'introspection ». J'avais abandonné le ton désespéré de la veille. « Pourquoi ne pas échanger sur toutes ces questions en attendant, peut-être, de nous rencontrer quand tout sera fini ? » Je restai volontairement évasive, peu encline à l'accueillir dans mon univers. Je finis le message avec fermeté : « Mon travail m'appelle, à bientôt sans doute ! Amicalement. Lisa ». J'avais longtemps hésité sur le « amicalement » mais entre le « gros bisou » et le « cordialement », c'est ce qui me sembla le plus adapté, le moins dangereux et le moins cruche.

Loïc, le cinéphile amoureux de la nature n'avait donné aucun signe de vie. Soit mon message l'avait complètement terrorisé (une fille déprimée en période de confinement, ce n'était pas très engageant), soit il avait définitivement quitté la civilisation et s'était réfugié au fin fond

de la Creuse. Plus probable, il était déjà vissé à son canapé et regardait 24h/24 des films et des séries. Ne nous leurrions pas, Netflix l'avait depuis longtemps remporté sur le cinéclub.

Restait donc Sébastien, l'électricien danseur de rock. Dès les premiers mots, je compris qu'il ne vivait pas sur la même planète que Fabien et qu'il ne parlait pas le même langage. « Salut Lisa ! C'est chaud en ce moment ! Mais on va pas se laisser abattre, non ? Je te trouve très jolie ! Tes beaux yeux verts » (mes yeux sont marron !), « tes boucles brunes et ta peau bronzée, ça donne vraiment envie de te connaître et de partir en vacances avec toi. Je t'imaginais déjà en maillot de bain sur ta petite serviette de plage. J'adore danser. Impossible de sortir en club en ce moment, mais j'aimerais déjà t'emmener sur les pistes de danse. Ça te dirait ? Réponds-moi vite ! J'ai trop hâte de te connaître ! Bise ! »

Je restai souflée. C'était vraiment ce qu'on appelait « aller droit au but ». Les compliments étaient francs, sans détours, un peu douteux aussi. Je n'arrivais pas à m'en sentir flattée tant l'explicite tue le désir. La danse, j'adorais, mais avec ce gros balourd... J'éclatai de rire et retrouvai un peu de bonne humeur. Cela faisait longtemps que l'on ne m'avait pas draguée de façon aussi directe. La dernière fois, je devais avoir 16 ans et j'étais partie en courant. Aujourd'hui, je n'avais pas besoin de courir, il me suffisait juste de ne pas répondre.

Je me mis à réfléchir à la magie de l'informatique qui avait réussi à sortir d'une banque de données, Fabien, Loïc et Sébastien, trois hommes radicalement différents, grâce au mot « culture » de mon profil. Tout ce qui avait trait aux arts, musique, danse, cinéma, était ressorti, sans aucun tri. On pouvait donc avoir le rythme dans la peau, rêver du grand amour, et être un gros bourrin en matière de séduction. Je commençai sérieusement à remettre en question mon projet. Je fis preuve de lâcheté et décidai de ne pas gratifier Sébastien de réponse. Contrairement à Fabien, je ne voyais pas comment j'allais pouvoir sortir dignement d'un tel racolage. Je n'arriverais jamais à m'abaisser à un tel niveau, je n'en avais pas envie, et mon ventre commençait à gargouiller sérieusement. Il fallait que je m'occupe de ces courses rapidement et que je me mette ensuite au travail. Il était déjà plus de dix heures ; les rires d'enfants avaient cessé, tout était calme, plus un bruit dans mon petit immeuble. Ce silence rendit plus solennel la sortie à laquelle je me préparai.

Je remplis d'abord mon attestation en cochant scrupuleusement la case « Déplacements pour effectuer des achats de fournitures nécessaires à l'activité professionnelle et des achats de

première nécessité dans des établissements où les activités demeurent autorisées (liste sur gouvernement.fr) ». Le Covid s'attaquerait bientôt à tout ce qui faisait notre art de vivre à la française, mais visiblement, la bureaucratie et sa prose sans pareille, seraient épargnées.

Je me rappelai la promesse faite à ma mère et dénichai une écharpe rose peu adaptée à la saison déjà chaude. Je l'enroulai autour de mon cou en la faisant remonter sur ma bouche et sur mon nez. Avec les lunettes par-dessus, sûr, je n'allais pas rencontrer le grand amour ce jour-là, ou alors, c'est qu'il serait, selon l'adage populaire, complètement aveugle !

Chapitre 3

Quand j'étais petite, Mamie Mine, ma grand-mère maternelle, me racontait souvent sa vie durant la guerre. Lorsqu'elle me gardait durant les vacances d'été, elle m'emmenait avec elle faire ses courses. Elle s'émerveillait toujours devant la multitude des produits, leurs couleurs, leurs variétés. Elle me racontait l'Occupation, les queues devant les magasins, les tickets de rationnement. Elle appréciait joyeusement cette nouvelle opulence sans rancune ni amertume, sans jamais revendiquer une quelconque supériorité, privilège des malheurs passés.

Quand je garai ma voiture sur le parking du supermarché, je perçus tout de suite l'atmosphère particulière propre aux grands bouleversements. Apocalyptique. Je me demandai si Fabien et ses romans de science-fiction ne m'avaient pas devancée pour créer cet univers de fin du monde. Je n'étais pas la seule à m'être affublée d'une écharpe autour du visage. Quelques bouts de tissus avaient fleuri çà et là, mais la plupart des gens en étaient encore démunis, et le masque le plus généralisé ce matin-là, était le visage anxieux et fermé que chacun arborait aux quatre coins du magasin. La fameuse distanciation sociale s'était imposée d'elle-même par la peur qui retenait les corps, entravait les sourires et faisait taire les visages. Cela faisait dix jours au moins que je n'avais pas mis les pieds dans un supermarché. Comment le monde avait-il pu changer aussi vite ?

Je ne savais pas prévoir. Je n'avais pas connu la guerre autrement qu'à travers les récits de Mamie Mine. Je ne savais pas remplir un caddie pour plus de trois jours. Je me sentais désarmée comme une enfant et j'enviais les mères de famille dont le besoin viscéral de nourrir et protéger, guidait les gestes et les déplacements dans les grands temples de la consommation. Je décidai donc d'en suivre une de loin. Je repérai un caddie témoin à l'entrée du magasin. Une bonne maman visiblement : le regard soucieux et des magazines pour enfants plein les mains : elle prévoyait visiblement de longues journées d'ennui et de stress. Je traînais derrière elle en jetant un œil au rayon presse. Mes yeux tombèrent sur un de ces magazines psycho-développement personnel, et un titre me nargua avec malveillance : « Trouver l'amour après 40 ans, les bons et les mauvais plans ». Je n'allais pas m'abaisser à acheter cette littérature ! Ma maman référence commençait déjà à s'éloigner. Pour renforcer

ma crédibilité, j'attrapai une revue au hasard, la jetai au fond du caddie et continuai mon odyssée à travers les rayons, sans perdre de vue Madame Maman parfaite. Elle déambulait entre les îlots de promotions, paradis des parents prévoyants : boîtes de céréales, biscuits, tablettes de chocolat, des lots par trois, par quatre, par cinq ! Quelques lapins de Pâques et des poules ventruées en chocolat pointaient déjà leurs nez timides dans la morosité générale. Leur présence était complètement surréaliste. Je fus soudain saisie d'un vertige. Je me rappelai que je n'avais toujours rien mangé depuis la veille, et que j'avais dû inconsciemment me mettre en apnée automatique sous mon écharpe. Il fallait que je mange quelque chose tout de suite, et du sucre impérativement, sinon j'allais m'évanouir. Ma maman témoin avait déjà rempli son caddie de goûters divers et variés, de quoi nourrir des petits fauves affamés durant plusieurs semaines. Je raflai quelques lots en m'assurant de la présence indispensable de chocolat (et de blé complet bien sûr, pour une alimentation saine et équilibrée). Soudain, un sachet d'oursins guimauve au chocolat (l'anti déprimeur le plus efficace que je connaisse) se mit en travers de mon chemin. Je m'en emparai et l'ouvris d'un geste nerveux. La première bouchée m'emplit d'un bien être immédiat. J'engloutis son petit frère dans la foulée. Enfin apaisée, je jetai le sachet dans le caddie et replaçai, un peu honteuse, mon écharpe sur mon visage.

Je sortis de ma torpeur et décidai de m'activer. Je fus sidérée de voir des rayons pillés, vidés au point que j'étais parfois obligée de lire les étiquettes pour savoir quels produits avaient ainsi disparu. Papier toilette. Je dus prendre les derniers rouleaux, les plus improbables et dont je méconnaissais jusqu'à l'existence : des mauves, des verts et des jaunes ! Au moins le passage au petit coin serait festif durant le confinement ! Avec mes derniers rouleaux roses, j'allais pouvoir construire une belle mosaïque sur le mur de mes toilettes. J'imaginai la photo que je pourrais envoyer sur WhatsApp pour me montrer à la hauteur des messages que j'avais reçus le matin, et pour donner le change à tous ceux qui avaient jugé utile d'encombrer ma messagerie. J'avais même déjà conçu le texte qui allait l'accompagner : « Jour 1 : activité artistique. Je refais la déco des toilettes. Merci à tous ceux qui ont pillé le rayon PQ ! ». Moins coloré, plus intrigant aussi : plus un seul paquet de farine. Je lus le désarroi dans les yeux des mères qui pleuraient déjà les kilos de gâteaux qu'elles ne pourraient pas concocter à leur progéniture. Certaines avaient-elles eu l'idée sidérante de fabriquer leur propre pain ? Pour ma part, je n'avais jamais mis la main à la pâte, au sens propre comme au figuré. Je me

contentais de savourer celles que ma mère façonnait à mon intention, et si le confinement allait peut-être me révéler à moi-même, j'abandonnai tout de suite l'idée de devenir pâtissière. Les pâtes enfin, puisque de fait, je n'allais pas non plus les fabriquer toute seule, avaient purement et simplement disparu de l'immense rayon qui leur était dédié. Un trou noir intersidéral avait dû les engloutir. Il faudrait que j'en parle à Fabien. Il devait bien me rester un paquet de coquillettes au fond d'un placard, mais ça ne me tiendrait pas très longtemps. Heureusement, je découvris dans le rayon Bio quelques paquets de pâtes complètes et de pâtes végétales. Je restai sceptique quant à leur qualité gustative, mais je me consolai en me jetant sur quelques pots de sauce qui mettraient peut-être en péril leur qualité nutritive mais je m'en fichais totalement. Dans l'état où j'étais, j'aurais pu tenir avec des oursons guimauve directement en intraveineuse !

Brioche pour supporter les longs week-ends loin de papa et maman, biscottes pour m'obliger à me nourrir le matin, même les jours de grande déprime, des yaourts et des desserts lactés pour le calcium. Il ne restait plus grand-chose au rayon frais ; je dénichai des crèmes à la vanille et réussis à mettre la main sur les derniers yaourts nature qui semblaient m'appeler au secours dans le frigo déserté. Là encore, le Bio vint pallier la pénurie et je me vis contrainte de prendre des desserts à base de soja en priant pour que le goût soit à la hauteur de la promesse. Je finis mes courses au radar ayant perdu de vue mon caddie de référence. Je ne réfléchissais plus et jetais pêle-mêle conserves de légumes, de poisson, pain industriel, dentifrice, gel douche, savon... Savon ? Eh non ! Le savon faisait partie des grands disparus de cette hécatombe. Je me résignai intérieurement à utiliser ma collection de savons parfumés ramenés de Grasse si jamais je me trouvais à sec.

J'étais épuisée. Mon estomac réclamait sans doute autre chose que du sucre et du chocolat, et l'angoisse, palpable dans l'air du magasin aurait pu traverser toutes les écharpes et tous les masques du monde. Elle m'atteignait, me minait et ruinait mes ressources. Je cherchais un sourire, un regard, mais chacun était tourné vers soi et je ne reconnus pas ma ville. J'attendais mon tour à la caisse. D'énormes scotchs orange délimitaient les distances à respecter, des plaques de plexiglas protégeaient les caissiers et les caissières qui portaient déjà tous des masques chirurgicaux et des gants jetables. Je reconnus la petite étudiante qui m'encaissa et lui lançai un sourire de détresse derrière mon écharpe. Elle y répondit sous son masque. Sans doute sa belle jeunesse la rendait-elle encore insouciant, inattaquable. Je me dis que nous

allions tous devoir apprendre à sourire avec les yeux dorénavant et je me demandai si mes lunettes n'allaient pas me gêner dans ce nouvel exercice.

Je ne soufflai que dans ma voiture. Je savourai le quart d'heure qui me séparait de chez moi comme la dernière cigarette du condamné. Ce n'était pas écolo, c'était *has been*, mais je l'affirmais en toute conscience ce matin-là : j'aimais ma voiture ! J'aurais voulu tracer les 70 kms qui me séparaient de la demeure parentale, regarder défiler les platanes au bord de la route, le printemps m'appelait à grands cris, je rêvais d'évasion ! Mais j'étais une bonne fille, une bonne citoyenne, j'avais intégré tous les messages de prévention et je rentrai chez moi en faisant traîner mon petit voyage à l'extrême.

J'habitais un petit immeuble de deux étages, trois avec le rez-de-chaussée, qui bénéficiait à l'arrière d'un joli petit jardin, commun à la propriété. Je voulais me garer devant l'entrée pour décharger les gros sacs qui remplissaient mon coffre. Mince ! Une camionnette blanche avait pris toute la place. Je pestai toute seule. Qui avait bien pu placer ici son utilitaire ? C'était bien le jour. Je dus me garer plus loin, beaucoup plus loin ! Heureusement, mes mains étaient encombrées des deux premiers sacs que je traînais comme je pouvais devant l'entrée de l'immeuble, sinon j'aurais frappé le véhicule encombrant qui arborait un magnifique « *Prim' Vert, Le Vert à côté de chez vous* » peint en vert, évidemment ! J'étouffais sous mon écharpe pendant que je ruminais de rage et d'agacement. L'effet de la guimauve s'était dissipé depuis longtemps. J'ouvris la porte vitrée et la coinçai avec un des sacs avant d'aller chercher les autres. Je découvris alors, dans le hall de l'immeuble, un cageot débordant de verdure. J'ignorai qui l'avait laissé là (sans doute le conducteur que je maudissais secrètement) mais cela me révéla une évidence qui m'avait échappé : j'avais com-plè-te-ment oublié les fruits et les légumes dans mon opération commando de la matinée. Comment allais-je pouvoir rester en bonne santé sans mes cinq fruits et légumes frais par jour ? L'Etat se démenait pour me protéger du Covid 19 et je négligeais la base ! Je râlai contre moi-même et contre les injonctions du Ministère de la santé. Quand-même, les belles pommes rouges et les petites fraises que je devinais sous le feuillage engageant des laitues avaient l'air délicieuses... Zut ! C'était trop bête. Je retournai à ma voiture en jetant un regard d'envie sur la camionnette. J'attrapai les deux derniers sacs, refermai d'un coup sec mon coffre et, définitivement suante, je montai les deux marches de l'entrée. Je n'en pouvais plus. Encore un étage pour atteindre

mon petit refuge, quatre sacs, donc deux allers-retours. J'arrachai mon écharpe et la mis en boule au fond d'un sac.

Au moment où j'essayais de choisir les deux sacs les plus équilibrés, j'entendis un pas et un souffle dans l'escalier. Je levai les yeux et vis un homme qui dévalait les marches comme s'il accourait vers moi. J'avais déjà tellement intégré le discours anxiogène des gestes barrière que j'eus d'abord un mouvement de recul. L'entrée était petite, à l'instar de l'immeuble, et je me trouvai coincée devant la porte vitrée que j'avais déjà refermée. Le cageot dont il s'empara s'interposa entre nous. Il m'envoya un magnifique sourire, sans masque ni écharpe. Il n'aurait visiblement pas besoin d'apprendre à sourire avec les yeux celui-là ! Son sourire irradiait sur tout son visage. Un sourire radioactif ! Inquiétant même en ces temps de pandémie. Il fallait que l'un d'entre nous cède la place à l'autre et nous nous engageâmes dans cette danse bien connue des trottoirs et des couloirs, et qui consiste à faire, en miroir, un pas à gauche, un pas à droite, sans réussir à prendre chacun son chemin. J'hésitai entre l'agacement (je gardai en travers de la gorge la camionnette encombrante sur *ma* place habituelle) et l'amusement (la légèreté de la situation me faisait du bien). Il sembla comprendre ma préoccupation à maintenir la distance entre nous et il se colla contre le mur. Je ne pouvais pourtant pas passer avec mes sacs qui élargissaient sacrément ma silhouette. Si je voulais profiter du chemin qu'il m'ouvrait, c'était moi ou mes courses. Nous éclatâmes de rire. Dieu ! Que c'était bon ! Je n'avais pas ri comme ça depuis des mois... C'est lui qui fit le premier pas et qui prononça le premier mot : « Bonjour ! Je suis le nouveau locataire du deuxième. Marc, Marc Gauthier. »

Nous hésitâmes, nous n'avions ni la possibilité, ni le droit de nous serrer la main. Nous ne pouvions que nous sourire. Je me rappelai que l'appartement du deuxième avait été loué quinze jours auparavant. Je n'avais encore jamais rencontré ce nouveau locataire dont les horaires professionnels étaient en parfait décalage avec les miens. Je comprenais mieux ; Marc Gauthier, primeur de son état, se levait très tôt et rentrait tard. En observant le cageot qui s'interposait entre nous, je vis ses mains que l'on devinait lavées et soignées mais qui gardaient la trace de la terre quotidiennement manipulée. Visiblement, mon voisin ne se contentait pas seulement d'acheminer et de vendre des marchandises, il devait les cultiver et les lui-même. Je me présentai à mon tour : « Enchantée. Je suis Lisa d'Artès. J'habite au premier étage, porte gauche. » J'ajoutai, pour le rassurer : « L'autre appartement n'est pas occupé, vous ne serez pas dérangé par les bruits du dessous. » Il sourit à nouveau. Ses yeux

verts étaient pétillants. Il proposa : « Ce n'est pas très galant mais je vous propose une chose : je passe devant et ainsi je vous libère la place puisque vous vous arrêtez avant moi. » Je répondis immédiatement : « Ça me va ! » En quelques enjambées il avait déjà atteint le palier intermédiaire et se retourna vers moi qui commençais à m'engager à sa suite avec mes deux premiers sacs. « Lisa ! » Je fus surprise d'être appelée ainsi par mon prénom. « Je vous propose autre chose, et là ça sera *vraiment* plus galant. Laissez vos sacs, rentrez chez vous et je vous les apporte moi-même. »

Je voulus protester, pour la forme, mais je cédai finalement assez vite à la proposition. Je montai à sa suite. Tandis que j'ouvrais la porte de mon petit appartement j'entendais son pas alerte mais assourdi dans l'escalier. Cet homme semblait voler tant il était rapide et silencieux. Ce n'était pas un bruit de pas, plutôt un souffle, comme s'il avait des ailes aux pieds. Immédiatement une image me vint à l'esprit quand je le vis dévaler la volée d'escaliers pour aller chercher mes sacs : Hermès, dieu des voleurs et des voyageurs, Hermès le dieu aux pieds ailés. Je souriais intérieurement. J'avais toujours trouvé étrange l'assimilation que l'on avait faite dès l'Antiquité, du voleur et du voyageur. Cet homme était-il l'un ou l'autre ? M'apporterait-il mes courses ou les déroberait-il en me condamnant à une mort certaine ? Mes inquiétudes furent vite apaisées ; en quelques secondes mes sacs étaient déjà à mes pieds et leur sympathique porteur, même pas essoufflé, me gratifiait de son merveilleux sourire. « Lisa, vous permettez que je vous appelle Lisa ? » Je faillis lui dire qu'il ne s'était pas gêné pour le faire deux minutes plus tôt. « Comme vous le savez peut-être déjà, je suis maraîcher. Je cultive et récolte des produits bio à quelques kilomètres d'ici. Je sais que nous entrons dans une période difficile et si vous avez besoin des produits frais, et que vous ne voulez pas sortir de chez vous, passez-moi votre commande et je vous livrerai moi-même. » Il dut avoir peur que je me fasse des idées et rajouta dans la foulée : « Je compte proposer mes services à l'ensemble de la résidence. Si on peut s'entraider en ce moment, ça sera plus facile n'est-ce pas ? ». Je me sentais bien bête. Qu'avais-je à offrir moi ? Je ne voulus pas m'appesantir sur cette question dont je redoutais la réponse et je m'empressai de le remercier, pour son aide, sa proposition, son sourire (ça, je ne le dis pas bien sûr) et je promis : « Avec grand plaisir, oui, je vous tiendrai au courant... » Puis, après une petite hésitation « ... Marc. » Cette fois-ci, nos mains étaient libres et nous eûmes le réflexe de les tendre l'une vers l'autre. Avec un éclat de rire partagé, elles s'arrêtèrent, comme suspendues, et c'est avec un

air désolé que nous les laissâmes retomber. Heureusement, il nous restait encore des sourires en réserve et nous nous quittâmes avec un « Au revoir » lumineux.

Le rangement de mes courses m'occupa un bon moment (c'était si rare que j'en achète autant) mais je ne voulus pas manger avant que tout ne soit parfaitement en ordre. Mon estomac pouvait supporter le jeûne mais pas le désordre ; ma maniaquerie avait souvent été un sujet de conflit, voire de rupture dans mes histoires d'amour. Je le savais, mais c'était plus fort que moi. Je remis tout de même à plus tard la composition de ma mosaïque en rouleaux de papier toilette (le confinement risquait d'être long, il ne fallait pas gâcher tous les plaisirs d'un coup). À 14h30, enfin, je m'attablai devant une assiette fumante de coquillettes jambon que je noyais sous le beurre. J'étais affamée. Je vidai la totalité de la casserole et je dus me faire violence pour ne pas me jeter dans mon lit. Je ne m'étais toujours pas mise au travail. Je lançai un petit expresso pour me donner un coup de fouet et me dirigeai sur mon balcon. Je l'avais aménagé comme une terrasse, il était digne des meilleurs bistrot de la ville avec sa petite table ronde, sa chaise assortie et ses plantes vertes. Je résistai à l'envie de m'y coller tout de suite avec un bon bouquin et tandis que je sirotais ma tasse, je jetai un œil vers le balcon du haut, en diagonale. Jusqu'à présent, je n'y avais encore vu personne. Il était plein de caisses et de cartons. Marc Gauthier n'avait certainement pas trouvé le temps de s'installer totalement. Je restai songeuse. Voleur ou voyageur ? Il me semblait bien capable d'être les deux à la fois.

Chapitre 4

La journée était déjà bien avancée et je n'avais plus d'excuse pour ne pas me mettre au travail. J'entendis quelques éclats de voix au rez-de-chaussée. Je reconnus le timbre de Maria-Dolorès. Elle devait réprimander ses deux fils dont elle se trouvait sans doute encombrée, maintenant que l'école était fermée. Mon statut d'éternelle petite fille aux yeux de mes parents, et mon incapacité à fonder une famille, ne m'avaient jamais sensibilisée aux soucis des mères de famille isolées. J'étais agacée. Je bénissais le ciel de ne m'être jamais retrouvée seule avec un enfant sur les bras. Une petite voix perverse me soufflait parfois qu'aucun homme n'avait voulu m'en faire. Plus insidieuse encore, une autre insinuait que je l'avais bien cherché. Je fis taire ces deux voix importunes qui étaient plus que mal venues ce jour-là.

J'avais beaucoup de plaisir à organiser des rencontres d'auteurs avec le jeune public, et j'aimais même distribuer des bonbons et des gâteaux à la fin de ces sympathiques petites réunions. Mais ces enfants n'étaient pas des enfants ordinaires. Ils aimaient lire, ils savaient se tenir assis sur une chaise pendant une heure, ils écoutaient avec attention les histoires qu'on leur racontait. Ce n'était pas de petits monstres surexcités vissés à leur console de jeux ou à leur ballon de foot. Maria-Dolorès était la mère de Pablo et Manuel, deux petits garçons tout à fait normaux. Je connaissais leurs prénoms pour les avoir si souvent entendus hurlés à travers mes murs et dans la cage d'escalier. Elle se démenait, la pauvre, pour les éduquer comme elle pouvait, avec ses aides sociales et son salaire de femme de ménage. Ces deux petits garçons ne faisaient pas partie des spécimens que j'avais l'habitude de rencontrer à la librairie, et en ces temps de confinement, Maria-Dolorès pourrait allumer un cierge au dieu des écrans qui lui permettrait sans doute de bénéficier de quelques instants de tranquillité entre deux disputes ou deux punitions.

Je fermai ma fenêtre pour me concentrer. Je m'assis à mon bureau pour ne pas me laisser tenter par l'appel du canapé. J'ouvris mon ordinateur, et pendant que je lançais le démarrage, je sortis mon portable pour le poser près de moi. Horreur ! Je l'avais mis en mode silencieux durant mes courses. Les notifications s'étaient accumulées depuis le matin. J'aurais dû me méfier de son silence inhabituel ; ils étaient tous de la même teneur que les précédents... Je

n'avais pas le temps de me lancer dans ma mosaïque et je choisis de ne pas répondre tout de suite.

Je fis le tri rapide de mes mails et je me lançai dans mes classements. Ce n'était pas passionnant, mais cela m'occupa un moment. Mon bureau croulait sous les différents exemplaires d'éditions attrayantes que j'avais sélectionnées. Je voulais que les couleurs et la mise en espace des ouvrages attirent l'œil, autant des adultes que des enfants. J'étais convaincue qu'une librairie devait toucher absolument tous les membres d'une famille qui en franchissait les portes. Avant que celles-ci ne soient condamnées par le Covid bien évidemment.

Voyage, enfance, magie et merveilles. Tels étaient les trois îlots thématiques que j'avais envisagés pour donner des airs de bibliothèque à notre petite librairie. Hélas. Je dus me contenter d'enregistrer mes données, de constituer des fiches alléchantes avec résumés et avis personnels. Mes exemplaires ne quitteraient pas mes murs avant longtemps, et ma seule consolation était que je pourrais au moins en profiter durant les longues journées et soirées de solitude qui m'attendaient. Alice au pays des merveilles faisait de l'œil à Harry Potter ; Jonathan Livingstone le Goéland narguait les oies de Nils Holgersson ; Sophie, la pauvre petite Sophie qui m'avait accompagnée toute mon enfance, comparait ses malheurs du temps passé avec ceux de la jeunesse d'aujourd'hui. Je m'évadais dans les mondes imaginaires qui avaient bercé mon enfance et ceux que la littérature jeunesse nous offrait aujourd'hui. Je savourais le toucher des couvertures neuves et m'abreuvais de mots et d'images. Après avoir correctement classé mes titres dans mon ordinateur, je pris soin d'organiser des piles bien rangées sur mon bureau. Je mis de côté les ouvrages que je n'avais pas encore lus. Il était déjà presque 18 heures quand je ressentis le besoin de prendre l'air et de me dégourdir les jambes...

Je repensai aux différentes possibilités offertes par l'attestation dérogatoire... Je n'avais pas de chien à sortir, j'avais déjà fait des courses, et surtout, je n'avais pas envie de pratiquer la moindre activité sportive individuelle. Je ne pouvais pas rejoindre Stéphanie pour m'acheter une énième robe inutile, parce que toujours choisie trop petite. Les cinémas et les bars étaient fermés. Ma seule ouverture sur le monde se limitait à mon téléphone et à mon ordinateur. L'idée de me connecter à *Expert Union* me traversa l'esprit. J'y résistai, pour faire monte le

désir peut-être, ou pour repousser la désillusion. Je franchis alors les quelques mètres qui me séparaient de ma porte-fenêtre et sortis sur mon balcon.

L'air commençait à fraîchir un peu, mais il faisait encore beau. Le soleil rasant illuminait l'ouest, à gauche de mon immeuble. L'appartement en face de chez moi était toujours désespérément vide depuis un an. Décidément, la solitude appelait la solitude. Je pouvais quasiment toucher du doigt le balcon en étendant le bras. J'avais souvent eu l'envie de demander à la copropriété l'autorisation de le fleurir pour égayer ma vue, mais je n'avais jamais eu le courage de me confronter à un refus, et je me contentai donc de mon propre espace. Je savourais aussi la présence du jardin du rez-de-chaussée. Les arbres élevaient leurs branches vers mes fenêtres et c'était un berceau de verdure que je guettais dès l'arrivée des beaux jours. La ville en hiver offrait des images désolantes, et le printemps seul me faisait patienter entre deux week-ends à la campagne. La tonnelle de mes parents me manquait déjà cruellement.

Au-dessus de moi, en diagonal, je pouvais voir le balcon de mon nouveau voisin, encombré de caisses et de cartons. J'eus du mal à trouver sympathique ce bazar qui gâchait ma vue. Je fronçai les sourcils et pinçai les lèvres... La fenêtre me renvoya ce reflet de moi-même. Avec mes lunettes, on aurait dit une vieille institutrice aigrie. Je me fis peur. Je n'étais pas à mon avantage avec ce masque. Je décidai donc de porter mes yeux plus bas. Maria-Dolorès avait dû profiter aussi de cette fin de journée pour prendre l'air. De sa porte-fenêtre ouverte, que je ne pouvais pas voir puisqu'elle vivait juste en dessous, s'échappait un bourdonnement lointain et des rires étouffés. Les petits monstres devaient jouer sur leur console et la porte de la chambre avait sans doute été fermée pour limiter les bruits. Toujours en bas mais de l'autre côté, c'était l'appartement de Madame Michel et de ses chats. Comme j'avais ri lorsque j'avais appris son nom. Elle correspondait tellement à l'image que je me faisais de la mère Michel de la comptine ! Elle n'avait visiblement pas osé ouvrir sa fenêtre en ce premier jour de confinement. J'eus un petit pincement au cœur. Je ne voyais jamais personne lui rendre visite. Cela faisait deux ans que je vivais dans cet immeuble, et j'ignorais si elle avait de la famille ou des amis. Nous nous contentions d'échanger des bonjours, des sourires et des commentaires sur les deux concierges à quatre pattes de notre résidence. Ils sortaient et entraient quand ils voulaient, passaient par toutes les portes et toutes les fenêtres, mais revenaient chez leur maîtresse tous les soirs. On ne peut pas aimer les livres sans aimer les

chats. J'avais de l'affection pour Madame Michel et ses deux compagnons. Malgré moi, je songeais à Mamie Mine qui vivait dans sa maison de retraite non loin de chez mes parents. Je ne l'avais pas vue depuis Noël. Je regardai la fenêtre du rez-de chaussée obstinément fermée et me promis de prendre régulièrement des nouvelles de la mamie aux chats. Je pourrais même lui proposer de faire ses courses. Je renonçai à m'intéresser à mon voisin du dessus. Depuis mon emménagement, je n'avais pas échangé plus de dix mots avec Monsieur Hollin. Il vivait seul, célibataire endurci, sec et avare de mots autant que de sourires. Il semblait ne pas souffrir de sa vie d'ermitte et protégeait jalousement sa vie et son intérieur. Retraité (je n'ai jamais su de quoi), il ne réclamait ni aide ni attention, au point que l'on pouvait même oublier sa présence. En ces temps particuliers, je me dis qu'il serait peut-être judicieux de s'en inquiéter dorénavant. On ne savait jamais.

Je fis le point sur ce drôle d'échantillon de la société française qui se côtoyait entre ces murs, et je constatai que nous étions tous seuls, à moins que Marc Gauthier et ses beaux yeux verts ne partageât sa vie avec une compagne mystérieuse. Cette dernière pensée me déranga plus que je ne l'aurais voulu. Le soleil avait définitivement disparu derrière les immeubles et sa magie était rompue. Même la fenêtre de Maria-Dolorès s'était fermée. Un silence assourdissant envahit mes oreilles. En se couchant, le soleil nous avait privés de sa lumière mais aussi de sa chaleur. Je frissonnai et décidai de m'enfermer à mon tour. Je sentais monter en moi le vague à l'âme des longues soirées de déprime. Je ne pourrais imposer à personne ma sale tête des mauvais jours. Il n'y aurait personne non plus qui pourrait m'en consoler ou m'en sortir. Les larmes n'étaient pas loin ; je résistai pour ne pas les laisser embuer tout de suite mes lunettes.

Je devais appeler Marie. Si, comme je le craignais, elle allait aussi bien que moi, cela promettait une conversation comme nous seules en étions capables : pleurs, colères, déplorations en tous genres. Je ne savais pas ce qui la tourmentait exactement, mais ma grande solitude, mes kilos en trop et ma malchance en amour risquaient de nous occuper un moment. Si le cœur y était, je pourrais peut-être lui parler de ma démarche numérique, même si je redoutais un peu son jugement. Elle, si belle, si féminine, avait toujours obtenu les garçons qu'elle désirait. Elle n'aurait sans doute jamais besoin de se tourner vers ce type de site. Je craignais ce coup de fil autant que je l'attendais. Il y avait quelque chose de toujours étrangement prévisible dans nos appels, et le réconfort que j'en retirais n'était pas exempt d'une certaine amertume.

Comme si je lui en voulais de l'image que nous nous renvoyions mutuellement, un miroir où tout, les ressemblances comme les différences, pouvait réveiller en moi la plus violente agressivité. Mais Marie était ma seule véritable amie, je ne pouvais pas la laisser seule. Je pris la résolution de ne pas trop m'épancher sur mes petites misères. Vœu pieux, j'ignorais si je parviendrais à le respecter. La première sonnerie n'eut pas le temps de se terminer, elle décrocha presque immédiatement. Le confinement ne nous donnait plus l'alibi de ne pas répondre à nos appels, finis les tunnels ou les réunions bidons.

« Allo ? Marie ? »

- Oui, Lisa, c'est moi »

Il n'existe pas de signe de ponctuation dans un dialogue pour montrer que deux personnes parlent en même temps. Si ce signe existait, il aurait fallu l'utiliser pour introduire cette phrase qui sortit simultanément de nos deux bouches:

« Tu vas bien ? » Nous nous mîmes à rire, détendues d'un coup par cette collision verbale qui n'était pas sans me rappeler l'autre collision, dans le hall de l'immeuble, quelques heures auparavant.

« Alors, ma grande, me demanda-t-elle, comment tu t'organises avec tout ça ? » Nous avions encore du mal à mettre des mots sur ce qui nous arrivait et le *ça*, cher aux psychanalystes, allait surgir dans toutes nos conversations dorénavant. Le *ça* de ce que nous n'arrivions pas à nommer, le *ça* de ce que nous n'arrivions pas à comprendre, le *ça* de nos peurs et de nos questions sans réponses.

« Télétravail pour le moment. Et toi, on t'a mise en congés forcés ou en chômage partiel ? »

- Pour l'instant, congés obligatoires. Les boutiques de prêt-à-porter ne font pas partie des commerces essentiels. En même temps, qui a envie de refaire sa garde-robe en ce moment ? »

Le rire s'empara de nous. Il y avait tout à parier que le confinement allait voir fleurir partout des tenues débraillées, des barbes de trois jours qui allaient devenir des barbes de vingt, trente ou quarante jours, et tout *ça*, n'allait sans doute pas être très joli à voir. Je sentis monter en moi le plaisir de la médisance et je me complus à me moquer déjà des couples qui n'allaient plus pouvoir se sentir après une telle épreuve. On se console comme on peut, et même si je n'étais pas bien fière de cette sortie un peu minable, je n'avais pas le cœur à penser à tous

ceux que le confinement allait renforcer. Je les enviais tellement. Je repris mon souffle et laissai installer le silence propice aux confidences.

« Et sinon ? Quoi de neuf dans ta vie ma Belle ? » Je n'arrivais pas à me départir de cette expression quand je m'adressais à elle. Marie était magnifique, et il me semblait que célébrer sa beauté était le seul moyen pour moi de l'accepter, et de ne pas me laisser miner par une jalousie trop délétère à force d'être tue. J'avais pris conscience de sa beauté à l'adolescence quand moi-même je m'enfonçais dans des complexes que mes formes naissantes avaient amplifiés. Au lieu de me réjouir de la poitrine et des hanches qui commençaient à dessiner chez moi un corps de femme, je contemplais la finesse sophistiquée de Marie qui portait si mal son nom. Elle n'avait rien d'une sainte. À quatorze ans, elle affichait un corps de top model et se maquillait comme une vamp. Elle faisait tomber les garçons comme des mouches et se faisait détester par toutes les filles de notre âge. Toutes sauf moi. Je ne jouais pas dans la même cour, et surtout, moi seule connaissais ses blessures secrètes, un père violent, une mère dépressive et absente. Nous avons été deux petites filles solitaires, si différentes dans nos parcours et nos histoires, mais si proches dans nos difficultés à créer des liens avec les autres. À dix-huit ans, elle avait quitté la maison familiale comme on quitte une prison, et grâce à son physique exceptionnel et à CAP vente, elle avait réussi à trouver du travail dans le prêt-à-porter. Sentimentalement, Marie enchaînait les histoires sans lendemain et protégeait son indépendance si chèrement gagnée. Mais on ne triomphe pas si aisément des blessures de l'enfance et la fuite est bien souvent illusoire. Elle jouissait ouvertement de ses conquêtes amoureuses qu'elle abandonnait sans scrupule quand elle le décidait. Mais parfois, un des heureux élus trouvait grâce à ses yeux, et comme par hasard, c'était toujours celui-ci qui mettait fin à la relation. La déception était alors si forte, que Marie sombrait dans des périodes dépressives profondes. C'est ce que j'avais cru percevoir ce matin-là en lisant son message. Elle attendait ma question, désireuse de me confier ce qui la tourmentait.

« C'est un peu compliqué en ce moment, commença-t-elle.

- Tu es avec quelqu'un ? »

Silence, soupir.

« Oui et non. Je t'avais déjà parlé de David, je crois. »

Je m'en souvenais, en effet, tant le début de leur liaison avait été tumultueux et passionné. C'était six mois auparavant, et comme il s'agissait d'un homme marié, j'étais persuadée que l'aventure avait déjà pris fin. J'avais l'habitude de ces histoires. Marie avait souvent pris la troisième place, comme si elle redoutait de prendre la première dans la vie d'un homme. En général, elle passait de bons moments avec des hommes en mal de passion, dépassés par une nouvelle paternité ou délaissés par une épouse devenue mère. Marie n'attendait jamais rien de plus. En général, passé le feu de l'aventure, chacun reprenait sa place sans rancune ni regret. Mais David avait allumé un feu dont elle ne s'était pas lassée. Elle semblait vraiment amoureuse et ce n'était pas souvent. Je crus dans un premier temps que la difficulté venait du confinement qui les empêcherait de se voir. Mais je sentis que le problème était plus profond. Je la sondai doucement. J'avais entendu parler de séparation mais Marie tenait à son indépendance. Elle était libre, elle n'attendait rien, et comme elle, ne trompait personne, elle ne s'encomrait même pas d'une quelconque culpabilité. Elle se contentait juste de jouir du plaisir de séduire, d'aimer et d'être aimée, temporairement, certes, mais intensément. Que s'était-il passé entre elle et David, je l'ignorais, mais pour la première fois, la perspective d'un divorce ouvrait une autre voie qu'elle avait songé à emprunter. Elle s'expliqua : « Il me parle de divorce depuis le début de notre relation. Je n'y ai jamais vraiment cru. Tu sais, souvent, entre la parole et l'acte, peu d'hommes franchissent la distance. »

Je ne savais pas. Mes histoires d'amour désastreuses se limitaient à des hommes immatures qui avaient peur de s'engager. Je n'avais pas l'expérience des hommes mariés malheureux en ménage, mais quand j'entendais Marie me parler d'eux, je ne voyais pas vraiment de différence avec ceux qui avaient partagé ponctuellement ma vie.

« Certains divorcent tout de même, ajoutai-je, comme si je voulais lui promettre un avenir meilleur.

- En général, ce sont les femmes qui ont le courage de faire le pas. Ce sont elles aussi qui ont la ténacité de rester envers et contre tout quand elles l'ont décidé. Et puis avec ce fichu virus et maintenant ce confinement !

- Ce n'est pas le meilleur moment pour divorcer en effet, suggérai-je pour la rassurer. »

Je devinai le revers de main qui balaya ma remarque.

« Je ne sais pas. Le confinement vient juste de commencer et ça fait déjà six mois qu'il parle de divorce. Rien ne bouge, rien ne change et ...

- Et ?

- Et je suis sûre qu'il me ment ! J'ai l'impression que la situation lui plaît. Une épouse à la maison, une maîtresse à l'extérieur, beaucoup d'hommes trouvent leur équilibre ainsi, même ceux qui se plaignent. Surtout ceux qui se plaignent, ajouta-t-elle avec amertume.

- Marie, ma belle Marie, jusqu'à présent, ça te convenait aussi... »

Je regrettai tout de suite ma dernière remarque. Au loin, j'entendis un soupir et un sanglot qu'elle tentait de contenir.

« Oh ! Marie, pardon, je ne voulais pas...

- Excuse-moi Lisa, je ne devrais pas me plaindre à toi dont je connais la solitude. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Peut-être cette situation pourrie qui me mine déjà. Ce monde immobilisé, cette menace qui plane... Et puis, je vieillis peut-être un peu ! Je dois avoir envie de me caser moi aussi. »

Elle avait pris un ton plus léger mais je ressentais son profond sentiment de solitude. Les blessures du passé se rouvraient avec d'autant plus de violence que le présent les ravivait en les colorant du spectre de la mort. Je ne savais plus quoi dire. Je ne me sentais pas légitime avec ma propre incapacité à être heureuse, à lui donner des conseils. J'avais honte, avec la famille aimante qui m'avait choyée et qui se préoccupait encore tellement de moi, de ne pas avoir réussi à m'épanouir sentimentalement. Je choisis alors de me moquer de moi-même et je lui offris l'occasion de rire de son amie pour lui permettre d'oublier sa propre tristesse.

« Moi aussi je vieillis ! Devine quoi ? Je me suis inscrite sur un site de rencontres !

- Non ?

- Si ! » Je l'entendais rire à l'autre bout du fil. Sa réaction me mit mal à l'aise.

« Et alors, tu as eu des réponses intéressantes ? Tu me raconteras ?

- Rien pour le moment, mentis-je, avec le confinement de toute façon.... » Je tentai de dissimuler ma honte.

« En fait, je reste sur mes gardes ; ce type de démarche n'est peut-être pas le plus propice aux vraies rencontres... »

Marie me connaissait. Elle avait compris la faille sous le rire. Pourquoi et comment parvenions-nous à nous comprendre si bien l'une l'autre alors que nous étions à ce point incapables de nous comprendre nous-mêmes ? Elle changea de ton.

- Lisa, tu es une fille formidable ! Tu es jolie (cet adjectif me fit mal tant il s'opposait à la Belle qui me le servait pour me rassurer), tu es intelligente (était-ce vraiment une qualité pour trouver l'amour), il n'y a aucune raison pour que tu ne trouves pas un jour l'homme de ta vie (non, vraiment aucune ? Alors pourquoi n'y parvenais-je pas). Je sais, je suis sûre que tu trouveras un jour celui qui te rendra heureuse ».

La discussion avait atteint son but et ses limites. Nous nous étions épanchées l'une l'autre mais aucune solution ne pointait dans ce désastre mutuel. Nous devions nous contenter de la bienveillance de l'amitié et finalement, ce n'était déjà pas si mal. Dehors, le ciel s'était assombri et je ressentis un frisson me traverser. Je promis à Marie que je la rappellerais souvent et que je lui réservais une surprise pour le lendemain. J'avais toujours ma mosaïque en tête.

Le repas du soir fut une expédition à lui tout seul : je testai toutes les nouveautés que j'avais glanées le matin au supermarché. Les pâtes végétales étaient passables noyées sous le ketchup et le gruyère râpé, quant aux yaourts soja-goyave, c'était une horreur ! Bio et bon, mon œil ! Une fois les volets fermés, la cuisine propre et rangée, je me mis en pyjama et m'enroulai dans mon plaid fétiche avec la seule valeur refuge que je connaissais en situation de crise : une tablette de chocolat. Noir, pour me donner bonne conscience.

J'avais complètement oublié de me brancher sur *Expert Union*... Et j'avais une flemme phénoménale. Hors de question que je me tire de mon cocon pour attraper mon ordinateur. Fabien attendrait, quant à Sébastien, j'espérais que mon absence de réponse avait suffi à anéantir tout espoir de m'emmener danser après le confinement. J'avais totalement fait une croix sur Loïc. J'allumai la télé et après avoir fait le tour des programmes, je décidai que je n'étais pas prête, ni pour des informations en boucle qui révélaient le nombre fatidique de morts de la journée, ni pour les flashes de prévention du Ministère de la Santé dont la diction parfaite de maîtresse d'école m'insupportait, ni pour les émissions comiques rediffusées pour

l'occasion afin d'endormir les foules. Je n'avais pas le cœur à rire et déjà les bandeaux m'intimant l'ordre de rester chez moi dans tous les styles et sur tous les tons commençaient à me taper sur le système. Non, j'avais envie de rêver, de m'évader. J'avais besoin de sentiments forts, de courage, de loyauté et d'amour. De princes charmants aussi, je devais bien me l'avouer. Je lançai donc le premier opus du *Seigneur des Anneaux* que j'avais déjà vu des dizaines de fois après avoir dévoré les romans dans mon adolescence. Comme un enfant qui s'apaise en entendant pour la énième fois les phrases du conte lu le soir avant de s'endormir, je me laissai envahir par la magie des images et de la musique. Je connaissais l'intrigue et les dialogues par cœur. Je perdis la notion du temps et j'alternai des micros sommeils avec des moments de veille où je retrouvais les personnages et leurs aventures. Une fois encore, alors que je m'étais promis de regagner mon lit cette nuit-là, je m'endormis dans le canapé. Mon dernier souvenir fut le visage d'Aragorn, le beau rôdeur au pas léger joué par Viggo Mortensen. Une flamme illuminait son regard bleu-gris qui m'avait toujours fascinée, mais dans la semi-conscience qui précéda mon endormissement, ils prirent une teinte verte nouvelle et envoûtante.

Chapitre 5

Comme la veille, je me réveillai endolorie dans mon canapé trop petit, sous la lumière bleue de la télé restée allumée. La plaquette de chocolat entamée sur la table basse me rappela qu'une fois encore, j'avais fait faux bond à ma brosse à dents. J'étais vaseuse et j'avais la désagréable impression de vivre *Un Jour sans fin*², bloquée dans le temps jusqu'à ce que j'aie réussi à donner un sens à ma vie. Ce n'était pas le jour de la Marmotte pour moi, c'était le Jour 2 du confinement, et il s'avéra pire que le premier puisque j'avais fermé les volets et que le soleil ne vint même pas me saluer de ses rayons. Courbatures, bouche pâteuse, Viggo Mortensen avait déserté mon écran et je ne risquais pas de le retrouver chez les Experts de l'union ; ce n'était pas non plus Liv Tyler qui apparaîtrait sur le miroir de ma salle de bain. Les deux fauves du rez-de-chaussée – les fils de Maria-Dolorès, pas les chats de Mme Michel – se chamaillaient déjà. Je comptai : mardi, mercredi... Il allait vite falloir les occuper ces exilés de l'école, sinon notre petit immeuble d'adultes célibataires allait exploser. Je me jetai sous la douche avec un sentiment d'urgence et de délivrance. Je me brossai ensuite énergiquement les dents pour me purifier de tout le sucre que j'avais ingurgité la veille et j'enfilai rapidement un legging et un gros pull pour oublier complètement mon corps. J'étais sûre d'avoir déjà pris deux kilos et regrettai mes oursons et les quelques carrés de chocolat qui les avaient accompagnés. Les remords seraient sans doute de courte durée, mais en attendant, je me contentai d'une tasse de thé fumante. J'ouvris enfin les volets et la fenêtre pour sonder l'air et le monde.

Tout était calme à l'extérieur. Le calme des grandes catastrophes. Décidément, la Cassandre de Giraudoux me poursuivait, elle qui s'extasiait sur les beaux matous dans les rues de Troie avant son pillage et sa destruction. Ils étaient là, sous mes fenêtres, les matous, dans l'herbe tendre de ce printemps précoce. Gustave, le chat roux et rond de Mme Michel, mon préféré, venait tremper ses pattes dans la rosée. Il marchait avec précaution, secouant sa tête quand un brin d'herbe venait chatouiller son museau. Alphonse, son compagnon noir à la silhouette fine et élancée, ne devait pas être loin. En effet, il bondit soudain devant son aîné, déjà occupé à traquer un insecte. Je doutais que les parcs de notre ville abritaient beaucoup de mulots,

² Dans ce film de 1993, Phil Connors, journaliste prétentieux et aigri, après avoir couvert le jour de la Marmotte dans une ville paumée des Etats-Unis, est condamné à vivre la même journée tous les matins.

mais quand deux chats portaient des noms aussi prestigieux de la littérature française, on pouvait espérer qu'un rat des villes ou un rat des champs viendraient les taquiner sous les fenêtres d'une libraire désœuvrée. J'ignorais pourquoi cette gentille mamie avait appelé ainsi ses animaux de compagnie, mais le choix de ces prénoms me les avaient rendus définitivement sympathiques. Leur danse silencieuse et élégante, bien plus sans doute que celles que me promettait Sébastien, réussit à me redonner le sourire. Les contempler me remplissait de joie.

Un éclair de couleur attira soudain mon regard et me fit relever la tête. Une jeune fille au corps athlétique, gainé dans une tenue rose fluo, passa sous ma fenêtre. Sa jeunesse et sa vitalité explosaient au rythme de son pas, et je pouvais presque deviner la musique qui se déversait dans ses oreilles par ses écouteurs, dont je ne voyais que le fil qui sautait à chacune de ses foulées. Sa queue de cheval battait la mesure et des perles de sueur scintillaient sur son front et ses bras. Je pouvais entendre son souffle régulier qui devait suivre le battement de son cœur... Tout en elle pulsait et j'admirais cette énergie pure et triomphante. Je l'enviais. Elle était belle, vivante, elle semblait oublier la menace qui planait sur elle et sur nous tous. Je la buvais des yeux, consciente de ma propre incapacité à sortir de mon corps comme à sortir de mes murs, à braver le danger, à faire souffrir mon corps et à le faire vivre. Je pris conscience que j'étais confinée depuis bien plus longtemps que ces deux jours, et que toutes les attestations du monde ne me libéreraient pas.

Il fallait que je me sorte de là, d'une manière ou d'une autre. J'avais peut-être eu tort de ne pas accorder plus d'importance aux messages de Fabien et de Sébastien. Qui sait si ces rencontres virtuelles n'allaient pas m'ouvrir de nouveaux horizons ? L'écran s'alluma comme une promesse. Je voulais y croire. Surprise ! Loïc avait répondu. Je perçus tout de suite le ton torturé des dépressifs en puissance : « Bonjour Lisa. Comme je te comprends ! Je suis moi-même très mal depuis deux jours. J'ignore ce qui nous attend et je crains que ce confinement nous isole encore plus, nous, les célibataires en quête du grand amour. Heureusement, nous pouvons toujours nous consoler dans les livres et dans les films, faute de ne pouvoir sortir. Comment occupes-tu tes journées et tes soirées en ces temps si particuliers ? Peux-tu continuer à travailler ? Je me sens un peu perdu je dois dire. J'aurais vraiment très envie, et j'aurais vraiment besoin de parler... Accepterais-tu de partager avec moi ta solitude ? » Je ressentis un profond malaise. Jamais message ne répondait aussi bien à celui que j'avais lancé comme une bouteille à la mer deux jours plus tôt... et jamais je n'eus si peu envie d'y répondre.

La violence de la demande, de la part d'un inconnu, me terrorisait. Comment avais-je pu moi-même m'offrir ainsi, sans pudeur, à la compassion d'hommes qui ignoraient tout de moi. Je résumais l'absurdité de la situation : je m'étais inscrite sur un site de rencontres pour construire des relations sérieuses et durables avec quelqu'un, mais je me sentais incapable de créer ces liens avec des gens que je ne connaissais pas. Je commençai à regretter mon initiative. Comment Lucette avait-elle pu s'imaginer que j'allais trouver mon compte avec des méthodes aussi grossières ? Je n'y arriverais jamais. J'avais l'esprit trop compliqué dans une âme de midinette. Je rêvais du prince charmant mais je savais qu'il n'existait pas. Je voulais rencontrer le grand amour mais chaque confrontation à l'autre m'apportait une avalanche de déceptions et de déconvenues. Alors je me méfiais et j'étais finalement malhonnête : je décortiquais toutes les stratégies de ces hommes qui étaient sans doute sincères dans leur démarche. Je condamnais leur maladresse alors que je n'avais guère fait mieux sur mon clavier d'ordinateur et je ne leur donnais aucune chance.

Je me sentis coupable et je décidai de faire l'effort de leur répondre, à tous les trois. Même à Sébastien. Je mis un point d'honneur à ne pas me remettre au travail avant d'avoir chiadé un message honnête à chacun d'eux. Il n'y avait pas de risque de toute façon. Ça ne me coûtait rien de jouer un peu le jeu. Je n'aurais même pas à mentir, il me suffirait de garder la distance. C'était facile, vu les circonstances. Je commençai par Loïc, l'amoureux de la nature cinéophile et dépressif. Je lui fis une proposition correcte et sans risque : un échange épistolaire autour du cinéma puisqu'il semblait vraiment passionné. Je lui fis part de mes films préférés et comme il aimait aussi la lecture, je lui expliquai rapidement quelle était la nature de mon travail. J'évitai toute allusion à son mal-être. Il me semblait risqué de m'engouffrer dans cette voie ; je voulais sortir de ma solitude et oublier ma mélancolie, il n'était pas question que je la retrouve chez quelqu'un d'autre. Je passai ensuite à Fabien. Ce dernier m'avait gratifiée d'un message de la même teneur que celui que je lui avais envoyé : réflexion spirituelle sur le sens à donner à cette épreuve, sur la capacité de l'homme à s'adapter et à changer, sur l'espoir d'un monde meilleur peut-être, après. Je lui offris gracieusement quelques-unes de mes impressions suite à mon expérience au supermarché. Echange culturel avec Loïc, philosophique avec Fabien, qu'allais-je bien pouvoir faire avec mon danseur de rock que j'avais snobé de toute ma hauteur ? Je n'avais *absolument* pas envie de créer le moindre lien avec lui, mais je me sentais dans l'obligation de mettre un terme proprement à notre

communication. J'optai pour un ton désinvolte et mentis effrontément ; je lui dis que je n'aimais pas danser (mensonge pour dissimuler mes vieux complexes) et je prétendis que j'avais déjà d'autres contacts. Je lui souhaitais cependant tout le bonheur du monde quand le déconfinement lui permettrait d'arpenter à nouveau les pistes de danse de tout le département. Je n'étais pas fière, mais libérée. C'était bien compliqué tout ça. Il n'y avait donc que dans les films que les rencontres étaient des évidences, que les coups de foudre éclataient simplement ? Je me rendis à l'évidence, le grand amour ne sortirait pas de mon écran d'ordinateur et je m'étonnai moi-même d'avoir eu la naïveté d'y croire.

Après avoir soulagé ma conscience au prix d'une introspection peu flatteuse, je claquai d'un coup sec mon ordinateur. J'attrapai une des impressions d'attestation et la remplis rapidement. J'hésitai pour la case à cocher... J'aurais pu cocher n'importe quoi, il fallait que je prenne l'air, que j'oublie les nœuds que je me faisais au cerveau depuis que je m'étais inscrite sur ce site de rencontres. Je choisis l'achat de produits de première nécessité. Je pourrais toujours marcher jusqu'à la boulangerie. Dix minutes aller, dix minutes retour, une belle balade de vingt minutes en faisant traîner. Je ne pouvais pas cumuler l'activité physique individuelle sinon, je risquais d'être trop rapide, et une promenade de cinq minutes, ce n'était pas possible, même pour une réfractaire comme moi à l'exercice physique. J'hésitai. Les politiques et les scientifiques ne s'étaient pas encore mis d'accord sur l'utilité ou l'inutilité du masque, mais tous nous avons déjà compris qu'il était impossible de s'en procurer. J'avais bien senti, en faisant mes courses la veille, que ce nouvel attribut semblait détendre les foules, même si nous étions encore nombreux à nous affubler d'écharpe ou de bandana. Je n'avais aucune idée sur la question. Il faisait beau, j'avais envie de prendre l'air, je laissai tomber l'idée de m'envelopper la figure. Nous n'étions pas censés nous retrouver tous dans la rue, je prendrais de la distance en cas de rencontre intempestive.

J'avais un peu l'impression d'être hors-la-loi quand je descendis les escaliers. Je marchais sur la pointe des pieds. Personne dans le hall, personne dans la rue. Le vide et le silence régnaient autour de moi. Je déambulais dans une ambiance de fin du monde. Je me trouvai trop vite devant la vitrine de la boulangerie et je fus accueillie par une affiche : « Un seul client à la fois. » Je jetai un œil à l'intérieur avant de m'aventurer à glisser un orteil dans ce nouveau bunker. Il était seulement 10 heures et il n'y avait déjà plus rien à acheter. J'eus une pensée pour Mamie Mine et me promis de lui raconter, dès que je pourrais aller la voir, que moi aussi

j'avais connu le rationnement. J'eus du mal à reconnaître la boulangère, et je crus un instant que j'étais rentrée par erreur dans un hôpital. Elle portait une charlotte et un masque et s'était retranchée derrière un film plastique tendu entre sa caisse et moi. Elle avait l'air désolée devant ses casiers et sa vitrine vides. Des oursons guimauve me faisaient de l'œil dans le bac à bonbons, mais je ne cédaï pas à leur appel. J'imaginai la tête des gendarmes qui contrôlèrent mon attestation s'ils découvraient le motif de ma sortie. Je ne pouvais pas me résigner à quitter les lieux les mains vides. Il restait trois pains au chocolat et deux croissants. Je ne sais ce qui me prit ; je les achetai tous et repris le chemin du retour à regret. Je n'aurais plus aucune raison de sortir pour le reste de la journée.

Quand j'arrivais devant l'immeuble, je fus accueillie par Gustave. Son miaulement rauque me salua et il vint frotter sa tête contre mes jambes, manquant de me faire tomber. Je me penchai pour lui faire une caresse à laquelle il répondit avec un roucoulement qui se termina en ronronnement sonore. Nous conversâmes ainsi quelques instants. En me relevant, je vis que Mme Michel était sortie de son appartement pour récupérer son courrier. Je me redressai et la regardai d'un air gêné. Depuis plusieurs semaines nous savions que nos aînés étaient les plus menacés. Je ne voulais pas l'inquiéter et spontanément, j'eus ce double mouvement contradictoire qui bouleversa tous mes repères : je reculai pour m'écarter et en même temps je lui adressai mon plus beau sourire.

« Bonjour Madame Michel, vous allez bien ?

- Bonjour Mademoiselle d'Artès. Ça va, ça va. » Je sentis un peu de tristesse dans le tremblé de sa voix et le brillant de ses beaux yeux bleus, un peu délavés par la vieillesse. Gustave accourut vers elle, et comme un trait d'union roux entre nous, il nous relia en nous faisant rire à l'unisson. Nous n'échangions jamais plus que des politesses, mais nous nous retrouvions toujours sur le sujet de ses chats. Ce jour-là, plus que jamais, nous avions besoin de parler. Le chat entama un va et vient entre elle et moi comme s'il avait compris. Je profitai de l'occasion qui se présentait à moi, et lui proposai d'aller faire ses courses si elle en avait besoin. Elle me remercia avec chaleur en serrant son courrier dans ses mains. Elle repassa la porte vitrée pour rentrer chez elle. Gustave se faufila entre ses jambes et s'engouffra dans l'appartement pendant que sa maîtresse m'adressait un dernier sourire et me libérait la place pour que je puisse passer à mon tour. Le petit hall de notre immeuble allait devenir un lieu de contorsions invraisemblables. Je lui fis un petit signe de la main et, toujours encombrée de mon sac de

viennoiseries, j'ouvris ma boîte aux lettres à mon tour. Le facteur serait-il confiné lui aussi ? Cela faisait de toute façon bien longtemps que nous ne recevions plus d'autres courriers que d'insignifiantes factures ou des amas de publicités. Et encore, avec l'avènement d'Internet, même ces derniers bastions de la correspondance avaient fini par désertier nos boîtes. Il était loin le temps où, adolescente, je guettais le facteur, espérant une carte postale ou un petit mot de l'amoureux du moment. Je ne m'attendais pas à grand-chose d'intéressant, aussi, quand je découvris le petit flyer vert et blanc dont la typographie n'était pas sans me rappeler quelque chose, je fus interloquée. Mais oui, *Prim'Vert, Le Vert à côté de chez vous* ! Marc Gauthier n'avait pas perdu de temps. Je me rappelai avoir identifié les mêmes couleurs dans les mains ridées de Mme Michel. Notre voisin avait déjà contacté l'ensemble de notre petite communauté. Comme il me l'avait bien signifié, je n'étais pas la seule à qui il proposait ses services... Il y avait un numéro de portable et la mention « commandes et livraisons à domicile ». Je retournai le flyer ; un texte supplémentaire avait été rajouté à la main. J'eus un petit coup au cœur en y découvrant mon prénom en belles lettres penchées (depuis quand les hommes écrivaient-ils aussi bien ?) : « Lisa, je me ferai un plaisir de porter vos courses à nouveau. N'hésitez pas ! Les premières fraises sont en train d'arriver, je vous ferai un tarif spécial ! À bientôt. » Je restai quelques instants à contempler ces mots qui m'étaient adressés. Après les messages de Fabien, Loïc et Sébastien j'étais séduite par la simplicité et la trivialité de celui-ci. Rien de bien élaboré dans cette proposition, mais ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, j'eus une furieuse envie de fraises. Je me rappelai que je n'avais acheté aucun fruit ni légumes dans mon expédition supermarché de la veille, et je me promis que je ferais une petite liste à Monsieur Gauthier dans la journée. Puisque c'était un plaisir pour lui, je n'allais pas l'en priver, ni moi non plus par la même occasion.

Je m'apprêtais à monter les escaliers quand j'entendis un bruit de clé et de serrure. Maria-Dolorès parut dans l'encadrement de sa porte. Elle semblait sur le qui-vive, attendant de voir si la voie était libre. Comprenant sa gêne je me dépêchai de gravir les premières marches afin de lui laisser la place pour sortir. Je lui fis aussi mon plus beau sourire. Je n'avais jamais autant souri de ma vie. Il me semblait qu'il fallait absolument compenser d'une manière ou d'une autre, la distance que nous devons mettre entre nous. Elle me répondit à son tour, et refermant sa porte tout doucement, comme si elle craignait d'ébranler les fondements de l'immeuble, elle s'arrêta dans le hall, désireuse visiblement de me dire quelque chose.

« Mademoiselle D'Artès, j'espère que mes deux petits ne vous gênent pas trop depuis hier. » Elle avait un air désolé. Elle reprit : « C'est difficile en ce moment, ils sont jeunes et ont besoin de se dépenser, l'appartement n'est pas très grand et j'ai conscience que ça ne doit pas toujours être agréable pour vous. » Elle faisait preuve d'une politesse exagérée, comme les gens qui n'ont pas fait d'études et qui compensent ce manque par une éducation soignée. Maria-Dolorès travaillait en tant que femme de ménage chez des particuliers. Je ne connaissais rien de plus de sa vie. J'ignorais pourquoi elle vivait seule avec ses deux enfants. J'étais souvent agacée par le bruit je dois dire, mais je prenais sur moi, faisant preuve moi aussi de politesse, sinon de compréhension. Je voulus la rassurer tant elle semblait souffrir de gêner les autres autour d'elle. Rassurée par mon attitude, je sentis qu'elle avait autre chose à demander. Elle se lança : « Les maîtresses de Manuel et Pablo envoient les devoirs par mail. Je peux les consulter sur mon téléphone, mais je n'ai ni ordinateur ni imprimante, alors... » Je saisis tout de suite la nature du problème. Je pris les devants : « Je comprends. Je peux vous imprimer ça si vous voulez. » Elle se détendit complètement et je découvris qu'elle tenait serré dans sa main un petit bout de papier qu'elle me tendit en gardant la distance et en tendant son bras au maximum :

« Merci ! C'est vraiment très gentil. Je vous ai noté mon adresse mail. Ecrivez-moi et je vous transférerai les documents des enfants. » Puis, comme si elle craignait d'abuser de la situation : « Je vous paierai pour l'encre et les feuilles bien sûr. Dieu sait combien de temps tout cela va durer. » Elle soupira, épuisée. Elle me faisait de la peine, deux jours seulement, et encore le deuxième n'était même pas terminé.

« Non, laissez, je ne manque ni de papier, ni d'encre. Je vous glisserai tout cela dans la boîte aux lettres. » Nous nous apprêtions à nous séparer, elle dans son appartement où j'entendais déjà des rires et des cavalcades, moi dans les escaliers, quand je réalisai que j'étais toujours encombrée de mes pains au chocolat et de mes croissants. Le gras du beurre avait déjà imbibé le papier, et je me rappelai mes bonnes résolutions du matin. Je me retournai vivement avant que la porte ne se referme.

« Madame Sanchez, vos fils doivent aimer les viennoiseries. J'en ai trop acheté. L'habitude des pauses-goûter au travail j'imagine. ». Mon mensonge était ridicule, et devant le regard médusé de Maria-Dolorès, je me justifiai encore plus bêtement : « J'avais oublié que je restais

à la maison aujourd'hui et je ne les finirai jamais. Si ça peut leur faire plaisir... » Et je lui tendis le sac. Son visage s'éclaira : « C'est trop gentil, vraiment, merci, merci pour eux. »

Quand je franchis la porte de mon appartement, je me rendis compte que je n'avais toujours pas mangé, que je gargouillais, et qu'une fois encore j'étais prise en flagrant délit d'anarchie alimentaire. Tandis que je grignotai une biscotte rageusement, je regrettai déjà mes pains au chocolat et mes croissants, et me promis que je passerais très vite une commande à Marc Gauthier pour commencer à me nourrir sainement. Je me mis rapidement au travail et commençai par envoyer un mail à Maria-Dolorès afin de régler au plus vite la question des devoirs de ses chers petits. J'espérais, naïvement, que cela les occuperait une partie de la journée. Je me berçais sans doute d'illusions, rien dans ces petits gars énergiques ne laissait supposer une quelconque propension aux joies de la scolarité et aux plaisirs de la lecture. Je me demandai si je n'aurais pas dû leur donner des livres au lieu de viennoiseries, mais il y avait des chances que ceux-là les auraient étouffés plus sûrement que celles-ci.

Chapitre 6

« Marc » ? Trop familier. « Monsieur Gauthier » ? Trop solennel pour un homme qui m'avait déjà appelée par mon prénom. « Cher Marc » ? Trop intime. Cela faisait un quart d'heure que je tournais dans tous les sens le début du petit mot que j'avais décidé de poser dans la boîte aux lettres de mon nouveau voisin. Je ne parvenais pas à me décider, et cette liste de courses s'avéra finalement plus difficile à rédiger que mon profil sur *Expert Union*. Plus aussi que les différentes réponses que j'avais rédigées le matin même. Je renonçai momentanément à faire un choix et me concentrai sur la liste. De quoi avais-je besoin exactement ? Je ne pouvais pas me nourrir de chocolat et de pâtes végétales éternellement.

Marc Gauthier m'avait donné envie avec ses fraises et son tarif spécial. Je notai donc, après avoir laissé un espace pour le petit mot qui me donnait tant de fil à retordre : « barquette de fraises ». Je me serais bien arrêtée là, mais il fallait être crédible. Je réfléchis à ce qui serait le plus simple à cuisiner, ou plus exactement à ne *pas* cuisiner. Je me décidai pour des fruits, des fruits en pagaille, comme des friandises bienveillantes qui me donneraient bonne conscience sans m'obliger à les préparer. Pommes pour la forme, kiwis pour les vitamines, salade pour le vert, puisqu'il en fallait quand-même un peu. Je fis finalement précéder la liste par ces mots : « Merci pour la proposition. Si possible et quand vous pourrez ». Je signai d'un simple « Lisa » et mis le papier de côté avec les fiches d'exercices des enfants de Maria-Dolorès en attendant de redescendre aux boîtes aux lettres. Ce trajet, avec celui qui me conduirait au local-poubelles, serait sans doute la seule opportunité de la journée pour sortir de chez moi. J'allais faire du step malgré moi et je regrettais presque de ne pas habiter au quinzième étage sans ascenseur. Le confinement m'aurait ainsi permis de raffermir mon postérieur en compensant mes écarts alimentaires.

Je ne m'étais toujours pas mise au travail. J'avais l'impression d'abuser de la gentillesse de Monsieur Soral. J'oubliai toutes mes bonnes résolutions, attrapai quelques goûters au chocolat, et me jetai sur mon ordinateur sans perdre de temps à cuisiner. Je ferais mieux plus tard. J'envoyai d'abord un mail à mon patron comme on pointe à l'usine. Je lui fis un point rapide sur l'avancement de mon travail et je me replongeai dans ma fiche « voyages, réels ou imaginaires », espérant que cette escapade littéraire repousserait temporairement les murs

de mon appartement. Je naviguai, donc, entre les titres et les noms d'auteurs. Je m'interrogeai sur le sort de tous les Robinson qui avaient traversé la littérature depuis des siècles, et sur la manière dont ils avaient vécu leur propre confinement : choisi, par instinct misanthropique comme le capitaine Némó³, ou subi, par un coup du destin comme Robinson Crusoé ? Personne ne voyagerait dans les fonds sous-marin, aucun de nous ne construirait sa cabane sur une île déserte paradisiaque. Néanmoins, nous ne vivrions pas tous la même aventure. Je repensai à Fabrice, mon frère, et à son épouse, dans leur grande villa dans le sud de la France qui leur permettrait de vivre l'expérience comme des vacances inattendues. Mes parents – et je m'en félicitais – bénéficieraient de tous les bienfaits rassurants de la campagne et de leur petit village. Moi-même, et mes compagnons d'infortune, même si nous étions bloqués entre nos murs de béton et nos trottoirs d'asphalte, nous étions embarqués dans un bateau qui n'avait rien d'une galère. J'imaginai que les locataires de la cité HLM à la périphérie de la ville vivraient davantage le confinement comme Edmond Dantès⁴. Il y avait fort à parier que la promiscuité dans de telles conditions deviendrait bientôt plus insupportable que la solitude. La journée passa rapidement entre les pages et mon clavier.

Vers 16 heures, je me levai, un peu écoeurée par les gâteaux au chocolat, pour me faire chauffer un thé. J'espérais naïvement que la boisson chaude ferait oublier à mon corps le traitement lamentable que je lui faisais subir depuis deux jours. Le soleil se déversa presque avec violence quand je tirai le rideau et que j'ouvris la fenêtre. Ce beau temps exceptionnel était-il un cadeau du ciel pour nous faire supporter l'insupportables (encore qu'enfermé dans un appartement, le beau temps était loin d'être un cadeau), ou était-ce la manifestation moqueuse du désintérêt total de la nature pour notre triste sort ? Pour ajouter à l'agressivité de la lumière aveuglante, des cris retentirent sous mes fenêtres. Maria-Dolorès avait libéré ses monstres. Leur mère profitait du petit carré de verdure et avait sorti une chaise pour feuilleter un magazine. Elle leva soudain le visage vers moi, comme pour vérifier que les locataires de l'immeuble n'étaient pas déjà tous sortis pour se plaindre du bruit, et elle me fit un petit geste de la main, toujours aussi discrète. Même son sourire semblait s'excuser. Elle reporta son regard sur ses deux garçons. Ces derniers shootaient avec force dans le ballon de cuir qui claquait avec un bruit sourd à chaque impact. Les cris de joies éclataient comme des

³ Némó : nom du capitaine du Nautilus dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1870) de Jules Verne.

⁴ Dans *Le Comte de Monte Cristo* (1844) d'Alexandre Dumas, Edmond Dantès est emprisonné à tort dans le château d'If.

pétards, les sauts et les bonds du ballon faisaient valser des touffes d'herbe dans tous les sens, et ce champ de bataille joyeux de l'enfance semblait un pied de nez à la catastrophe des adultes. Ça explosait, ça dansait, ça hurlait. La vie à l'état pur, avec sa violence et ses couleurs. La mère, malgré sa fatigue, ne pouvait se défaire de son regard aimant dont je percevais la chaleur du haut de mon balcon. Je reconnaissais l'indulgence derrière l'agacement, l'amour et l'instinct de protection dont j'avais été nourrie depuis le berceau. Je pensai spontanément à ma mère, à la maison de mon enfance. La douceur de la pensée ne parvenait pas à compenser le sentiment de manque qui vint m'envahir. J'eus le réflexe de chercher mon téléphone.

Je l'avais laissé sur mon bureau. Je n'y avais pas touché depuis la fin de la matinée, indifférente à la petite lumière clignotante. Je fis un petit calcul dans ma tête : 11h-16h, cinq heures de travail, deux goûters au chocolat, des voyages plein la tête dans les pages de quatre livres attentivement analysés, une foule de pensées sur la prison du confinement et... – roulement de tambour – huit messages WhatsApp, deux SMS, trois mails ! Je posai ma tasse de thé et m'assis sur ma petite chaise pour me débarrasser, au sens propre comme au figuré, de toutes ces notifications. Je me fichais du contenu, je savais déjà ce que j'allais y trouver. Je n'avais qu'une obsession, éteindre cette lumière qui m'appelait : « Lisa, lis-moi ! », ne plus voir que la surface lisse et noire de mon écran. J'avais la même frénésie de rangement sur mes supports numériques que dans mon appartement. En quelques glissements de doigts je fis le tri. Je me surpris à sourire, tout de même, en lisant quelques messages humoristiques, des citations drôles et spirituelles, des vidéos cocasses. Il y avait même de belles trouvailles dans le domaine musical, et j'enviais l'inspiration créatrice qui animait mes frères humains en ces temps difficiles. Je me sentais bien inutile et bien stérile devant mon ordinateur. Je pris le temps de répondre scrupuleusement à chacun : Stéphanie qui souffrait de ne plus arpenter les rayons des centres commerciaux, Karine qui s'était déjà connectée pour suivre le cours de yoga en ligne (quel courage !) et Damien (décidément, ce livreur prenait des libertés) dont l'humour un peu douteux sur « les maris et les enfants qui allaient regretter leurs maîtresses » (sic) avait su me tirer un sourire. En d'autres circonstances, je l'aurais envoyé à Marie, mais là... Je répondis donc. Des mercis, des smileys, et bien sûr, pour finir, « Prenez soin de vous » ! Jour 2, j'y croyais encore à ce baume qu'on nous servait pour nous faire oublier le « Restez chez vous » autoritaire et le « Ensemble à la maison », plus doux certes, mais tout aussi menaçant,

que toutes les chaînes du service public nous affichaient en haut à droite de notre écran. Je le servis donc en toute sincérité, à ceux qui avaient pris de leur temps (même si nous n'en manquions pas dorénavant) pour penser à moi.

Le soleil amorçait son cache-cache avec ce fichu immeuble qui nous amputait chaque jour d'une heure de lumière. Je songeai aux couchers de soleil rassurants sous la tonnelle embaumante de glycines dans le jardin de mes parents. En général, c'était l'heure où ma mère m'apportait une couverture et parfois, en fonction de la saison, un grand verre d'orangeade ou une tasse d'infusion. Je regardai à regret mon mug où mon thé avait fini de refroidir. Mon téléphone n'avait pas quitté ma main, je me connectai dans un ensemble de gestes automatiques, et en quelques secondes, j'entendis sa voix. La voix de ma mère : « Bonsoir ma chérie, comment ça va ? » Sa voix était soucieuse, comme toujours quand elle s'adressait à moi. « Ça va, maman, ça va. Je m'occupe, je travaille. » Et comme elle semblait interloquée je précisai : « À la maison bien sûr ! » Nous échangeâmes sur mon nouveau mode de vie, et comme elle s'inquiétait pour mon alimentation, je lui fis part de mes bonnes résolutions : « J'ai un nouveau voisin primeur qui nous propose de nous fournir, je vais même faire un effort pour manger des légumes et des fruits frais ! Je vais faire des infidélités à ton potager, Mamoune, tu ne m'en voudras pas ? » Je l'entendis rire à l'autre bout du téléphone. C'était bon.

« Et tu vas te mettre aussi à la cuisine alors ? suggéra-t-elle avec une gentillesse moqueuse.

- Mais oui ! Bien sûr ! » affirmai-je avec une assurance exagérée qui nous fit rire toutes les deux.

« C'est bien ! Il faut se lancer. Bientôt, c'est toi qui me feras de bons petits plats quand je serai trop vieille et que tu viendras t'occuper de moi. »

Je détestais quand ma mère évoquait sa vieillesse. Je ne pouvais pas me faire à l'idée qu'elle serait un jour fragile, dépendante, impotente même. J'avais toujours vu mes parents comme deux piliers sur lesquels je pourrais m'appuyer jusqu'à la fin des temps. Toute allusion à un quelconque changement, même légère et humoristique, m'était insupportable.

« Oh ! Maman, arrête ! On n'en est pas encore là... »

Il y eut un blanc. Quand elle reprit la parole, sa voix avait pris une gravité inhabituelle.

« Mon cœur, bien sûr on n'en est pas là, mais personne n'est éternel. » Elle dut sentir mon affolement à l'autre bout du fil et reprit très vite un ton plus léger : « Et puis, tu as aussi le droit de dorloter tes vieux parents même s'ils sont en pleine forme, non ?

- Oui, Maman, je ferai un effort. Pour moi et aussi pour vous. Aller, promis, on va se dire que je vais me lancer dans la cuisine pendant le confinement (je rougis de honte en repensant à ce que j'avais osé manger depuis deux jours) et quand on se reverra, quand tout sera fini, je vous ferai un superbe repas !

- Ce serait merveilleux, ma chérie, vraiment. Mais en attendant, surtout, mange correctement. Tu sais à quel point l'alimentation est importante pour le système immunitaire. » (Comme le sport, paraît-il, j'étais vraiment mal barrée...)

J'entendis une fenêtre se fermer au rez-de-chaussée. Maria-Dolorès venait de rentrer. Je songeai qu'elle était plus jeune que moi, qu'elle assumait seule deux petits garçons qu'elle nourrissait sans doute avec autant de scrupules que ma propre mère. J'eus honte de ma situation. À 41 ans, je ne me débrouillais pas mieux qu'une étudiante qui venait de quitter la maison parentale.

« Et je vais aussi te coudre un masque, ajouta-t-elle, je vais te l'envoyer par la poste, je préfère.

- Si tu veux, répondis-je, peu emballée, je ne suis pas sûre que ce soit si utile mais... »

Elle s'emballa. Utile ou pas, ça ne me ferait pas de mal, au-moins dans les magasins. Et puis, il n'y avait pas moyen d'en acheter où que ce soit, alors... Elle s'animait en me parlant couture, son activité favorite. Elle allait s'occuper en confectionnant des masques pour ses voisins et ses connaissances. Je ressentais de la joie à l'imaginer affairée, le sourire aux lèvres derrière sa machine à coudre, brassant des tissus de toutes les couleurs, coupant des élastiques, joyeuse et convaincue de faire le bien, satisfaite de rendre service à sa communauté.

Un silence s'installa. Pas de ceux qui précèdent la fin d'un appel téléphonique où on n'a plus rien à se dire, mais de ceux qui dissimulent la crainte d'en dire davantage. J'attendis.

« Je ne voulais pas t'en parler tout de suite mais...

- Oui ? » J'eus un pressentiment funeste. Le ton de sa voix avait pris une teinte que je ne connaissais que trop. Mais habituellement c'est chez moi que je l'entendais.

« J'ai appelé Les Rosiers. Evidemment, plus aucune visite n'est envisageable en ce moment. »

Je réalisai soudain que depuis deux jours j'avais complètement occulté la situation de Mamie Mine. Bien sûr, j'avais pensé à elle : sa bonne humeur, sa tolérance, ses récits du passé, tout ce qui avait nourri mon enfance et constitué le terreau familial qui m'avait fait grandir. Elle n'avait pas quitté mes pensées un seul instant depuis deux jours, mais pas une seule fois je ne m'étais inquiétée. Mamie Mine était un roc, comme ma mère. Malgré ses 92 ans, elle n'avait jamais perdu ses yeux pétillants. C'était dû à leur couleur. Ils étaient bruns, légèrement noisette. Seuls les yeux bleus se délavent avec le temps. Mamie Mine, toute ridée qu'elle était, comme une pomme mûre pour les compotes qu'elle faisait si bien, avait conservé son regard mutin. Je la croyais immortelle. En quelques mots, ma mère m'avait fait tomber du haut de mon nuage d'enfant. Firmine Gaillard, que j'avais baptisée Mamie Mine dès que je sus babiller trois mots, avait vécu longtemps indépendante dans sa maison à quelques mètres de celle de mes parents. Il y avait seulement trois ans que ma mère s'était résignée à la confier aux Rosiers, une petite maison de retraite qui avait l'avantage de se trouver à moins d'une heure de route de chez eux. Ma grand-mère avait commencé à entrer dans ce qu'on appelle du bout des lèvres la dépendance, elle n'avait pas d'autre souci de santé que la fatigue de l'âge. Elle coulait donc des jours heureux dans la campagne où elle avait passé toute sa vie. Ma mère venait la voir toutes les semaines, moi le plus souvent possible. Pas depuis Noël. Presque trois mois. Je m'en voulais terriblement. Son esprit était toujours vif, elle écoutait sa radio tous les jours, elle était très informée. Elle savait. J'ignorais seulement si elle était inquiète ou seulement agacée. Ma mère avait appelé Les Rosiers dès le premier jour du confinement. La directrice l'avait gentiment réceptionnée mais elle s'était montrée d'une fermeté inflexible. Il était hors de question d'autoriser la moindre visite dans les EHPAD. Il fallait protéger nos anciens. Elle était sûre que l'on comprendrait, et oui bien sûr, on allait tout mettre en place pour garder le contact avec les familles. Ma mère me résuma rapidement la conversation. Je ne supportais pas d'entendre les tremblements dans sa voix. Je n'avais jamais réalisé que celle qui m'avait mise au monde, qui me choyait encore comme une enfant, avait elle-même été une petite fille, et c'était bien la voix de cette petite fille que j'entendais soudain. Je fus désespérée autant qu'elle. Les fondements de mon monde vacillaient imperceptiblement et je fus saisie de vertige. La faim n'y était sans doute pas pour rien et elle ajouta encore à la nausée qui m'envahissait doucement.

« Ça va aller, Maman, ne te fais pas de souci. » Volontairement sourde à la peur de ma mère, j'avais pris un le ton dynamique des coachs sportifs qui vous intiment l'ordre de tenir à coup de « on va rien lâcher ! » et « On va tout donner ! », deux injonctions vertigineuses tant elles sont, physiquement contradictoires.

« Bien sûr, Mamie est solide, mais elle n'est plus toute jeune, et surtout, elle a l'habitude de nous voir souvent. Le temps est long en maison de retraite.

- Il faut essayer de voir le bon côté des choses, fis-je en tentant de rationaliser le propos, s'ils décident d'interdire les visites, c'est sans doute mieux pour la santé des personnes fragiles. Ce qui compte, c'est la santé des pensionnaires. Et puis, j'imagine que tu pourras lui téléphoner régulièrement.

- Oui, oui, sans doute. » Elle se tut. Je ne savais plus quoi dire. Je ne pus que rajouter, m'efforçant d'y croire : « Merci Maman. Et toi, essaie de ne pas trop t'inquiéter. Tout va bien se passer, c'est *obligé*. Je t'embrasse fort, et embrasse aussi Papa pour moi. Oui, oui, je mange correctement. Quoi ? La couleur pour le masque ? Comme tu veux, ça n'a aucune importance. Bonne nuit Mamoune, à très vite ! »

Il faisait déjà nuit. L'écran de mon portable s'éteignit après les quelques secondes qui suivirent la fin de la communication. Je perdis la photo de la maison de mes parents dans son berceau de verdure que j'avais associée au numéro de ma mère. Pour mon père, j'avais choisi son visage souriant et ses beaux cheveux blancs de père Noël, mais pour ma mère, c'était toujours la maison. Au-loin je voyais les lumières de la ville qui avaient commencé à percer la nuit de toutes parts, et je fus une fois encore surprise du silence assourdissant des rues. J'avais froid. J'hésitai à fermer mes volets, craignant à nouveau le réveil dans l'obscurité qui m'avait tant plombée le matin même. À ce moment-là, je sentis une vibration dans ma main qui n'avait pas lâché mon téléphone. Marie me rappelait à l'ordre : « Dis-donc, et ma surprise ? » Bon sang ! La mosaïque ! Je ne pouvais pas lui faire faux bond.

Chapitre 7

Le projet me réjouissait. Je commençai par sortir tous les rouleaux roses classiques qui restaient dans mes toilettes dont j'avais soigné la décoration. J'avais combiné une peinture rose pailletée avec un gris perle délicat, et sur le mur du fond, j'avais fixé une étagère aux motifs indiens et aux teintes argentées. Je gardai la porte grande ouverte et la lumière allumée. J'avais besoin de recul, comme un peintre qui trace les grandes lignes de son tableau.

L'avantage (et le seul) quand on vit dans 50 m², c'est que tout est à portée de vue et de main. Je me posai par terre dans le salon que j'avais inondé de lumière. Reine dans mon Versailles miniature, je m'apprêtais à décorer la salle du trône ! Je pouvais contempler en un regard la petite pièce qui attendait d'être tapissée. L'heure était à la fête. Comme une gamine qui ouvre ses cadeaux j'arrachai avec frénésie les films plastiques qui enveloppaient mes achats de la veille. Je fis le compte : six rouleaux roses, six mauves, six verts et six jaunes. En quelques secondes je fis le calcul : $6 \times 4 = 24$, divisé par 3 = 8. Je pouvais me faire une magnifique façade en alternant sur trois rangées deux couleurs de chaque. En quelques minutes j'avais disposé les rouleaux symétriquement en veillant à bien placer derrière la petite feuille qui commençait à se détacher afin de rendre la plus lisse possible la surface de mon tableau. Je me reculai, satisfaite. Je pris mon téléphone et réfléchis à la meilleure prise de vue. Je choisis un plan serré pour éviter toute allusion au lieu. J'utilisais un filtre pour flouter légèrement les contours. Je joignis à mon œuvre un petit texte énigmatique pour titiller la curiosité de mes destinataires : « Les musées sont fermés mais l'art est parmi nous... Grâce à la folie de quelques obsessionnels du trône qui m'ont laissé leurs miettes, je vous offre une façade aux couleurs chatoyantes inattendues en ces temps de confinement ! » Et bien sûr, le smiley le plus désopilant, mon préféré, l'incliné avec des larmes de rires qui coulent à flots. J'étais fière de mon message, et heureuse d'avoir participé au mouvement ambiant. Je me sentais un peu moins seule. La création, aussi futile fût-elle, m'avait nourrie de joie et de satisfaction, mais cela n'empêchait pas mon ventre de crier famine.

J'avais pris de bonnes résolutions : repas équilibrés, dodo dans mon lit et respect des horaires. Je jetai un œil sur l'écran de mon portable : déjà 20 heures. J'avais envoyé mon message depuis seulement deux minutes que déjà je recevais des notifications. On n'en sortait pas de

ce mode de communication. À chaque message, une nouvelle réponse qui en appelait une suivante, une diffusion virale incontrôlable, épuisante. Je jetai le téléphone loin de moi pour m'octroyer un temps de repos. Je me dirigeai avec détermination dans mon coin cuisine et d'un geste machinal j'allumai la télévision. Je savais sur quoi j'allais tomber, je baissai donc le son et laissai défiler les images et les bandeaux habituels. J'écouterai ça plus tard. Peut-être. J'ouvris mon frigo et regrettai de ne pas avoir déjà reçu une livraison de produits frais. Il était plein certes, mais le contenu était calamiteux. Je me souvins soudain qu'il devait me rester des soupes en briques dans mon placard. Je me fis un petit plateau repas de célibataire assez sympathique en rajoutant les éternels crackers qui accompagnaient toutes mes soirées sur le canapé. Je mis la casserole de soupe au potiron à réchauffer doucement. N'ayant pas résolu la question des volets, je décidai de couper la poire en deux. Une fois encore. Je fermerais ceux de ma chambre et je garderais ceux du salon ouverts afin de bénéficier de la lumière du soleil sur laquelle je comptais pour m'insuffler des ondes positives au réveil. Je ne pousserais pas la porte de communication ce qui m'assurerait un dégradé d'ombres et de lumières suffisant pour écarter mes angoisses. Rassurée quant à mon coucher, je remplis mon bol et apportai mon plateau sur la table basse. Je mis dans un coin de ma tête une nouvelle résolution : acheter, dès que possible une vraie table et de vraies chaises. Sur la table basse je retrouvai ma liste de courses et les devoirs des petits Sanchez. J'attrapai le tout d'un pas décidé. En passant devant mon bureau, un livre attira mon attention. Il s'agissait d'un exemplaire abrégé de *Deux ans de vacances* de Jules Verne dont la couverture m'avait particulièrement plu. Au premier plan, un groupe d'enfants évoluait dans une forêt tropicale luxuriante ; au loin on devinait un paysage marin tourmenté par une tempête. L'aventure, la solidarité, la peur et la liberté, les thèmes que j'avais soulignés dans mon travail du jour ressortaient avec force. On avait envie de plonger dans le livre, de suivre ses jeunes aventuriers dans leur parcours initiatique. Je ne sais pas ce qui me prit mais j'attrapai le volume et y collai un post-it sur lequel j'écrivis : « Peut-être que vos enfants prendraient du plaisir à découvrir ce livre. J'en ai d'autres. N'hésitez pas. Lisa d'Artès. ». Je comparai ma petite note avec la liste que j'avais rédigée pour monsieur *Prim' Vert*. Je me plus à considérer que j'avais pu moi aussi rendre service et il me semblait que les deux nourritures que nous offrons, terrestres et spirituelles, étaient de bon augure pour la survie de notre arche durant la tempête du Covid. Cette dernière durerait-elle aussi quarante jours ? Ou plus peut-être ? Sans réfléchir davantage, je pris la décision d'accomplir ma mission de messagère.

Il était tard. En d'autres temps je n'aurais pas hésité à aller directement frapper aux portes de ma résidence. Mais ce soir-là, ce déplacement physique aurait trop sonné comme un cri de désespoir. Je descendis sur la pointe des pieds. Il faisait totalement noir dans les escaliers. J'allumai la minuterie. Le claquement sec de l'interrupteur me fit sursauter. J'attendis pour être sûre que personne ne réagirait. Je glissai avec le moins de bruit possible la petite note pour Marc Gauthier. J'eus de la chance pour le livre ; il passait tout juste (merci les volumes abrégés !). Les feuilles d'exercices le rejoignirent rapidement et je remontai tout aussi discrètement que j'étais descendue.

Mon bol avait refroidi, il fallait s'y attendre. Je l'engouffrai rapidement dans le four à micro-ondes et remontai le son de la télé. Les chiffres étaient encore bas ; ce n'était pas tant les 89 décès du jour qui nous abattirent ce soir-là mais les 51% de plus par rapport à la veille. Je repensai subitement à mes cours de mathématiques de terminale et au vertige quasi métaphysique que les probabilités avaient déclenché chez moi. Ce n'était pas des boules sorties successivement d'une urne que nous allions ajouter les unes aux autres pour créer une arborescence de possibilités multiples, mais bien des êtres humains malades qui allaient en contaminer deux, trois, quatre, et qui à leur tour allaient en contaminer deux, trois, quatre. Jamais je n'ai autant regretté d'avoir conservé mon esprit mathématique que ce soir-là. Je voyais se dessiner un chiffre effrayant en faisant mon petit calcul dans ma tête et en me projetant dans un avenir trop proche. Les presque mille cas graves en réanimation sonnaient comme l'alerte ultime : bientôt les services hospitaliers seraient saturés... Le corps médical, dépassé, malmené, mal équipé, nous suppliait de rester chez nous. L'ouragan commençait à souffler, nous n'attendions plus logiquement que la fin du monde. Pour ajouter à notre angoisse, ou pour être sûr que le message passerait bien auprès des jeunes et des actifs inconscients qui se croyaient immortels, on jugea bon de nous rappeler que la moitié des morts, ce jour-là en tout cas, avaient moins de soixante ans. La peur nous saisit sans doute, nous les quadras qui n'avions plus vingt ans, mais elle ne sauva pas les plus âgés d'entre nous qui, de fait, paieraient bien le plus lourd tribut au dieu Covid.

J'avais récupéré mon bol du bout des doigts. L'opération avait duré moins d'une minute tant le coin salon et le coin cuisine étaient proches. J'avais tourné le dos trente secondes au maximum et quand je me retrouvai face à l'écran, je ne compris pas. J'avais vu la mort étendre

« *son empire infini*⁵ » sur le monde et quelques secondes plus tard, j'entendais un tonnerre d'applaudissements. Comme une immense salle de théâtre, l'écran de ma télé affichait en plan large une façade d'immeubles où des centaines de personnes, perchées sur leur balcon ou penchées à leur fenêtre, applaudissaient à tout rompre. Je mis un certain temps à comprendre de quoi il s'agissait. C'était un rituel, unificateur, rassurant. La population manifestait sa gratitude envers le personnel soignant et dorénavant, tous les soirs à 19h, les fenêtres s'ouvraient et nous remercierions. Je me souvins que je trouvai cette initiative sympathique ce soir-là. Pourtant, jamais nous ne le mîmes en pratique dans notre résidence. Sans doute notre immeuble était-il trop petit, peut-être fallait-il la force des foules pour soulever un tel enthousiasme, une telle foi, un tel élan de reconnaissance. Je me souvins surtout que quelques jours plus tard, j'associai ce beau souvenir de communion nationale à un souvenir d'une extrême violence. J'avais entendu à la radio une infirmière dépassée par la crise qui invectivait la population en criant, des larmes dans la voix, que ça ne servait à rien de les applaudir le soir si c'était pour ne pas respecter le confinement. Ce jour-là, j'étais sortie. Pour rien. Pour prendre l'air. Pour me sentir encore libre et vivante. Je n'avais rencontré personne d'autre qu'une petite dame qui promenait son chien (car ça, ce n'était pas interdit) ; elle m'avait regardé de travers et j'avais vite changé de trottoir pour la rassurer bien sûr, mais aussi pour fuir son regard inquisiteur. Quand j'entendis la voix accusatrice à la radio, il me semblait que j'étais l'objet de cette haine dictée par le désespoir. J'ai su à ce moment-là que nous avions perdu toute rationalité, dans un sens, comme dans l'autre. Comme dans toute tragédie, nous avions sans doute besoin de sentiments forts, la colère, la haine, la compassion, mais tout cela ne faisait qu'exacerber nos peurs et notre méfiance les uns vis-à-vis des autres. J'avais terminé ma soupe en pensant à ma mère. Et à Mamie Mine. Je me sentais très seule, et j'étais inquiète. Les images télévisées creusaient en moi le sillon insidieux de la peur, comme la petite ridule de la peau qui, jour après jour, sans se faire remarquer, trace la ride qui, un beau matin vous nargue devant votre miroir en vous rappelant que vous n'avez rien vu venir. Je n'avais pas le cœur à aller relever mes messages sur *Expert Union*. J'avais bien envie de me lancer la suite du *Seigneur des Anneaux* mais j'avais promis que je me coucherais dans mon lit ce soir-là. Repartir sur une séance film me ferait encore sombrer sur le canapé.

⁵ Fin de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, « *Le Masque de la mort rouge* », dans laquelle une épidémie de peste décime toute une région.

Je réservai donc ce projet pour un autre soir, un week-end, avec des pop-corn ! Pour entretenir l'illusion d'une sortie cinéma. Je me levai, déterminée et résolue, et après avoir fait disparaître tous les restes de mon repas express (la morosité m'avait fait zapper le dessert ; même le sucre n'aurait rien pu faire pour moi ce soir-là), j'accomplis tout ce que j'avais négligé les deux soirs précédents. En moins d'un quart d'heure je me retrouvai en nuisette, démaquillée, dents lavées, prête pour les bras de Morphée. Alors que j'éteignais la télé, je découvris dans un coin du salon un objet que je ne reconnus pas tout d'abord. C'était le sac dans lequel j'avais stocké mes rouleaux multicolores. Je me dirigeai vers lui pour le ranger dans le placard. En l'attrapant, je fus surprise par son poids. Il restait visiblement quelque chose à l'intérieur, quelque chose que j'avais oublié et qui se rappelait à moi. Je l'ouvris et découvris un magazine, celui que j'avais pris au hasard pour ne pas perdre de vue la maman modèle que je suivais au supermarché. Je le sortis et regardai la couverture. Il s'agissait d'un de ces magazines de développement personnel qui inondent nos rayons presse depuis une dizaine d'années. La couverture était prometteuse : de la couleur, des motifs floraux aux airs de mandalas, des titres accrocheurs : « Retrouver son enfant intérieur », « Accepter la pluie pour mieux profiter du soleil », « Ecouter la nature qui est en soi ». Une magnifique jeune fille à la coiffure un peu bohème souriait, le regard baissé, comme si elle avait trouvé la sérénité, et par la même occasion, le Saint Graal. Un titre, plus gros que les autres, en lettres bleu azur, attira mon regard : « Votre pèlerinage intérieur en neuf étapes ». Le voyage était décidément à la mode en ces temps d'emprisonnement. J'avais toujours envisagé la lecture comme un moyen d'évasion. J'étais de ces voyageuses immobiles qui n'ont pas besoin de parcourir des kilomètres pour partir. Mais le pèlerinage, je n'y avais jamais goûté. Je regardais d'un œil suspect ces injonctions à faire son chemin intérieur. Je feuilletai le magazine en me dirigeant vers ma chambre et en laissant toutes les lumières allumées. Après tout, on me promettait du sacré, une révélation, ce n'était pas le moment de me terrer dans le noir. Je me jetai sur le lit à plat ventre. Sur ma table de nuit la petite lumière verte de mon portable m'appelait : « Lisa, lis-moi ! » Je l'ignorai.

Bon, pour commencer, rien de très différent avec la lecture : on me promettait un voyage sans chaussures ni sac à dos, et qui pouvait avoir lieu partout, y compris entre quatre murs. Parfaitement adapté à la situation du moment ! J'étais aussi en phase avec le « profond désir de changement ». Quelles étaient les étapes pour y arriver ? Ça valait peut-être la peine d'y

jeter un œil. Neuf mots clés organisaient un parcours bien balisé. La « préparation » nécessitait d'avoir une vague idée de sa destination. Deux jours auparavant je me serais contentée de dire : trouver le grand amour, mais à cette heure, c'était plutôt : sortir vivante du confinement. On me conseillait des « bagages » légers, quant à mes fardeaux intérieurs que je ne connaissais que trop bien, pas sûre que je parvienne à m'en débarrasser facilement. Les kilos en trop étaient d'ailleurs bien extérieurs eux... Aurais-je le courage de faire le premier pas pour le « départ » ? Tous les pas me semblaient difficiles. « Ralentir » ? Pourquoi faire ? J'étais déjà à l'arrêt ! Je piétinais depuis des mois. Soit disant, quand le temps s'arrête, on entend son cœur battre. Personnellement, le battement d'un cœur solitaire me terrifiait plus que tout. On me promettait de belles « rencontres », (enfin !) comme des échelles de cordes qui descendent du ciel vers nous. Y aurait-il un ange bienveillant au-dessus de chez moi. Je rougis légèrement à cette pensée. Je ne saisis pas bien l'utilité de « se perdre » mais c'était visiblement une phase nécessaire pour découvrir l' « émerveillement » et accéder à l'étape numéro huit : l' « arrivée ». Etape huit ? Allons bon ? On m'en avait promis neuf. C'était trop beau ! Il y avait un dernier problème : on pouvait reculer avant d'arriver. Ça, je pouvais le concevoir. J'avais si souvent échoué aux portes du bonheur. Heureusement, on me promettait le « changement » comme l'étape ultime. La promesse finale était digne des plus beaux contes de fée : arrivé à destination, il y aurait toujours un nouvel être cher qui nous regarderait avec émerveillement.

Je me redressai sur mon lit, les coudes un peu endoloris, et regardai d'un œil suspect le magazine qui venait de me donner la recette de l'épanouissement. Je trouvais insupportable cette facilité qu'on nous jetait à la figure dans ce type de revue. J'avais envie de cracher à la figure de la belle bohème qui semblait avoir réussi haut la main l'examen du bonheur et qui semblait me dire : « Trop facile ! ». Pour moi, c'était insurmontable. Je refermai le magazine et le glissai sous mon lit, un peu agacée et dubitative. Je m'allongeai sur le dos et pris mon téléphone. J'avais obtenu un beau petit succès avec ma mosaïque. J'avais posé ma pierre à l'édifice de la bonne humeur. Je parcourus rapidement les commentaires de chacun et m'attardai davantage sur la réponse de Marie. Après tout, c'était surtout pour elle que je m'étais mise à l'œuvre. Elle avait répondu en deux temps. D'abord pour rire avec moi de la folie qui s'était emparée des consommateurs dans les supermarchés. Elle rebondissait en me disant que mon « charmant postérieur aurait la chance d'en voir de toutes les couleurs

pendant le confinement » et comme elle craignait peut-être que je le prenne mal elle ajoutait : « Sans doute un bon présage pour tes investigations sur Internet ». Elle m'avait écrit un autre message. « Il m'a écrit ce soir. Il veut me voir ! En plein confinement, tu te rends compte ? » « Il » était le pronom convenu entre nous, il ne s'agissait que de lui, celui dont on ne doit pas prononcer le nom... et qu'elle utilisait systématiquement pour ceux qui avaient la chance d'exercer un pouvoir sur son cœur. Elle avait besoin de parler. Je commençai avec elle un dialogue silencieux par messages interposés.

Moi : « Oui ! C'est incroyable ! Sans doute un bon signe ! »

Elle : « Il craque. Deux jours seul avec sa femme et il n'en peut déjà plus »

Moi : « Plus moyen de s'échapper pour fuir l'ancre du dragon ! »

Elle : « Plus moyen de se voir pour supporter le quotidien surtout... »

Moi : « Tu as répondu quoi ? Vous avez fixé un rendez-vous ? »

Elle : « J'hésite. Ça ne me fait pas rêver de le croiser au supermarché ou sur un coin de trottoir à deux mètres de distance »

Moi : « Et donc ? »

Petit moment de silence. Je pouvais voir qu'elle était en ligne mais elle ne m'écrivait plus. J'imaginai qu'elle communiquait en même temps avec David et je me sentais un peu gênée d'assister, même indirectement, à leur échange. J'attendis quelques instants en regardant ailleurs. La réponse ne tarda pas.

« Il arrive... Il sort de chez lui et il arrive... »

Je ressentis toute l'émotion qui devait envahir Marie à cet instant. La prise de risque était encore minime, on pouvait espérer que la police et la gendarmerie n'appliqueraient pas tout de suite les amendes promises de 135 euros mais tout de même. J'étais heureuse pour elle. Et un peu jalouse aussi. Je conjurai tout de suite ce mauvais sentiment en lui envoyant un « Profite ma Belle ! », que j'agrémentai de tous les types de cœurs que mon application possédait.

J'avais toujours mon téléphone à la main, hésitante, une idée derrière la tête qui forçait son chemin, l'air de rien. Je me levai et me dirigeai dans le salon afin de mettre fin à toute cette

débauche de lumière qui commençait à me fatiguer les yeux. J'en profitai pour aller vérifier que j'avais bien fermé ma porte à clé après mon expédition boîte aux lettres. J'étais arrivée exactement là où je voulais aller ; à côté de ma porte d'entrée se trouvait un petit meuble, noir vernis, sexy et élégant, où je posais mes clés, mon courrier, les choses à ne pas oublier. Il était là, blanc étincelant sur la surface sombre, le flyer de Marc Gauthier. Je l'avais posé retourné et je ne voyais que son mot. Et sa signature. Je le relus. Il y avait quelque chose dans ce « À bientôt » qui sonnait comme un rendez-vous. Je repensai à ma petite liste de course dans la grande boîte aux lettres froide, toute seule durant cette longue nuit, et je redoutais que Marc ne songe pas à relever son courrier le lendemain matin. Je pris le flyer et retournai dans ma chambre en éteignant tour à tour toutes les lumières. Je m'allongeai dans mon lit, et sans plus réfléchir, je retournai le petit prospectus pour lire le numéro de téléphone. Il *fallait* qu'il récupère ma liste avant de partir. Il *fallait* qu'il sache que j'avais répondu à sa proposition. Il me *fallait* des fraises demain soir. Je composai un SMS rapide : « Merci pour la proposition. J'ai laissé une petite note dans votre boîte. Bonne soirée. Lisa. » Pour endiguer tout de suite l'impatience qui aurait pu m'empêcher de dormir en guettant le voyant lumineux, j'éteignis complètement mon téléphone.

Chapitre 8

Je m'étais réveillée apaisée, détendue. Sans doute le confort du matelas. La douce lumière du soleil se frayait un chemin dans ma chambre. Je me redressai doucement sur mon oreiller, et pendant que je reprenais tranquillement mes esprits, j'attrapai mes lunettes et mon téléphone pour le rallumer. Ce 19 mars, j'étais encore suffisamment insouciante pour apprécier durablement ce petit moment de paix. L'écran s'alluma et je réalisai que j'avais beaucoup dormi ; il était déjà 10 heures ! Soit les enfants de Maria-Dolorès étaient en train de faire leurs devoirs (je ne croyais pas vraiment qu'ils aient pu se plonger dans le livre que je leur avais donné), soit ils étaient déjà vissés à leur console, soit j'avais dormi d'un sommeil de plomb qui m'avait empêchée d'entendre leurs incessantes disputes et la joie bruyante de leurs jeux. Je laissai cette énigme en suspens quand je découvris un SMS d'un numéro qui n'était associé à aucun nom dans mon répertoire. Je le lus immédiatement : « Lisa, je récupérerai votre liste demain matin en partant. Je vous livrerai avec plaisir à mon retour. Vers 19h ou 20h. Bonne nuit. Marc. » Les mots étaient simples, directs. Ils ne formulaient rien d'autre que la promesse d'une livraison de fruits et un rendez-vous sans arrière-pensée. Ils ne s'encombraient pas non plus du sempiternel « Prenez soin de vous ». Rien de compliqué, rien de calculé. Mais au début et à la fin, nos deux prénoms, « Lisa » et « Marc », comme un cadre (Marc Gauthier ne semblait pas s'être inquiété de la formulation à adopter) et au centre le « plaisir » et le « retour ». Je souris. Plus que n'importe quel message d'*Expert Union*, ce SMS plaça au creux de mon ventre une boule de chaleur qui se mettait à l'unisson avec le soleil qui inondait mon salon. Je me levai et butai sur quelque chose. Le magazine de développement personnel traînait sur le sol. J'étais pourtant sûre de l'avoir placé sous le lit. À croire qu'il était ressorti de lui-même pour me narguer. Je le repoussai d'un pied agacé.

Tandis que je me dirigeai dans mon salon et que je ramassai le sac que j'avais laissé traîner avec désinvolture, je reçus un message de Marie. C'était une photo. Un plateau de petit déjeuner. Un bol de thé, une rose rouge et un croissant. Sans doute la rose avait l'air un peu flétrie, sans doute avait-elle été coupée depuis plusieurs heures, mais la fatigue de ses pétales alanguis sur le bord du plateau rappelait la chaude nuit d'amour qui avait précédé cette délicate attention. Marie avait dû passer une très bonne nuit. Aucun mot, aucun commentaire n'accompagnait le cliché mais il avait été savamment cadré, je m'en rendis compte

immédiatement. Sur le coin, en bas à droite, une partie blanche attirait le regard. Je zoomai, intriguée. C'était un bout de papier, placé de telle manière qu'on ne voyait qu'un chiffre : 135,00 euros. David lui avait fait sans doute le plus beau cadeau. L'infraction était à la hauteur de son désir et je pouvais ressentir la satisfaction de celle pour qui le sacrifice avait été consenti. Jusqu'où irait-il ?

Le thé que je pris à mon tour sur mon balcon me remplit de bien-être. Le soleil était radieux. Nous ignorions encore que ce temps exceptionnel nous accompagnerait pratiquement toute la durée de l'épreuve. Comme si le temps s'était arrêté et refusait de s'écouler dans tous les sens du terme. Des larmes il y en aurait, mais de la pluie, non. Gustave et Alphonse avaient pris possession des lieux et se roulaient avec délectation dans l'herbe déjà sèche. La vue de cette verdure finit de me mettre de bonne humeur. Je pensais déjà à la salade, aux fraises et aux pommes qui m'attendaient pour le repas du soir. Pique-nique improvisé aurait été plus juste. Je sentais aussi que la perspective de revoir mon livreur ailé n'était pas étrangère à la joie qui m'animait. J'imaginai son sourire et son regard franc, je humais déjà l'odeur de l'extérieur qui accompagnait ses pas. Je levai les yeux vers le balcon où s'entassait toujours le bric-à-brac de son emménagement récent. Je détournai le regard et me concentrai sur les deux heureux matous dont j'enviais l'indifférence totale au regard des autres. Ils se redressèrent soudain, l'un la tête, l'autre juste une oreille. Leur maîtresse venait de sortir pour poser un bol d'eau et une assiette de croquettes. Tranquilles et confiants ils ne prirent pas la peine de se lever mais je pouvais voir le lien invisible qui unissait les deux animaux à la vieille dame. Madame Michel leva les yeux et me fit un petit signe de la main. Je me sentais l'âme sociable ce matin-là, un instinct me poussait vers mon prochain. « Bonjour Madame Michel, vous allez bien ? » Elle hocha la tête tandis que Gustave et Alphonse entamaient leur danse de séduction habituelle entre ses jambes. « Je vais aller à la boulangerie tout à l'heure, souhaitez-vous que je vous prenne quelque chose ? »

Je sentis une hésitation dans le temps qu'elle prit pour me répondre. Elle baissa le regard vers ses deux chats comme si elle avait besoin de les consulter. J'imaginai que leur conversation mystérieuse avait été satisfaisante car quelques instants plus tard, elle releva la tête et me répondit : « Avec plaisir Mademoiselle d'Artès, je veux bien. Une bonne baguette bien fraîche, ce n'est pas de refus. » Puis, comme si elle craignait déjà la pénurie : « S'il en reste.

- Je m'en occupe tout de suite ! » Je m'étais avancée trop vite. L'heure était bien avancée, j'étais toujours en robe de chambre, pas habillée, pas coiffée, il fallait que je me dépêche si je voulais réussir à rafler quelque chose avant midi. Je filai sous la douche, enfilai une robe d'été, laissai mes cheveux mouillés sécher sur les épaules et fis un maquillage express. En moins d'une demi-heure j'étais déjà à la porte d'entrée. Mince, il faisait trop chaud pour s'enrouler la figure dans une écharpe ! Qu'est-ce que c'était que ce virus qui venait nous importuner alors que l'hiver touchait à sa fin et que le printemps s'invitait plus tôt que prévu ? Que faire ? Je fouillai dans mon carton à foulards et en attrapai un, mauve, vaporeux, que je glissai autour de mon cou. Je prendrais le temps de le poser sur ma bouche lorsque je serais à la boulangerie.

Je courus plus que je ne marchai tant je redoutais de retrouver à nouveau les casiers vides et la mine désolée de l'infirmière qui avait remplacé ma boulangère habituelle. La vitrine apparaissait déjà au bout de la rue. Soudain, une voiture bleu foncé me dépassa et je sentis mon cœur faire un bond dans ma poitrine ; c'était une voiture de gendarmes. Mon attestation ! Dans mon empressement à vouloir rendre service (et peut-être aussi dans la joie que j'avais à sortir prendre le soleil) j'avais complètement oublié de prendre une nouvelle attestation. J'avais encore celle de la veille dans ma poche mais la date n'était pas la bonne, l'horaire non plus. Je repensai à David qui avait bravé la loi pour rejoindre sa maîtresse et qui en avait payé le prix. Ma spontanéité et mon inconscience me faisaient prendre les mêmes risques, mais je n'étais pas sûre d'en assumer aussi sereinement les conséquences. Je vis la voiture se garer devant la boulangerie. Je ralentis le pas en attendant de voir ce que les représentants de la loi allaient faire. L'un d'eux sortit et je compris qu'il faisait la même chose que moi. Il attendait devant la porte ouverte. Je gardai mes distances et je me postai à deux mètres de lui en tâchant de ralentir ma respiration. Je fus saisie de constater que nous avions intégré des règles que nous n'aurions jamais pu imaginer une semaine auparavant. Comment une citoyenne comme moi, sage et respectueuse de la loi, pouvait se sentir aussi stressée devant l'uniforme parce que je venais acheter une baguette de pain à une vieille dame sans avoir rempli un bout de papier ? Je me mis en colère contre moi-même et fis résolument un pas supplémentaire. Le gendarme avait dû sentir ma présence. Avions-nous déjà développé des capteurs sensoriels pour détecter le franchissement des limites autorisées ? Décidément, l'adaptabilité humaine était stupéfiante ! Et assez décevante aussi. Je redressai mes lunettes qui avaient glissé dans ma course et je souris avec franchise avant de relever mon foulard sur

mon visage. L'homme, un quadra au visage avenant et sympathique, non masqué, me rendit mon sourire et s'écarta légèrement. Je crus qu'il voulait rétablir de la distance entre nous mais il me proposait gracieusement de passer devant lui. J'avais plus de chance que David. J'aurais pu l'embrasser tant son geste et sa parole me donnaient l'impression que le monde n'avait pas changé. Je refis un pas vers l'arrière et lui répondis tout aussi gracieusement que lui : « C'est gentil, merci, je ne suis pas pressée.

- Sûr ?

- Je travaille chez moi, j'ai sans doute moins d'impératifs que vous. »

Le client précédent sortit, emmitouflé de telle sorte que je n'aurais pas pu identifier ni l'âge ni le sexe, et disparut aussi vite qu'il était sans doute arrivé. Le gendarme me remercia et entra à son tour. Je profitai de ce temps d'attente pour consulter mes messages. J'en avais un de Monsieur Soral. Je décidai de le rappeler dans la journée. Lucette souhaitait aussi me téléphoner. Le travail ne m'avait pas oubliée ; j'aurais moins de temps pour les états d'âme. Ce n'était pas plus mal. Un coup d'œil rapide sur les infos du jour : une nouvelle centaine de morts annoncées et bien sûr, la polémique sur les masques qui continuait telle le feuilleton de l'été, coups de théâtre et rebondissements, mais en moins drôle. On en était encore à se demander si c'était vraiment utile, en même temps, on demandait aux gens qui, par le plus heureux des hasards, en détenaient, de les ramener à la pharmacie pour les donner au personnel soignant. J'étais rassurée ; personne ne réquisitionnerait mon foulard mauve. Le gendarme dévalisait-il la boulangerie ? J'en vins à regretter d'avoir refusé son offre et espérai qu'il me laisserait une baguette pour ma voisine. J'avais encore le temps d'envoyer un message à Marie. Je repris sa photo pour la commenter : « Visiblement une belle nuit et un beau réveil... Et un beau cadeau en prime ! Il ne s'est pas moqué de toi ! Trop heureuse pour toi. »

La place se libéra enfin. J'eus le droit à un charmant « Bonne journée » et tandis que le gendarme rejoignait son collègue les bras chargés de sacs en papier, je rentrai à mon tour, l'œil scrutateur. Je soupirai de soulagement. Non seulement je n'avais pas été contrôlée pour mon attestation mais en plus il restait du pain derrière la boulangère et le plexiglas. Je pris deux baguettes et fis l'impasse sur les viennoiseries cette fois-ci. Je n'allais pas nourrir les petits Sanchez tous les jours. Je leur avais déjà donné un livre, on risquait l'indigestion.

Je rentrai chez moi le cœur léger. J'avais eu de la chance mais je savais que tous les représentants de l'autorité ne seraient pas aussi sympathiques. Au moment où je tournai le coin de la rue, j'aperçus mon immeuble et un bruit de moteur attira mon attention. Une camionnette blanche s'éloignait. Ma rue était habituellement peu passante et en ces temps nouveaux, elle était encore plus déserte ; je m'étonnai et eus un pressentiment. La porte du hall était ouverte. Je gravis les quelques marches et sonnai à la porte de Madame Michel. Elle m'ouvrit avec un sourire radieux, même si elle amorça un mouvement de recul. Elle semblait gênée. Je lui tendis sa baguette, le seul morceau de pain que l'on peut donner à son prochain en maintenant une distance d'un mètre si chacun tend bien le bras. Elle me remercia avec enthousiasme, mais semblait embêtée. Je compris tout de suite ; elle ne m'avait pas payée. Or, comment donner une pièce d'un euro sans une certaine proximité ? Elle me faisait de la peine tant elle semblait partagée par sa reconnaissance et sa crainte. C'était la mamie de l'immeuble, nous devons la protéger. Je lui souris et lui proposai un arrangement : elle pouvait me laisser le nécessaire dans ma boîte aux lettres et je la livrerais au fur et à mesure. Elle s'illumina. Sa voix légèrement tremblante me pinça le cœur. Je repensai à l'inquiétude de ma mère au sujet de ma grand-mère. Je sentis soudain un sentiment d'urgence, le besoin de rentrer chez moi, de prendre des nouvelles, de me rassurer. Un souffle passa entre mes jambes nues : Gustave venait de débouler de l'extérieur et rentrait chez lui. Je m'écartai, et pour libérer complètement la vieille dame et moi aussi par la même occasion, je lançai, avec un grand sourire : « Je ne suis pas pressée, et je consulterai ma boîte aux lettres régulièrement. J'irai sans doute au supermarché dans une dizaine de jours. N'hésitez pas surtout !

- Merci, merci Mademoiselle d'Artès, vous êtes adorable. Bonne journée. »

Je vis ses yeux pétiller dans l'ombre de son appartement et elle secouait avec une joie presque enfantine sa baguette pour me dire au-revoir. Je gravis les escaliers. Au moment où j'amorçai le tournant à mi palier, je le vis, il m'attendait sur mon paillason, débordant de feuilles, mon cageot de fruits et de salade ! Marc Gauthier était revenu me l'apporter plus tôt que prévu, il avait fait un aller-retour exprès pour moi, et je l'avais raté. Je relevai le petit mot glissé entre deux énormes barquettes de fraises : « Lisa, j'ai pu faire un petit détour pour vous livrer avant midi. Les Charlottes sont un pur délice, régalez-vous ! La deuxième barquette est

pour moi ! Pour les pommes et les salades vous n'avez rien précisé, je vous ai fait une sélection. J'espère que ça vous plaira. Marc »

J'avais été prise en flagrant délit d'ignorance maraîchère (il avait dû bien rire en lisant ma liste approximative) et je contemplai ma livraison comme une gosse qui ouvre une pochette surprise. Les fraises étaient rondes, en forme de cœur, je pouvais déjà sentir l'acidité sucrée qui faisait frissonner mes dents. Je me régalai des yeux. Je relus le message. « La deuxième barquette est pour moi ! » Je retournai le papier : rien. Pas de note, pas de chiffre, la deuxième barquette était pour lui mais je ne savais pas ce que je devais payer pour la première. Oubli ? Délicatesse ? Nous serions dans tous les cas obligés de nous revoir pour régler cette note, et cela me réjouissais d'avance. J'attrapai le cageot pour le rentrer chez moi. Intérieurement je me maudissais d'avoir refusé la proposition du gendarme. Cinq minutes, pas une de plus, peut-être même deux de moins auraient suffi. J'attrapai une pomme d'un rouge étincelant dont j'ignorais totalement le nom, et je croquai dedans avec une rage gourmande.

Chapitre 9

J'avais un peu négligé ma collègue ces derniers jours. Même si nos activités n'étaient pas directement liées, nous apprécions de travailler ensemble et de partager notre repas du midi. Lucette devait s'ennuyer ferme. Je la soupçonnais aussi de trépigner d'impatience ; c'était elle qui m'avait orientée sur *Expert Union* et elle savait que je m'étais inscrite en début de semaine. En dépit de ses cinquante ans bien sonnés et d'un mariage traditionnel plan-plan sans histoire, elle se comportait comme une adolescente, et elle avait vraiment pris à cœur de me caser. Les histoires d'amours des autres étaient une préoccupation majeure dans sa vie. Je pris sur moi de supporter toutes les questions qui allaient me tomber dessus et lui téléphonai. Elle sauta littéralement sur son téléphone. Sa voix aiguë et volubile me vrilla les tympans en quelques secondes, et je dus baisser le son pour supporter la conversation. Elle s'inquiétait. Vraiment ! Et pour sa sincérité, je supportai ses démonstrations d'attention. Comment vivais-je une telle épreuve, toute seule dans mon petit appartement ? Quel dommage cet isolement juste maintenant ! Avais-je besoin d'aide ? Je freinai vite ses ardeurs en lui rappelant que j'étais une grande fille de 41 ans. Pour éviter d'épiloguer plus longuement sur le chapitre de mes conquêtes numériques, j'embrayai tout de suite sur le chapitre du travail. Lucette était désolée, soucieuse aussi. La Librairie du Centre supporterait-elle un mois, deux mois peut-être de fermeture ? Avec le loyer, les charges, les crédits à rembourser. Monsieur Soral avait tant investi pour rénover les lieux... Elle évoqua nos deux postes qui risquaient aussi de pâtir de la situation, mais nous n'osions pas prononcer le mot qui nous faisait si peur. Au nom de Monsieur Soral je me débarrassai sans scrupules de Lucette au prétexte d'appeler notre patron.

Je soufflai deux minutes avant d'enchaîner. Je redoutais un peu ce que j'allais entendre. Monsieur Soral s'était voulu rassurant mais je savais que sa situation était critique, même si le gouvernement avait annoncé certaines mesures de report de charges... qu'il faudrait bien payer à un moment ou à un autre. Sa voix chaleureuse me réconforta malgré tout. Décidément, ce jour devait être marqué par l'empreinte du soleil. « Ah ! Mademoiselle d'Artès, comment allez-vous ? » Pas un mot de reproche, pas une allusion à mon coup de fil tardif. Sa confiance en moi était totale et au moment où je commençai à rapporter scrupuleusement l'avancement de mon travail il me coupa : « C'est parfait, vraiment, parfait.

Justement, reprit-il, à ce sujet, je me demandais si nous ne pourrions pas utiliser notre site pour promouvoir un service de livraison en ligne. » Sa voix s'animait. Il enchaîna : « Nous ne pourrions sans doute pas nous approvisionner facilement en ce moment mais nous avons du stock et nous pourrions profiter, si je puis m'exprimer ainsi, du confinement pour permettre aux gens de s'évader par la lecture. Qu'en pensez-vous ? » Je trouvais bien sûr l'idée formidable, mais je craignais que nos clients habituels, vu la situation, se tourneraient davantage vers de grandes enseignes, et je redoutais déjà les contraintes et le prix pour l'envoi de quelques livres par-ci par-là. Le jeu en valait-il la chandelle ?

« Oui, c'est une merveilleuse idée, bien sûr, s'il y a bien un moment pour lire, c'est maintenant, mais il faudrait s'assurer une bonne lisibilité. Pour l'instant, notre site n'est pas encore terminé. Il faudrait que je me dépêche de finir les pages thématiques et même que j'en envisage d'autres. Mais il faudrait surtout informer nos clients de ce nouveau service.

- Vous allez bien nous trouver quelque chose Mademoiselle, j'en suis sûr.

- Nous avons déjà récolté pas mal d'adresses mail. Je ferai le point avec Lucette et je pourrai créer une mailing liste assez étoffée. Je pense que nous pourrions aussi créer une page Facebook, ce serait une fenêtre plus efficace pour se faire connaître. » Je le sentais piaffer d'impatience et d'enthousiasme. « Et vous pensez pouvoir finaliser ce projet pour quand ? »

Un challenge ? Chouette ! En m'y mettant sérieusement, je pouvais boucler tout ça en moins d'une semaine. L'idéal était de toucher très rapidement une clientèle qui risquait d'avoir recours à Internet. Il ne fallait pas se faire doubler et essayer de faire vibrer la corde sensible des gens en vantant les bienfaits du commerce de proximité. J'étais conquise. L'idée de me plonger dans le travail, et dans les livres par la même occasion, me réjouissait. La matinée était morte. Je pris la résolution de commencer la deuxième partie de la journée par un bon repas, sain et équilibré et de me mettre ensuite sérieusement au travail en respectant des horaires de bureaux.

J'attrapai la première salade qui émergeait du cageot. Je reconnus une laitue. Je n'étais pas une experte en matière de légumes, mais le potager de mes parents m'avait tout de même initiée aux bases ! J'aimais bien cette variété aux feuilles rassurantes, bien vertes, aux contours arrondies, aux saveurs légèrement sucrées. J'étais moins fan des feuilles dentelées et sombres, légèrement marron de certaines scaroles ou batavias ; je les avais toujours trouvées

suspectes celles-ci ! Marc l'avait déjà prélavée... ouf ! Je connaissais les tas de terre et les limaces qui habitaient régulièrement les salades fraîchement sorties de terre. Quand ma mère me demandait d'effectuer cette opération de nettoyage, qui nécessitait souvent trois longues phases de trempage dans des bassines d'eau glacée et vinaigrée, je maudissais toujours la nature qui nous imposait de telles contraintes avant de nous accorder ses fruits. Je contemplai le bouquet encore humide et me demandai si Marc effectuait cette opération pour tous ses clients. Elle sentait encore la terre et je humai avec délectation cette odeur qui me transportait dans le jardin de mon enfance. Je me salis un peu les mains en coupant le trognon et en détachant les feuilles pour les plonger dans l'évier. Je sentis ma peau se saisir sous le jet d'eau froide et je me retins de ne pas tourner le mitigeur vers l'eau chaude... Je laissai tremper les feuilles et m'attaquai aux fraises. Les deux barquettes étaient pleines à craquer. Des Charlottes. Mes fraises préférées. Juteuses, sucrées, rondes et rebondies. J'en fis rapidement un beau saladier, juste coupées avec un peu de sucre et un peu de jus de citron... j'avais hâte de me mettre à table.

Je mis le couvert sur mon balcon, bien décidée à lui donner des airs de bistrot. J'étais fière de ma salade que j'avais agrémentée d'œufs durs, de jambon et de dés de fromage. Je mis en scène ma petite table en plaçant mon saladier de fraises à côté de mon assiette de salade. J'avais coupé de beaux morceaux de baguette fraîche et vraiment, on se serait cru sur la terrasse de la brasserie où j'avais l'habitude de manger le midi. Je pris une photo et l'envoyai tout de suite à ma mère. Je lui avais promis que je mangerais bien, je voulais lui prouver que je tenais mes bonnes résolutions. La réponse ne tarda pas. « Bravo ! C'est magnifique ! Régale-toi et appelle-moi ce week-end sans faute. Tu vas tellement nous manquer... Gros bisous ! » Je réalisai soudain que dans ma déception de l'avoir raté je n'avais toujours pas remercié mon voisin pour sa livraison. J'envoyai rapidement un SMS : « Merci pour votre livraison. J'adore les laitues et les Charlottes ! Les pommes sont aussi un régal. Désolée de vous avoir raté de peu. Combien vous dois-je ? Comment souhaitez-vous que je vous règle ? Lisa. ». Son numéro était toujours inconnu dans mon répertoire. Je décidai de l'enregistrer, et à la rubrique « nom », j'écrivis : « Hermès ».

Je mangeai de bon appétit et m'attaquai avec énergie à mon travail. Ce n'était pas une mauvaise idée que m'avait soumise Monsieur Soral. Bien sûr, il y avait peu de chance que nous réussissions à combler le manque à gagner, mais après tout, nous étions tous dans le même

bateau comme on dit, et qui sait si nos initiatives ne nous attireraient pas de nouveaux clients après ? Ça fusait dans ma tête et en quelques heures je finis les pages thématiques que j'avais amorcées et que j'étoffai avec des rubriques nouveautés, récits de vie, poésie et théâtre pour essayer de toucher un public plus classique. Tout en brassant titres, couvertures, résumés et avis critiques je laissai un coin de ma tête réfléchir en parallèle à la page Facebook que je voulais concevoir. Il fallait à tout prix que je trouve quelque chose d'attrayant et de moderne. La « Librairie du Centre », ça manquait un peu de glamour. Je ne pouvais pas changer l'enseigne de mon patron, mais je devais absolument réfléchir à une approche plus accrocheuse. Il y avait quelque chose de l'Arche de Noé dans notre situation. J'ignorais alors que le confinement s'étaleraient sur près de quarante jours (un peu plus en fait) mais je sentais que ce serait long. Le déluge, même sans pluie, qui nous obligeait à rester chez nous, m'orienta définitivement sur l'analogie biblique. L'épidémie avait toujours été considérée comme une punition divine dans notre imaginaire, ce n'était pas pour rien. Je ne sais pas ce que nous devons expier mais je savais qu'il fallait survivre et s'échapper coûte que coûte, de cette prison qu'on nous imposait. Je voulais offrir une arche à nos lecteurs pour survivre à la peur et aux lois arbitraires. La lecture comme viatique durant cette épreuve J'imaginai cette appellation, *L'Arche aux Livres*. Je griffonnai sur une feuille de brouillon les grandes lignes du projet : « *Pour traverser l'épreuve du confinement, la Librairie du Centre vous offre ses nouveaux services. L'Arche aux Livres, c'est : un site mis à jour régulièrement pour vous faire découvrir les nouveautés, des pages thématiques pour vous plonger et vous évader dans des univers variés, un service de livraison sur toute la France (frais de port gratuit pour les résidents de la ville)* ». L'idée me plaisait.

Il était 18 heures, je décidai de laisser le projet reposer au calme dans mon esprit et sur mon bureau. Je me sentais épuisée mais nourrie. Il n'était plus l'heure de goûter, pas encore l'heure de manger... un apéro me tentait bien, mais toute seule... Je jetai un œil dehors ; Maria-Dolorès avait investi le jardin. Je n'avais pas encore imprimé les devoirs des enfants du jour. Il était un peu tard pour faire l'école à la maison. Je jetai un œil sur mon téléphone. Hermès m'avait répondu : « Pas de problème Lisa, il n'y a pas d'urgence ! Je rentre tard ce soir. Ne vous embêtez pas. On règle ça ce week-end. Je ne travaille pas dimanche. Marc. » Je restai dubitative. Rentrer tard ? En plein confinement ? Je comprenais que l'activité de mon livreur ne pouvait pas se faire par télétravail mais ce retour tardif m'intriguait. Quelles pouvaient être

les raisons de cette absence prolongée ? Ce motif entraînait-il dans les cases de l'attestation dérogatoire ? La récolte des fraises et des pommes nécessitait-elle un travail nocturne que j'ignorais ? Ou Marc aurait-il les mêmes raisons que David pour braver les autorités ? Quelle qu'était sa raison, professionnelle et légale ou personnelle et illégitime, j'enviais la liberté qu'il s'octroyait sans demander la permission. Dimanche. Nous n'étions que jeudi soir. Même si mon travail m'empêcherait de m'ennuyer, je trouvais bien long d'attendre jusque-là. Je pouvais lui faire une autre commande et espérer qu'il repasserait par chez moi en dépit de ses horaires. Il faudrait que je me lance dans la cuisine plus sérieusement pour me justifier. J'abandonnai l'idée. J'étais désœuvrée depuis que j'avais arrêté de travailler. Je commençai à craindre le blues du soir qui pointait déjà son nez. Je tournai en rond dans ma tête à défaut de tourner en rond dans mon appartement trop petit. Je sentis un poids m'oppresser la poitrine, il fallait que je trouve très vite quelque chose de concret à faire. Je commençai à relever le mail de Maria-Dolorès et imprimai rapidement les derniers documents reçus : lignes d'écriture et additions en colonne pour le petit sans doute, et pages de lecture pour le deuxième. J'avais dans l'idée que ces lignes n'avaient manqué à personne au rez-de-chaussée. Je m'échappai donc pour la sortie quotidienne qui m'était autorisée sans attestation. Il fallait en profiter. Sortie boîtes aux lettres ! C'était la fête ! J'aurais pu aussi en profiter pour jeter mes poubelles, mais cette dernière opération m'obligeant à sortir de l'immeuble, il valait mieux la garder pour un autre moment. Pas tous les plaisirs à la fois.

En descendant les escaliers j'entendis les rires des enfants et après avoir glissé les papiers dans la boîte aux lettres je me dirigeai vers la porte vitrée qui donnait sur le parc. Elle était grande ouverte. Je passai juste la tête. Maria-Dolorès s'apprêtait à rentrer. Nous restâmes l'une l'autre figées sur place. Il fallait dissiper le malaise. « Bonjour ! Je viens de déposer les derniers devoirs des enfants. Désolée, je m'y suis prise un peu tard aujourd'hui...

- Merci beaucoup ! Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas pressé. » Elle ajouta, pour me rassurer : « Ils n'ont toujours pas terminé ceux d'hier de toute façon... » Nous nous mîmes à rire. Je commençai à m'écartier pour rejoindre les boîtes aux lettres et pour lui permettre de regagner son appartement. J'entendais déjà les galopades des petits gars qui rejoignaient leur mère. Leur bruit sembla lui rappeler quelque chose : « Ah ! Oui, j'oubliais, merci pour le livre... » Je sentis qu'elle hésitait. « Mais je ne suis pas sûre qu'ils le liseront. C'est vraiment gentil, mais Manuel et Pablo ne sont pas très *livres*.... » L'expression m'avait toujours intriguée. *Pouvait-on être*

livre, ou ne pas *l'être*, être chat ou chien, thé ou café ? Curieux comment le choix ou l'affirmation d'un goût devait nécessairement passer par *l'être*. Il était sûr qu'en regardant leurs deux bouilles couvertes de terre et de sueur, les deux petits Sanchez *n'étaient* pas livres, ils *étaient* plutôt console et ballon de foot. Je la rassurai tout de suite : « Il n'y a pas d'urgence. Vous me le rendrez plus tard. » La petite famille s'engouffra dans le petit appartement et Maria-Dolorès me salua en souriant, l'air déjà épuisée par la soirée qui commençait. J'imaginai qu'elle ne se reposerait pas tout de suite, et j'espérais pour elle que vu leur jeune âge, ses deux fils s'endormaient tôt. Je retournai aux boîtes et ouvrit la mienne. Je découvris ce que j'attendais : une enveloppe avec une ravissante écriture d'un autre temps, fine, élancée, comme celle des anciens cahiers d'écolier de ma mère que Mamie Mine conservait avec vénération et qu'elle me montrait lorsque j'étais enfant. Je m'attendais presque à y retrouver l'encre violette d'antan. Je l'attrapai et sentis tout de suite, à son poids, qu'elle ne contenait pas que du papier. Je l'ouvris et découvris une dizaine de pièces de deux euros et un petit papier plié en deux. « Ma petite Lisa, » tiens, c'était la première fois que Madame Michel adoptait ce ton affectueux avec moi. Mon cœur se serra un peu. « Vous avez eu la gentillesse de me proposer vos services, mais je ne veux surtout pas en abuser. Prévenez-moi quand vous irez au supermarché. Pour le pain, n'y allez que si vous en avez vous-même besoin. J'aime les baguettes fraîches mais je suis seule et je peux me contenter d'une baguette tous les trois jours. Je vous laisse un peu de monnaie d'avance. Encore un grand merci. A. Michel. » A ? Je me demandais bien quel pouvait être le prénom de cette mamie à l'écriture désuète et élégante. Aglaé ? Adèle ? Albertine peut-être ? Son prénom devait aller avec celui de ses chats ! J'observai l'étiquette sur sa boîte, rien de plus que la même initiale. Je me promis d'élucider ce mystère avant la fin du confinement, et de sortir à la boulangerie au minimum tous les deux jours. À son âge, ses dents (ou son dentier !) méritait le moelleux d'une mie fraîchement sortie du fournil.

Forte de ces nouvelles résolutions, je remontai pour me préparer le deuxième repas équilibré de ma journée. Il restait de la salade, du pain... ça ne faisait pas lourd pour mon estomac qui s'était sevré de chocolat depuis seulement 24 heures. Je décidai de faire cuire du riz que j'agrémentai d'une boîte de thon. Pourquoi n'avais-je pas demandé à Marc de me livrer des tomates. Il faudrait que je corrige rapidement cet oubli. Après l'assiette bistrot du midi, je me préparai donc un joli pique-nique du soir. On était encore loin du repas familial avant le film

de 21 heures, mais je progressais. De toute façon, j'avais dans l'idée qu'un repas de célibataire ne pouvait pas prendre d'autres traits. J'aurais eu l'impression de jouer la comédie si j'avais préparé une entrée et un bon petit plat mijoté... Et pourquoi pas une tarte aux pommes pendant qu'on y était ? Seule ? Sans enfants débordants de joie et de reconnaissance ? Sans mari attendri aux yeux brillants de désir ? Ça aurait été pitoyable.

Une crème à la vanille, un ramequin de fraises et trois oursons guimauve. Trois, c'était un bon chiffre. Bien meilleur que ceux que je venais de prendre dans la figure en me posant devant la télé : 10995 nouveaux cas, 372 décès comptabilisés à 18 heures. La petite musique des probabilités recommençait sa rengaine lancinante... Fichue courbe exponentielle... Les chiffres avaient pris le pouvoir, ils étaient devenus les nouveaux dieux qui décidaient de nos vies de façon aléatoire, sans logique. Les vieux ? Les jeunes ? Ce département ? Cet autre ? Je repensai soudain aux autres calculs savants à qui j'avais confié ma vie amoureuse et je saisis mon ordinateur pour faire le point sur mes soupirants numériques que je berçais d'illusion depuis le début de la semaine. Peut-être fallait-il que je prenne les choses en main, que je décide moi-même. Je fis le point. J'avais, plus ou moins gentiment d'ailleurs, signifié à Sébastien qu'il pouvait continuer sa danse de la séduction sans moi, mais j'avais encore entretenu les espoirs chez Fabien et Loïc, les deux intellos qui attendaient mes réflexions et mes commentaires sur les derniers événements. Je commençai par Fabien. Ce dernier s'inquiétait pour moi à cause de mon silence. J'avais pourtant écrit la veille, non ? J'eus un doute. Il me semblait que je n'avais plus de prise sur le temps, et que ce dernier défilait selon des lois qui lui étaient propres. « Bonjour Lisa ! Alors, comment vas-tu depuis la dernière fois ? » (Je comptai dans ma tête : ça faisait à peu près 36 heures... il souffrait vite de la solitude le petit Fabien. Pourtant, quand on aime la science-fiction, on n'a pas peur de failles spatio-temporelles!) « Je m'inquiète de ton silence. Rien depuis hier matin. J'apprécie beaucoup tes remarques spirituelles sur le chaos actuel » (premier compliment sur mes talents d'écriture... sincérité ou ruse pour amadouer l'intello qui n'a pas réussi à se dissimuler totalement?) « et j'avoue qu'elles me manquent ; elles donnent du relief à la platitude de nos existences et me font oublier l'angoisse que tous les médias nous injectent à longueur de journées. » (Je n'avais pas senti cette petite note de mélancolie chez ce fan de l'anticipation. Curieux.) « Raconte-moi ta journée ! Je suis sûre que ton regard aiguisé a encore su voir ce monde de fous avec

férocité ou avec tendresse. Moi, j'ai revu *L'Armée des douze singes*⁶ ! Quelle idée, me diras-tu ? Un film de science-fiction dans lequel l'humanité est décimée par un virus... je suis vraiment dingue ! Qu'en penses-tu » Qu'en pensais-je ? De quoi ? Du fait qu'il ait revu ce film complètement d'actualité et donc complètement inapproprié en ce moment, ou qu'il était effectivement complètement dingue d'espérer me séduire de cette manière ? Je ne sais ce qui me poussa à lui répondre. Un soupçon de scrupule, un intérêt, tout de même pour ce qu'il me racontait ou peut-être la culpabilité de laisser ce pauvre célibataire dans l'illusion que tout ceci pourrait nous mener plus loin. Je devais lui répondre. Je rebondis sur le film pour lui montrer que je connaissais mes classiques et agrémentai mon petit exposé en lui citant deux trois titres de livres ayant aussi traité de la question de l'épidémie. Que croyait-il ? Que seuls les films de science-fiction avaient envisagé la fin du monde ? Elle hantait nos esprits et nos histoires depuis la nuit des temps, hélas, et la réalité nous rappelait pourquoi : nous étions des êtres fragiles et vulnérables, et la nature était toujours plus forte que nous. Comme il semblait sensible à mon humour, je lui fis un petit rapport rapide sur mon expédition à la boulangerie et sur ma rencontre avec le gendarme courtois qui m'avait si gentiment cédé sa place. Je me tus cependant sur mon regret d'avoir décliné sa proposition et surtout sur les raisons de ma déception.

J'eus l'idée soudaine de faire part à Loïc de mon travail du jour puisque ce dernier semblait plus ouvert au monde de la lecture. Je pourrais même lui demander d'utiliser son réseau pour faire connaître le site de la Librairie du Centre et surtout nos nouveaux services. J'étais à deux doigts de lui faire connaître *l'Arche aux Livres* quand je me rétractai, inquiète, les mains suspendues au-dessus du clavier. Donner le nom de mon lieu de travail était risqué. La région n'était pas si grande, et comme le site d'*Expert Union* proposait *des rencontres discrètes autour de chez soi*, je craignais que mon anonymat ne soit vite levé. Pour l'instant, j'étais protégée par le confinement, mais je ne souhaitais pas le voir débarquer à la porte de la librairie pour venir me faire une surprise. Ce romantique tourmenté m'angoissait. Il n'y a que dans les livres que les ténébreux tourmentés sont attirants. Dans la réalité, ils sont toujours flippants ! J'en avais déjà fait les frais... Mon dernier petit ami m'avait séduit en m'écrivant des poèmes (assez médiocres au demeurant). Il m'avait attendrie avec ses états d'âme, ses petits blues du dimanche soir qui avaient fini par s'étendre jusqu'au milieu de la semaine et à

⁶ *L'Armée des douze singes* (1995) : film de science-fiction de Terry Gilliam.

nous pourrir nos soirées. J'avais considéré avec bienveillance son incapacité à trouver du travail tant il mettait en avant son statut d'incompris pour justifier sa passivité. J'avais mis fin à notre relation quand il m'avait proposé de partager mon appartement et je dus supporter ses larmes et ses relances pendant plusieurs semaines avant qu'il ne trouve un autre jupon où aller pleurer. Bref, j'étais vaccinée. Tout le monde ne s'appelait pas Baudelaire et j'avais dans l'idée que même lui, ce prince des poètes, devait être absolument imbuvable au quotidien. Je continuai donc à apprécier la poésie et décidai d'abandonner les poètes, d'autant plus quand ces derniers n'en méritaient même pas le nom. Le dernier message de Loïc me semblait suspect : « Lisa, les soirées s'enchaînent sans chaleur en dépit du soleil éclatant. Aimes-tu tout comme moi lire de la poésie quand tu es triste ? J'écris des vers quelquefois... Aimerais-tu les lire ? Je crois que tu m'inspires déjà... » Ces points de suspension en disaient long et je n'avais pas du tout envie de l'encourager dans cette voie-là. Après avoir laissé Sébastien sur le bord de la route du rock, je lâchai sans états d'âme Loïc et ses élans poétiques. Je fis les comptes, deux contacts en deux jours, à ce rythme-là mon expérience chez *Expert Union* ne ferait pas long feu ! J'avais refermé mon ordinateur sans même prendre la peine de l'éteindre, une fois de plus agacée contre moi-même et mon inénarrable inconstance.

Mon téléphone se mit à clignoter. Mon cœur bondit bêtement. C'était Marie, la belle Marie qui allait mal. « Je ne sais plus où j'en suis Lisa. Je suis heureuse et inquiète à la fois. David est reparti. Bien obligé évidemment. Il m'a promis de revenir. Mais où tout cela nous mènera-t-il ?... » Je l'ignorais. Je revoyais les messages précédents, la photo avec la rose et le plateau du petit déjeuner. Je comparais mentalement ce plateau avec ma salade de fraises que j'avais mangée seule. Je luttais contre le venin de la jalousie qui cherchait à se frayer un chemin dans mon cœur. Je me sentis incapable de lui répondre. De toute façon je n'avais pas de réponse à sa question. J'optai pour un message d'une banalité qui me sembla affligeante : « Demain est un autre jour. » Je restai un moment à laisser l'écho de ce dicton populaire résonner en moi. Demain, oui, demain était un autre jour. Et pour moi aussi. Je fus prise soudain d'une envie irrépressible de faire la cuisine. Je composai mon message sans même y réfléchir : « Bonsoir Marc, je serais ravie si vous pouviez me livrer quelques légumes pour le week-end. Quelques tomates, carottes et peut-être quelques courgettes si vous en avez déjà. Je vis seule, de petites quantités suffiront. Merci encore. À très bientôt. » J'attendis que le voyant vert du téléphone se mette à clignoter. J'aurais pu rester toute la nuit à attendre. J'attendis. Toute la soirée.

Quand je me couchai enfin, je posai le portable sur ma table de nuit. J'éteignis la lumière et attendis encore. L'étoile verte scintillante ne vint pas illuminer ma chambre cette nuit-là. Je m'endormis dans cette attente, comme un enfant le soir de Noël, espérant que les cadeaux tant désirés se trouveraient le matin au pied de son lit.

Chapitre 10

J'avais oublié de mettre mon téléphone à charger. En me réveillant le vendredi matin, il n'y avait aucune lumière, ni verte, ni jaune, ni rouge. Il était totalement muet. Le ciel était encore sombre, il était tôt sûrement, mais comme j'avais troqué depuis longtemps mon réveil traditionnel contre mon mobile, impossible de savoir l'heure. Je me levai péniblement. J'attrapai le câble qui traînait sur ma table de nuit et le branchai d'un geste malhabile. Le temps me parut interminable. Je connaissais l'enchaînement par cœur. La petite vibration dans la main, l'affichage du logo de la marque, du modèle. Les secondes me semblaient si longues que je faillis replonger sous la couette. Quand l'écran d'accueil s'afficha, ce n'était toujours pas terminé. Il fallait encore entrer le code PIN puis déverrouiller l'écran. C'était plus compliqué que d'ouvrir un coffre-fort. Ma patience fut récompensée. Le trésor surgit enfin ! Un SMS d'Hermès ! L'horaire du message indiquait minuit dix. Il travaillait donc bien tard ce primeur. Mais il avait sans doute terminé sa journée en m'écrivant. J'ouvris le message : « Bonsoir Lisa. Désolé de vous répondre si tard. Oui bien sûr je vous prépare ça très vite. Passez une bonne nuit. » J'ignorais quand mon messenger passerait avec ma précieuse livraison. Il n'y avait aucune indication, ni de jour, ni d'heure. Décidément, c'était la deuxième fois qu'il me laissait sur ma faim. Combien lui devais-je ? Quand et comment le paierais-je ? Nous étions vendredi, je savais seulement qu'il ne travaillait pas le dimanche, mais je savais aussi qu'il était capable de faire un aller-retour imprévu pour livrer une voisine rencontrée une seule fois dans une cage d'escalier. Rien, non, rien ne pouvait donner de réponse à la question qui m'habitait tout entière ce matin-là : quand ? Je repensai à ma résolution d'aller à la boulangerie tous les jours pour Madame Michel. Je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle sortir de chez moi tant je craignais de le rater à nouveau. Et si j'attendais trop, je risquais de trouver la boutique vide. Que faire ?

Un message de Marie vint me tirer de ce dilemme insoluble. À mon « Demain est un autre jour » de la veille elle répondait par un « Advienne que pourra ! » qui me mit en joie. Nos dictons se répondaient l'un l'autre dans un optimisme réjouissant et je décidai de faire confiance à la sagesse populaire. Je me levai donc d'un bon pied. Il était tôt en effet. Pas encore sept heures. Je pouvais envisager une bonne journée de travail, sérieuse et productive. J'ouvris la fenêtre du balcon. L'air était encore frais. Je n'avais pas de vue sur la rue de ce côté-

là. Impossible de savoir si la camionnette blanche était encore garée. Je savourais mon thé, absorbée par la contemplation de ce coin de verdure comme un îlot au cœur de la ville. C'était ce petit parc inattendu qui m'avait convaincue de louer cet appartement. Le fait qu'aucune fenêtre ne donnait sur la rue, mais uniquement sur le jardin de la résidence ou sur l'allée qui contournait l'immeuble pour y parvenir, m'avait fait appeler intérieurement ces deux façades le côté cour et le côté jardin, comme au théâtre. Quel rôle allais-je tenir sur cette scène maintenant que je ne pouvais plus en sortir ? Je l'ignorais, mais je sentais que tout pouvait y arriver, des drames, des coups de théâtre, des fins heureuses peut-être. À cette heure matinale, le côté jardin était encore tout humide de rosée et je n'avais pas encore endossé mon costume ni mis mon maquillage. Je scrutai pour découvrir si Alphonse et Gustave avaient profité du calme de l'aurore pour investir les lieux. Mais même eux devaient encore sommeiller dans la bonbonnière du rez-de-chaussée. J'étais sûre que l'appartement de Madame Michel devait sentir la lavande et qu'il y avait des napperons sur les fauteuils. J'imaginai les matous se prélassant sur des coussins et des tapis épais. J'étais donc seule au monde ce matin-là dans la ville endormie ? J'avais une furieuse envie de sortir, d'aller marcher. Soudain, l'éclair rose qui avait attiré mon regard quelques jours plus tôt repassa sous mes fenêtres. Elle courait, belle dans l'effort, libre et insouciante. Une fois encore, je la buvais des yeux, envieuse et fascinée.

La douche finit de me réveiller en douceur. J'avais mis un peu de musique, pas trop fort, pour ne pas déranger les voisins à une heure matinale. Je m'en serais voulu de réveiller les enfants du rez-de-chaussée. Soudain, tandis que je frottais énergiquement ma tête pour faire mon shampoing, j'entendis un bruit qui semblait provenir du salon. J'avais de la mousse plein les oreilles et même si elle n'était pas forte, la musique finissait de m'envelopper dans une atmosphère ouatée. Je crus avoir mal entendu. Le bruit se reproduisit, guère plus fort, mais comme j'avais fermé le robinet, j'entendis plus nettement que cela venait de la porte d'entrée. Quelqu'un frappait discrètement. À cette heure-ci ? Qui cela pouvait-il être ? Trop tôt pour le facteur. Je n'attendais ni paquet ni recommandé. Mais si bien sûr ! J'attendais quelque chose ! Mais pas si tôt ! Mon cœur fit un bond. Je savais. Je savais mais j'étais là, nue, couverte de mousse de la tête aux pieds. Même en me jetant sur la pomme de douche je n'aurais pas pu espérer avoir le temps de me rincer et de me rouler dans une serviette pour atteindre, encore ruisselante, la porte d'entrée. Le bruit se reproduit une troisième fois tandis que je m'échinai

à me hâter inutilement puis, plus rien. Quelques longs instants plus tard, je me retrouvai en peignoir devant la porte désespérément silencieuse. Décidément, mon nouveau voisin et moi vivions un véritable vaudeville ! Chassés croisés de SMS, de portes et d'escaliers, le destin s'amusait à nous empêcher de nous rencontrer. Je reconnus bien là le dieu du confinement qui prenait exagérément soin de maintenir la distance entre nous.

Je rentrai avec humeur la caisse qui avait été posée sur mon paillason. J'y jetai un coup d'œil agacé et repartis dans ma salle de bain pour finir de me préparer. J'allai devoir faire de la cuisine et sans contrepartie encore ! Ma balance tentait de se dissimuler à mes regards, acculée dans le coin où je l'avais reléguée quelques jours auparavant. Je l'attrapai vivement et allai la ranger dans le placard de l'entrée, le plus loin possible de ma vue. Elle couina un peu ; j'avais déclenché je ne sais quel circuit électronique en la manipulant. Elle protestait la garce, je décidai de l'ignorer superbement.

La journée avait pourtant si bien commencé. Pour couronner ma déception, la radio me révéla les derniers chiffres de l'épidémie, accablants. J'étais en train de finir de boutonner ma robe quand je sentis soudain le sol se dérober sous mes pieds. Le poison distillés par les médias recommençait à faire son effet, lent et insidieux. Le goût de la peur m'asséchait la bouche, le doute s'emparait de moi. Et si, en effet, comme on nous le répétait depuis cinq jours, la fin du monde était pour maintenant ? Et si l'ensemble de la population mondiale était menacée de la pire pandémie du siècle ? Peut-être allait-il falloir se cloîtrer éternellement, ne plus voir personne, ne plus parler à personne tant qu'un vaccin ne serait pas trouvé. On parlait de 2022... Comment tiendrait-on jusque-là ? J'avais une grosse envie de pleurer, comme une gosse qui découvre pour la première fois la dureté du monde et de la vie. Et pourtant, je sentais en moi un désir plus fort que ma peur. Il fallait que je sorte, il fallait que mes pieds foulent le trottoir, que ma voix s'adresse à quelqu'un, que ma bouche respire l'air frais du matin avant que le soleil n'embrase les murs mal isolés de mon appartement.

Je ne raterais plus personne dorénavant, mon livreur aux yeux verts qui avait ravi ma tranquillité depuis trois jours sans même que je m'en rende compte, ne repasserait sûrement pas pour mes beaux yeux. Il l'avait déjà fait et je n'avais pas répondu. Il avait dû s'imaginer que je dormais encore alors que lui avait déjà accompli un miracle en me livrant si tôt une marchandise que je n'avais commandée que pour le plaisir de le revoir. Je me sentis ridicule en m'avouant à moi-même cette réalité. Marc Gauthier me plaisait. Le souffle qu'il avait

répandu dans l'escalier seulement trente-six heures auparavant me hantait sans cesse et la rigueur du confinement contrastait plus violemment encore avec ce vent de liberté qui semblait accompagner chacun de ses déplacements. Je rêvais de m'abreuver à nouveau au sourire de ses yeux, à la moquerie gentille de son sourire sans masque quand il avait remonté mes sacs. J'en étais sûre maintenant, il y avait jeté un œil. Il avait vu le désespoir de ma solitude dans mes paquets d'oursons guimauve et mes barres chocolatées. Il avait dû prendre un malin plaisir à me pourvoir en fruits et légumes frais et se demandait sans doute ce que j'allais en faire. J'étais bien loin des stratagèmes compliqués élaborés sur *Expert Union*. Les profils de mes prétendants numériques se diluaient dans un brouillard de mots malhonnêtes et mensongers. J'avais envie de fraîcheur et de simplicité, de vie surtout, et de réalité.

Comme il était encore tôt, je me débarrassai rapidement des tâches que je m'étais assignées : impression des devoirs des enfants, attestation dérogatoire à jour, aller-retour quotidien à la boulangerie, dépôt de pain express chez une Madame A. Michel souriante et reconnaissante en respectant la distance réglementaire de nos deux bras tendus et de la baguette, caresse rapide et conversation muette avec Gustave, le beau roux de l'immeuble. À 9h30 tapantes, j'avais allumé mon ordinateur et je m'attaquai à mon travail. Pour la première fois depuis le début du confinement, je fis une demi-journée de travail digne de ce nom, sans autre pause qu'une tasse de thé à 10h30 et la pause toilette à 11h qui découlait logiquement de la première. Je sortis Marc Gauthier de ma tête à force de cogitation et à midi et demi, j'avais déjà élaboré les grandes lignes de la page Facebook de *L'Arche aux Livres*. Je devais encore enrichir le site de la librairie avant de lancer le lien, et j'espérais aussi avoir le temps de trouver des illustrations pour peaufiner l'ensemble.

L'heure du repas m'avait prise par surprise. Je comptai les jours : quatre, depuis mardi. Combien encore ? Ça allait en faire beaucoup des repas à préparer sans le secours des restaurateurs ou de ma mère. Il n'y avait plus d'issue, ma cuisine lilliputienne débordait de fruits et de légumes, et si je voulais continuer à espérer croiser mon maraîcher préféré, il faudrait bien que je continue à me faire livrer. Je devais accepter de tenir la promesse faite à ma mère.

Je me trouvai face au cageot que j'avais laissé dans la cuisine, déçue et renfrognée, et auquel j'avais à peine jeté un regard. Quelques courgettes (toutes petites, mais ce n'était pas la saison ; comment diable avait-il réussi à répondre à mon caprice de citadine ?) côtoyaient une

botte de carottes inattendues (mais elles, elles étaient de saison, et elles possédaient le double pouvoir de rendre aimables les filles capricieuses et roses leurs fesses trop souvent dissimulées). Des radis, une laitue et, ô miracle, dissimulé entre deux barquettes de fraises (que je n'avais pas commandées) un petit papier soigneusement plié. Je l'ouvris avec impatience et gourmandise, comme un fruit longtemps convoité. La belle écriture ronde qui m'avait surprise trois jours auparavant semblait plus pressée. Et pour cause, le mot avait dû être écrit rapidement sur le palier. Il n'en était pas moins précieux à mes yeux et en le lisant, je me retrouvai près de trente ans en arrière, sur les bancs de l'école, à une époque sans portable, sans réseaux sociaux, quand un petit mot griffonné sur un papier quadrillé et passé discrètement sous une table ou glissé dans un cartable, pouvait vous retourner le cœur des semaines entières. « Lisa, vous êtes sans doute encore en train de dormir. J'espère que je n'ai pas troublé votre sommeil. Je voulais vous faire une surprise en vous livrant très tôt... désolée de vous avoir ratée. À bientôt. Marc. » Je restai dans un état second durant plusieurs minutes. Le papier était tout humide d'être resté si longtemps caché. Je m'en voulus de ne pas avoir eu la présence d'esprit de regarder plus tôt. Qu'avait-il pu penser de moi qui n'avais pas encore dit « merci » ? Décidément, j'avais tout faux ce jour-là. Heureusement que j'avais été plus efficace dans mon travail. Je relus plusieurs fois le message. Je finis par le connaître par cœur. Les mots se bouscuaient dans ma tête : « j'avais envie de vous faire une surprise », « désolé de vous avoir ratée »... et moi donc ! Je devais avoir l'air d'une idiote devant mon cageot de légumes, une idiote heureuse de 41 ans, ignorant totalement ce que j'allais faire de tous ces produits, mais bien décidée à faire la cuisine tous les jours si je recevais ce genre de mots à chaque livraison. Je saisis mon portable et invoquai le dieu Google de me venir en aide. Je tapai sans réfléchir : « courgettes – carottes – recette facile ». Eureka ! La bonne fée des mauvaises cuisinières eut pitié de moi et répondit à mon appel : « poêlée de petits légumes printaniers ». Je parcourus rapidement le plan de bataille ; je devais pouvoir m'en sortir sans grande difficulté. Eplucher, tailler en petits tronçons, faire sauter dans l'huile d'olive, ajouter de la sauce soja (mince ! je n'en avais pas), ajouter quelques nouilles chinoises (je n'avais que du vermicelle), parsemer de coriandre fraîche (une nouvelle idée pour ma future commande), en une heure j'obtins un plat qui ne ressemblait absolument pas à la photo de la recette, mais heureusement, les produits étaient frais et comme j'étais sur un petit nuage en songeant à celui qui me les avait apportés, je me régalai avec fierté et ravissement.

Sur mon balcon avec le petit café anti sieste qui devait me maintenir en forme pour la deuxième partie de la journée, je pris le temps de répondre à mon livreur. Je n'étais plus à cinq minutes près, je voulais soigner mon texte. « *Cher Marc* » (ça y est, je me lançai !) « Un grand merci pour cette livraison express inattendue. Désolée moi aussi de vous avoir raté. » Je n'osai pas évoquer la douche car ce détail me semblait trop intime. Qu'il continue à m'imaginer endormie dans mon lit ; je m'étais sentie assez ridicule ruisselante de mousse, coulant comme un Saint Honoré resté trop longtemps au soleil. Inutile de me rappeler cette situation cocasse ni même de lui permettre de l'imaginer à son tour. « J'espère vous revoir rapidement, dans l'escalier ou sur votre balcon afin que je puisse vous régler ce que je vous dois. » C'était un peu mesquin cette fin, matérialiste et peu en accord avec ce que je ressentais. J'effaçai rapidement ces derniers mots qui d'ailleurs n'avaient aucun sens ! Comment aurais-je pu le payer du bas de mon balcon ? Même si je m'étais hissée sur la pointe des pieds et même si lui s'était allongé au sol pour passer son bras entre les barreaux, nos deux mains n'auraient jamais pu se toucher dans la diagonale que nos deux membres auraient formée. Les balcons étaient en quinconce, pratique pour se voir et se parler mais aucunement pour se toucher. Et puis, je me souvins que nous n'étions pas censés non plus nous toucher. Je décidai de laisser le message ainsi, sans aucune allusion à l'aspect pécuniaire de notre relation. Il me semblait que ce qui se passait entre nous allait bien au-delà de quelques euros et de quelques fruits et légumes. Cela m'échappait encore mais c'était essentiel à ce moment-là. Précisément à ce moment-là.

La journée finit de s'écouler comme celle de la vieille et probablement comme celles qui allaient suivre. J'ignorais encore si les événements extraordinaires qui viendraient perturber la monotonie de cette torpeur imposée seraient bons ou mauvais, mais j'aspirai plus que tout à être bousculée. Je ne savais pas encore que j'allais l'être très bientôt, et j'allais apprendre que tout changement passe aussi par la douleur, que toute joie est souvent la consolation de grandes peines, et que la vie est toujours ce qui nous reste après ce que l'on a perdu.

Ce soir-là, je décidai de me coucher tôt avec un bon bouquin, un de ces polars qui vous tiennent en haleine jusqu'au milieu de la nuit ou au petit matin. Comme il faisait vraiment chaud, j'avais laissé, en plus des volets du salon, la porte fenêtre entrouverte. Vers minuit, j'entendis un son léger, un air de guitare à peine effleurée, comme si le musicien avait simplement caressé les cordes pour ne pas réveiller les voisins. C'était doux et apaisant. Je

sentis mon corps se relâcher et je dus m'endormir sans m'en rendre compte ni songer à éteindre la lumière. Je n'avais même pas vu l'autre lumière, la petite verte que je guettai sur mon téléphone dans l'attente d'une réponse de Marc. Il avait répondu pourtant. Mais je ne le sus pas tout de suite. Je ne vis pas non plus qu'un autre message m'attendait. Un message de mon frère. Un message qui portait en lui la mort et la peur. Je m'endormis au son de cette musique impromptue et inattendue en ne songeant qu'à une chose, et cette chose, ce n'était ni la mort, ni la peur.

Chapitre 11

Le premier week-end du confinement me saisit par la force et la violence des événements qui survinrent dans ma vie en l'espace de quelques heures. Le samedi matin m'avait surprise dans mon lit, un peu hagarde de me trouver là quand j'avais l'habitude, depuis des années, et plus souvent encore depuis ma dernière rupture, de passer la fin de semaine chez mes parents. Je ne sais comment exprimer le mélange de joie et de désespoir qui me cueillit au saut du lit quand je lus les deux messages que je n'avais pas eu le temps de lire la veille. L'ordre chronologique me livra en premier celui d'Hermès : « Chère Lisa, dans l'escalier ou sur le balcon, avec grand plaisir pour moi aussi. Vous aimez la musique ? » Je restai si longtemps à lire et à relire ces mots que l'écran avait fini par s'éteindre. Je me précipitai pour effleurer rapidement la surface qui se remit à miroiter sous mes yeux éblouis par une lumière plus forte que celle du soleil. Je compris soudain les raisons de bien-être qui m'avait bercée dans mon sommeil.

À la vague de plaisir qui venait de m'envelopper tout en douceur succéda un tsunami qui me fit vaciller sur mes bases. Le message de mon frère était court. Je vis dans cette concision inattendue le signe d'une menace. Le bonheur s'éloignait tandis que la nausée de la peur et du ventre vide du petit matin commençait à s'installer : « Lisa, Maman va mal. Je crois qu'elle se fait du souci pour grand-mère. Elle ne voulait pas t'inquiéter mais je crois qu'il serait judicieux que tu l'appelles. » J'avais complètement occulté l'angoisse de ma mère après notre dernière conversation téléphonique. Je ne pouvais pas imaginer que les craintes que j'avais fait taire en moi m'auraient rattrapée si vite. Je me fis tout un tas de films, plus sordides les uns que les autres, persuadée que la réalité ne pourrait être que meilleure, moins pire comme disent les enfants. Un goût amer empâtait ma bouche et ce n'était pas seulement la mauvaise haleine du matin. Je le reconnaissais entre tous celui-ci, celui de la jalousie et de la rivalité. Pourquoi ma mère avait-elle d'abord appelé mon frère ? Étais-je une petite chose si fragile qu'on ne pouvait pas se confier à moi sans craindre de me bouleverser ? J'en voulais à tout le monde. À ma mère qui m'empêchait de grandir par sa sollicitude excessive ; à Fabrice, le grand frère donneur de leçons et toujours prompt à me rappeler, sous ses airs protecteurs, mon immaturité ; à Mamie Mine même, qui se permettait de défaillir du haut de ses 92 printemps quand elle avait toujours été forte et solide ; à mon père dont l'attitude sans cesse en retrait

l'empêchait de prendre son téléphone pour me confier les drames de la famille ; à moi-même enfin, de tant d'égoïsme et d'aveuglement. J'attendis d'avoir retrouvé mes esprits et ma voix avant d'appeler ma mère. Il était de toute façon trop tôt, et je me serais sans doute mise à pleurer si j'avais dû parler tout de suite. Il fallait que je mange quelque chose, que je boive, que je sorte. Je me jetai sur mon balcon, encore en nuisette pour prendre un grand bol d'air frais. L'air frais du matin finit de me réveiller. Il n'était que 6 heures et mars était encore vif à cette heure. Mars, le dieu de la guerre... fallait-il que la pandémie nous touche précisément ce mois-là ? Celui où le printemps vainqueur aurait dû nous pousser dehors pour admirer le triomphe de sa puissance sur l'hiver déjà mourant ? Cela n'avait aucun sens !

Je levai les yeux vers le balcon de Marc comme on appelle à l'aide. Je ne compris pas tout de suite pourquoi, mais quelque chose me dérouta. Soudain, l'évidence me sauta aux yeux et elle se résuma en un mot : *rien*. Il n'y avait plus rien sur le balcon. Les cartons avaient miraculeusement disparu et rien ne les avait remplacés. Pas une table, pas une chaise, pas une plante verte... Une angoisse irrationnelle me saisit. Mon incroyable voisin aurait-il déménagé durant la nuit ? Son air de guitare était-il un chant d'adieu ? J'avais espéré que l'air frais du matin m'aurait rafraîchi les idées, c'était raté ; Je finis de me ressaisir en me réchauffant avec une tasse de thé. Je blottis mes mains autour de la tasse et repris mon souffle en m'absorbant dans la contemplation du jardin. Je savais que ma mère était matinale. Vers 7h30 j'avais retrouvé suffisamment d'aplomb pour affronter la réalité qu'elle allait me révéler.

Je sentis tout de suite, au timbre de sa voix, qu'elle avait perdu la joie de vivre qui animait habituellement nos conversations téléphoniques. J'eus la conviction qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle s'étonna de m'entendre. Visiblement, mon frère avait pris la liberté de me contacter sans son accord. Nos deux malaises s'entrechoquèrent quelques instants avant qu'elle ne se libère totalement. Mamie Mine, toujours vive et informée, avait compris très vite ce qui était en train de se jouer à l'échelle nationale et même mondiale. Ma mère lui avait parlé au téléphone le premier jour du confinement, après la conversation avec la directrice des Rosiers. Elle lui avait étonnamment semblée abattue, désabusée. Cela ne lui ressemblait pas. La mère et la fille avaient toujours été réunies dans la même bonne humeur, dans le même optimisme. Mamie Mine s'était murée dans un silence inhabituel quand ma mère avait tenté de la rassurer en lui promettant de l'appeler souvent, tous les jours si elle en avait besoin. Et puis, il y avait eu ces mots qui depuis la hantaient et avaient mis fin à la

tranquillité de ma mère : « J'aurais préféré mourir chez moi, près des miens. » Depuis, chaque jour, mère et fille s'étaient parlé au téléphone et à chaque conversation, un peu moins de mots, un peu plus de peur, au point que ma mère avait tenté d'intercéder auprès de la directrice pour une autorisation exceptionnelle de visite. Madame Beauval avait été catégorique ; c'était impossible. On risquait déjà trop avec le personnel dont les allées et venues mettaient suffisamment en danger les pensionnaires. On allait peut-être même réfléchir à fermer définitivement les portes, pour être sûr que le virus ne franchiraient pas les murs de la maison de retraite. Nous ne devons pas nous inquiéter. Madame Gaillard avait une santé de fer, et personne n'était malade dans leur centre. Les anciens étaient en sécurité. On veillerait à maintenir leur santé et leur moral. Ma mère avait avancé la possibilité de venir masquée (elle en profita pour m'annoncer que je recevrai très bientôt un masque fait maison ; visiblement, ses nuits blanches avaient été productives). Pendant toutes ces explications je revoyais Mamie Mine, ses yeux noisette pétillants et son sourire que les rides rendaient plus rayonnant encore. Elle n'avait peur de rien. Elle avait connu la guerre, le veuvage, le travail acharné, et elle n'avait jamais baissé les bras parce qu'elle avait toujours été entourée de ses proches. Je réalisai qu'une seule chose pouvait l'atteindre : la solitude. J'ignorais ce que le Covid aurait pu provoquer sur son corps de 92 ans mais je savais que notre absence, si elle se prolongeait, l'anéantirait. Je me tus sur mes inquiétudes et tentai de rassurer ma mère en lui promettant de l'appeler souvent pour maintenir le lien. Quand je parvins enfin à m'arracher à l'angoisse de ma mère et à sa conversation, je restai sidérée. Je réalisai enfin que ce n'était pas le virus en tant que tel que nous allions devoir le plus redouter, mais bien tous ses dommages collatéraux qui seraient nombreux et que nous ne soupçonnions pas encore. Je dus me pousser littéralement aux fesses pour me traîner sous la douche, m'habiller et ne pas sombrer dans une journée déprime-pyjama-télé.

J'avais décidé de travailler durant le week-end afin d'avancer le projet de Monsieur Soral. *L'Arche aux Livres* me redonna un peu le sourire. Le sentiment de bien-être que me procura mon travail me rappela l'autre sentiment qui m'avait réveillée le matin, et je laissai le doux souvenir de la veille et du réveil m'envahir totalement. Je relus le message d'Hermès le temps nécessaire pour me booster totalement, et comme il était tôt, je me mis au travail en me promettant de téléphoner aux Rosiers dans la matinée. Alors que j'allumai mon ordinateur, je me rappelai que j'avais négligé mes relations sur *Expert Union* depuis un moment. J'avais déjà

mis fin à deux fils de conversations par lâcheté et sans état d'âme. J'hésitai à donner un signe de vie au dernier survivant de mon passage éclair sur le site des quadras en détresse. Que penserait Fabien de mon silence ? Je m'en fichais complètement.

J'avais fait traîner à l'extrême le moment qui me séparait du coup de fil fatidique que je redoutais tant. Madame Beauval réceptionna mon appel avec un ton fatigué dans lequel je devinais une pointe d'agacement. À combien de familles inquiètes voire agressives avait-elle déjà dû répondre depuis quatre jours ? Comment son personnel acceptait-il la situation ? Combien d'employés l'avaient lâchée dans la tourmente ? La maison des Rosiers était une petite structure. Je me rassurais quant à sa capacité à faire face à la situation dans des conditions humaines et apaisantes. Mais nous étions tous dans l'inconnu. Et je sentis, au manque de contrôle dans sa voix, qu'elle craignait autant d'être accusée d'avoir mis en danger ses pensionnaires que de les avoir laissés coupés de leurs familles. Je comprenais son désarroi, mais moi-même je n'avais pas encore choisi mon camp, et je n'aspirais qu'à une chose : parler à ma grand-mère, la rassurer, et surtout, pouvoir la serrer dans mes bras. Etrange époque que celle où pour protéger les siens il fallait s'en séparer. Je me heurtai donc au même mur que ma mère, mais avec l'agacement supplémentaire dû à la récurrence. Pourquoi nous affolions-nous autant ? Nous savions bien que Madame Firmine Gaillard avait une santé de fer, un roc dans cet établissement de grabataires. Elle devait avoir atteint les sommets de l'épuisement pour utiliser un tel vocabulaire... Elle nous enterrerait tous ! J'appréciai moyennement le trait d'humour et pour clore au plus vite cette conversation qui était pénible pour nous deux, je lui demandai l'autorisation de parler à ma grand-mère. Normalement il fallait prendre rendez-vous, si tout le monde procédait ainsi, on ne s'en sortirait pas, mais elle voulait bien faire un effort eut égard au grand âge de la doyenne de son établissement. Comme j'en voulus à ma grand-mère d'avoir toujours refusé de se doter d'un téléphone portable. Elle payait cruellement son obstination à refuser une modernité qu'elle jugeait aliénante. J'entendis des bruissements et des voix au loin. La directrice devait circuler dans les couloirs, téléphone à la main. J'étais suspendue dans l'attente et soufflai enfin de soulagement quand un dernier frottement et un dernier murmure me fit comprendre que Mamie Mine était à l'autre bout des ondes. Je me précipitai : « Mamie ! ». J'espérais que le son de ma voix, de celui de sa petite fille chérie, viendrait caresser son oreille et la ramènerait à la vie. Je pouvais deviner l'émotion et les larmes contenues quand elle me répondit avec le même empressement : « Ma petite

chérie, quelle joie de t'entendre ! » Je ne voulais pas la fatiguer. Chacune de ses phrases était un effort. Elle voulait aussi me rassurer, mais je décelais un épuisement lancinant qui luttait pour ne pas prendre le dessus. Nous échangeâmes seulement quelques minutes. Elle aurait tellement voulu me revoir. Je fus dévastée par le préfixe qui donnait à ses paroles un goût amer d'adieu anticipé. Je sentis une impatience derrière elle. Il fallait sans doute que je libère la ligne. Je me précipitai de peur qu'on ne nous sépare trop rapidement et lui soufflai dans le chuchotement d'un secret partagé de nous seules : « Ma Mamie Mine chérie, sois courageuse ! On va vite se revoir, c'est promis, je te le jure ! » J'aurais juré n'importe quoi pour ne pas affronter un avenir qui me semblait de plus en plus incertain. Madame Beauval avait repris le combiné. Elle me demanda très poliment de prendre rendez-vous la prochaine fois et elle me salua d'un « Prenez soin de vous » qui me donna envie de hurler et de jeter au sol mon téléphone.

Je laissai défiler cette première journée du week-end dans une torpeur comateuse qui n'était pas sans me rappeler les lendemains de ruptures ou de disputes apocalyptiques. Heureusement, le travail me maintint la tête hors de l'eau et je retrouvai un peu de légèreté quand je décidai enfin de sortir de chez moi, attestation en règle dans la poche. J'en étais déjà à la cinquième et même si je n'étais pas en manque ni d'encre ni de papier, je me dis que lors de ma prochaine sortie commando au supermarché, je me procurerais un de ces stylos miracle qui font le bonheur des écoliers et qui surpassent de beaucoup nos anciens effaceurs, ceux qui ne permettaient qu'une seule erreur et qui laissait la trace d'une correction légèrement baveuse. La fin de la journée était encore radieuse et les rayons du soleil baignaient le trottoir d'une lumière qui faisait oublier le noir de notre situation. Les casiers vides de la boulangerie me rappelèrent à la sinistre réalité et je me désolais de ne pas pouvoir rapporter un peu de pain frais à Madame Michel dont je ne connaissais toujours pas le prénom. Je commençai à égrainer de nouvelles hypothèses : Alphonsine, Annabelle, Astrid...

La porte de l'immeuble apparut enfin au loin quand soudain, je le vis. Il avait dû garer sa camionnette plus loin et il arrivait en face. Bien qu'il fut plus éloigné que moi, nous arrivâmes presque en même temps devant les marches de la résidence. Avait-il volé jusqu'à moi ? Je me sentis rougir en repensant à notre échange de textos. Nous nous voyions pour la deuxième fois, seulement la deuxième fois, mais depuis cinq jours, Marc Gauthier, ses fruits et ses légumes, occupaient ma vie et mon esprit. Notre sourire parla pour nous avant même que nos

mots maladroits sortirent, malhabiles, de nos bouches déjà habituées à nous taire, même sans masque. Je le remerciai vivement pour sa gentillesse et sa dextérité. Je m'empêtrai un peu dans mon enthousiasme. Il ne se départait pas de son sourire et ses yeux verts étaient allumés d'une moquerie pénétrante, mais non méprisante, qui finit de me faire perdre tous mes moyens. Ses cheveux bruns présentaient les traces du travail de la journée et je pus repérer quelques brins d'herbe dans ses mèches bouclées. Il portait un cageot à bout de bras. Une fois encore, sa cargaison faisait rempart entre nous. Je me trouvai un peu bête, les bras ballants, vides du pain que je n'avais pas pu acheter. Tandis que je lui demandai, enfin, ce que je lui devais pour les deux livraisons qu'il avait eu la gentillesse de m'apporter si rapidement, il me scrutait tranquillement, comme s'il essayait de faire concorder dans son esprit l'image de cette intello à lunettes un peu blafarde aux rondeurs mal dissimulées, avec les fruits et les légumes frais qu'il m'avait livrés. Il sembla renoncer à trouver là une cohérence plausible. J'étais sûre que lui revenaient en mémoire les oursons guimauve que j'avais placés sur le haut des sacs de courses qu'il avait montés chez moi. Il me coinça en me demandant si j'avais pu profiter du confinement pour faire un peu de cuisine. Je dus me mettre à rougir autant que les belles pommes dont je m'étais régalée. Le sourire en coin qu'il affichait tandis qu'il me taquinait ainsi avec aplomb me transporta dans des régions inconnues. Je ne ressentais aucunement de la distance ou du mépris, mais une joie de vivre qui me bousculait un peu. C'est moi qui portais des lunettes mais c'est lui qui me scrutait avec une intensité qui me donnait l'impression d'être nue sous ses yeux. Je renonçai alors totalement à faire illusion : « Je m'y mets en fait... je me suis dit que c'était peut-être le bon moment pour manger sainement... » Puis, comme sa bonne humeur et son humour étaient définitivement contagieuses, je lâchai avec espièglerie : «... et puis, peut-être que le virus n'aime pas les vitamines ! » Un éclat de rire nous emporta tous les deux dans le même élan. Il commençait déjà à me proposer de nouveaux produits en poussant sa cargaison sous mon nez. Je me défendis vivement en lui expliquant que j'étais loin d'avoir terminé ce qui restait encore chez moi. « Sûre ? Pas même quelques fraises ? Des charlottes, puisque vous les aimez tant. » Et déjà, attrapant le cageot d'un seul bras, il fouillait de l'autre main et fit émerger, tel un magicien, la barquette de petit cœurs ronds et sucrés qui était devenu le symbole de nos rencontres et de nos échanges. Je fus gênée, et comme il insistait, et que j'en avais très envie, je tendis la main. Au moment où je saisis l'objet de ma convoitise, nos doigts s'effleurèrent au mépris du respect de toute distanciation sociale, et la porte de l'immeuble s'ouvrit. Madame Michel sortait, clé à la main,

pour relever son courrier. Si tard ? Je trouvai cette sortie tardive bien étrange. En me tournant vers elle je constatai que le jardin était déjà occupé par la famille Sanchez. La dame aux chats attendait sans doute son tour. Elle nous surprit donc ainsi, mains tendues l'une vers l'autre, les fruits défendus entre nous, un sourire radieux sur le visage. Elle semblait gênée et au lieu d'aller vers sa boîte, elle recula pour libérer la place, nous invitant ainsi, malgré nous, à regagner nos appartements. Marc semblait animé d'un sixième sens. Il abandonna la barquette dans ma main en laissant ses doigts glisser sur les miens au lieu de les retirer, et reprenant son cageot à deux mains, il gravit les quelques marches tandis que Madame Michel s'écartait davantage et se glissait derrière la porte vitrée. Il resta quelques instants derrière cette paroi rassurante et avec un sourire calme et sérieux, celui pour les vieilles dames inquiètes, il lui proposa ses services sur un ton poli de garçon de bonne famille. Ma gentille voisine se confondit en remerciements que je peinaï à entendre derrière la porte vitrée, et je vis à regret mon livreur remonter les escaliers. Il me jeta un dernier regard, pétillant et entendu, qui semblait me dire « À très vite Lisa ! ». Je rejoignis enfin Madame Michel derrière son écran protecteur, et en regardant les fraises juteuses je me rappelai que je n'avais rien à lui rapporter. Je commençai à monter les marches pour la libérer de son abri et lui expliquai que j'étais vraiment désolée pour son pain, que je m'y étais visiblement prise trop tard. Son doux sourire bienveillant et ses yeux pâles pleins de reconnaissance me caressèrent de loin. Je ne devais pas m'en vouloir, elle était déjà bien gâtée. Son visage ridé me pinça le cœur. La fraîcheur des charlottes dans mes mains repoussa l'ombre du souvenir qui me hantait et comme mon visage devait soudain s'illuminer d'une lueur que la vieille dame n'avait sans doute pas oubliée en dépit de son grand âge, elle se sentit obligée de me rappeler à l'ordre, de me mettre en garde. Elle ne dut sans doute pas trouver les mots qu'elle aurait voulu me dire, qu'on ne s'amourachait pas ainsi d'un inconnu, qu'on devait se montrer méfiante, surtout à cette heure. Elle finit par désigner mes mains et l'objet qu'elles contenaient comme s'il s'agissait d'une bombe amorcée. Et son avertissement se calqua sur ceux que l'on nous répétait tous les jours : « Pensez à bien vous laver les mains mademoiselle d'Artès, et les fraises aussi. » La joie et la gourmandise étaient donc devenues des dangers mortels ? Quand je me retrouvai dans ma petite cuisine, je fus partagée. Ma main avait gardé la sensation des doigts de Marc sur les miens. Je ne parvenais pas à me résoudre à céder à l'appel de la sécurité : « Lavez-vous régulièrement les mains avec de l'eau ou une solution hydroalcoolique, saluez sans serrer la main et évitez les embrassades ». Les effleurements étaient-ils aussi

proscrits ? Le virus pouvait-il glisser d'un doigt à un autre dans un geste délicat ? Serait-il assez pervers pour utiliser la subtilité de la séduction pour jeter sur nos mœurs son doigt accusateur ? Je ne pouvais répondre à aucune de ces questions. J'étais cloîtrée chez moi, mes parents étaient loin de mes mains et de mes baisers, qui pouvais-je mettre en danger à part moi-même ? J'attrapai les fraises, des fraises bio et sans pesticide, encore tièdes des rayons du soleil qui les avaient gorgées de sucre. Je commençai à les dévorer dans un goûter-apéro délicieux au goût défendu, et tandis que ma main cueillait les fruits un à un, elle pouvait encore ressentir la douceur et le frisson du contact qui l'avait bouleversée quelques minutes plus tôt. Je me souviens encore m'être dit avec défi et délectation : « Advienne que pourra ! »

Chapitre 12

Avec tout ça, je n'avais toujours pas réglé mes dettes... Je me régalaux aux frais de la princesse depuis trois jours mais la princesse, c'était moi ! Marc Gauthier ne semblait pas soucieux d'être payé. J'aurais pu me rendre directement à l'étage du dessus pour m'acquitter de ce que je lui devais, mais je n'osais pas. J'avais beau habiter dans cet immeuble depuis cinq ans, je n'avais jamais mis les pieds au-delà de mon premier étage, et la volée de marches qui me séparaient des appartements du dessus m'apparaissaient comme une route vers l'inconnu. Je renonçai à ce projet, trop heureuse peut-être d'avoir encore une bonne raison de maintenir le lien. Je me sentais troublée de nous savoir si proches. De le *savoir* vraiment, ce soir-là. C'était la première fois que je prenais pleinement conscience que quelqu'un vivait dans les mêmes murs que moi. Je pouvais presque sentir sa présence rien qu'en pensant à lui. Nous avions été brutalement séparés quelques instants auparavant, et j'étais convaincue que sa déception était au moins égale à la mienne. Ma main était encore chaude et palpitante du contact de ses doigts. Des doigts longs et musclés, doux en dépit du travail quotidien, ou grâce à lui peut-être, comme s'ils avaient été polis par la terre et l'effort. J'étais envahie de sentiments et de sensations contradictoires. Bien-être et malaise, peur et joie. J'étais surtout dominée par une profonde culpabilité tant les sursauts de mon cœur et déjà, il faut bien le dire, les élans du désir, semblaient vouloir se frayer un chemin dans la morosité générale qui commençait peu à peu à me gagner. Vouloir l'ignorer, c'était comme abandonner mes frères humains à un moment où la communion devait tous nous réunir. De quel droit prétendais-je prendre du plaisir quand tant de gens souffraient, quand la mort nous cernait de toutes parts ? Les doigts et la bouche encore rouges du jus des fraises que j'avais dévorées avec avidité, je repensai à ma mère, à ma grand-mère, à mon frère, à mon père... Si je décidai de me terrer chez moi sans sourire à personne, sans sourire à mon voisin, sans lui parler, sans le regarder, sans le toucher, les préserverais-je davantage ? Et si, par le plus grand des hasards, je pouvais oublier la peur et la mort durant quelques instants, allez, quelques heures par jour seulement, serais-je une citoyenne moins responsable ? J'avais encore en tête les images sidérantes de ce qui se passait à l'autre bout du monde. En Inde, là où la concentration de population atteint des sommets qui feraient passer notre région parisienne pour un bourg de province, la police usait de matraques pour faire respecter le confinement. On ne s'encomrait pas d'amende à

135 euros là-bas. Comment pouvait-on envisager une quelconque distanciation sociale dans une telle pauvreté ? Cela dépassait l'entendement. Était-ce un pied de nez que je faisais au monde entier que d'envisager d'être heureuse à cette heure tragique de notre histoire ? Avais-je même le droit de penser à un bonheur possible, autre que des messages échangés sur un clavier d'ordinateur ? La perspective de me connecter pour tenter de maintenir l'illusion avec Fabien me découragea complètement. Je refusai de finir la journée sur mon écran. Je succombai à l'appel de l'extérieur. Je tournai le dos à la peur et à ma mauvaise conscience. Je sortis sur mon balcon en laissant derrière moi toutes mes questions sans réponse.

Le soleil se couchait doucement à l'ouest. Il prenait son temps, colorant de rose et d'orange les immeubles que je voyais au loin. Les rayons rasants m'éblouirent lorsque je levai les yeux vers le balcon de Marc. Je ne vis que sa silhouette, à contre-jour, auréolée de lumière, et qui se détachait au-dessus de moi. C'était bien lui, Hermès, le messenger ailé, mon livreur, voleur, voyageur. Il était descendu du ciel pour m'offrir des fruits, pour m'apporter la nature que l'on voulait me refuser, pour me rappeler à la vie quand on voulait me terrer dans la peur. Je plissai les yeux et fis de l'ombre au-dessus de mon front pour distinguer ses traits. Je me sentais vulnérable dans cette position, visible entièrement par lui qui me dominait de sa hauteur et qui pouvait me voir parfaitement. Le soleil était pour lui. J'étais sous son feu, sous son regard. Il eut pitié de moi et se plaça enfin devant l'astre mourant pour me faire l'ombre nécessaire afin que je puisse le distinguer à mon tour. Ses boucles brunes où s'entremêlaient des brins d'herbe, scintillaient sous la sueur de l'effort, et c'était beau. Ses yeux verts perçaient sa peau halée par le grand air. Ses lèvres sensuelles me souriaient avec une impudeur qui finit de me déstabiliser. Le soleil qui venait de se cacher derrière lui sembla le traverser et sortir de sa bouche au moment où il m'adressa la parole.

Je ne me souviens plus exactement des mots que nous avons échangés ce soir-là. Je ne me souviens que de la chaleur de sa voix, de la douceur de son regard, de la musicalité de son rire. Quand j'évoquai avec lui la question financière qui nous reliait l'un à l'autre, il balaya ma phrase d'un revers de main. Je vis à ce moment-là qu'il tenait une bouteille de bière qu'il déposa derrière lui sur une petite table qui était apparue comme par magie dans cet espace qui était encore vide le matin. On verrait plus tard, il n'y avait pas d'urgence. Il s'était accoudé sur le rebord de son balcon pour se pencher davantage vers moi. Il me questionna sur mes activités professionnelles, s'inquiéta de savoir si je travaillais encore, si j'avais de la famille à

côté de chez moi, si je vivais bien l'enfermement... Je répondis avec une spontanéité et une sincérité qui me surprirent moi-même. J'eus même quelques mots émus à propos de ma grand-mère tout en restant malgré tout évasive. Il sentit l'émotion qui me gagnait en en parlant, et le silence qu'il installa à ce moment-là fut comme des bras qui m'entouraient pour me consoler. La nuit commençait à tomber et l'air à fraîchir. Il me demanda si j'avais été gênée par la musique la veille au soir et je me précipitai, un peu trop rapidement peut-être, pour le rassurer. J'adorais la musique, et elle m'avait apaisée avant de m'endormir. Il me remercia par un sourire. Il sembla soudain se rappeler quelque chose. Il s'excusa pour sa tenue. Il n'avait pas pris le temps de se changer après sa journée de travail. Comme nous commençons à rentrer chacun chez soi il me rappela : « Lisa ! » Je me retournai vivement pour profiter de sa présence comme on profite des derniers rayons du soleil. « Oui ? » répondis-je vivement. « Vous me permettez de vous inviter à dîner le week-end prochain ? » Je le regardai, sidérée, interloquée. « Pardon ? » Il éclata de rire. « Sur nos balcons bien sûr ! » Je ne comprenais pas et restai sans voix. « Laissez-moi faire, rendez-vous samedi prochain à la même heure, ici-même. » Il ne me laissa pas le temps de répondre. Il avait à peine remis les pieds chez lui que je revis ses cheveux bouclés ressortir. Je n'avais toujours pas bougé. « Il n'y aura pas de note pour vous tant que le confinement durera. Ce n'est pas votre appétit de moineau qui me ruinera ! » Je voulus protester. « Considérez cela comme un cadeau. » Et au moment de refermer définitivement la fenêtre il me gratifia d'un : « Bonne soirée Lisa, dormez bien. » Il disparut alors, et j'entendis soudain un autre bruit de fenêtre qui se fermait juste au-dessus de moi. Je restai en suspens. Notre voisin fantôme du dessus nous espionnait-il ? Je repoussai au loin cette suspicion pour rester en moi-même, tout à mon bonheur. Un rendez-vous... en plein confinement ! Qui était cet homme capable d'une telle folie ? Ce serait visiblement une surprise, et j'adorais déjà ça, par principe. Je regardai l'heure : 20 heures. Le rendez-vous était pris. Je ne l'aurais raté pour rien au monde !

Mon repas ce soir-là fut une fête. Je mangeai absolument n'importe quoi et dans un désordre totalement anarchique. Rien d'autre ne comptait que la débauche de saveurs et de textures que mes placards et les offrandes de Marc me proposaient. Je fis sauter de joie restes de courgettes, rondelles de carottes et coquillettes dans un bain de beurre et de bonne humeur, je grignotai sans sauce et crues des feuilles de laitue fraîchement lavées, je croquai une belle pomme rouge aux joues rondes et souriantes qui m'aspergea le visage de son jus vif et sucré

et j'achevais avec volupté les dernières charlottes qui se laissèrent faire sans protester quand je les plongeai dans un pot de crème à la vanille. Pour finir, je laissai un dernier carré de chocolat s'inviter sur ma langue. C'était bon, fort et parfumé. Mon corps apaisé s'abandonna et mon esprit renonça à ranger la pagaille qui avait littéralement pris possession de mes lieux. Une bombe à fragmentations n'aurait pas fait plus de dégâts. Avec une petite satisfaction gentiment perverse, je contemplai le désordre de ma kitchenette et je lui lançai un sourire de défi en allant me jeter sur le canapé au milieu de mes coussins.

Je me sentais bien, détendue, quand je commis l'erreur fatale : j'allumai la télé. Pourquoi ma main s'était-elle posée sur cette fichue télécommande ? Je le savais pourtant. C'était tous les soirs la même rengaine. Pas moyen de fermer les yeux ni les oreilles aux sirènes de la peur. Oui, nous étions tous « ensemble à la maison », oui, nous restions « tous prudents »... J'aurais voulu coller un autocollant sur le coin droit de ma télé ; je l'aurais fait si je n'avais pas craint de me gâcher le plaisir d'un bon film que je me promettais de voir ce soir-là. J'étais désœuvrée. Ce samedi soir passé toute seule me sembla tout d'un coup bien triste. Je tendis l'oreille. Rien. Pas de bruit de guitare, pas même une dispute ou un chahut au rez-de-chaussée ? Décidément, on ne pouvait pas compter sur ces gosses ! Et si j'allais kidnapper Gustave pour la soirée ? Je commençai à envisager sérieusement d'adopter un petit compagnon à quatre pattes et j'y serais allée de ce pas si l'heure tardive et le confinement ne m'en avaient pas empêchée. Je jetai un œil sur mon téléphone qui était restée sur ma table basse depuis un moment. Le petit voyant vert qui m'appelait de son clignotement familier me sauva de l'ennui. Je le saisis avec empressement en pensant « J'arrive ! » et éteignis le son de la télé.

Marie m'avait laissé un message. Je me jetai dessus avec soulagement comme si ses mots, même écrits, venaient combler le vide et le silence qui m'avaient envahie après l'euphorie du repas. Nous nous étions quittées sur un échange de dictons remplis d'optimisme, je la retrouvais dans le creux d'une vague qui était visiblement à la hauteur de la joie qui l'avait portée quelques jours auparavant. Plus grands sont les espoirs, plus grande est la déception. David avait regagné le foyer conjugal. Il saturait maintenant son téléphone de messages passionnés qui lui promettaient monts et merveilles mais tout comme moi, elle était seule, sûrement vautrée dans son canapé, le nez sur ses écrans, regrettant la chaleur d'un corps à ses côtés, et pire encore, elle n'avait même pas l'échappatoire du travail pour supporter la lourdeur de la situation. J'hésitai à lui parler de Marc. Je gardais encore jalousement mes

sentiments secrets, et par superstition, je craignais de les divulguer. J'avais quand même bien envie d'entendre le son de sa voix. J'avais surtout besoin *d'entendre* une voix. Nous avions tellement l'habitude de partager nos malheurs et nos états d'âme que je composai son numéro sans presque m'en rendre compte. Je l'écoutai patiemment me raconter les derniers tourments de sa vie sentimentale. La démonstration de David l'avait bouleversée et elle avait beau s'en défendre, elle y croyait, maintenant, à ce divorce libérateur qui lui apporterait son grand amour sur un plateau. Ma piètre expérience des hommes m'empêchait de me prononcer sur l'avenir de cette relation, mais je connaissais bien Marie et je savais que son enthousiasme serait vite suivi par les doutes et la peur de perdre sa liberté. De toute façon, on ne divorçait pas en deux jours, même en temps normal alors en pleine crise sanitaire... Impossible de mettre fin à la vie conjugale en un claquement de doigt. Impossible aussi de se marier d'ailleurs. Les couples étaient tous condamnés à se supporter jusqu'à la lie, et personne n'aurait pu dire si la fin de la crise verrait une augmentation des mariages, des naissances ou des divorces... Quant aux rencontres, j'étais bien placée pour savoir qu'elles étaient tout aussi incertaines. Ma belle amie flottait sur un nuage instable. Je n'avais pas envie de me prononcer sur le sens ou la vitesse du vent. Les prévisions météo n'étaient jamais fiables de toute façon et j'aurais été bien incapable de savoir si c'était le soleil ou la tempête qui l'attendait. Je lui souhaitais juste d'être bien couverte, prête à tout, et je lui promettais d'être là en cas de besoin. Nous ne nous étions pas téléphoné autant depuis des années. Nos vies respectives nous avaient habituées à des longs silences entre chacun de nos appels. Au bout d'une demi-heure nous n'avions plus rien à nous dire tant les chagrins sont monotones et répétitifs. Un message de ma mère me sauva mais je n'avais pas plus envie de parler avec cette dernière. Le chagrin, tout comme la joie, sont égoïstes. Leur partage est toujours relatif. Je voulus tout de même rassurer celle qui s'inquiétait pour moi et qui oubliait avec abnégation sa souffrance de fille pour laisser la place à son inquiétude de mère. Je tapai un message rassurant qui n'était même pas un mensonge. J'allais me regarder un bon film et passer un bon dimanche avec un bon bouquin. La perspective de la reprise de mon travail dès lundi matin me maintiendrait dans un rythme presque normal. Comme elle n'en avait pas reparlé, je choisis de ne pas évoquer mon appel à la maison de retraite. Je coupai court et finis mon message avec la désolante formule « Prenez bien soin de vous ». C'était nul, mais je n'avais pas la force de trouver autre chose. Alors je fis comme tout le monde.

Le premier samedi soir du confinement avait quelque chose de solennel. Tout ce qui habituellement occupait nos corps et nos esprits désœuvrés, qui nous faisait oublier nos frustrations et nos fatigues, tout cela nous était maintenant interdit. Impossible de se réfugier dans le shopping effréné pour combler le vide, dans les bars saturés de bruits et de vapeurs d'alcool pour oublier nos chagrins, cinémas, restaurants... La fuite était tout simplement impossible. Nous étions seuls avec nous-mêmes, célibataires ou pas, le silence était assourdissant tant il nous faisait entendre le vide de nos cœurs et de nos âmes. Nos solitudes imposées s'entrechoquaient dans un fracas retentissant.

Je finis la soirée devant la télé, une fois de plus, en dépit de toutes les résolutions que j'avais prises depuis le début de l'épreuve. Mais c'était le week-end après tout, je pouvais me le permettre. J'avais bien le droit à ma sortie ciné, même sans sortie. Je réussis à dénicher au fin fond d'un placard un sachet de pop-corn micro-ondable. La modernité offrait vraiment des merveilles insoupçonnées ! J'éteignis toutes les lumières et me lovai dans mes coussins. J'avais laissé en suspens *Le Seigneur des Anneaux*. Je lançai immédiatement le troisième opus. J'avais arrêté depuis longtemps de visionner les films dans l'ordre tant je les connaissais par cœur. Je m'armai de ma télécommande, bien décidée à ne sélectionner que les meilleurs passages, et pour moi, les meilleurs moments étaient les scènes d'amour et de bravoure. Je me repaissais de la beauté des corps et des sentiments, le cœur encore ému de ma rencontre de la soirée. Que m'importait que les héros se battent contre les forces du mal pour sauver leur civilisation ou qu'ils cultivent la terre pour nourrir la population et les jeunes femmes en détresse dans leur 50 mètres carré. Ils étaient tous beaux, forts, le corps musclé, le regard brûlant. Même la crasse dans leurs cheveux, la terre sous leurs ongles étaient définitivement sexy. Leurs bras avaient la vigueur pour se battre, porter des épées ou des cageots, repousser les assaillants et porter des fraises aux voisines esseulées. Je m'y serais bien glissée en remplacement de mon plaid. Je me laissai aller à avancer le film de plus d'une heure pour regarder ce qui constituait pour moi l'un des plus beaux baisers du cinéma : Aragorn retrouvant Arwen après l'avoir crue morte, la dévorant littéralement de sa bouche gourmande. On pouvait distinguer sa langue rose et humide au moment où il se jetait sur elle avec fougue. Je buvais des yeux leur passion

avec fascination, avide, jalouse, envieuse. Je ne pus m'empêcher de penser : « Salope de Liv Tyler ! »⁷

⁷ Liv Tyler : actrice tenant le rôle d'Arwen dans *Le Seigneur des Anneaux*.

Chapitre 13

Le privilège que m'avait accordé Marc en me dispensant de le payer se révéla un cadeau empoisonné. Je n'avais plus aucune excuse pour chercher à le revoir. J'avais pointé mon nez sur le balcon au petit matin, encore endolorie par ma nuit sur le canapé. Rien à l'horizon, la bouteille de bière de la veille était restée sur la petite table, la porte fenêtrée et les volets étaient encore fermés. Je m'étais rabattue sur le ménage et le rangement. Je fis place nette des restes de pop-corn qui traînaient sur le tapis, lavai et rangeai la vaisselle en maudissant mon laisser-aller. Ça devenait vraiment n'importe quoi ce confinement ! Mon premier regard dans le miroir de la salle de bain me plongea dans des abîmes de désolation. Cheveux gras en bataille, reste de maquillage façon panda autour des yeux, et bien sûr, vêtements froissés avec morceaux de pop-corn incorporés. Mon état était encore plus calamiteux que celui de mon appartement. Il était plus que temps de se mettre à la hauteur de mes héros de cinéma si je voulais conserver un peu de dignité.

Le soleil me narguait depuis trop longtemps. Je décidai de lui faire face. Pour me mesurer à lui, je choisis de porter une robe jaune, une robe d'été dont la jupe évasée en plissé vaporeux m'armait de rayons triomphants. Pour respirer davantage, je relevai mes cheveux sur la nuque en queue de cheval. Le bout de mes boucles frôlait mes épaules à chaque mouvement et je savourais cette caresse avec une joie enfantine. Je ne pouvais pas me débarrasser de mes lunettes ; je décidai de les illuminer avec du maquillage. Je ne m'étais pas transformée en star de cinéma mais je me trouvais belle. Pas jolie. Belle. Comme si la gravité avait donné de la profondeur à ma figure.

Je ne sais si c'était le ménage ou ma toilette qui en était la cause, mais je me sentais plus légère. Un nouveau coup d'œil sur le balcon me révéla que Marc avait dû se lever lui aussi ; sa porte-fenêtrée était ouverte. Je ne l'aperçus pas cependant. Je restai quelques instants à contempler la petite table sur laquelle la bouteille de bière avait disparu. Monsieur Gauthier s'était-il lui aussi mis au ménage ? Je rêvais un moment, me demandant à quoi pouvait bien ressembler son appartement. Stockait-il des salades et des fraises dans son salon ou sa chambre à coucher ? Entretienait-il un désordre masculin à l'instar de beaucoup de ses semblables ? Hermès vivait-il sur un nuage ? Un voyageur pouvait-il seulement connaître la

douceur du foyer ? Comme mon messenger n'apparaissait toujours pas, j'abandonnai ma contemplation et décidai de me remettre au travail. L'ordre de la semaine avait été complètement perturbé. Je renonçai à respecter les conventions habituelles. *L'Arche aux Livres* remplit pleinement son rôle ce jour-là ; il me sauva du naufrage. J'espérais pouvoir soumettre, dès le lendemain, une première proposition à mon patron. Je prévoyais déjà de passer une partie de l'après-midi avec un bon livre, sur mon balcon ou dans le jardin de la résidence.

La fin de journée était douce. Le soleil nous offrait ses derniers rayons et l'herbe étalait un tapis encore tiède dont je profitai avec délectation. J'avais placé une petite couverture assez éloignée de la porte arrière de la résidence afin de ne pas occuper trop abusivement les lieux. Mes voisins, s'ils le souhaitaient, pourraient profiter eux aussi de cet espace de liberté que j'investissais de façon raisonnable. Toute jaune au milieu du mohair duveteux de la vieille couverture de mon enfance, je devais ressembler à une pâquerette au milieu de l'herbe tendre. Je jetai un nouveau coup d'œil au deuxième étage. Une fois encore, je l'avais raté. Sur un coin de son balcon, une plante verte était miraculeusement apparue. Le temps de préparer mon livre et ma couverture, de descendre mon étage et de m'installer, il avait réussi à m'échapper. Une fois encore.

J'allais me plonger dans mon roman, quand un bruit me fit sursauter. J'entendis d'abord comme une détonation. Le ballon rebondit plusieurs fois avant de rouler devant ma couverture. Je contemplai l'objet qui venait de m'importuner. Je repensai à ce que mon moniteur d'auto-école me ressassait sans cesse : « Quand un ballon roule, l'enfant déboule. Prudence donc ! » Prudence ? Méfiance ! Deux têtes brunes, posées sur deux tee-shirts dont les couleurs et les chiffres constituaient pour moi un mystère, couraient vers mon îlot de tranquillité. Leur mère, affolée de les voir se rapprocher dangereusement d'un autre être humain, les rappela vivement. Ils durent sentir, au ton de sa voix, que l'autorité était plus forte que d'habitude, comme teintée d'une nouvelle angoisse, pétrie par tous les nouveaux discours qui faisaient des enfants des bombes à retardement. On avait fini par convaincre les foules que le virus pervers utilisait le corps de nos enfants comme des moyens de transport pour mieux nous attaquer, nous, les adultes. En Espagne même, on avait interdit, purement et simplement, de les laisser sortir, contrairement aux chiens qui avaient le droit, eux, de s'aérer

et de s'ébattre au grand air. Bref, nous étions tous entourés de Gremlins⁸ asymptomatiques et il fallait absolument s'en prémunir. Maria-Dolorès, qui semblait déjà s'excuser en temps normal d'éduquer seule ses deux enfants, rasait littéralement les murs. Ils restèrent donc comme pétrifiés à quelques mètres de distance. Je me levai, et d'un coup de pied maladroit, bien qu'enthousiaste, je leur renvoyai le ballon avant de me rasseoir dans ma corolle pelucheuse. Je reçus un joyeux « Merci ! » et je les vis s'éloigner à l'autre bout du jardin, sous le regard sévère et muet de leur mère qui en disait plus longs que tous les sermons du monde. Je lui souris et lui fis un petit signe de la main pour l'inviter à partager notre coin de verdure. Elle portait dans les bras ce qui ressemblait à un paréo aux couleurs de feu, qui se mariait parfaitement à son teint hâlé et au noir de geai de ses cheveux toujours ramassés en un chignon sévère. Elle jaugea la taille du jardin et après quelques instants d'hésitation, elle s'approcha avec un sourire discret. Elle me faisait penser à un oiseau inquiet, épiait de toutes parts, les balcons de la façade, la porte-arrière de l'immeuble, ses fils qu'elle avait relégués le plus loin possible au fond du jardin. Elle finit par dérouler une gigantesque étole, de celles que portent les danseuses de flamenco. Dans le geste brusque qu'elle venait d'amorcer, un objet rectangulaire vola et retomba sur ma couverture. Elle étouffa un petit cri, horrifiée par sa maladresse. C'était le roman de Jules Verne que je lui avais prêté. En dépit de la chute, il était encore en parfait état. Le post-it y était toujours collé. Elle me fit de la peine tant elle semblait gênée. Je voulus la détendre et la remerciai immédiatement pour cette livraison expresse. Elle rit avec moi et finit par s'asseoir à son tour. Je l'observai du coin de l'œil. J'aurais été incapable de lui donner un âge. Elle était certainement plus jeune que moi, comme l'attestait le velouté de sa peau. Les petites rides aux coins des yeux et à la commissure des lèvres témoignaient davantage des épreuves de la vie que des années écoulées. Comme elle surveillait attentivement ses fils qui faisaient encore l'effort de jouer sagement en contenant leurs hurlements, je pouvais contempler ses yeux sans gêne. Ils étaient bruns et graves. Les cernes de la maternité y avaient creusé des ombres qu'aucun maquillage ne tentait de dissimuler. À moins que ce ne fût la teinte si particulière des peaux méditerranéenne que j'avais si souvent observée pendant mes voyages, c'était la teinte des douleurs ancestrales, transmise de génération en génération. Andromaque devait avoir les mêmes, sur les murailles de Troie, quand, pleurant la mort récente de son royal époux, on vint lui arracher son fils pour la

⁸ *Gremlins* : dans ce film de 1984 les Gremlins sont de petites créatures qui se transforment en monstres quand on les nourrit après le coucher du soleil, et qui se multiplient quand on les asperge d'eau.

condamner aux larmes éternelles des douleurs inconsolables. Quel mystère Maria-Dolorès la bien-nommée dissimulait-elle derrière le lourd rideau de ses paupières frangées de noir ? Un bruit plus fort me fit abandonner ma contemplation. Pablo et Manuel ou Manuel et Pablo (je n'avais jamais réussi à les identifier) se disputaient un point, visiblement en désaccord sur une hypothétique faute. Le soupir que j'entendis à côté de moi ne devait pas être le premier de la journée. Leur mère se releva avec lourdeur en dépit de son extrême minceur. Comment un corps aussi frêle avait-il pu mettre au monde de si grands gaillards ? Quelle gravité avait lesté son pas ? Quelles épreuves avaient endurci son regard ? Elle s'avança vers ses fils. Sa voix était douce et ferme ; je ne distinguai pas ses paroles mais quand elle revint vers moi, le volume sonore avait fortement diminué. Elle se rassit en me jetant un œil désolé et en soupirant à nouveau.

Je lui souris mais un silence pesant s'était installé. Nos deux regards s'évitèrent et se reportèrent sur le jeu des enfants pour ne pas avoir à se faire face. Pour meubler le vide et ma gêne, mes mains ne cessaient de manipuler les deux livres auxquels je m'accrochais comme à des bouées qui m'évitaient de me sentir démunie à côté de ma voisine qui l'était tout autant. Elle n'avait rien dans les mains, elle. Elle s'accrochait à ses genoux, serrant sa jupe autour de ses hanches trop maigres. Les deux volumes dans les mains me donnaient un appui et un prétexte ; je décidai de m'en servir pour amorcer la conversation. Je demandai naïvement si les *Deux ans de vacances* n'avaient pas plu à ses enfants. Trop difficile peut-être. Pas adapté à leur âge. Quel âge avaient-ils au juste ? Elle commença à se détendre et me précisa que Pablo avait neuf ans et que Manuel était son cadet de deux ans. Ils n'aimaient pas lire. Elle connaissait mes activités et cette révélation honteuse lui coûta beaucoup. Elle voulut se justifier. Les écrans avaient un tel pouvoir. Nouveau soupir. Si elle avait su. Elle n'aurait jamais acheté cette console de jeux. Heureusement, le foot les faisait sortir au grand air. Enfin, à hauteur d'une heure par jour dorénavant. Ce n'était pas le confinement qui allait l'aider à décoller ses fils des images virtuelles. Je compatis avec sincérité, et pour donner l'impression de m'intéresser à ses problèmes de mère de famille aux antipodes des miens, je lui réassurai que je continuerais à lui imprimer les devoirs de ses enfants. Nouveau soupir terminé dans un petit rire gêné. Je sentis son abattement et son découragement. Comment ses fils allaient-ils s'en sortir sans école. Elle peinait à les mettre au travail. Ils avaient toujours besoin qu'on soit derrière eux. L'absence de père ne facilitait pas les choses, mais bon. C'était quand même

mieux ainsi. Un silence lourd de sous-entendus s'installa. Je n'osai pas la questionner et elle comprit qu'elle en avait trop dit. Trop ou pas assez. Elle baissa les yeux sur ses mains toujours accrochées à sa jupe. Elle lâcha alors cette phrase : « Il vaut parfois mieux être seule. » Puis, comme si cette pensée en appelait une autre, elle ajouta : « Pour certaines femmes, le confinement, c'est la double peine. » L'espace d'un instant, je pus voir, comme dans un flash-back fantastique, d'autres ombres autour de ses yeux. Mais celles-ci tiraient davantage sur le bleu-violacé que sur le brun. Elle ne se confierait pas davantage mais je pouvais deviner ce qu'elle payait par sa solitude. Je me sentis soudain comme une gamine capricieuse, centrée sur moi-même, et j'eus honte de mon égoïsme. Je me sentais vide au fond du cœur mais j'avais les mains pleines de mots. Les mots de mes livres. Je décidai de les offrir. Pablo et Manuel étaient peut-être comme des enfants trop jeunes, incapables de mâcher seuls des aliments trop solides. Mon audace me surprit quand je m'entendis proposer à ma voisine de faire la lecture à ses fils. Elle me regarda, stupéfaite. Je lui montrai le roman de Jules Verne que j'avais toujours dans les mains. « Je peux le faire ici si vous voulez. » Elle craignait de m'importuner. Je la rassurai immédiatement. La lecture, c'était mon métier, ma passion. Ça me faisait plaisir, vraiment ! Son visage s'illumina. Elle craignait cependant que ses deux petits gars ne soient pas très motivés, mais comme c'était l'heure du goûter, elle sortit d'un sac en tissu une boîte de biscuits au chocolat. Elle espérait les amadouer pour les ramener vers elle et pour les faire se tenir tranquilles pendant cette expérience inattendue.

En les regardant de plus près, je pus constater que les deux petits Sanchez étaient bien deux individus distincts. Je les avais toujours confondus dans leur énergie et leurs tignasses brunes en pétard. Pablo, le plus âgé, avait les traits fins de sa mère et déjà son regard méfiant toujours sur le qui-vive. Son corps était nerveux, tout en muscles et en tensions. Je m'étonnai même de le voir réussir à s'asseoir auprès de sa mère. Manuel avait encore un visage poupin et des yeux bleus venus d'ailleurs. Il portait sur lui l'origine du père absent. Leur mère les tint près d'elle. Ils avaient encore l'âge où l'on tolère les caresses maternelles. Elle veillait à ce qu'ils ne dépassent pas trop les franges du châle sur lequel ils se tenaient serrés tous les trois, et je l'entendis murmurer discrètement des mots comme « distanciation », « attention », « pas trop prêt ». Ils mangeaient de bon appétit, faisant exploser leurs biscuits en myriade de miettes qui retombaient joyeusement sur la jupe de leur mère. Cette dernière voulut créer le lien et elle leur rappela que grâce à moi ils avaient la chance de pouvoir faire leurs devoirs.

L'intervention n'était pas la plus amène pour susciter chez eux de la sympathie à mon égard. Je décidai de prendre les choses en mains. Je leur demandai s'ils s'entendaient bien entre frères. Ils se mirent à rire et des bouts de biscuits furent projetés de toutes parts, dépassant de loin la limite réglementaire. Ils se poussèrent l'un l'autre en faisant tanguer leur mère qui tâchait de les maintenir en place. Je ris avec eux et leur demandai des détails. Avaient-ils l'habitude de se disputer, l'aîné prenait-il soin du plus jeune, le protégeait-il parfois ? Ils se calmèrent et dans leurs regards pétillants, je lus les affres de la rivalité et les joies du partage, une fraternité complice et complexe à la fois. De celles que je n'avais pas connues. Je me lançai : « Dans les livres, il y a de belles histoires de frères. » Je retirai le post-it de la couverture que je leur tendis comme je l'aurais fait d'un gâteau. Ils se blottirent un peu plus contre leur mère dans un petit mouvement de recul. Un petit mensonge m'aiderait sûrement à endormir leur méfiance. Je leur expliquai que dans mon métier je devais faire des enquêtes auprès de la jeunesse avant de choisir les livres à vendre. Comme je ne pouvais plus aller travailler, ils pouvaient m'aider en me donnant leur avis. Maria-Dolorès, qui s'était tue jusque-là, intervint. Mademoiselle d'Artès avait la gentillesse de les aider, ce serait juste de lui rendre service à leur tour. Ils haussèrent légèrement les épaules mais ne refusèrent pas. Manuel avait commencé à coloniser la cuisse de sa mère et sa tête reposait sur son épaule. Je m'étonnai de ce geste enfantin que je n'imaginai pas chez ce bambin turbulent. Il entortillait les franges du châle dans un geste machinal et comme l'aîné me regardait tranquillement avec ses yeux graves, je commençai tout simplement ma lecture sans me poser plus de questions.

Le roman de Jules Verne nous plongeait, dès les premières lignes, dans la tourmente d'une tempête. Ma voix, d'abord hésitante, s'affirma au bout de quelques phrases. Portée par le rythme des phrases, j'oubliai, en quelques instants, que j'avais un auditoire. L'auteur dialoguait avec ses lecteurs imaginaires : « *Mais il n'y avait donc que des enfants à bord de ce schooner, emporté par l'ouragan ? – Oui, rien que des enfants ! – Et combien étaient-ils à bord ? – Quinze, en comptant Gordon, Briant, Doniphan et le mousse. – Dans quelles circonstances s'étaient-ils embarqués ? – On le saura bientôt* »⁹, j'étais happée par l'intrigue. Je me régalaï des mots que j'offrais à ces deux gosses, et contre toute attente, ils m'écoutaient. J'aurais parié qu'ils méconnaissaient le lexique nautique que la version abrégée n'avait pas totalement expurgé, mais l'intrigue et le suspense étaient tels, que Pablo et

⁹ *Deux ans de vacances*, Jules Verne, Texte abrégé, Le Livre de Poche Jeunesse.

Manuel ne semblèrent pas s'en embarrasser. Au moment où Briant nageait vers le rivage pour fixer le câble qui devait permettre aux enfants d'atteindre la terre ferme, la tension était à son comble. Jacques, le petit frère, était terrifié et tentait de le retenir tandis que son aîné, tout à son courage et à sa générosité, le rassurait avant de se jeter à l'eau. Je relevai les yeux et vis mes deux auditeurs suspendus à ma voix, le regard effrayé. J'hésitai à m'arrêter là, sur les efforts de Briant et les tourbillons qui l'entraînaient à la dérive. J'eus pitié d'eux et finis le chapitre, au moment où le jeune garçon, sauvé par ses compagnons, regagnait le yacht qui enfin, contre toute attente, s'échouait sur le banc de sable hospitalier. Le silence qui suivit ma lecture fut rompu par un « C'est trop bien ! Et après ? » Je refermai le livre d'un coup sec, et avec un petit sourire je répondis : « La suite au prochain épisode ! » Et je le rangeai résolument sur mes genoux sous son compagnon de papier pour le dissimuler à leur vue. Hors de question que je leur laisse le livre cette fois-ci. Ils attendraient une prochaine rencontre s'ils voulaient la suite. La frustration n'était pas encore trop forte. Ils patienteraient facilement jusqu'au prochain repas ; le foot et la télé les feraient tenir sans problème, je ne me faisais pas trop d'illusion. Maria-Dolorès souriait avec reconnaissance. Nous ne fixâmes pas de prochain rendez-vous mais nous nous entendîmes sur le fait que le confinement nous offrirait bien d'autres goûters littéraires improvisés. En relevant les yeux sur la façade, une fois encore, je pus constater que deux chaises étaient maintenant apparues près de la petite table ronde. Décidément, Hermès étaient donc aussi un magicien ?

Chapitre 14

Le joli petit paquet que je reçus en début de semaine me mit en joie. Ce n'était pas mon anniversaire – je suis une fille de l'hiver – mais en reconnaissant l'écriture de ma mère, une douce chaleur m'envahit. Les boucles de ses lettres avaient la même puissance évocatrice qu'un parfum. Les mots de ma mère. Cartes d'anniversaire, cartes postales de vacances, mots d'école, signatures sur le carnet de notes, mots d'excuse sur le cahier de liaison, petits conseils de dernière minute, listes de courses, listes des affaires pour remplir les valises, confidences et petits rappels à l'ordre, grandes déclarations d'amour maternel... Les retrouver écrits sur la grosse enveloppe à bulles au ventre rebondi me ramena dans un univers familial et rassurant. Son affection avait coulé dans les lettres qui formaient mon prénom, ce prénom qu'elle avait choisi comme une bénédiction phonétique prémonitoire. J'ai longtemps cru, lorsque j'étais enfant, que le passé simple du verbe « lire » se conjugait « je lisa » tant la lecture était une part essentielle de ma vie.

Je retournai le paquet, le soupesai. J'ignorai totalement ce qu'il pouvait contenir. Je déchirai vivement la bande qui maintenait l'enveloppe fermée et dissimulait la surprise inattendue. Un sac plastique apparut. Je fus séduite pas le mélange de couleurs qui apparaissait en transparence. Des tonalités de rose et de noir se superposaient dans un feuilletage glamour qui pouvaient faire penser à de la lingerie. Avec un enthousiasme enfantin, j'ouvris brusquement le petit sachet qui se révéla en fait être un sac congélation qui mit fin tout de suite à l'idée que je recevais un cadeau féminin et sexy. Le mélange de couleurs se dissocia d'un coup et tomba en deux morceaux distincts sur mes genoux. L'un était rose bonbon piqué de petites étoiles blanches, l'autre était complètement noir, d'un noir opaque, sans nuance, implacable. À chaque bout, comme les deux anses d'un panier, des élastiques noirs et blancs avaient été fixés. Je saisis les offrandes, une dans chaque main, dépitée. Ma mère avait du talent, c'était indéniable. Quel soin elle avait pris pour choisir les élastiques assortis aux tissus ! Aucune faute de goût. Elle avait réussi à faire passer pour des accessoires de mode les deux masques qu'on appelait déjà « masques grand public » pour les distinguer des masques médicaux réservés aux professionnels de santé. Le matin même, comme par une troublante coïncidence, j'avais entendu à la radio le nouveau décret de réquisition des masques pour en assurer l'accès prioritaire aux personnels soignants. Ceux-là, on ne viendrait

pas me les réclamer. Seuls les FFP2, FFP3 et autres chiffres complètement mystérieux étaient concernés. J'en avais fait le compte mentalement, plus d'une dizaine en tout, que l'on traquait dans toutes les officines et tous les hôpitaux, et que la population essaierait de se procurer, sous le manteau et sur Internet, en passant des commandes en toute innocence et en tout aveuglement sur des sites chinois. Ironie du sort qui aurait fait pâlir d'envie les grands tragédiens grecs. Le décret ne mentionnait donc pas le masque RB étoilé (comprendre Rose Barbie pour grande fille immature) ni même le NGDR (Noir de Geai en Dernier Recours). J'étais tranquille, je pouvais sortir couverte et en toute légalité. Je repris l'enveloppe et en sondai le fond, espérant y trouver autre chose, un petit mot me disant « Je t'ai bien eue ! Poisson d'avril ! » Mais on n'était que le 23 mars, et ma mère avait passé l'âge de faire des blagues potaches, surtout à sa fille. Un petit carton fit tout de même son apparition, comme par magie. Il était coincé au fond, un des coins fiché dans une bulle qui avait dû se percer. Je l'en sortis difficilement en déchirant le plastique et même un bout du papier. Je jetai au sol les restes de l'enveloppe qui venait de faire les frais de mon agacement et lus les quelques lignes, affligeantes de conseils et d'explications terre-à-terre. « Ma Chérie, j'espère que les couleurs te plairont. J'ai choisi deux teintes qui pourront aller avec tout, connaissant ta garde-robe. Le tissu est neuf. Pense à les laver régulièrement et surtout à les repasser pour bien les désinfecter. Tu devrais être tranquille pour un moment. Je t'aime fort ma Puce, prends soin de toi. Maman. »

On en était là. On s'aimait, on se masquait. Les bâillons étaient beaux, mais c'étaient tout de même des bâillons. Je fis des essayages devant mon miroir. Le rose était fort charmant au demeurant, mais incongru tant sa couleur allait à l'encontre de sa fonction. Je respirais difficilement et j'avais chaud. J'essayai le deuxième. Le tissu noir qui me barrait le nez et la bouche prenait des airs de niqab iranien. J'allais devoir accentuer le maquillage autour de mes yeux. À moi le smoky eyes charbonneux ! Dommage qu'il faille le dissimuler derrière... mes lunettes ! Je craignis que le glamour du rose et le mystérieux du noir ne soient amoindries par les verres que je posai sur mon nez. Je me regardai à nouveau dans le miroir. Le verdict était sans appel ; je ne voyais plus rien. Une buée avait totalement recouvert mes carreaux. Comment diable faisaient les médecins myopes ? Car enfin, il devait bien y en avoir ! Je tâchai de comprendre. Comment se débarrasser de cet air chaud qui ne parvenait plus à sortir de ma bouche et qui tâchait de se libérer par le haut du masque ? Je fis plusieurs tentatives en

réajustant le masque à différents niveaux. Je finis par le coincer sous mes lunettes, dissimulant davantage mon visage. C'était affligeant. On n'avait pas trouvé mieux pour nous forcer à rester chez nous. On s'avancait progressivement vers le confinement volontaire avec un tel accoutrement.

Mon téléphone me sauva de mon abattement. Alors que j'envoyais un message rapide à ma mère pour la remercier de son « envoi » que je me refusais d'appeler « cadeau », je décidai de faire rire Marie. Elle en avait bien besoin. J'ignorais où elle en était avec le beau David, mais son silence n'était pas bon signe. Je fis deux selfies, un avec chaque masque et les légendai ainsi : « Version Barbie » et « Version Tchador ». Je n'attendis pas longtemps sa réaction. Elle éclata de rire à coup de points d'exclamation et me réclama la « Version sexy ». J'allai immédiatement dans mon tiroir à lingerie, pris une culotte en dentelle et me l'accrochai sur le visage avant de lui envoyer un nouveau cliché. Elle préférait ce modèle, même si le tissu ajouré manquait sérieusement d'efficacité pour limiter la propagation du virus. Elle me conseillait enfin de sortir plus souvent mes dessous qui méritaient d'être vus ! Comme je n'avais aucun rendez-vous galant prévu ce jour-là et que je n'avais pas l'intention de lancer un nouveau style de masque, je remballai mes dentelles et me remis au travail.

L'Arche aux livres devait voir le jour cette semaine-là. Monsieur Soral avait validé tous mes choix et trépignait d'impatience. Il n'était pas question de rater le coche. Il ne fallait pas que nos clients habituels ne se rabattent sur les GAFAs du Net. Lucette avait bouclé la liste de diffusion et me l'avait enfin envoyée. J'avais mis en ligne la page Facebook et publié l'information sur le site de la Librairie du Centre. Je pouvais donc maintenant envoyer un mail à l'ensemble de nos clients. Au moment où je cliquai sur la case « envoyer » je soupirai d'aise, satisfaite du travail accompli et déjà excitée à l'idée des retours. J'espérais bien sûr des commandes pour assurer le lien et aussi quelques rentrées d'argent, mais j'attendais aussi avec impatience les réactions et les commentaires. *L'Arche aux livres* serait un lieu de rencontres et la page Facebook permettrait aux participants d'échanger sur leurs lectures. Je fermai toutes les applications en me promettant de n'y jeter un œil que le lendemain, espérant que ma pêche serait bonne. Qui sait si les échanges entre lecteurs n'allaient pas créer des liens ? Ferais-je mieux qu'*Expert Union* ? Mince ! J'avais complètement oublié Fabien... Je quittai mon bureau pour fuir cette pensée et je me dirigeai vers mon balcon. Mon esprit était ailleurs. Un étage plus haut. Je ne pensai qu'au prochain samedi. Que m'importait que Marc

n'ait jamais complété de profil. Il était bien vivant, il respirait entre mes murs, et même si un étage et deux balcons nous séparaient, je pouvais sentir son odeur, entendre le timbre de sa voix, me repaître de son sourire. Aimait-il la lecture ? Je l'ignorais totalement. Ses connaissances cinématographiques étaient-elles à la hauteur des miennes ? Cela m'était totalement égal. Pourvu qu'il me sourit et continue de me livrer des produits de la terre.

Je fis face à mon écran, bien décidée à faire mes adieux aux Experts de l'Union... À peine une semaine et trois ruptures, j'avais fait fort cette fois-ci ! Je n'allais pas continuer à perdre ainsi mon temps. Certes, j'avais du temps mais avais-je envie de le dépenser ainsi ? Fabien m'avait écrit. Je ne pus m'empêcher de lire son message. Il s'emblait s'intéresser à mes lectures, m'ayant à nouveau fait part de son goût pour la science-fiction. Il venait de relire intégralement la trilogie *Hunger Games*¹⁰. J'hésitai à lui faire part de la librairie et de *L'Arche aux livres*... Je retrouvai les appréhensions qui m'avaient empêchée d'en parler à Loïc. Je trouvai un subterfuge. Je mentionnai la Librairie du Centre comme un lieu que j'avais l'habitude de fréquenter et lui glissai, l'air de rien, un lien pour notre nouvelle page Facebook. Je lui fis part, en mentant un peu, du rayon science-fiction de la boutique « très bien achalandé ». Mon message prenait des airs de spot publicitaire et je me surpris à espérer, non pas un rendez-vous galant, mais une commande qui aurait rempli un peu les caisses de mon patron. J'avais honte mais après tout, j'étais honnête. Je n'avais jamais entretenu le moindre espoir dans mes messages. Comme ses références littéraires me titillaient un peu, je ne pus m'empêcher de rebondir à l'évocation de roman de Suzanne Collins que j'avais lu également, puisque c'était mon métier. Celui-ci ne parlait pas d'épidémie au-moins. La terreur y était malgré tout omniprésente, l'oppression, le spectacle de la peur et de la mort, la tyrannie, du pain et des jeux pour contenir et maîtriser les foules, et bien sûr, tout cela projeté sur des écrans gigantesques pour mieux marquer les esprits. Je repensai au flot d'images que je fuyais chaque soir sur ma télé. Des images d'apocalypse qui hantaient nos esprits et nous maintenaient dans nos murs mieux qu'une quelconque présence policière. Qui sait si David lui-même n'hésiterait pas bientôt à braver, sinon l'autorité, du moins la peur du virus qui avançait masqué plus que nous tous, pour rejoindre sa belle amante ? Fabien s'évadait-il seulement dans ses lectures futuristes ou y lisait-il une image de notre pauvre monde comme devrait le faire toute bonne œuvre de science-fiction ? Rien dans ses mots ne traduisait une

¹⁰ Romans de science-fiction de Suzanne Collins.

quelconque analyse, et j'en vins à me dire qu'il ne lisait vraiment pas plus loin que le bout de son nez. Se souvenait-il, par exemple, que dans cette dystopie mettant en scène un état totalitaire, on coupait la langue des dissidents que l'on voulait faire taire, et que l'adaptation cinématographique du roman avait choisi de représenter ces parias de la société masqués de tissus barrant leur visage ?

Le rapprochement que je venais de faire malgré moi me fit rougir. Comment pouvais-je assimiler un objet destiné à protéger la vie des gens à une représentation de l'oppression ultime ? Je gardai pour moi ces impressions politiquement incorrectes. Pour faire taire en moi toute tentation de révolte criminelle, je décidai de me conformer aux nouvelles prescriptions du moment. Si on encourageait les gens à faire leurs propres masques, et si un décret les réquisitionnait, c'était qu'ils avaient une utilité, non ? De quel droit faisais-je la fine bouche ? Ma mère y croyait, elle. Elle espérait sans doute secrètement que cet objet dérisoire, taillé dans des tissus à fleurs, lui permettrait d'aller voir sa mère qui se languissait de présence humaine dans sa maison de retraite. Je choisis donc d'en tester un pour ma sortie boulangerie du jour. J'avais très envie de provoquer le sourire de Madame Michel et de frôler le dos velouté de Gustave. Ces petites joies méritaient bien un petit sacrifice.

Je choisis le noir. J'avais perdu la joie de mes essayages du matin. La journée avait amorcé sa courbe habituelle qui me faisait glisser de la légèreté à la morosité. Le soleil avait beau faire, chaque matin, pour nous faire croire que la vie était belle et insouciante, on pouvait toujours compter sur les oiseaux de malheurs et autres Cassandres qui sévissaient dans les médias pour nous rappeler que la situation était terrible. En dépit de toute ma bonne volonté, je ne parvins pas à faire de cette sortie une fête. Je choisis de ne pas me masquer avant d'atteindre la rue de la boulangerie. Je ne parvenais pas à m'y résigner, d'autant plus que je n'avais pas encore résolu le problème des lunettes... Soit je les retirais soit je les mettais... dans les deux cas je risquais de me casser la figure. Le ridicule ne tuait pas autant que le virus, mais j'avais encore mon amour propre. J'attendrais la dernière minute. Et puis, qui sait si Hermès ne croiserait pas mon chemin ? Pour rien au monde je n'aurais voulu qu'il me voie ainsi.

La boulangerie apparut plus vite que je ne l'aurais souhaité. Plusieurs personnes faisaient déjà la queue dehors. Je me vêtis de mon nouvel accessoire, le glissai comme je pus sous mes lunettes et priai pour que le son de ma voix parvienne à se faire entendre. Je n'avais pas encore testé ma parole, seule chez moi, et j'ignorais totalement si le tissu chaudement matelassé

l'autoriserait à s'échapper. Je fus fixée assez vite ; je dus répéter trois fois ma demande. La première me surprit moi-même tant le son que j'émis était étouffé. La deuxième tenta vainement de se faire entendre. La troisième fut enfin fructueuse mais je dus presque crier et je me sentis agressée par ma propre voix que je ne reconnus pas. L'énergie que j'avais déployée avait fait exploser la buée qui envahit mes lunettes et je payai quasiment à l'aveugle.

Mon effort fut récompensé. Au moment où je franchissais le seuil de l'immeuble, Gustave accourait vers moi et se faufilait entre mes jambes en douces arabesques avant de revenir vers sa maîtresse. Cette dernière s'illumina en découvrant sa livraison que je lui tendis selon nos nouvelles habitudes, bras bien tendus et main soigneusement posée sur le bout de papier qui enveloppait le pain ainsi protégé de toute chair humaine un peu douteuse. J'avais toujours mon masque à la main ; je l'avais retiré dès que j'étais sortie de la boulangerie. Je le brandis sous ses yeux avec un grand sourire. J'allais pouvoir faire mes courses en toute sécurité maintenant ! Je prévoyais une sortie supermarché d'ici la fin de semaine. Elle pouvait me faire une petite liste quand elle voulait. Elle s'accrochait à sa baguette avec une joie enfantine. Elle admira mon masque et me demanda comment je me l'étais procuré. Je lui promis de demander à ma mère de m'en envoyer d'autres si elle était intéressée. Elle se confondit en remerciements, mais elle reculait un peu plus, au point qu'elle se retrouva dans son appartement avant même que je ne m'en rende compte. Elle me souhaita une bonne fin de journée. Je fus un peu frustrée. J'aurais aimé profiter davantage de sa présence. Madame Michel s'était-elle refroidie depuis l'épisode de la barquette de fraises ?

Le soir-même, je pris le temps d'appeler ma mère pour lui annoncer ma première sortie masquée et pour prendre des nouvelles de Mamie Mine. Rien dans le ton de sa voix ne me révélait la situation aux Rosiers. Mamie Mine allait bien. Non, on ne pouvait pas aller la voir, même avec un masque... « C'était bien la peine » songeai-je. J'insistai, tant mon dernier appel téléphonique m'avait inquiétée. Non, vraiment, tout allait bien. Fidèle à elle-même, *sa santé était bonne*. Les mots de ma mère ne m'alertèrent pas et pourtant, quand j'y resongerais plus tard, je réaliserais qu'ils auraient dû m'inquiéter plus que n'importe quel diagnostic médical.

Le lendemain matin, je pris connaissance des premières commandes. La Librairie du Centre revivait et la page Facebook comptait déjà cent-vingt-trois amis ! C'était inespéré. Les liens de chacun avaient multiplié les contacts comme une contagion vertueuse qui faisait un pied-de-nez à la course folle du virus. Les gens oubliaient la maladie et se tournaient vers la lecture.

Ce constat me mit en joie. Un certain Fabien s'était inscrit. J'ignorais s'il s'agissait du « mien » mais j'étais satisfaite de ce que j'avais créé. J'étais visiblement plus douée pour mes activités professionnelles que pour mes affaires de cœur. Je renonçai à me reconnecter sur *Expert Union*. Je n'avais pas le courage de clôturer tout de suite mon compte. Je m'en voulais de ma poltronnerie numérique. D'autres auraient eu moins de scrupules. C'était pourtant si simple. En quelques clics j'aurais été débarrassée de ma culpabilité. Je ne le fis pas.

Chapitre 15

Vendredi 27 mars 2020. La nouvelle nous était tombée dessus sans prévenir, comme tous les coups du destin, aveugles et sans logique. Elle ne fit qu'attiser notre peur, nous plongeant un peu plus dans l'inconnu. Les médecins en perdaient leur latin et se contredisaient en conjectures toutes plus incertaines les unes que les autres, car qui peut savoir, en définitive, ce qui conduit l'homme au trépas ? Elle était jeune, elle était en bonne santé. Et elle était morte, défiant toutes les statistiques. Julie, seize ans. Elle aimait la musique et la danse, elle était belle et pétillante. Quand je vis sa photo sur Internet je la rapprochai immédiatement de la jolie joggeuse qui avait encore illuminé mes petits matins durant toute cette deuxième semaine du confinement. Elle avait seulement une toux. Les deux tests qu'elle avait passés n'avaient même pas identifié le virus. Les experts s'accordèrent juste pour parler d'un « cas exceptionnel ». Il y a des fois où l'on se passerait bien d'être exceptionnel. Pauvre Julie. Pauvres parents. Pauvres de nous. Nous ne savions plus à quel saint nous vouer. Il fallait donc non seulement avoir peur de tout le monde mais aussi pour tout le monde. Comment rendre la vie supportable sous cette menace perpétuelle ?

Je perdis tout l'enthousiasme que l'aventure de *L'Arche aux Livres* m'avait insufflée. La semaine avait pourtant été bonne de ce côté-là. En quatre jours, Monsieur Soral avait enregistré dix commandes. Ça ne compensait pas les ventes d'une semaine normale à la boutique bien sûr, mais nous espérions que les demandes iraient en augmentant. Mon patron tenait à s'occuper lui-même des démarches matérielles. J'avais essayé de l'en dissuader en avançant, avec autant de tact que possible, mon âge qui devait logiquement me protéger davantage. Je n'en étais plus très sûre dorénavant. Mais il avait toujours refusé. Il sortait donc régulièrement à la librairie et à la Poste. Je l'enviais un peu, moi dont les seules sorties m'avaient permis trois allers-retours à la boulangerie, qui mises bout-à-bout ne remplissaient même pas l'heure quotidienne autorisée, et une expédition supermarché masquée en rose Barbie. Je m'étais payé le luxe de me tromper de route pour le retour, m'octroyant ainsi dix minutes supplémentaires dans ma voiture. Je ne pus guère faire mieux. Les embouteillages avaient clairement déserté la ville. Et personne ne m'avait aidé à monter mes courses cette fois-ci.

La semaine avait traîné en longueur. J'avais suivi d'un œil attentif notre nouvelle page Facebook et j'avais continué à alimenter le site par mes diverses lectures, mais là aussi, la virtualité avait ses limites. Le contact avec les clients me manquait, et ma relecture de certaines œuvres classiques que je voulais remettre au goût du jour avait fini par plomber doucement mon moral. J'en vins à me demander si Charles Baudelaire et Victor Hugo étaient les plus adaptés pour fuir la déprime ambiante. Le risque était grand de se laisser séduire par la beauté des mots, cette beauté qui rendait presque supportables la mort et la souffrance... N'aurait-il pas été plus judicieux de se jeter sur de la littérature de gare, des polars aux grosses ficelles prévisibles, des romances à l'eau de rose sirupeux ou des romans philosophiques grand public (comme mes masques tissu) toujours prompts à donner des conseils de vie et à délivrer un optimisme facile ? Mais je ne pus m'y résigner, j'avais trop besoin de sentiments vrais. Dououreux certes, mais vrais. Je me laissai donc gagner par le spleen de Charles après avoir abandonné le christianisme exacerbé de Victor et je me replongeai avec délectation dans la vie morose d'Emma Bovary qui avait expérimenté bien avant nous le confinement. Pour une femme du 19^e siècle, il n'y avait pas que la campagne normande qui pouvait représenter une prison. Absence de libertés, de désirs, d'indépendance, contraintes sociales et religieuses, la vie elle-même, toute entière, était bornée, et la pauvre Emma ne s'y était pas trompée. La mort seule l'avait sortie de son désespoir.

Les différentes notifications de mon téléphone ne parvenaient plus à me faire rire. Ils s'étaient pourtant démenés mes compagnons d'infortune, pour me dénicher les vidéos les plus désopilantes du Net. Marie elle-même s'y était mise. Une nouvelle vague de bonheur la submergeait en attendant le prochain vague à l'âme ; son beau David lui avait fait don d'une nouvelle amende de 135 euros. L'actualité aurait fini de m'anéantir sans la perspective du rendez-vous sur mon balcon. La veille au soir, je fis le point sur mon garde-manger. Plus une fraise ni une pomme à l'horizon, pas l'ombre d'une courgette, aucune trace de salade dans le bac à légumes. Je m'étais refusé d'acheter le moindre produit frais au supermarché. Je profitai de cette pénurie pour m'offrir le plaisir d'un SMS à mon divin voisin. « Bonjour Marc. Je suis en manque ! Plus une vitamine dans mon frigo. Vous serait-il possible d'envisager une petite livraison d'ici demain. Comme d'habitude pour le contenu, ou à votre convenance en fonction de vos récoltes du moment. Pour demain, 20 heures ? Je peux apporter quelque chose ? » Je ne savais ce qui était le plus incongru dans mon message, le ton familier que j'employais pour

m'adresser à lui ou l'allusion au dîner du lendemain comme si le cours de nos vies n'avait pas changé. Il y avait quelque chose de surréaliste à envisager un rendez-vous sur deux balcons différents, mais j'avais été séduite par l'inattendu de la proposition et je me prêtais au jeu. Faire comme avant, ça avait du bon, même si je savais pertinemment que rien ne pouvait ressembler à ce que nous avions déjà connu.

Sa réponse me cueillit plus vite que je ne le pensais, au moment où j'allais me coucher. Il m'avait déjà habituée à ses longues absences. La vie qu'il menait à l'extérieur était un mystère pour moi et je ne faisais qu'espérer ses réponses et ses regards. Son SMS m'ôta totalement le sommeil. « Bonsoir Lisa, désolé de vous importuner si tard, dans votre lit peut-être ? Pour demain, c'est moi qui invite. Venez juste avec votre sourire et le soleil de votre jolie robe jaune. » Je restai stupéfaite. Son ton direct, ses allusions qui n'en étaient pas tant elles étaient explicites, me déstabilisèrent. J'étais troublée. Je relus plusieurs fois le message. J'aurais pu vider ma batterie à ce compte-là. Mon sourire, et ma jolie robe jaune... Je ne l'avais jamais portée les rares fois où nous nous étions croisés. La seule fois où je l'avais sortie du placard, c'était le jour où j'avais fait la lecture aux petits Sanchez. En avait-il profité pour me contempler en secret ?

Je remis donc ma robe couleur soleil et m'assurai que les rayons de la jupe étaient suffisamment évasés autour de ma taille. Fort heureusement, cette coupe me seyait plutôt bien. On ne devinait pas trop la rondeur des hanches dissimulées sous les plis nombreux et ma taille apparaissait plus mince sous mon généreux décolleté. Peut-être trop généreux d'ailleurs. Je me fis la réflexion qu'en sa qualité de voisin du dessus, Marc bénéficierait d'un angle de vue qui justifierait totalement l'expression « avoir du monde au balcon ». La journée m'avait semblée interminable. Je l'avais meublée comme j'avais pu, à coup de messages divers et variés, un coup de téléphone à ma mère, qui s'était étonnée de mon air guilleret alors que je m'apprêtais à passer le deuxième weekend consécutif sans aller le voir, à Marie, qui savourait encore la dernière escapade de son amant hors-la-loi et qui lui avait à nouveau parlé divorce, une baguette de pain pour Madame Michel qui n'en avait pas besoin puisqu'il lui en restait de la veille, un colloque silencieux avec Alphonse et Gustave au bas des escaliers, un brin de causette avec Maria-Dolorès et des regards curieux de Pablo et Manuel qui semblèrent déçus que je ne sois pas descendue avec mon livre. Cette fois-ci, à leur demande, nous prîmes un véritable rendez-vous, eux et moi. Pour le lendemain, dans le parc, pour un goûter-lecture.

Cette petite victoire finit de me mettre en joie. Il était déjà 18 heures. Il me restait deux heures pour me préparer.

J'ai toujours aimé les surprises et la magie des moments précieux. Lorsque j'étais enfants, mes parents avaient pris l'habitude de nous faire veiller les soirs de Noël. J'eus le droit à tout le folklore catholique, de la messe de minuit au petit Jésus placé dans la crèche à minuit tapante. Dans un syncrétisme étonnant, et que je ne me suis jamais expliqué, mes parents avait associé à ces traditions toutes les féeries et les fantaisies païennes qui auréolent ce jour particulier de l'année. Nous fêtions donc l'hiver dans son blanc manteau et déjà la perspective du renouveau. Le Père Noël se confondait dans mon esprit avec le Bon Dieu, un grand monsieur en manteau rouge et les esprits malicieux de la forêt. C'était un joyeux bazar dans ma tête d'enfant déjà prompt à me nourrir de toutes les histoires, et la magie de cette nuit dépassait de loin les premiers émois religieux ou une fête commerciale à la gloire de l'enfance. À minuit moins une, je m'attendais à tout, les esprits de tous les Noëls passés, présents et futurs du Conte de Charles Dickens¹¹ auraient pu envahir ma maison, tous les animaux de la forêt auraient pu s'assembler autour de mon sapin pour me chanter d'improbables cantiques, le Père Noël en personne aurait pu surgir de la cheminée, jovial et bedonnant comme sorti tout droit d'une publicité vintage de Coca Cola. Jamais je n'ai tenté de fouiller les placards de mes parents pour y découvrir, avant l'heure, le contenu de mes cadeaux, et ce, même lorsque je n'avais plus l'âge de croire au Père Noël. La magie opérait toujours et j'avais déjà compris que le désir et l'attente étaient les conditions indispensables au plus grand des plaisirs. Ce soir-là, tandis que je tâchais de soigner mon brushing en boucles douces et vaporeuses, je savourais l'attente de la surprise, une surprise inattendue, improbable et mystérieuse.

Nous devions passer à l'heure d'été cette nuit-là. Mais ce samedi-là, l'ancienne heure nous plongeait encore, dès 20 heures dans une semi-obscurité. Quand j'ouvris ma porte-fenêtre, j'étais aussi émue qu'une comédienne un soir de première. Le grincement même du cadre de l'huissierie me fit frémir par son caractère solennel. Je sortis timidement, un peu gênée de m'être autant apprêtée, révélant ouvertement la nature de ce que l'on pouvait bien appeler « premier rendez-vous ». Je levai la tête, et la première chose que je vis fut une lumière. Marc

¹¹ *Cantique de Noël* : conte de Charles Dickens dans lequel le vieux Scrooge est visité par trois esprits : l'esprit de Noëls passés, l'esprit de Noëls présents et l'esprit des Noëls futurs, qui lui ouvrent les yeux sur sa méchanceté et son avarice à l'origine de sa vie désastreuse.

avait déposé des bougies sur sa petite table qu'il avait même habillée d'une nappe blanche immaculée, comme au restaurant. Ma table de bistrot était pitoyable en comparaison. J'en eus presque honte. Car enfin, je n'allais pas escalader la façade pour le rejoindre, et j'allais bien devoir manger à ma propre table. J'avais pris tant de temps à m'apprêter, que j'avais totalement négligé le reste. Je n'eus pas le temps de faire demi-tour pour rectifier le tir. Hermès apparaissait déjà du haut de son balcon, beau et lumineux. Il avait troqué sa salopette et ses jeans de travail couverts de terre pour une chemise orange soigneusement repassée et un bermuda d'un vert sombre, particulièrement ajusté. Il arborait un style hawaïen, un peu surfeur, mais un surfeur qui ne se prendrait pas au sérieux et qui dirait : « Eh ! Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas blond ! Et mon bronzage est le fruit du labeur, non de journées passées à la plage ! ». Ses cheveux bruns aux boucles naturelles brisaient totalement le caractère superficiel qu'aurait pu avoir un tel look et je regrettais qu'il soit trop loin pour que je puisse contempler le vert perçant de ses yeux. Je m'inclinai presque machinalement, dans une révérence que la corolle de ma robe accentua encore. De son côté, il inclina sa tête vers moi sans me quitter des yeux. Il se redressa et je vis qu'il tenait un immense panier dans sa main. Je ne pouvais pas voir ce qu'il contenait. Il le posa à ses pieds et me dit bonsoir avec une solennité où le rire pointait déjà. Nous étions comme deux enfants qui jouaient aux adultes.

Je le vis prendre la position que j'avais déjà pu observer lors de notre premier échange vertical et que j'affectionnerais si souvent : penché vers moi, les coudes appuyés sur la rambarde du balcon, son regard plongé dans le mien (et peut-être aussi un peu dans mon décolleté ce soir-là). « Comment allez-vous Lisa ? » Je ne savais que faire de mes mains. Je me sentais nue et démunie. Mais c'était bon, ce trouble. Je m'approchai à mon tour, au bord du vide, et tendis le cou vers lui, comme on se tend vers une source après une longue marche. J'avais retiré mes lunettes par coquetterie et je devais avoir le regard complètement flou. « Je vais bien, merci. » Il se redressa et me demanda si j'aimais les surprises. Sa demande me prit au dépourvu. Mais quelle question ! Bien sûr ! J'adorais ça ! « Fermez les yeux, souffla-t-il d'en haut, fermez les yeux et tendez vos bras vers moi. » J'obéis sans me poser de questions. Plongée sous le noir de mes paupières, le seul battement de mon cœur pour compter les interminables secondes, j'entendis un petit froissement, puis un souffle. Le silence suspendu s'acheva dans un impact frais et lourd dans mes bras. J'ouvris les yeux et découvris un énorme bouquet, tout humide encore, de jonquilles magnifiques, les premières de la saison, et de roses anciennes, blanches

et roses. Les tiges avaient été soigneusement coupées et enveloppées dans un papier mouillé. Il était absolument magnifique. « Je ne peux pas vous faire monter jusqu'à moi ; posez-le sur votre table pour la décorer. Je suis désolé, je ne pouvais pas vous envoyer les bougies ! » Nous éclatâmes de rire. Je m'exécutai et contemplai l'effet de toutes ces corolles sur ma nappe à carreaux rouges et blancs. L'ensemble était champêtre et se mariait délicatement avec ma robe dont la jupe semblait en reproduire les contours. Il avait du goût cet homme, pour avoir choisi son bouquet en fonction de ma tenue, à moins que ce ne fût le contraire.

Quand je me retournai vers lui, je le vis, une bouteille à la main, du blanc autant que je pouvais le voir de là où j'étais. « Un petit Tariquet, ça vous tente ? Vous aimez le moelleux ? Sinon, j'ai plus sec. » Il amorçait déjà un pas en arrière pour rentrer chez lui chercher une autre bouteille. Je ne voulais pas perdre la magie de cet instant, je ne voulais pas le voir disparaître. « Non ! » hurlai-je presque. « Non, du sucré, j'adore ! » J'aurais très bien pu lui crier « Non, restez, ne me laissez pas ! » Il s'immobilisa dans un mouvement presque comique, comme les enfants qui jouent à *Un, deux, trois, soleil*, et pour désamorcer la gêne qui me saisit à ce moment-là, il déclara : « À vos ordres mon capitaine ! » En quelque secondes, la bouteille fut débouchée. Le bruit du bouchon résonna dans la nuit et nous nous regardâmes, inquiets à l'idée que des voisins puissent nous entendre. Je vis son regard se figer, droit devant lui, et il me fit signe de me taire d'un doigt sur sa bouche. Je me retins de respirer. Notre obscur voisin allait-il nous faire l'affront de sortir sur son balcon ce soir-là, lui qui ne sortait jamais le nez de chez lui ? Nous restâmes quelques instants suspendus. Rien. Après avoir soufflé ensemble nous nous mîmes d'accord, instinctivement, pour parler à voix basse.

J'étais toujours intriguée. Comment Marc Gauthier le magicien allait-il pouvoir me faire parvenir un verre du haut de son balcon sans me blesser ou m'asperger de vin, ruinant ainsi le romantisme de cette soirée. La réponse ne tarda pas à venir. Je le vis sortir un verre à pied de son grand panier et le remplir. Il but une gorgée pour s'assurer de la qualité de son breuvage puis reposa son verre sur sa table. Il reboucha ensuite la bouteille... Allait-il me l'envoyer purement et simplement. Je craignis vraiment qu'il ne le fît tant cet homme semblait plein de surprises. Il reposa la bouteille dans le panier puis le souleva au-dessus de la rambarde. Je pus alors voir qu'une corde avait été nouée à l'anse. Il souleva l'ensemble et, très délicatement, il commença à faire descendre le panier vers moi en déroulant petit à petit la corde. Quand il se trouva à ma hauteur, se balançant doucement dans le vide, je pus

attraper la bouteille et le verre. Je me servis moi-même et reposai le tout dans le panier qui repartit aussitôt dans son oscillation légère. Nous nous retrouvâmes enfin face à face, enfin haut à bas si je puis m'exprimer ainsi, et il leva son verre vers moi. « À votre santé Lisa ! » Je levai mon verre à mon tour. « À la *nôtre* surtout ! » répondis-je sans le lâcher des yeux. Le vin était frais, légèrement sucré. Une seule gorgée m'avait déjà enivrée. Mon hôte s'exclama soudain : « Mince, j'ai oublié de vous dire de prendre des tomates cerises ! » Il sortait déjà un petit bol qui était resté au fond du panier. Il aurait pu me renvoyer l'ascenseur d'osier improvisé mais il jugea sans doute plus amusant de procéder autrement. Je devinai son air malicieux, même de loin. Il avait une idée derrière la tête. Je le vis faire sauter une tomate dans sa main, comme on l'aurait fait avant de gober une cacahuète. Il me fit signe de m'approcher et sans rien dire, il me jeta une tomate que je réussis par miracle à attraper. Sans lunettes et dans l'obscurité, il me fallait plus compter sur sa capacité à viser que sur ma dextérité à rattraper. Le jeu nous amusa follement pendant un moment. Je réussis à me faire un joli petit butin qui vint tenir compagnie à mon bouquet. Nous nous assîmes alors, chacun accoudé à nos tables respectives, sirotant notre vin et picorant nos tomates. J'avais envie d'en savoir davantage sur mon hôte, et cette fois-ci, c'est moi qui l'interrogeai sur ses activités. L'air de rien, je m'enquis également de sa situation personnelle et familiale. Il était célibataire, fils unique d'une famille d'agriculteurs. Après des études en agronomie, il avait choisi de reprendre l'exploitation de son père maintenant à la retraite, mais il l'avait modernisée en se spécialisant dans les produits bios. Il avait totalement abandonné la culture céréalière pour se concentrer sur la culture maraîchère. Il avait entrepris de rénover entièrement l'ancienne maison de ses parents qui vivaient dorénavant dans le sud de la France, et il avait emménagé dans notre immeuble en attendant la fin des travaux. Malheureusement, le confinement avait tout arrêté et comme plus aucun ouvrier ne pouvait venir, il essayait d'avancer les travaux quand son travail le lui permettait. Je comprenais enfin les invraisemblables horaires de mon voisin. Entre les récoltes, le conditionnement, la vente sur place, il ne touchait plus terre. Il se félicitait de sa situation, conscient que tout le monde n'avait pas sa chance. J'en profitai pour lui parler de Marie qui risquait purement et simplement de perdre son emploi. Quant à moi, j'étais tout aussi inquiète en dépit de la gentillesse et de la bonne volonté de mon patron. J'évoquai en quelques mots les nouveaux services de *L'Arche aux Livres*. Il parut intéressé. J'ignorai si c'était une ruse de séduction ou si le pouvoir de la lecture le touchait réellement. Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il aimait lire et il me demanda si c'était un piège de

ma part, un test. Je rougis comme une pivoine et me félicitai de l'obscurité qui devait dissimuler ma honte. Mais c'était sans compter sur son œil de lynx. Il me démasqua immédiatement et éclata de rire. Il me rassura. Oui, la lecture lui plaisait. Mais son travail ne lui offrait pas beaucoup de temps pour ce loisir, et il s'excusa de n'avoir gardé que de bons souvenirs scolaires. « J'avais une très jolie prof de français quand j'étais en classe de première. Vous lui ressemblez un peu d'ailleurs, surtout quand vous portez vos lunettes. » Ce n'était plus une pivoine mais une cocotte-minute prête à exploser qui se trouvait sous son balcon. Je fis le geste machinal de réajuster mes lunettes qui n'étaient pas sur mon nez et au comble de la gêne je répliquai : « Et vous vous souvenez encore de ses cours ?

- Pas autant que de sa beauté, je l'avoue, mais je crois que je n'aurais jamais été sensible à la beauté des textes si sa beauté à elle ne m'y avait pas prédisposé.

- Oh Marc ! Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ! Certains pourraient juger vos propos déplacés.»

Il jouait avec une tomate-cerise qu'il roulait sous ses doigts et son sourire était plein de sous-entendus.

« Sans doute, mais il n'y a rien de mal à s'initier à la beauté, et je n'ai jamais rien fait d'autre que d'écouter ses cours. De toutes mes oreilles, comme les enfants du rez-de-chaussée l'autre jour tandis que vous leur faisiez la lecture. » Il se leva, fit bondir la petite tomate dans sa main et me la lança par surprise : « La petite dernière avant le plat de résistance ? Attrapez ! » Je n'eus pas le temps de me relever ni de réagir. Ma vue déjà fragile ne me permit pas de faire la mise au point et le fruit coquin m'attaqua par surprise en venant se nicher dans mon décolleté. Je bondis sur mes pieds, manquant de renverser ma table, et attrapai le haut de ma robe pour empêcher l'intruse d'aller plus loin. C'était un mauvais calcul ; mon geste finit d'ouvrir la voie vers des contrées plus éloignées et je sentis la perle rouge rouler entre mes seins. Je restai pétrifiée dans cette posture inconfortable, n'osant plus bouger. Marc eut pitié de moi et s'éclipsa pour aller chercher le reste du repas afin de me permettre de sortir de ma mauvaise posture. Je rentrai chez moi rapidement pour libérer l'importune et j'en profitai pour remettre mes lunettes ; l'alcool et le trouble avaient déjà suffisamment brouillé ma vue, il était temps que je reprenne mes esprits.

Quand je revins sur le balcon, Marc m'attendait déjà. Il me demanda si j'avais réussi à exclure l'effrontée, et tandis qu'il ouvrait une nouvelle bouteille de vin rouge, il me lorgnait du coin de l'œil. « Vous êtes ravissante avec vos lunettes. Même si votre regard un peu flou quand vous ne les portez pas vous va tout autant. » Nouveau bruit de bouchon dans la nuit. Il recommença le manège du panier, et en quelques instants, je pus savourer un délicieux Syra au goût puissant et charpenté. Cette fois-ci, je ne renvoyai pas le panier trop tôt. Marc me conseilla d'y jeter un œil. La situation ne lui avait pas permis de préparer des choses très élaborées et il s'excusait de ne m'offrir qu'un pique-nique amélioré. Je pus me régaler d'un savoureux rôti froid accompagné d'un gratin de courgettes doré à souhait et qui fumait encore sous le papier aluminium qui le protégeait. Cet homme ne savait pas seulement planter et récolter des légumes, il savait aussi les cuisiner, et avec un soin quasi féminin. Je ne savais pas qu'une courgette pouvait avoir un tel parfum. Mes quelques expériences culinaires des derniers jours étaient pitoyables à côté de ce qu'il m'offrait.

Le plat de résistance ouvrit notre discussion sur des sujets plus sérieux. Comment vivais-je la situation ? Il semblait soucieux de savoir si j'étais inquiète. Il s'excusa d'ailleurs de ne pas avoir désinfecté les couverts. Ses mots d'excuse sonnaient comme un test. Je me fichais de son histoire de couverts. Je ne voulais pas vivre dans la peur. J'étais inquiète bien sûr. Pour mes proches, mes parents, ma grand-mère. Oui, je me faisais énormément de souci pour ma grand-mère qui se trouvait plongée dans une solitude à laquelle elle n'avait jamais été habituée. Et la situation économique mondiale me donnait le vertige. Qu'allions-nous devenir ? Le confinement nous enfermait dans un cocon dont il faudrait bien sortir. Mais quand ? Et surtout comment ? Enfin, je ne supportais plus la peur. La peur, plus que le virus lui-même, modifiait nos comportements et nos rapports aux autres. J'aimais faire la bise à mes amis, serrer la main à mes connaissances, serrer dans mes bras mes proches. Tout cela me manquait. Bien sûr, je m'occupais. J'avais toujours un livre ou un film prêts à me transporter ailleurs. Je n'arrêtais plus de parler. Il m'écoutait, me relançait toujours et les allers-retours du panier finirent de vider la bouteille avant même que je ne m'en rende compte. Il se leva pour aller chercher le dessert. Je me tus et réalisai soudain, au silence qui s'en suivit, que j'avais meublé un bon moment du repas par ma parole insatiable. La tête commençait de me tourner. Marc réapparut avec un plein saladier de fraises, évidemment, et dans l'autre main, une monstrueuse bonbonne de chantilly. Je n'aurais jamais osé recouvrir mon bol de volutes

onctueuses et sucrées, mais il me montra l'exemple et je fis comme lui. Nous dévorâmes avec une joie d'enfant un mont-blanc de crème croulant sur une débauche de fraises sucrées à souhait. Une saveur plus piquante venait me chatouiller le palais ; il avait fait mariner les fraises dans du jus de citron et des feuilles de menthe. Je dévorai tout jusqu'à la dernière goutte. La fatigue me tomba dessus d'un coup, aidée par le digestif qu'il me fit parvenir dans son dernier panier en me disant : « Mettez tout à l'intérieur, je ferai la vaisselle demain. »

« Vous avez donc peur Lisa ? me demanda-t-il soudain.

- Oui, non. Ça dépend des jours. Ça dépend des heures. Ça dépend de ce que j'entends à la télé, à la radio. »

Ma tête était lourde. Je la soutenais dans ma main, le coude appuyé sur ma table, contemplant d'un œil toujours ébloui le magnifique bouquet qui y trônait. Il était tard. La dernière partie de notre conversation m'avait un peu remuée. Marc m'avait laissée m'épancher sans jamais m'interrompre. Durant le dessert, ses mots s'étaient voulus apaisants. On pouvait, on devait rester des êtres humains et ne pas céder à la peur. L'humanité en avaient connu d'autres. Le plus important était de rester fidèle à soi-même. Et tenir, malgré tout. Je l'avais écouté, apaisée et triste à la fois. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Je suis grise Marc. » Et jamais cette expression n'avait eu à ce point de sens pour moi. Grise d'alcool, grise de tristesse. Il eut la finesse de le comprendre.

« Et aussi très fatiguée je crois. Vous allez attraper froid Lisa, il vaudrait mieux rentrer chez vous.

- Non, murmurai-je, pas tout de suite. Restez un peu.

- Je suis là Lisa, à quelques mètres de vous.

- Mais le silence, le silence après vous, je ne sais pas si je pourrai... »

Je ne savais plus ce que je disais. Il s'appuya sur la rambarde et se pencha vers moi pour plonger son regard dans le mien. Il prit les choses en mains comme il le pouvait, à distance, et sa voix ferme me dirigea mieux que n'importe quel bras.

« Lisa, vous allez rentrer vous coucher. Vous laisserez votre porte-fenêtre entrouverte, et je vous jouerai un peu de musique pour vous aider à vous endormir.

- C'est vrai ?

- Oui. Mais vous allez me promettre une chose.

- Oui ?

- Vous me laisserez vous réinviter. J'ai adoré passer la soirée avec vous. Et à moi aussi, vous ferez la lecture»

Je m'étais relevée pour lui obéir. Au moment où je passai la porte je lui répondis dans un murmure : « Moi aussi Marc, j'ai passé une merveilleuse soirée. Bonne nuit. »

Je me mis directement au lit, sans me changer, enroulée dans ma couette, et au bout de quelques minutes, le son chaud de notes délicatement pincées commença à me bercer. En quelques instants les bras de Morphée m'accueillirent. Ils étaient forts et puissants, ils m'enveloppaient dans une douceur qui fondait dans tout mon corps. Je me souviens juste de m'être dit, avant de sombrer totalement, que nous allions passer à l'heure d'été. Une heure de moins de confinement, une heure de moins avant de le revoir. Pour la première fois de ma vie j'appréciai de perdre une heure.

Chapitre 16

Au tribunal de ma conscience, j'allais payer cher ma prétention au bonheur. On ne s'abandonne pas impunément au plaisir quand le monde entier vit dans la peur et que le spectre de la mort vous guette de toutes parts. Ma soirée m'avait propulsée sur les monts de l'Olympe. Plus dure serait ma chute.

Je m'étais réveillée avec une douce gueule de bois. Je sortis me rafraîchir sur mon balcon. Je fus accueillie par le bouquet de roses et de jonquilles qui étaient aussi froissées que ma robe. Mais nous étions belles, elles et moi, fraîches de rosée et alanguies de sommeil. Je ramassai le bouquet et le serrai contre moi en levant les yeux vers le ciel d'où il m'était tombé. On était dimanche, je m'apprêtais à passer la journée seule, loin de ma famille, mais j'avais un rendez-vous l'après-midi, un goûter-lecture inattendu avec deux petits fauves que j'avais domptés par le pouvoir des mots. Tandis que je m'abreuvais de thé chaud dans l'air frais du matin, j'écoutais la radio d'une oreille distraite. Un médecin, un de plus, nous rappelait que dans la grande majorité des cas, les malades du Covid s'en sortaient guéris et en bonne santé. Si les services hospitaliers étaient débordés en raison du nombre de places en réanimation, en définitive, entre les asymptomatiques et les guéris, seulement 1% de la population touchée par ce virus mourait. Je ne pus m'empêcher de penser : « Alors, à quoi bon tout ce cirque ? » Mon audace se heurta de plein fouet au sentiment de culpabilité qui vint me rappeler à l'ordre. Une petite voix, légère encore, mais qui resta là, comme un caillou au fond d'une chaussure, preuve irréfutable de mon égoïsme. Je me ressaisis et m'efforçai de donner du sens à ce que je ne comprenais pas. Peut-être était-il nécessaire de sacrifier 99 % de la population pour ce 1 % vulnérable ? « Quoi qu'il en coûte » avait dit notre Président. Chaque vie comptait. J'aurais peut-être dû me réjouir de ce prix à payer. Je n'y arrivais pas. Je savais que le soir même on me donnerait un autre chiffre, celui du nombre de morts, et là, il n'y aurait plus de pourcentage rassurant. Comment comparer le 1% de morts avec les 292 nouveaux décès que l'on m'annoncerait dans quelques heures ? Quel cerveau humain pouvait réconcilier en une pensée raisonnable une telle distorsion ? Je décidai d'abandonner cet exercice qui malmenait trop mon bon sens et éteignis ma radio pour tâcher de profiter du nuage sur lequel je flottais encore.

La jeune femme qui me sourit ce matin-là dans ma salle de bains me plut. Plus qu'un peintre habile qui transforme la réalité, le bonheur est un prisme qui modifie notre regard. Il avait irisé mon miroir ce dimanche matin, jamais mes cheveux décoiffés n'avaient aussi bien encadré mon visage. Mon maquillage avait coulé avec une subtilité rare, ombrant mes paupières et mes cils sans me cerner. Je n'aurais pas été jusqu'à aller chercher ma balance pour vérifier si mon poids était à la hauteur du reste (j'avais suffisamment pris en horreur les chiffres ce matin-là) mais je ne détournai pas le regard quand je me dévêtais pour me glisser sous la douche.

Je passai le reste de la matinée dans un calme serein. L'heure était bien avancée avec le passage à l'heure d'été. Une notification me ramena à mon bonheur. Hermès. Je me jetai sur son message. Après la soirée d'hier, je m'attendais à tout. Et pourtant, il parvint encore à me surprendre. « Bien dormi Lisa ? Ouvrez votre porte ! » Je m'attendais presque à le découvrir sur mon pallier quand je me jetai sur ma porte pour l'ouvrir. Une caisse m'attendait, comme une énorme pochette surprise. Du vert, du rose, du rouge, de l'orange... toute une palette de saveurs et de couleurs m'y attendait. Au milieu d'une laitue fraîchement coupée je découvris un sachet en papier. Je le saisis avec avidité. Un croissant et un pain au chocolat ! Et un post-it : « Je ne connais pas encore vos préférences... N'hésitez pas à dévorer les deux ! La gourmandise n'est pas un défaut ! » Je ne me le fis pas dire deux fois. Je répondis aussitôt par un « Merci Marc ! Pour la soirée d'hier, pour la livraison de ce matin, et pour cette invitation à la gourmandise. À très bientôt j'espère ! » Jamais viennoiseries ne me semblèrent plus délicieuses. Je les savourai sur mon balcon, seule physiquement, mais le souvenir de mon beau voisin suffisait à me tenir compagnie. J'étais habitée, pleine de l'intérieur. Pour rien au monde je n'aurais voulu sortir de cet état. Je ne voulais pas que le monde et sa folie viennent déranger mon bonheur. Mais les choses ne se passent pas toujours comme on le voudrait.

À 13 heures, tandis que je me concoctais une jardinière de légumes en suivant scrupuleusement les conseils de *Marmiton.org*, une notification vint perturber mon travail et mon écran de portable. Maman. SMS. Il était si court que je n'eus même pas besoin de l'ouvrir pour le lire : « Lisa chérie, appelle-moi vite ! » La voix de la culpabilité revint à la charge. Un peu plus forte, cette fois-ci. J'hésitai. Mes petits pois commençaient à mijoter avec mes carottes. J'ajoutai rapidement mon bouillon et lançai mon appel, la peur au ventre, inquiète de ce que j'allais apprendre. La sonnerie s'éternisa trois fois ; je m'attendais presque (et sans

doute je l'espérais) à tomber sur le répondeur. Mais la réalité avait décidé de me bousculer ce jour-là, et pas de la plus tendre des façons. Sa voix éteinte, légèrement étouffée, m'accueillit au moment où je m'apprêtais à raccrocher. « Ah ! Ma Chérie, c'est gentil d'avoir appelé. » J'allai droit au but, sans plus de précaution : « Qu'y a-t-il Maman ? » Les nouvelles étaient mauvaises. Mamie Mine était au plus mal, et on n'avait rien vu venir. Comment ça au plus mal ? Mal ou malade ? Ma mère était désespérée. Madame Beauval avait été évasive. Tout ce que l'on savait c'était que la doyenne de l'établissement refusait de sortir de sa léthargie, de se nourrir et même de parler. Elle ne présentait absolument aucun symptôme de la maladie. Pas de fièvre, pas de toux, pas de rhume... Rien qu'une énorme lassitude depuis qu'elle avait réalisé que sa fille n'était plus autorisée à venir la voir. C'était comme si elle avait renoncé à attendre. J'étais aussi désespérée que ma mère, impuissante et perplexe. Pourquoi Mamie Mine, ce monument de force et d'opiniâtreté, avait si vite baissé les bras ? Cela ne faisait que deux semaines que le confinement avait commencé. Peut-être trois semaines qu'elle n'avait pas vu sa famille. Mais quel rapport les vieilles dames de 92 ans entretiennent-elles avec le temps ? Qui sait si les vieillards, à l'instar des bébés à qui ils ressemblent tant, ne ressentent pas une dilatation du temps qui transforme chaque heure, chaque minute, chaque seconde, en éternité. Une éternité de souffrance, une éternité de solitude... Je me souvins des longues heures d'ennui qui s'étiraient en longueur à l'adolescence. Comme si on était définitivement empêtré dans une enfance interminable. Seuls le travail (même quand on l'aime), la famille (dont les membres surgissent puis disparaissent), les enfants (dont l'éducation pompent nos heures et notre énergie), les impôts (qui reviennent inlassablement et trop tôt même depuis le prélèvement à la source), les congés payés (récurrents mais toujours trop courts), nous propulsent dans un espace-temps fulgurant qui nous conduit un beau jour à regarder derrière et à nous dire : « Déjà ? » Mais quand on n'a plus ni travail ni obligation, quand la majeure partie de son temps n'est occupé que par les repas, les balades dans un parc et les visites régulières d'une famille aimante (mais toujours trop loin, hélas) quel rythme le temps prend-il ? Mamie Mine n'était pas assez connectée pour se contenter des ersatz auxquels nous nous étions tous habitués. Les tablettes, les téléphones, ça ne lui suffisait pas. Elle n'en avait jamais voulu. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds en songeant au dernier Noël que nous avons passé tous ensemble. Elle m'avait serrée fort contre elle en me demandant avec espièglerie si j'avais un amoureux. C'était ça ! Il fallait que je lui parle de Marc, de notre rendez-vous sur le balcon. J'étais sûre qu'elle aurait adoré le romantisme de

la situation. Mais comment la joindre ? Comment lui parler ? Ma mère n'était parvenue à rien. La directrice des Rosiers était en panique. Deux pensionnaires étaient décédés durant la dernière semaine. Impossible de savoir de quoi. À cet âge, qui pouvait savoir ? On fermait tout. Impossible même aux familles de venir pleurer leurs morts. Je sentis ma mère désespérée à l'autre bout du fil et son chagrin était proportionnel à la colère qui montait en moi et qui me consumait de l'intérieur. Soudain, une odeur de brûlé me fit sortir du cauchemar éveillé dans lequel je me débattais depuis plusieurs minutes. J'avais complètement oublié de baisser le feu sous ma cocotte. Ma toute première jardinière venait de se transformer en charbon nauséabond. Première punition divine songeai-je. La mort plane autour de toi, tu es poussière et retourneras à la poussière, que ces cendres te le rappellent, mauvaise fille qui convole avec un parfait inconnu au mépris de tous les gestes barrières quand tes frères humains meurent et souffrent autour de toi !

Je me brûlai la main dans ma précipitation à retirer la cocotte du feu, je jurai vertement et ma mère, inquiète, me demanda ce qui se passait. Je la rassurai aussitôt en lui faisant un rapport circonstancié de mon désastre culinaire. Ma mésaventure sembla lui redonner le sourire. Elle me félicita pour mon entreprise, s'excusa d'avoir été la cause involontaire de ce raté et m'encouragea à recommencer. J'étais, sans aucun doute sur la bonne voie. Je n'avais plus envie de rien. Je regardai l'épaisse couche noirâtre et me désolai en songeant à la difficulté que j'aurais à nettoyer ce massacre. Je repensai également au merveilleux repas que j'avais dégusté la veille. Il me semblait soudain bien loin. Je n'avais plus le cœur à me lancer dans un nouvel essai. Je promis à ma mère que je tenterais d'appeler Les Rosiers, que je recommencerais à faire de la cuisine, j'aurais promis n'importe quoi pour me retrouver seule. Quand je raccrochai enfin, le silence m'assaillit avec une violence assourdissante. Je sentais la colère sourdre en moi. J'aurais été incapable de définir précisément contre qui elle se tournait mais c'est ma vaisselle qui en fit les frais. Je jetai la cocotte dans mon évier, fracassant au passage la tasse de thé qui s'y trouvait et me coupai le doigt en ramassant les débris. Un petit air resurgit soudain dans mon esprit, comme pour me narguer, cette vieille chanson des années 80 qui faisait : *Clac fait le verre en tombant sur le lino, Et je me coupe la main en ramassant les morceaux*.¹² La complainte désespérée d'un type paumé, reprise à la fin par la prostituée tout aussi paumée qu'il croise dans un bar minable. Pitoyable ! Comme moi à cette

¹² ¹² Titre du groupe *Chagrin d'amour* : « *Chacun fait c'qui lui plaît* » (1982)

heure. Que chantaient-ils déjà ? Une histoire d'insomnie je crois, et de solitude surtout. Ah oui ! *J'suis tout(e) seul(e), tout(e) seul(e), tout(e) seul(e)*. J'en étais là donc. Je regardai l'heure. Contrairement à la chanson, il n'était pas 5 heures du mat mais 14 heures, et je n'avais pas de frissons, juste la nausée. Je me ressaisis en pensant au programme de l'après-midi. Dans deux heures et demie j'allais faire de la lecture à mes petits fauves du rez-de-chaussée, je pourrais peut-être même croiser mes matous adorés et déclencher le beau sourire de la dame Michel au prénom mystérieux. Annabelle, Anne-Cécile, Alice ? Je pouvais aussi m'occuper tout le reste de l'après-midi à faire des listes de prénoms commençant par « A ».

Mes instincts primaires se libérèrent d'un coup. L'appel du sucre fut plus fort que tout, celui des coquillettes jambon également. Je ne retrouvai le calme qu'après avoir dévoré une plâtrée de ce menu régressif à souhait, coulant de beurre et de gruyère râpé, le tout arrosé par un énième épisode d'*Hercules Poirot* qui enchaîna presque immédiatement sur un autre. Je finis mon repas antidépressif de base en tapant dans un des sachets d'oursons guimauve qui avaient colonisé mes placards suite à ma dernière expédition au supermarché. À croire qu'ils s'étaient multipliés au fil des jours ! Pire que des Gremlins ! J'étais proprement écœurée, écœurée et honteuse. Je finis par somnoler dans un état second quand des bruits s'élevèrent jusqu'à moi, des rires, des éclats de voix joyeux et impétueux. Je sortis de ma torpeur, éteignis la télé qui déversait son flot ininterrompu d'images et de dialogues et me levai péniblement. J'avais la bouche pâteuse de chocolat et je me ruai dans la salle de bains pour me laver les dents avec fureur. C'était idiot. Idiot et vain. La pellicule de sucre qui restait sur l'émail de mes dents et contre laquelle je m'acharnais inutilement n'était rien par rapport à ce que mon corps avait assimilé. C'était trop tard pour regretter. Je me fis couler un expresso, bien décidée à avoir les idées claires pour ma séance de lecture. J'avais encore une petite demi-heure avant de rejoindre mon public qui s'ébattait pour l'instant dans l'herbe à grands tirs de ballon de foot et de chamailleries. Ma belle robe jaune n'était plus présentable, je choisis de revêtir un jean, plus confortable pour s'asseoir dignement sur l'herbe. Je relevai mes cheveux en queue de cheval. Vue de loin, avec mes lunettes, j'aurais pu passer pour une étudiante. J'étais loin, hélas, de ces jeunes années, légères et insouciantes.

J'attrapai résolument le Jules Verne qui n'avait pas quitté mon bureau depuis plus d'une semaine, embarquai ma vieille couverture et pris une bouteille d'eau. Je ne rencontrai personne dans l'escalier. Quand je franchis la porte arrière du bâtiment, Pablo et Manuel

bondirent vers moi. Je ne m'y attendais pas. Leur mère retint leur ardeur en leur intimant l'ordre de garder leurs distances et leur demanda de me laisser m'installer avant qu'ils ne s'assoient à leur tour. Je souris béatement, étonnée et ravie d'un tel accueil. Je plaçai ma couverture à deux mètres du grand châle de Maria-Dolorès. Revoir les couleurs de feu de son étoile me réconforta. Elle-même semblait plus détendue que la dernière fois. Elle commença par nourrir ses oyes pour être sûre de les voir se tenir tranquilles, et m'offrit même un biscuit. Cette spontanéité me fit tant de bien que j'acceptai le cadeau en dépit de ma nouvelle, et récente, résolution de freiner le sucre (qui y croyait de toute façon ?) Au moment où je saisis le biscuit bon marché avec un sourire de reconnaissance, je fus interloquée par un bruit brusque : celui d'une porte-fenêtre refermée brutalement. Mes regards se jetèrent sur la façade, avides et inquiets. En quelques secondes j'en avais fait le tour. Celle de Marc était grande ouverte et j'espérais qu'il viendrait nous « rejoindre », d'en haut, pendant notre petit moment de lecture. Celle de Monsieur Hollin, l'éternel invisible, était toujours obstinément fermée. Je crus bien voir un bout de rideau s'agiter, mais à cette distance, je me trompais sûrement. La mienne n'avait bien évidemment pas bronché, aucun fantôme n'ayant encore élu domicile chez moi à mon insu. Il en était de même chez Maria-Dolorès. Deux petites frimousses félines qui accouraient vers moi me révélèrent l'origine du bruit qui m'avait saisie par sa brutalité. Alphonse, souple et racé, un peu effrayé par la présence des enfants, me contourna et alla se réfugier sous l'ombre d'un arbre, un peu plus loin. Je tendis la main vers Gustave qui vint s'y frotter dans un ronronnement confiant et satisfait. Manuel, le plus jeune, peinait à contenir son excitation et sa joie. Sa mère l'entoura de ses bras pour l'apaiser d'un geste câlin. Il gloussait doucement, contenu par la tendresse maternelle, sans quitter des yeux le matou qui s'était enfin lover entre mes jambes placées en tailleurs, la tête posée sur un de mes genoux. Je n'avais plus qu'à lire pour rendre ce moment totalement parfait. Je repartis donc, à bord du *Sloughi* qui s'était échoué sur une île inconnue au large de la Nouvelle-Zélande. Je présentai tous les membres de cette aventure extraordinaire. Je vis les yeux de Pablo briller d'un air entendu quand ma lecture lui révéla la rivalité qui opposait Briant, le jeune héros français du premier chapitre, à Doniphan, le petit lord anglais imbu de sa personne. Je n'avais pas besoin de connaître les détails de sa vie d'écolier pour deviner que la supériorité sociale et la suffisance de certains enfants de son âge ne lui étaient pas inconnues. Je fus surprise de les voir tenir si longtemps durant les longs passages explicatifs inévitables dans ce type de littérature. Heureusement, Jules Verne, savait parler aux enfants et réveiller

ses lecteurs au bon moment. Je pris un malin plaisir à dramatiser le récit de l'aventure précédent la tempête du premier chapitre, et qui n'était pas sans me rappeler l'incroyable situation que nous vivions depuis deux semaines. *Que se passa-t-il alors ? Très probablement, on ne devrait jamais le savoir. Ce qui est certain, c'est que l'amarre du yacht avait été détachée par négligence ou par malveillance.*¹³ Commentaires et conjectures de la part des deux frères, incapables de se mettre d'accord sur les origines d'un tel désastre. Je les fis taire avec douceur, le regard mystérieux, la main en suspens. Je n'eus pas le cœur de leur révéler que le mystère ne serait percé qu'à la fin du roman. Il y a des moments où il vaut mieux vivre dans l'attente que dans la certitude d'une échéance jugée trop lointaine. Ils se turent, impatients d'en connaître davantage : *Et maintenant, quel serait le sort de ce pensionnat de naufragés, entraînés à dix-huit cents lieues de la Nouvelle-Zélande ? De quel côté leur arriverait un secours qu'ils ne pourraient trouver en eux-mêmes ?* J'achevais le premier chapitre sur le désarroi des parents à la découverte de morceaux d'épaves retrouvés en mer. Le silence accueillit dévotement la fin de ma lecture. Cette fois-ci, Pablo et Manuel ne trépignèrent pas en réclamant la suite. Ils savaient qu'elle viendrait plus tard. Je respirai longuement, but plusieurs gorgées d'eau et refermai le livre avec fermeté. Ils étaient prêts pour la prochaine rencontre. Nous la fixâmes pour le mercredi après-midi. Maria-Dolorès se confondit en remerciements et je ne savais pas si elle était reconnaissante du temps que je consacrais à ses enfants ou si elle était, elle aussi, heureuse de profiter de ce moment d'évasion. La réponse ne se fit pas attendre et je compris à quel point la carence de mots et d'histoires avaient touché aussi bien les enfants que la mère. « Merci Mademoiselle ! On ne m'a jamais rien lu comme ça. Je n'ai jamais su faire ! Merci. Merci pour eux ! »

Au moment où je me levai, mon regard s'éleva vers le deuxième étage. Il était là. Son sourire m'atteignait même de si loin, même de si haut. J'y répondis avec franchise et lui fis un petit signe de la main. Il en fit de même. Maria-Dolorès avait commencé à ranger ses affaires mais ses yeux n'avaient rien raté. Elle me sourit d'un air entendu mais discret. Notre échange silencieux avait complètement échappé aux enfants et à Gustave qui se réveillait doucement de sa sieste. Pour tâcher de dissimuler mon trouble qui était plus qu'évident, je commençai à expliquer à ma voisine que notre nouveau locataire vendait de très bons produits et que, sans

¹³ Les deux extraits proviennent de la version abrégée de *Deux ans de vacances*, Jules Verne, chapitre 2, *Le Livre de Poche Jeunesse*.

doute, elle avait reçu, elle aussi, une publicité dans sa boîte aux lettres. Je l'encourageai vivement à profiter de ses services, et comme j'insistai plus que nécessaire, elle accepta d'y réfléchir. Après tout, vue la situation, c'était peut-être une bonne idée. Quels étaient ses tarifs ? Je fus bien en peine de lui fournir une réponse. Je n'osai lui révéler la raison de ma méconnaissance totale des prix pratiqués chez *Prim'Vert*. Elle me répondit avec un grand sourire : « Je verrai » pour clore une discussion qui me mettait visiblement mal à l'aise. Je la laissai rentrer chez elle, suivie de près par mon nouveau public. Elle me remercia encore, désolée de ne pouvoir me serrer la main, mais le cœur y était, bien évidemment ! Je leur fis un dernier geste de la main en lui promettant que les enfants auraient leurs devoirs le lendemain matin. Elle leva la main au ciel d'un air de dire « Oh ! Ce n'est pas ce qui les tracasse ! » Puis, ils disparurent derrière la porte vitrée. Marc ne m'avait pas quittée du regard. Je m'apprêtai à rentrer à mon tour. En me voyant amorcer un mouvement vers l'immeuble, il rentra à son tour, précipitamment. Je compris tout de suite. Je ralentis le pas. Au moment où j'arrivai au bas de la première marche, j'entendis son pas, deux étages plus haut. Une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée. Elle s'entrebâilla à peine et la tête de Madame Michel apparut, l'œil sévère. Elle était partagée. Je voyais qu'elle voulait me retenir mais dans le même temps elle veillait à ne pas s'approcher de moi. Elle ne savait comment s'y prendre. Je la regardai d'un œil interrogateur et guettaï, de l'autre, l'arrivée de Marc en haut du premier palier. Il y était déjà et demeurait immobile, attendant certainement que la porte du bas se referme. La vieille dame étira un peu plus le cou et le vis, dans l'ombre de la montée, les yeux brillants, comme un loup prêt à bondir, un loup avec lequel j'aurais bien joué au Petit Chaperon rouge. Elle fit très certainement un immense effort sur elle-même en m'adressant la parole. Sa voix était à peine audible. Elle me remerciait pour tous les services rendus durant ces deux dernières semaines, mais elle préférait se débrouiller seule dorénavant. J'étais abasourdie. Je ne comprenais pas. Je ne pus que demander : « Mais pourquoi ? » Elle n'arrivait pas à formuler directement ce qui la tracassait et que je ne devinais que trop bien. Elle pensait qu'il valait mieux que chacun garde ses distances au vu de l'évolution de la situation. J'étais adorable, vraiment, gentille et serviable, mais je fréquentais *trop de monde* dans l'immeuble. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds. La solidarité qui me portait depuis le début de notre épreuve m'était jetée à la face comme le pire des crimes. Chacun chez soi donc ? Sincèrement soucieuse, je lui demandai si elle avait de la famille, des gens qui prenaient soin d'elle. Je ne devais pas m'inquiéter, elle se débrouillerait très bien toute seule. Elle s'apprêtait à refermer

sa porte quand elle se ravisa : « Ah oui, j'oubliais, évitez de toucher mes chats en ce moment. J'ai entendu qu'il y avait eu des contaminations d'animaux par les hommes. Merci, ma petite Lisa, je suis sûre que vous me comprenez. » Comme il me fit mal ce « ma petite Lisa ». Je sentis les larmes monter et ma gorge se serrer. À quel source empoisonnée ma si gentille voisine s'était-elle abreuvée pour que sa terreur prenne la pas sur sa douceur ? Elle referma sa porte doucement, doucement mais irrévocablement et je me retrouvai seule sur le palier. Mes larmes se mirent à couler, chaudes et salées, le long de mes joues et jusque sur mes lèvres. Un souffle chaud se rapprocha de moi et deux marches plus haut, je vis Marc qui était descendu avec une extrême délicatesse, silencieux comme un chat. Il me regarda avec une infinie tendresse et murmura : « Elle a peur Lisa, ce n'est pas contre vous. » Je n'avais pas la force de parler, il me semblait que le moindre mot sorti de ma bouche aurait déclenché un déluge de sanglots que je voulais contenir coûte que coûte. La distance qui nous séparait était parfaitement réglementaire. Je sentais qu'il prenait sur lui pour la respecter. Soudain, je le vis lever la main vers moi, hésiter, descendre une marche supplémentaire, et avec ses doigts, venir cueillir une de mes larmes dans une caresse dont la douceur me bouleversa. Le temps était comme suspendu. Je fermai les yeux pour profiter davantage de l'instant. Un bruit sec de porte ouverte et claquée, un cliquetis de clés puis enfin un piétinement trop rapide dans l'escalier vinrent rompre ce moment de grâce. Marc retira sa main avec une promptitude qui me désola. Nous levâmes tous les deux les yeux et nous vîmes un vieillard sec et austère qui nous toisait du regard. Monsieur Hollin, l'homme que l'on ne voyait jamais, le fantôme de notre résidence, avait choisi ce moment pour débouler dans nos vies et dans notre escalier. Il s'arrêta net, bloqué en haut du premier palier sans savoir comment sortir de cette impasse. Je fis un bilan rapide dans ma tête : une personne qui monte, deux qui descendent; il n'y avait pas trente-six solutions. Je ne pouvais décemment pas demander à mes deux voisins, aussi courtois fussent-ils, de remonter pour me laisser passer. Je me retirai donc, à reculons, en me glissant vers la porte du fond de l'immeuble, pour les laisser passer, un à un. Marc non plus n'avait pas le choix. Il s'éloigna à regret, sortit de l'immeuble suivi de monsieur Hollin qui avait visiblement envie de parler ce jour-là. Tandis que je remontai lentement vers mon petit appartement en serrant fort contre moi ma couverture et mon livre, je les vis en grande discussion sur les marches extérieures de l'immeuble. Monsieur Hollin s'était-il lui aussi mis au vert ? Je remontai à regret et une fois la porte refermée je laissai libre cours à mon chagrin. En coulant, mes larmes ravivaient le contact que la main chaude de Marc avait imprimé sur

mes joues. Je posai délicatement mes doigts là où il avait posé les siens tandis qu'un flot de sentiments contradictoires m'assaillaient de toutes parts.

Ma soirée se passa dans un indicible tourment. Je ne parvenais pas à concilier les moments de bonheur et les moments de détresse que je vivais depuis vingt-quatre heures. Le nom d'Hermès sur mon écran vint apaiser les affres de ma conscience : « Lisa, ne désespérez pas. La générosité seule nous sortira des drames que nous sommes en train de vivre. Tenez bon. Je pense bien à vous, et à notre prochaine rencontre. Moi aussi j'ai très envie d'un goûter-lecture à vos côtés ! » Mon ciel se rallumait à nouveau, même si l'amertume des déceptions et des mauvaises nouvelles laissaient présager de sombres nuages à l'horizon. Un autre message me parvint au moment où je décidai de me coucher. Marie, la belle Marie allait mal. Encore. Je connaissais la rengaine. Après deux merveilleuses escapades chargées d'espoir, elle replongeait dans les gouffres amers de sa relation sans lendemain qu'elle entretenait avec un masochisme obstiné. Mon jugement était bien sévère mais j'avais une telle soif de changement ce soir-là, que je ne pus la soutenir dans les méandres de son éternelle solitude, solitude voulue, choisie et recherchée dans des histoires impossibles. Je me surpris à penser, dans une fulgurance : « Débrouille-toi ! » Mais je savais que cette injonction s'adressée à moi autant qu'à elle.

Chapitre 17

Je croyais que les coups du sort attaquaient toujours par surprise sous la forme d'événements, absurdes ou violents, mais toujours ponctuels. Il n'en était rien. Le destin pouvait aussi choisir la pire des formes du temps : l'étirement, un puits sans fond dans lequel la chute n'offrait pas la consolation d'une issue, même fatale.

J'avais pris mes repères professionnellement, je pouvais même nourrir l'illusion de ne pas être payée à ne rien faire : lectures, résumés, prise de commandes, maintenance du site. Suite à ma dernière lecture dans le parc, J'avais proposé à Monsieur Soral d'enregistrer des extraits audios, quatrièmes de couvertures ou passages clés, afin d'enrichir notre site. Il trouvait l'idée excellente. Il me laissait carte blanche. Pourtant, sa voix m'avait pourtant semblée moins enthousiaste que d'habitude. J'en tins aussi informée Lucette qui commençait à tourner en rond. Ce n'était pas les deux ou trois règlements quotidiens qui occupaient son temps. Je sentais que son bon petit couple parfait commençait à accuser le coup de tant de jours de cohabitation forcée, et je n'aurais pas été étonnée qu'elle finisse par vouloir goûter, juste pour voir, aux plaisirs des rencontres virtuelles. J'avais laissé Marie déprimer seule, prétextant un surcroît de travail complètement improbable, et me laissai le temps de la semaine comme répit avant de lui téléphoner à nouveau. Mes notifications avaient commencé à se faire plus rares. Les vidéos humoristiques avaient laissé place à des articles, tous plus ou moins douteux, sur les origines du virus, les possibilités de traitements ou un hypothétique vaccin. Les théories du complot se multipliaient et allaient bon train, toutes rendues crédibles par les commentaires politiques et médicaux contradictoires qui fleurissaient chaque jour. Nous étions tellement désespérés, qu'il nous semblait aussi normal d'accuser les chauves-souris ou les pangolins que les laboratoires chinois à l'affut, prêts à nous vendre n'importe quel traitement après avoir créé volontairement ce que l'on commençait à appeler ce « connard de virus ». On ne pouvait pas non plus faire confiance à la solidarité internationale. Nous réapprenions à nos dépens qu'en temps de pandémie, c'était chacun pour soi. Début avril, alors que l'on incitait maintenant tous les Français à ressortir leurs machines à coudre afin de pallier le manque de masques chirurgicaux, les Américains nous raflèrent, sous le nez et sur le tarmac, une commande française de masques chinois. Les lois du marché avaient pris le dessus sur la reconnaissance ; quelques semaines auparavant, alors que nous étions

convaincus que le virus ne franchirait jamais nos frontières, la France avait gracieusement envoyé 17 tonnes de masques et de matériel médical en Chine. Mais les Américains payaient cash, eux. Nous nagions en plein délire, mais en matière de masques, on n'aurait pas fini d'en apprendre de belles ! On nous révélerait bientôt que des stocks entiers avaient été détruits en mars, au prétexte qu'ils étaient « périmés ». Mais ça, ce serait encore une autre histoire ! Nous n'avions donc plus qu'à découper nos draps et nos torchons. Quant aux élastiques, la pénurie n'allait pas tarder à rendre nos masques de fortune non-opérationnels. Un bruit courait déjà : nous serions sûrement amenés à respecter les gestes barrière jusqu'en 2022. Deux ans... Ça dépassait l'entendement. Au milieu de ce désastre général, je guettais, chaque jour, des nouvelles de Mamie Mine. Il semblait qu'elle aussi avait amorcé une chute sans fin. L'issue inévitable s'imposait à mon esprit mais je refusais encore de l'accepter.

J'avais pris la résolution de rendre l'argent que Madame Michel n'avait pas osé me réclamer quand elle avait mis fin à ma générosité. Peut-être craignait-elle que ses pièces ne soient contaminées. J'étouffai ma tristesse et aussi, sans doute, mon ressentiment, et lui écrivit un petit mot. Je ne pouvais pas me résigner à l'abandonner. Elle pouvait compter sur moi en cas de besoin, si elle le souhaitait bien sûr. Quand je me retrouvai dans le hall d'entrée face aux boîtes aux lettres, mon regard fut attiré par une feuille qui avait été scotchée sur la porte-vitrée. Je reconnus de loin l'écriture qui m'avait attendrie quand je l'avais lue la première fois. Ce matin-là, les pointes élancées des lettres soigneusement tracées m'agressèrent violemment. J'y lus une rigueur qui s'opposait à toute la rondeur que j'avais associée à la mamie aux chats du rez-de-chaussée. Le rejet que j'avais ressenti devint plus cuisant encore quand je lus les mots qu'elle avait tracés avec toute la force de sa peur : « Merci de ne pas toucher aux chats. » Je me retins de pleurer et glissai l'enveloppe dans sa boîte aux lettres. Ma rancœur et ma peine auraient pu anéantir complètement ma gentillesse, mais je luttais pour ne pas empoisonner mon cœur et mon esprit de sentiments négatifs. Et puis, si je croisais un chat isolé dans l'escalier, je ne me priverais pas d'une petite caresse ! La perspective de cette infraction fit passer tout le reste.

Nous avons instauré presque officiellement les séances de lecture, une le mercredi et une le samedi, avec les deux petits Sanchez et leur maman. Chaque rencontre dans le parc constituait une bulle de douceur et de joie. Je prenais maintenant plaisir à regarder jouer les deux petits garçons dont j'admirais la vitalité jusque dans leurs brouilles fraternelles. Je me surpris à

m'attendrir sur les joues barbouillées de chocolat du petit Manuel qui écoutait avidement mes mots tout en mâchouillant son dernier biscuit. Maria-Dolorès ne repartait plus systématiquement après la lecture et commençait à se livrer doucement sur sa vie. Bribes par bribes, je découvrais l'origine de cette rigueur et de cette fragilité qui m'avaient frappée en elle. Mais c'était surtout sa force que j'admirais. Sa solitude n'était ni subie (comme la mienne) ni revendiquée (comme celle de Marie), mais assumée par nécessité. Quand un homme vous brutalise et menace vos enfants qui sont pourtant aussi les siens, il n'y a pas à réfléchir, il n'y a qu'une chose à faire : fuir. Il y a des situations où il n'y a pas de compromis qui tiennent, et ce n'est pas affaire de caprice. Tout est affaire de choix, couple ou solitude. Affaire de chance aussi. Mais quand la chance, on n'en a pas, il faut accepter de faire les choix nécessaires pour rester fidèle à soi-même ou tout simplement, pour rester en vie. Aussi bizarre que cela puisse paraître, alors que j'aurais pu, ou dû confier mes émois sentimentaux à Marie comme je l'avais toujours fait, c'est Maria-Dolorès qui les recueillit. Plus exactement, c'est elle qui les devina et elle m'en parla avec une tendresse et une délicatesse qui me réchauffèrent le cœur. Aucune remarque sur un éventuel risque à fréquenter, de près ou de loin (surtout de loin hélas à ce moment de mon histoire), un homme qu'elle trouvait fort sympathique, et à qui elle avait passé une commande en toute confiance suite à mes conseils. Cette confiance m'apparut comme un assentiment. Étrangement, j'en avais besoin.

Il fut donc mon deuxième îlot de paix au milieu de la tourmente de cette semaine-là. J'avais compris que je ne pouvais pas compter sur des horaires de bureau pour organiser quoi que ce soit avec lui. J'attendais ses SMS comme des bouffées d'oxygène mais mon découragement commençait à réclamer de la régularité. J'avais surtout besoin de me projeter dans un avenir suffisamment proche pour supporter le flottement dans lequel je surnageais, presque sans buts ni obligations. Je pris donc moi-même les devants dès le mercredi soir. C'était le premier avril. Sortie reboostée par ma conversation avec Maria-Dolorès, je pris la décision d'inviter à mon tour mon charmant voisin. Je tournai ma phrase des dizaines de fois dans ma tête avant de lui envoyer un message qui ne laissait aucun doute quant à mes intentions.

« Marc, le temps est venu de respecter à mon tour ma promesse et de vous renvoyer gentiment le panier, à défaut de l'ascenseur. J'ignore tous de vos horaires et je sais à quel point vous êtes occupé, mais vraiment, ça me ferait TRES plaisir de vous offrir un goûter-lecture à vous aussi. Je suis complètement disponible. Donnez-moi votre jour, votre heure, et

vosre livre ! Lisa. PS : ce n'est pas un poisson d'avril, j'ai très envie de vous revoir. » La réponse arriva moins de cinq minutes plus tard :

« Ma chère Lisa (vous me permettez cette familiarité ?), vous revoir sur votre balcon (en attendant mieux) serait une grande joie ! Mon panier sera prêt dimanche à 17 heures. Je vous laisse libre des gourmandises, gustatives et littéraires. Ne me surestimez pas trop. Mes souvenirs scolaires sont lointains, et surtout sélectifs, comme je vous l'ai confié l'autre soir. J'aime la nature et j'aime qu'on me raconte des histoires. Vous trouverez bien quelque chose pour me faire passer un bon moment. Je vous fais confiance. Passez une bonne fin de semaine et restez légère sans vous encombrer de soucis inutiles. Je vous embrasse (je peux ?). Marc. »

Bonne question ! Le pouvait-il ? À une époque où on nous sommait de ne plus nous serrer la main pour nous saluer, d'arrêter les embrassades et les accolades, où on demandait même aux enfants de ne plus embrasser leurs grands-parents, était-il raisonnable d'envisager un « je vous embrasse » en tout bien tout honneur ? D'ailleurs de quel « je vous embrasse » s'agissait-il ? Un équivalent de « bise » amicale ? De « bisous » de copinage ? Ou était-ce un vrai « j'ai très envie de vous embrasser parce que vous me plaisez beaucoup » ? Cette dernière option avait fait bondir mon cœur bien sûr. Dans ce cas-là, oui bien sûr, il le pouvait ! J'en brûlais d'envie. Mais la vraie question du moment était plus complexe : notre relation, encore à l'étape du flirt à distance, renforcée par le confinement, pouvait-elle imaginer, même virtuellement, la possibilité d'un contact physique ? On n'interdisait pas encore aux couples de se toucher ni même aux parents d'embrasser leurs enfants (et il fallait espérer que la peur n'avait pas anticipé ces interdictions dans l'esprit des gens) mais qu'en était-il des relations naissantes ? Comment les gestes barrières que l'on envisageait jusqu'en 2022 nous permettraient de nous découvrir physiquement ? Comment une relation pouvait même se construire sous le regard de la loi ou de voisins suspicieux ? Accepter d'être « embrassée » dans un SMS, c'était un engagement, une façon de dire « oui, j'assume, par cet acte qui est devenu l'expression d'une intimité avancée l'idée de fonder un couple ». Mais nous n'en étions encore qu'aux SMS. Le balcon d'Hermès était haut et le confinement sans fin. Je pouvais m'offrir le luxe du fantasme. Il serait bien temps de réfléchir et de prendre une décision plus tard. J'avais quatre jours devant moi pour me préparer : goûter, coiffure, livre, robe. Je ne me pressai pas pour répondre, je savais que j'avais le temps. Le dernier message me garantissait d'une place privilégiée et je la savourais avec délectation.

« Mon cher Marc, (je nous y autorise), mon balcon vous sera toujours ouvert (même si vous croiser dans mon escalier est aussi un grand plaisir). J'ai bien noté vos préférences en matière de lecture et je vous promets de trouver quelque chose à votre goût. Merci pour vos gentilles paroles. Pour votre dernière question : oui, moi aussi. »

La perspective de ce rendez-vous me transporta tout le reste de la semaine. Le bonheur et le désir donnaient un sens à mon errance. Malheureusement, ils ne me coupèrent pas complètement des réalités et du mouvement du monde. Comme une balance qui systématiquement remettait à l'équilibre les joies et les peines, je ne pus échapper à l'ombre de la mort. J'avais pris sur moi de téléphoner aux Rosiers. Jamais cette maison de retraite ne me sembla porter si bien son nom. La voix chargée d'épines et d'acidité de la directrice siffla à mes oreilles quand elle entendit mon identité. J'avais exigé de l'avoir personnellement au téléphone. Elle avait autre chose à faire. Elle était débordée, et si on ne nous contactait pas c'est que tout allait bien. Bien ? J'espérai subitement que Mamie Mine avait eu un sursaut d'énergie et s'était remise à parler, à s'alimenter, bref, à accepter de vivre. Il n'en était rien. On pouvait, on devait se féliciter du fait que le virus semblait n'avoir aucune prise sur elle. Ce n'était pas le cas des autres pensionnaires. Certains les avaient encore quittés cette semaine. La situation était critique. Mais Madame Gaillard ne risquait rien. On l'avait isolée dans sa chambre, elle ne voyait plus personne et on maintenait toutes les distances pour lui éviter de tomber malade. Elle ne courait aucun danger. La solitude comme le geste barrière ultime. Qui sait si le remède ne serait pas pire que le mal ? Nous-mêmes d'ailleurs, les actifs en bonne santé, combien de temps allions-nous supporter cet isolement préventif, cette peur soi-disant salutaire qui devait nous maintenir en vie mais à l'écart de nos semblables. La peur me saisit ; je redoutais plus que tout que ma grand-mère ne finisse par mourir guérie. Je savais que j'essuierais un refus, mais je sollicitai à nouveau la possibilité de parler à ma grand-mère. Quelques mots. Rapidement. Impossible, bien évidemment. Pouvait-on au-moins lui dire que sa petite-fille avait pris de ses nouvelles. Qu'elle pensait fort à elle et qu'elle viendrait la voir dès que possible. Je fus bien obligée de faire confiance à la voix qui me raccrocha pratiquement au nez en me disant « Oui, oui, on va s'en charger. »

Je ne voulais pas rajouter de la peine à la peine de ma mère. J'évitai de lui faire un compte-rendu circonstancié de mon échange téléphonique avec Madame Beauval. Je me contentai de lui dire que j'avais appelé Les Rosiers et que Mamie Mine allait « bien ». Elle n'était pas dupe.

Mais nous avons besoin, l'une comme l'autre, de préserver les apparences. Le jeudi soir, je reçus un message de Monsieur Soral. Il était déjà 21h30 ; il n'y avait aucune raison pour qu'il me contacte si tard. Il me demandait de le rejoindre à la librairie le lendemain matin entre 10 et 11 heures. J'eus un mauvais pressentiment. J'hésitai à appeler Lucette. J'y renonçai assez vite ; dans l'état de désœuvrement où elle se trouvait je la savais tout à fait capable d'appeler notre patron à n'importe quelle heure. Je gardai donc ce message pour moi, mais le lendemain matin, alors que je me préparai pour aller le rejoindre, je m'inquiétai devant mon attestation dérogatoire de sortie. Que devais-je cocher ? Je n'avais aucun papier officiel pour justifier de mon déplacement professionnel, rien d'autre qu'un SMS sommaire et expéditif envoyé sans aucune explication. Je renonçai à téléphoner à Monsieur Soral. Il n'était plus temps pour un quelconque envoi de mail avec entête officielle. Je me préparai pour sortir. Je choisis le masque noir et je me vêtis de couleurs sombres pour passer plus inaperçue. Il était 9h30.

Au moment où je franchis la porte vitrée, un éclair roux fusa entre mes jambes. Grâce au Ciel, les chats ne savaient pas lire ! Gustave avait fait fi de l'affichette collée par sa maîtresse. Je me penchai vers lui, très discrètement, avant qu'il ne parvienne à atteindre la porte de sa demeure. Je craignais qu'il ne miaule ou qu'il ne gratte à la porte avant notre silencieux conciliabule. Je posai un doigt sur ma bouche. Intrigué par le tissu, il vint le renifler mais je ne pus pas apprécier l'humidité de son petit nez rose que j'aimais tant. Il frotta ses moustaches contre mon visage en ronronnant doucement, suffisamment doucement pour que nous ne soyons pas entendus. Je lui en fus très reconnaissante et cette belle rencontre me donna du courage pour affronter une entrevue que je ne pouvais pas m'empêcher de redouter.

Dans ma volonté de rester discrète, et aussi à prendre l'air, j'avais décidé ne pas prendre ma voiture. Notre petite ville avait pris des airs de cité fantôme, et avec mon masque noir, je ressemblais à un vrai bandit de grand chemin. Ou à une pestiférée rasant les murs, au choix. Je ne croisai absolument personne et atteignis enfin la porte de service de la librairie dont le rideau de fer était toujours tristement baissé. Je passai par l'arrière-boutique au milieu des cartons de livraison qui n'avaient pas encore été vidés. Il faisait sombre. Je dus traverser la boutique qui était aussi plongée dans l'ombre, avant d'accéder, dans l'angle opposé, au petit bureau où brillait très faiblement une lueur, pas plus forte qu'une lampe de camping. Je me dirigeai vers la source lumineuse en appelant mon patron d'une voix forte pour ne pas le surprendre. J'entendis au loin « Mademoiselle d'Artès ? C'est vous ? » Je sentis au ton de sa

voix qu'il était inquiet. Je m'avançai plus doucement. « Oui, c'est moi. Je peux entrer ? »
Jamais je n'aurais posé une telle question en temps normal, mais nous n'étions plus en temps normal, et si le masque et la buée sur mes lunettes obstruaient ma vue, un sixième sens m'avait donné des antennes pour repérer l'angoisse. « Oui, oui, mon petit, entrez, je vous en prie. »

Je passai le seuil de la porte et le découvris, prostré derrière son bureau, à moitié dissimulé par des piles de livres et des cartons. Il était visiblement en train de préparer des colis prêts à être envoyés. Ses traits étaient tirés et sa voix fatiguée. Il avait perdu sa bonne humeur et son optimisme habituel. En un éclair, je compris. Et je me maudissais de ne pas avoir deviné plus tôt. Miss Marple ! Ma petite dame en rose. En quelques mots échangés j'appris que Madame Soral était alitée depuis trois jours. Elle présentait tous les symptômes d'une bonne grippe et même si pour l'instant aucune complication ne semblait se présenter, son mari redoutait le pire. Il la surveillait comme du lait sur le feu, craignant plus pour elle que pour lui alors qu'il s'en occupait jour et nuit, sans aucun moyen de protection bien évidemment. J'étais démunie, impuissante, je redoutais une contamination mutuelle et je ne savais que faire pour les aider. Le message ministériel qu'on nous ressassait à toutes les heures du jour et de la nuit était clair : « Restez chez vous. » Et seulement, oui, seulement « si vous éprouvez des difficultés à respirer, appelez le 15. » Pas difficile d'imaginer dans quel état d'angoisse se trouvait mon patron. On savait déjà que le fameux « orage immunitaire » dont parlaient les médecins qui devenaient poètes pour l'occasion, se déclenchait en général au bout de sept ou dix jours. Il y avait de quoi mourir de peur au fond de son lit à la première fièvre ou à la première toux. J'étais tellement désolée. Que pouvais-je faire pour me rendre utile ? Monsieur Soral posa les clés de la librairie devant lui et les repoussa délicatement vers moi le plus loin possible de lui. « Prenez-les s'il vous plaît. Je vais vous rédiger un document spécifiant que vous êtes en charge dorénavant des livraisons pour notre clientèle. Je voulus protester mais son regard désemparé fit rempart à mes paroles qui ne purent franchir les limites de mon masque. Je m'inquiétais pour lui. Il était peut-être dangereux pour lui de rester seul avec son épouse malade. Et si lui-même tombait malade. Il me regarda par-dessus ses lunettes et je vis des larmes étoiler ses yeux. « Vous avez quel âge mon Petit ? » Je fus désarçonnée par sa question. Je lui répondis, croyant qu'il faisait allusion à ma pseudo-jeunesse qui me préservait peut-être de la maladie. Je faisais fausse route. Quand je lui révélai ma petite quarantaine il me répondit avec

émotion : « C'est moins que l'âge de notre amour. Margaret et moi allons fêter au mois de mai nos 45 ans de mariage. Nos noces de Vermeil. Un métal précieux plus dur que l'or, rouge comme le feu et qui rime avec merveille. » L'émotion était palpable. Je comprenais où il voulait en venir. Jamais il ne l'abandonnerait. Il veillerait sur elle quelles qu'en soient les conséquences. Je n'avais qu'une chose à faire. Je pris les clés. Il pouvait compter sur moi. Je me mettrais en contact avec Lucette le plus vite possible pour gérer l'aspect financier. Je ne pouvais pas partir comme ça. « Me permettez-vous de vous contacter régulièrement pour prendre des nouvelles ? » Il m'adressa un merveilleux sourire, fatigué mais lumineux, en signe de consentement.

Je partis le cœur lourd et la conscience en vrac. Tandis que je rasais les murs pour rejoindre mon domicile, je tournais en boucle la phrase que mon patron nous avait dite en fermant le rideau de fer la veille du confinement : « Ça y est, on y est. » On y était en effet. Cette fois-ci ce n'était pas un chiffre parmi d'autres. Ce n'était pas une image passée en boucle à la télé. C'était la réalité. Je revoyais ma petite poupée anglaise aux cheveux de nuage et au joli tailleur rose toujours impeccable. Je sentais encore le parfum qui suivait ses pas. Pour la première fois, je l'imaginai jeune, brune sans doute, le regard vif et l'œil amoureux tournée vers un Monsieur Soral triomphant au sortir de l'église et de la mairie. 45 ans de mariage. Je ne pus refreiner un sentiment de jalousie qui raviva ma douleur par le terrible sentiment de culpabilité. Les larmes avaient trempé mon masque et j'avais dû ôter mes lunettes pour réussir à voir quelque chose. Je me trompai de chemin et débouchai dans la rue principale que je voulais éviter. Alors que je la remontais pour rejoindre mon immeuble je la vis. Bleu foncé, aux aguets, au dernier carrefour que je devais franchir. Deux policiers en sortirent et se dirigèrent vers moi. Ils devaient attendre depuis un moment dans la camionnette. J'eus l'impression de les tirer de la sieste. Evidemment, ils n'étaient pas masqués. Les services d'ordre que l'on avait chargés de maintenir la population sous contrôle et sous clé, n'étaient guère plus protégés que nous. Les médecins l'étaient à peine davantage. Avec mon masque en tissu j'avais un avantage sur eux, mais eux avaient le pouvoir de me faire payer. En auraient-ils l'envie ? Le Covid se transmettait-il aussi par les larmes ? Le plus jeune resta en retrait pendant que son aîné, qui était sans doute son gradé, se posta devant moi, m'empêchant de passer. « Bonjour Madame. Pourriez-vous me présenter votre attestation dérogatoire s'il vous plaît ? » La politesse fut la bienvenue. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pas supporté la moindre

agression, même verbale. Je dégainai donc le papier sur lequel j'avais coché bêtement la sortie pour courses de première nécessité. Mon adresse apparaissait clairement. J'étais à deux pas de chez moi. Pendant qu'il parcourait le document, il me scrutait du coin de l'œil, visiblement troublé par mes yeux rougis. Il n'y avait que ça à voir et le voile noir qui me bâillonnait devait rendre plus lamentable encore mon regard hagard. « Vous avez terminé vos courses ? » me demanda-t-il. Mes mains étaient vides. Pas une baguette, pas un paquet de pâtes, rien. Je n'avais pas le courage d'expliquer, de développer. J'étais découragée, prête à recevoir en plein cœur le PV de 135 euros. Au lieu de cela, le policier me rendit mon document et me dit : « Trop tard pour le pain, visiblement. La boulangerie a déjà été pillée. » Abasourdie et émue, je repris le document et bafouillai un « Merci » à peine audible. Ils me saluèrent d'un air courtois et me regardèrent poursuivre mon chemin. Leur absence de zèle me réconcilia un peu avec l'humanité. Je gravis les quelques marches de l'immeuble le cœur un peu moins lourd.

Avant de monter mon étage, je pris une grande bouffée d'air et jetai un œil sur les boîtes aux lettres dont je lus chacun des noms. Madame Michel dont l'initiale me narguait de son A inaccessible, A comme Abandon ; Maria-Dolorès Sanchez dont le nom et le prénom révélaient avec une franche transparence l'origine et l'histoire ; Monsieur Jacques Hollin, notre fantôme mystérieux qui apparaissait toujours au mauvais moment ; Mademoiselle Lisa d'Artès qui jugeait utile de rappeler qu'elle était encore célibataire ; l'appartement désespérément vide du premier étage et son absence de plaquette ; Marc Gauthier enfin, 2^{ème} étage, *Prim'Vert Bio*. Je ne pus m'empêcher de glisser mes doigts sur ce dernier nom. Je retirai enfin mon masque et commençai à monter chez moi. La journée avait eu son lot de surprises, bonnes ou mauvaises. Dans les deux cas elles m'avaient épuisée. Je décidai de prendre des RTT bien méritées. J'avais deux rendez-vous qui m'attendaient ce nouveau week-end, et j'entendais bien en profiter, en dépit de tout.

Chapitre 18

Je ne l'ai pas fait. Je ne l'ai pas fait mais j'y ai pensé. Le trousseau de clés de Monsieur Soral me guettait sur la petite table de l'entrée. Je l'y avais jeté en rentrant chez moi, par réflexe. J'avais besoin de reprendre mes esprits. J'avais posé mes chaussures, des baskets que je ne sortais que pour le confort ; j'avais abandonné depuis longtemps l'idée de courir avec. Je filai dans la salle de bains pour me baigner le visage à l'eau fraîche et me refaire une tête à coup de fond de teint. En repassant devant la porte d'entrée, mon regard s'était alors arrêté sur les clés dont la présence inhabituelle m'avait arrêtée. Je m'étais approchée lentement, comme dans un thriller de série B, l'œil suspicieux. Qu'en était-il de la contamination par les objets ? Devais-je badigeonner ces clés au gel hydroalcoolique ? Les plonger dans de l'eau de javel ? Mes oreilles bourdonnaient, je fus saisie de vertige. Mon estomac vide y était peut-être pour quelque chose. J'hésitai. Je tournai superbement le dos à l'objet de mon tourment, que je ne daignai même pas ranger.

Je laissai filer le reste de la journée avec sur la langue une saveur douce-amère. Je ne savais plus si je devais me réjouir des joies, les petites comme les grandes, ou si je devais plonger, purement et simplement, au fond du gouffre avec mes semblables. Je m'interrogeai sérieusement sur la vraie nature de l'empathie, de la solidarité et de la générosité tant mes repères étaient chamboulés. L'ingestion de produits frais, plus ou moins bien cuisinés d'ailleurs, ne suffit pas à m'apaiser. Le soleil avait disparu depuis longtemps. Mon appartement était plongé dans l'obscurité. Terrorisée, soudain, à l'idée de passer encore une nuit avec mes angoisses et mes questions, j'attrapai mon téléphone, et sans même tenir compte de l'heure déjà bien avancée, j'écrivis un SOS à cet homme que je connaissais à peine mais qui me semblait le plus apte à le recevoir. « Mon cher Marc, dimanche me semble encore bien loin. La soirée me semble bien longue. La nuit interminable. J'ai reçu trop de mauvaises nouvelles aujourd'hui. Je suis triste. Si vous êtes chez vous, pourriez-vous me jouer un peu de musique ? Je me permets de vous embrasser, sans autorisation. » J'attendis longtemps. Pas de réponse. Il était déjà une heure du matin. J'avais passé la soirée à tourner en rond dans mon appartement. Je m'étais fait tous les films que mon pauvre cerveau pouvait élaborer en de telles circonstances : collision avec un platane qui aurait profité du confinement pour se promener sur la nationale, altercation avec la police pour une attestation non réglementaire,

rencontre inattendue avec une bombe blondasse sur le bord de la route, chute sur la tête suivie d'une amnésie totale. J'atteignis le summum de l'horreur quand je me couchai enfin, convaincue que j'étais déçue du mont de l'Olympe, et que découvrant ma condition de mortelle, Hermès m'avait tout simplement rejetée. Je m'endormis, le téléphone à la main, serré contre mon cœur, priant pour que la batterie ne me lâche pas. Fichu câble ! À 1 heure du matin, une vibration me sortit du sommeil. Je me levai d'un coup et m'éblouis littéralement en déverrouillant mon écran.

« Pardon Lisa ! Désolé, la batterie de mon téléphone était à plat et j'avais oublié mon chargeur chez moi. J'ai passé la soirée dans des travaux de peinture. Je rentre à peine. Je m'en veux terriblement. Vous ai-je réveillée ? J'ignore si je le souhaite ou si je le redoute. Je vais jouer Lisa, même si vous dormez. Puissiez-vous m'entendre, même fenêtre fermée, même dans votre sommeil. Je suis là. Dormez bien. Je vous embrasse.»

Je me rendormis, apaisée, détendue et le cœur battant à tout rompre. Je ne sais pas si ce fut ce battement naturel ou les quelques notes, lointaines, qui me parvenaient à travers les murs de mon immeuble, mais le pouvoir du rythme eut raison de tous mes tourments. J'avais juste eu le temps de taper un rapide « Merci Marc. Hâte de vous revoir. » Je me réveillai tard le samedi matin. Un peu molle, un peu déroutée par l'intense sentiment de bien-être qui m'habitait. Il me fallut un petit moment pour me rappeler pourquoi ce week-end commençait si bien. Mon téléphone, complètement vidé, gisait au sol. J'allai rapidement le brancher dans la cuisine mais je n'eus pas besoin de l'allumer pour savoir que quelque chose m'attendait derrière la porte d'entrée. Une fleur, un croissant, une salade ? Marc avait le don de me surprendre et je m'attendais à tout. Nous n'en étions plus aux commandes mais aux confidences et aux rendez-vous. J'ouvris donc ma porte, théâtralement, avec le roulement de tambour intérieur de mon cœur battant. Un joli petit cageot m'attendait, tapissé de papier journal. Je découvris quatre boutures fraîchement arrosées. Les petites fleurs blanches au cœur couleur de soleil me révélèrent leur nature. Des pieds de fraisiers ! Je saisis ce mini potager. Il m'apportait sur un plateau un petit bout de sa vie loin de la ville, là où je ne pouvais pas aller. Pas encore. Au milieu du petit jardin inattendu je découvris le petit flyer que je connaissais bien et qui était maintenant devenu sa signature. Je le dépliai et lus le message qui accompagnait mon présent : « Je ne peux pas encore vous emmener chez moi, à moins de vous embaucher en tant qu'employé saisonnier ! En attendant de retrouver notre liberté, voici

un petit morceau de ma terre pour agrémenter votre balcon. Arrosez-la avec amour et régularité, et dans quelques semaines vous pourrez vous régaler. Grosse journée encore aujourd'hui, mais demain, à partir de 17 heures, je serai tout à vous. Marc. PS : Nous avons de la chance, notre voisin du deuxième étage a le sommeil lourd. Je l'ai croisé ce matin ; la musique ne l'a pas réveillé la nuit dernière ! »

Je commençai déjà à bichonner mon balcon pour le lendemain, posant mes pieds de fraisiers sur une vieille table basse que je recouvris d'une toile cirée verte. Entourés des quelques plantes et pots de fleurs que j'avais déjà déposés, ils formèrent un ravissant jardin. Je m'y sentais bien. Je m'y assis un petit moment pour boire mon éternel thé du matin, le regard régulièrement tourné vers le haut, le balcon du dessus, le soleil, le ciel. Je feuilletais le livre de Jules Verne pour préparer ma lecture de l'après-midi.

Maria-Dolorès m'accueillit avec un large sourire. Une douceur inhabituelle émanait de son visage. Je ne saisis pas tout de suite d'où elle venait, puis je compris : elle avait lâché ses cheveux. Ces derniers venaient d'être fraîchement lavés et séchaient librement sur ses épaules. L'air léger d'avril les faisait voler tendrement autour de ses joues. Je lui rendis son sourire et nous échangeâmes quelques mots pendant que les enfants jouaient encore au fond du parc. Je m'enquis de sa situation professionnelle, inquiète de savoir si ses employeurs continuaient à la payer en dépit de la situation. Elle me rassura, reconnaissante pour l'intérêt que je lui portais. Elle se faisait plus de souci pour la scolarité de Pablo et Manuel. Des heures, elle finirait toujours par en trouver. Mais mettre au travail ses fils était plus compliqué. Il lui tardait de voir les portes de l'école rouvrir. Comme s'ils avaient senti que nous parlions d'eux, les deux frères accoururent vers nous et se jetèrent sur le châte de leur mère, toujours accueillant. J'évoquai, l'air de rien, la question épineuse de l'école. Tollé de protestations, rires en cascades. Ce n'était clairement pas un souci ni une priorité pour eux. Ces deux enfants n'avaient pas un mauvais fond. Ils aimaient les écrans, ils étaient un peu paresseux ; mais ce n'étaient ni les premiers ni les derniers, et leur mère prenaient soin d'eux, seule, comme elle le pouvait. Quelle morale pouvais-je leur faire ? De quel droit ? Je choisis de me montrer complice. Ils n'étaient pas les premiers enfants à boudier l'école ! On en trouvait plein les livres des comme eux ! Comme les enfants qui faisaient des bêtises. Mais les livres nous montraient que tout le monde pouvait changer, et ça, c'était formidable ! Ces enfants avaient besoin d'attention, d'amour et d'histoires. Je choisis donc simplement de continuer à leur prouver

que les mots pouvaient être leurs meilleurs amis et les romans, des miroirs encourageants. Ils étaient fidèles à nos rendez-vous, j'avais su créer en eux le désir et l'impatience. Je décidai de faire confiance au temps. La magie de la littérature commençait à opérer sur eux. La graine finirait par germer.

Depuis presque trois semaines, mon divin voisin me nourrissait de fruits et d'attentions ; à mon tour de lui offrir des douceurs. Pour la lecture, j'avais déjà ma petite idée. Pour les papilles, il fallait encore que je me creuse la tête. J'avais un train de retard dans ce domaine. Plus qu'un train d'ailleurs, un vrai convoi ferroviaire ! Une idée lumineuse traversa mon esprit le dimanche matin. Je décidai de concocter le seul gâteau que je savais faire. Enfin, en théorie. Je l'avais vu faire des centaines de fois par ma mère et surtout par ma grand-mère, mais aucune de ces deux femmes formidables n'avaient réussi à m'insuffler le désir de m'y mettre moi-même. J'avais toujours fait partie de celles que l'on régale, il était temps pour moi de changer de camp. Je savais bien que ces yaourts nature me serviraient à un moment ou à un autre. Ils m'attendaient depuis presque trois semaines au fond du frigo. Je fis un effort de mémoire pour me replonger dans mon enfance et me souvenir des étapes et des ingrédients. Je ne voulus pas utiliser internet. Ce gâteau, c'était un geste de fidélité à Mamie Mine, un geste d'amour aussi, à l'intention de Marc. Je voulais faire quelque chose pour lui. De mes mains.

Proust avait bien raison avec sa madeleine. La mémoire sensorielle, le goût, l'odorat, sont bien plus puissants que la mémoire des événements. Je pouvais me souvenir parfaitement du parfum, de la texture, de la couleur, des miettes qui s'échappaient de la part coupée, du croustillant de la croûte, légèrement salée, mais j'étais incapable de me rappeler les étapes pour y parvenir. J'avais vidé le yaourt au fond d'un saladier et je contemplai, démunie, le pot qui devait, dans mon souvenir, devenir le verre doseur pour tous mes ingrédients. Mais quels ingrédients ? Et dans quelles proportions ? Je sortis pêle-mêle farine, sucre, œufs, beurre... et me laissai porter par mon instinct. Très mauvaise idée ! Il paraît que l'instinct maternel n'existe pas. Visiblement, l'instinct culinaire non plus. J'appris ce jour-là que la pâtisserie, comme les mathématiques, était une science exacte. Après deux heures d'une lutte acharnée et une mise à sac de ma pauvre cuisine, je sortis une espèce de galette compacte qui n'avait rien du nuage aérien de mon enfance. J'incriminai avec une parfaite mauvaise fois la farine avec poudre levante incorporée, et me désespérai, en voyant l'heure, de ne plus avoir le temps de passer

à la boulangerie pour remédier au désastre. Je passai mes nerfs en nettoyant la cuisine qui n'avait jamais subi un tel tsunami. J'avais prévu une lecture surprenante ; je craignis que le goûter le soit tout autant. J'avais encore le temps de tenter un miracle dans ma salle de bains. Douche, brushing, maquillage ; j'optai pour un style champêtre et bucolique assorti à mon balcon et à ma lecture. Ma robe jaune avait perdu l'attrait de la nouveauté. Et surtout, elle n'était ni lavée ni repassée. Heureusement, il me restait des robes d'été enfermées depuis longtemps dans mes placards. Trop longtemps, hélas. J'ignorai si c'était déjà les effets du confinement ou tout simplement la dure réalité de la vie, mais aucune étoffe ne trouva grâce à mes yeux, à mes hanches non plus surtout. Je pestai contre moi-même. Il n'était plus temps de faire un régime (j'avais une heure devant moi !), ni de faire une commande sur Internet (les livraisons s'étaient développées de manière exponentielle depuis le 11 mars, mais quand même), et je n'allais pas non plus jouer la scène d'Adam et Eve sur mon balcon. Il me restait heureusement une dernière option, une robe de plage rouge, légère et froufroulante, un peu courte certes, mais vue d'en haut, ça ne se verrait pas.

J'ajoutai les dernières touches à mon décor. Nappe, gâteau, petites assiettes, bouteille de mousseux que j'avais mise au frais la veille. Je posai enfin le livre que j'avais choisi pour l'occasion. Tout était prêt. À 17 heures tapantes, la porte du balcon du dessus s'ouvrit. Marc surgit, visiblement fraîchement sorti de la douche. Ses cheveux bouclés étaient encore mouillés et je pouvais sentir, même d'en bas, le parfum qui émanait de sa chemise entrouverte. Le sourire radieux qui m'accueillit était empreint d'une préoccupation que je ne lui avais pas encore vue. Il s'accouda sur la rambarde, se pencha vers moi, et s'enquit tout de suite de mon moral. Le soleil brillait, la situation était romantique et cocasse à la fois. Je le rassurai immédiatement. Je n'avais pas envie, pas maintenant, de lui faire part des mauvaises nouvelles qui avaient bouleversé ma fin de semaine. Il évoqua avec moi l'avancée de ses travaux et ma joie fut à son comble lorsqu'il projeta, pour bientôt, de me faire découvrir tout ça en vrai. Je brandis soudain la bouteille devant moi et réclamai le panier que je n'avais pas encore repéré sur son balcon. Il fallait trinquer à ce beau projet. Il se redressa d'un air mystérieux. « Lisa ! clama-t-il d'un ton théâtral, aimez-vous les surprises ? » J'éclatai de rire. Il me l'avait déjà fait, le coup de la surprise. À quoi devais-je m'attendre ? Un nouveau bouquet ? « Mais oui ! Vous le savez bien ! » Il pointa son index en l'air et m'ordonna : « Alors, fermez

les yeux. Et quoi que vous entendiez, ne les rouvrez pas tant que je ne vous y aurai pas autorisé. »

Ma curiosité était à son comble, mon cœur battait la chamade. Je m'accrochai à la rambarde et obéit. Il y eut alors des bruits de frottement, comme la caresse d'un tissu sur du métal. Un bruit plus mat, plus sonore fit raisonner la façade de l'immeuble et je fus à deux doigts de ne pas tenir ma promesse. J'entendis un « Tut, tut ! Lisa ! Gardez les yeux fermés ! ». Je m'accrochai un peu plus au rebord, soudainement inquiète. Il y eut ensuite une série de bruits de chutes, que je ne pus identifier mais qui semblaient très proches de moi, puis enfin un souffle et un dernier à-coup. La voix, un peu haletante de Marc, m'autorisa enfin à ouvrir les yeux. Quand je les rouvris enfin, je n'avais plus besoin de me tordre le cou pour le contempler et le boire des yeux ; Hermès avait surgi sur le balcon d'en face ! Celui qui était toujours désespérément vide. Par quel miracle ou par quelle acrobatie était-il parvenu jusque-là ? J'étais terrorisée, après coup, à l'idée qu'il aurait pu se tuer ou du moins se casser un membre pour venir si près de moi. Il avait fait tomber des coussins et son grand panier était à nouveau accroché au-dessus de nos têtes. J'imaginai qu'il comptait s'en servir pour remonter ce qu'il avait jeté là. L'architecte de l'immeuble avait eu la très bonne idée de concevoir les balcons du deuxième étage légèrement plus petits que ceux du premier, et je compris que Marc s'était servi de cet écart pour descendre plus facilement. Il avait évité ainsi une chute vertigineuse et s'était assuré avec un drap qu'il avait, à la manière des évadés, attaché aux barreaux de notre prison. Nous étions encore séparés, mais les distances s'étaient réduites, et si on avait étendu nos bras, chacun de notre côté, nous aurions pu nous effleurer du bout des doigts. Plus de balcon, plus d'escaliers, nous pouvions nous regarder en face. Marc s'inclina vers moi et m'apostropha : « Bonjour Lisa, comment allez-vous ? » J'éclatai de rire et lui répondis sur le même ton : « Très bien Marc ! Vous avez fait bon voyage ?

- Atterrissage un peu raide mais bonne arrivée, et la vue est très charmante ici !

- Alors, installez-vous, mettez-vous à l'aise. »

Nous rîmes joyeusement et je profitai de ce moment pour déboucher ma bouteille de mousseux. Cette journée méritait des bulles ! Le bouton sauta joyeusement ; Marc l'attrapa en vol et le brandit devant moi victorieusement. « Il ne s'échappera pas celui-là ! » Ce clin d'œil à la coquine tomate cerise de notre premier rendez-vous me fit légèrement rougir.

J'attrapai un verre que je tâchai de ne pas trop remplir de peur de le renverser. J'ignorais encore comment j'allais réussir à lui faire parvenir de l'autre côté. Le panier était inutilisable à l'horizontal. Il recelait cependant des surprises insoupçonnées. Marc en tira un plateau qu'il tendit vers moi. Je n'avais qu'à poser le verre en tendant le bras et quelques instants après, nous levions nos verres l'un vers l'autre. À quoi pouvions-nous trinquer ? Aucun de nous n'osa envisager la fin de tout ça. Trop de flou, trop d'incertitude. « À nous, alors ! Et à la joie de continuer à nous connaître, en dépit du reste. » J'approuvai. Il but longuement sans me lâcher des yeux. Un silence gêné s'installa entre nous. Je repris la bouteille et lui proposai un autre verre. Tandis qu'il ramenait à lui le plateau et le posai sur le sol à ses pieds, il me demanda si j'avais pensé à sa lecture et si j'étais prête à lui faire revivre ses émotions de lycéen. Je souris à son allusion et l'invitai à s'installer. Il commença à positionner les coussins qu'il avait fait tomber. Je saisis le livre que j'avais posé sur ma table, à côté du gâteau que j'aurais voulu faire disparaître tant il avait l'air pitoyable. Je ne pouvais décemment pas rester debout, ni même sur ma chaise dans ces circonstances. J'allai rapidement chercher des coussins et m'installai à mon tour sur le sol. Face à face, contre les barreaux, nous ressemblions à deux prisonniers dans deux cellules différentes, le ciel au-dessus de nos têtes. Je regrettai ma robe un peu courte qui ne me permettait pas de m'asseoir en tailleur. Quelle que soit la position que j'adoptais, je ne pouvais pas soustraire le haut de mes jambes aux regards de mon voisin. Il me demanda : « Que m'avez-vous préparé de beau ? » Je renonçai à me dissimuler et réajustant mes lunettes je lui lançai, avec un sourire mystérieux : « J'ai pensé qu'Ovide pourrait vous plaire.

- Pardon ? » Pour la première fois depuis que nous nous fréquentions, j'avais réussi à provoquer l'étonnement sur le visage de l'homme le plus sûr de lui que je n'avais jamais connu. J'éclatai de rire. J'ignorais si le nom de l'auteur latin avait déjà effleuré ses oreilles, mais une chose était sûre, la confusion avec le Covid l'avait déstabilisé. Je brandis mon exemplaire des *Métamorphoses*¹⁴ entre les barreaux. « Vous aimez la nature et les histoires, non ? »

Je ne voulais pas perdre de temps dans un exposé professoral sur Ovide. Marc aimait la nature et la vie, il participait, par son travail, à la transformation de cette nature, et sa joie de vivre

¹⁴ Dans son œuvre *Les Métamorphoses*, le poète latin Ovide, raconte l'histoire du monde et des divinités à travers les différentes transformations subies par les êtres et les éléments.

révélaient une sensualité qui devait le prédisposer à l'écriture fine et subtile du poète. Et puis, je ne lui dis pas bien sûr, mais l'histoire des divinités de la mythologie, c'était un peu la sienne ! Je commençai donc la lecture du livre 1^{er}, évoquant la naissance du monde, sorti du *Chaos, cette masse informe et confuse*. Mon élève écoutait attentivement, le sourire aux coins des lèvres, le regard posé négligemment sur mes jambes. Avec ses cheveux bouclés qui auréolaient son visage bronzé, il me fit soudain penser à Phébus-Apollon. Je sautai quelques pages et enchaînai directement sur l'histoire de Daphné, le premier amour de Phébus, la première conséquence désastreuse du non-respect des distances sociales de toute l'histoire de l'Humanité ! Phébus, blessé par la flèche de Cupidon, tombe éperdument amoureux de la nymphe Daphnée mais cette dernière n'aspire qu'à vivre libre dans la forêt. Le dieu la poursuit, la supplie, tente de l'attraper, mais elle court vite, comme le vent dans les roseaux ! *La course est précipitée, pour lui par l'espoir, pour elle, par la crainte. Il frôle déjà le dos de la fugitive sur la nuque de laquelle les cheveux épars se soulèvent à son souffle*. La nymphe supplie son père le dieu fleuve Pénée de la sauver. *Voici qu'une pesante torpeur envahit ses membres ; sa tendre poitrine est enveloppée d'une mince écorce, ses cheveux s'allongent en feuillage, ses bras en rameaux, son pied tout à l'heure si rapide, est retenu au sol par d'inertes racines ; son visage, à la cime, disparaît dans la frondaison. Telle, Phébus l'aime encore, et, sa main posée sur le tronc sent le cœur qui continue à battre sous la neuve écorce.*¹⁵ Ainsi naquit le laurier, l'arbre de Phébus-Apollon.

Je refermai le livre, le posai sur mes genoux. Je n'osai pas lever les yeux vers Marc. Je craignais son sourire, sa moquerie peut-être. Jamais cette histoire ne m'avait à ce point touchée. Blottie contre le mur je resongeai à la magnifique sculpture du Bernin qui avait su si merveilleusement figer dans le marbre la fuite et la passion amoureuse.

« C'est très beau Lisa. » J'osai enfin affronter son regard. Il dut voir mon émotion. Il me sembla qu'il l'avait partagée. Il avait glissé son bras à travers les barreaux. Ils étaient serrés et son biceps avait du mal à passer. Je fis semblant de ne pas comprendre son geste. Je lui tendis le livre. Il hésita et retira son bras. « Gardez-le. Je préfère vous écouter. »

L'émotion nous avait gagnés tous les deux. Nous nous levâmes en même temps. Le soleil commençait à disparaître derrière les immeubles. Je réalisai que je n'avais même pas servi

¹⁵ Les passages en italique sont des extraits des *Métamorphoses* d'Ovide, GF – Flammarion, traduction par Joseph Chamonard.

mon gâteau. J'aurais voulu le faire disparaître, ou mieux, le transformer en pâtisserie aérienne et parfumée. Mais nous ne vivions pas dans le monde d'Ovide. Les jeunes filles ne se transformaient pas en arbres pour fuir des amoureux trop pressants et les désastres culinaires ne se métamorphosaient pas en chefs d'œuvre de la gastronomie. Il fallait pourtant revenir sur terre. Pour dissiper notre trouble je lui désignai mon gâteau raté en riant joyusement. Il n'avait rien contre l'idée de manger des briques ? Il était sûr que j'exagérais. Et puis, les briques et la peinture, il avait l'habitude en ce moment ! Je commençai à couper une belle part que je déposai délicatement sur une assiette. Je m'attendais à ce qu'il me tende son plateau, comme pour le verre, mais il n'en fit rien. Il se pencha un peu plus et étira son bras vers moi au maximum. Je fis de même de mon côté. Tout se passa très vite. Au lieu d'attraper l'assiette, il happa mon poignet. La surprise me fit perdre tous mes moyens. Je réussis à maintenir l'assiette mais celle-ci bascula et la part de gâteau tomba et s'effondra au rez-de-chaussée. Le temps s'arrêta. J'ignorai si j'avais assommé quelqu'un, un chat, une vieille dame ou un enfant. Nous restâmes quelques secondes ainsi sans plus oser bouger. Je ne m'étais pas transformée en laurier mais mon cœur battait aussi fort que celui qui pulsait sous l'écorce de Daphné. Je baissai enfin les yeux, inquiète. Vu mes talents de pâtissière, on avait frôlé la catastrophe. Je me mordis les lèvres. « Je suis désolée. Mais ce n'est peut-être pas une grosse perte ! » Il commença à desserrer son étreinte. Je laissai glisser mon poignet entre ses doigts. La fuite m'offrit alors la plus douce des caresses. « Je n'ai pas tout perdu, murmura-t-il. » J'allai lui servir une nouvelle part quand un bruit au rez-de-chaussée nous fit sursauter. La porte-fenêtre de Madame Michel venait de s'ouvrir. Instinctivement, Marc se blottit contre le mur afin de ne pas être aperçu d'en bas. De mon côté, je me penchai davantage. Ma voisine sortit. Devant son air ébahi, je la rassurai avec un grand sourire. Ce n'était rien. J'avais été un peu maladroite en mangeant un goûter tardif. Je viendrais nettoyer ça plus tard. Promis. Je comptais sur sa vue basse et sur son incapacité à lever le cou pour voir ce qui se tramait au-dessus de sa tête. Elle me fit un petit geste de la main qui signifiait « Pas de souci, mademoiselle. » Elle me sourit gentiment, comme si elle regrettait déjà de m'avoir si durement congédiée, puis elle disparut derrière sa fenêtre. Je soufflai de soulagement. Marc revint vers le bord du balcon. Nous nous mîmes à rire en silence. Il était temps pour lui de remonter dans ses nuages. Les différentes lumières de l'immeuble, comme des yeux à l'affût, commençaient à s'allumer de toutes parts. Je ne le lâchai pas des yeux durant toute son ascension, incapable de respirer avant qu'il ne pose enfin ses pieds sur la terre ferme. Il

remballa son drap et commença à remonter son panier avec les coussins. La fenêtre de mon voisin du dessus s'ouvrit à ce moment-là. Décidément, jamais Monsieur Hollin ne s'était à ce point manifesté que depuis le confinement ! Se sentait-il seul pour une fois ? Il me vola les derniers instants du soleil avec mon invité. Je reculai discrètement dans l'ombre pendant que les deux hommes commençaient à engager la conversation. Ce n'était plus mon tour. Il glissa vers moi un regard fulgurant tandis que je rentrais avec mes verres et mon gâteau quasi intact. Moi non plus, je n'avais pas tout perdu.

Chapitre 19

Mon écran d'ordinateur me toisait depuis une demi-heure. Je l'avais allumé le lundi matin, bien décidée à mettre fin à mon expérience numérique en matière de rencontres amoureuses. J'avais déjà fait le vide autour de mon profil, mais Fabien s'accrochait encore. Il avait multiplié les messages depuis une semaine, alors que je n'avais pas donné signe de vie. Je n'eus pas le courage de les lire. Je me contentai du dernier en date. Il exprimait une inquiétude (réelle ?) quant à mon silence radio. Avais-je disparu dans une autre galaxie ? Avais-je été happée par un trou noir ? Curieusement, il n'évoquait jamais la possibilité que je fusse tombée malade. C'était pourtant le plus probable. Qu'allais-je faire ? Clore tout simplement mon compte sans autre forme de procès ? Ça aurait été si simple. C'était sans compter sur ma conscience, cette trouble-fête qui n'avait de cesse de m'empoisonner la vie. Dire la vérité ? « Désolée Fabien, nous ne sommes pas appelés à nous rencontrer dans ce monde ou dans un autre. Mon cœur de midinette préfère *Roméo et Juliette* aux films de science-fiction. » Impossible. Je le remerciai donc un peu bêtement pour le temps et l'attention qu'il m'avait consacrés, mais vraiment, je lui faisais perdre son temps. Je n'étais pas faite pour ce type de relation. Comme je ne pouvais pas me permettre de lui souhaiter bon vent, je lui souhaitais tout le bonheur du monde. Je trouvais ça un peu nunuche, mais c'était plus fort que moi, il fallait que je passe pour une bonne fille, que je me fasse pardonner de l'abandonner sur l'autoroute des sites de rencontres. Pour éviter toute récidive ou tentative de reprise de contact, je clôturai ensuite proprement mon compte, en me promettant que jamais, plus jamais, je n'aurais recours à ce type de procédés.

La semaine commençait bien. Une décision, un passage à l'action, une résolution. J'imprimai l'attestation de mon employeur spécifiant que j'étais chargée des commandes et des envois de la Librairie du Centre. Lucette m'avait fait parvenir la liste du jour. Cinq exemplaires. Notre arrière-boutique n'allait pas se transformer en entrepôt d'Amazon, mais cette activité économique, aussi minime fût-elle, m'ancrait dans un mouvement salutaire, un échange qui me faisait oublier la torpeur qui avait endormi le pays aussi sûrement que le château de la Belle au bois dormant. Je pris presque joyeusement mon masque rose ce matin-là. Pour la première fois depuis le début du confinement, j'allais pouvoir cocher autre chose que « déplacement pour achat de produits de première nécessité » ou « activité physique d'une

durée maximum d'une heure dans un rayon d'un kilomètre ». Je me sentais enfin utile, humaine, chargée d'une mission vitale essentielle. J'étais la Noé de *L'Arche aux Livres*, j'allais sauver mes frères lecteurs du naufrage. Chaque livre posté serait une bouée dans l'océan, une gorgée d'eau dans le désert, une main tendue dans la solitude. Que m'importaient les titres ; j'aurais ressenti la même exaltation en envoyant des livres de cuisine que des ouvrages philosophiques. Le poids du papier suffisait à me rendre heureuse et fière de mon travail.

Quand je pénétrai dans la librairie, seule cette fois-ci, je ressentis un curieux sentiment de peur, de joie et d'excitation. J'avais l'impression d'être un passager clandestin, une résistante en temps de guerre. Tous les magasins du centre-ville que j'avais croisés m'avaient observée d'un œil sombre, derrière leurs vitrines éteintes. Aussi, quand j'ouvris la petite porte arrière de la boutique, j'eus l'impression de commettre une infraction. J'arrêtai rapidement l'alarme pour éviter qu'elle ne réveille la moitié de la ville dans le silence spectral qui hantait les lieux. Je ressentis une solitude absolue. À ce moment-là, une petite vibration vint chatouiller le fond de ma poche. Je sortis mon téléphone. Hermès. Il était temps que j'attribue au dieu de mon cœur son vrai prénom. Marc. C'était beau aussi. Ça transpirait la force et la vaillance. Un nom d'homme. Un nom de guerrier. Un nom de roi. Je ne pris pas le temps de lire son message, je modifiai immédiatement la fiche de son contact. J'avais envie d'agir. Agir, en dépit de tout, changer les choses, changer ma vie, sortir de chez moi, sortir de moi-même. Il devint donc « Marc », dans mon répertoire. Plus question de le dissimuler sous un nom d'emprunt, plus question de le dissimuler à mon cœur. Je pouvais enfin lire son message : « Lisa, nous avons été séparés un peu rapidement hier soir. Notre voisin nous surveillerait-il ? Craindrait-il que nous ne mettions en danger la sécurité sanitaire de l'immeuble par nos entrevues verticales ? Merci en tout cas, pour ce délicieux moment à vos côtés et pour cette lecture si touchante. Je n'ai pas croisé de laurier sur ma route ce matin, hélas, mais la belle Daphné dont j'ai saisi le poignet hier me poursuit. J'espère que contrairement à sa sœur mythologique, elle ne se transformera pas sous mes doigts, parce que je compte bien récidiver très prochainement. Croyez-vous qu'une autre fin serait possible à cette histoire ? »

Je dus m'asseoir pour supporter le trop plein d'émotions. Mon corps, dont il était pleinement question dans ses propos, se mit à vibrer et à trembler. Mes jambes se seraient dérobées sous moi si je n'avais pas été assise. Mon esprit se mit à galoper dans les contrées lointaines du désir quand je songeai à ce que projetait mon Phébus-Apollon du deuxième étage. Il ne

s'arrêterait pas là, confinement ou pas, et il me demandait si j'étais prête à le suivre dans l'inconnu. Je tapai rapidement, les doigts tremblants et les joues en feu : « Pourquoi pas. J'aime les histoires qui finissent bien. »

Il fallait que je me recentre sur mon travail. Je mis mon téléphone en mode silencieux et le jetai au fond du sac pour être sûre de ne pas être perturbée par une réponse qui allait sans doute arriver très vite. Je le pressentais. J'avais imprimé les factures chez moi pour éviter de perdre du temps à allumer et lancer l'ordinateur de la boutique. Je n'avais plus qu'à préparer les paquets. Cela me prit une petite heure durant laquelle je tâchai d'oublier mon téléphone. Je sortis presque calme de la librairie, cinq paquets cartonnés dans les bras, et me dirigeai vers la Poste qui était à moins de dix minutes à pieds. J'avais remis mon masque et je rentraï essoufflée et suante dans le bureau. Par chance, il n'y avait personne. Un employé était dissimulé derrière un plexiglas épais (on venait d'inventer l'hygiaphone sans trou, ça n'allait pas être simple). Je dus parler un peu fort pour percer la double paroi du masque et du plastique. Je réglai rapidement la transaction et regardai, émue, l'employé jeter mes petits paquets dans la panier posée à côté de lui. Ma mission du jour était terminée. Je décidai d'envoyer rapidement un message à Monsieur Soral pour l'en informer et en profiter pour prendre des nouvelles de son épouse. Je tremblais un peu en saisissant le téléphone dans la rue. Marc avait répondu. Je ne lus pas tout de suite son message, ne voulant pas mélanger les émotions que l'existence me jetait à la figure depuis quelques jours. J'envoyai rapidement un SMS à mon patron pour lui faire un rapport et m'enquérir de sa situation personnelle. Je lus ensuite les mots de Marc qui me déroutèrent encore plus que les précédents : « Alors Lisa, vous me laissez carte blanche ? » C'était tentant. Inquiétant aussi. La réponse de Monsieur Soral m'évita de prendre une décision tout de suite. Il me remerciait, certain qu'il était de pouvoir compter sur moi. Le week-end avait été difficile. Son épouse toussait beaucoup et était épuisée, mais « rien de plus alarmant pour le moment » finissait-il en me promettant de me redonner des nouvelles. Je repris la route pour rentrer chez moi. Je n'avais pas encore répondu à Marc. Je m'offris le luxe d'attendre.

Je franchis le seuil de ma porte en fin de matinée, épuisée comme si j'avais couru un marathon. Je retirai mon masque et au moment où je le déposai sur la table de l'entrée, enfin libérée, je réalisai qu'il était sale à l'intérieur. Le fond de teint et le rouge à lèvres auxquels je n'avais pas renoncé, avaient laissé des traces beiges et roses sur le tissu. Cela faisait déjà plusieurs fois

que j'utilisais les deux masques que ma mère m'avait si généreusement envoyés, et je ne m'étais pas encore posé la question du nettoyage. J'avais entendu dire que les masques en tissu devaient être lavés tous les jours à 60° pour être efficaces... Tous les jours ? Même si je décidais de laver l'ensemble de ma garde-robe, mes rideaux, mes coussins, mes draps, mes serviettes et mes torchons, je n'aurais jamais pu rentabiliser une machine à 60° tous les jours. D'ailleurs, à 60°, je risquais surtout de massacrer l'ensemble des textiles de ma maison. Je fis un rapide petit calcul : si je voulais respecter scrupuleusement les règles sanitaires, il m'aurait fallu au moins une dizaine de masques par semaine. J'avais bien sûr tenté d'en solliciter au supermarché, mais nous n'en étions même pas encore aux précommandes, alors la livraison ! Je contemplai *la chose*, dubitative. Y avait-il du virus *là-dessus* ? Oui ? Non ? Et si Oui, d'où venait-il ? S'il venait de moi, si j'étais de ces dangereux et méchants asymptomatiques, je pouvais bien me recontaminer moi-même. Et si j'avais souillé mon masque ailleurs, il devenait carrément dangereux car il m'aurait lui-même contaminée alors que j'étais en parfaite santé. C'était un casse-tête sans fin ! Je renonçai à comprendre quoi que ce soit à l'utilité ou à la non-utilité de la chose. Je jetai le masque tâché dans ma corbeille à linge sale, plus par coquetterie que par peur.

Je n'avais toujours pas répondu à Marc. Marc. Je prenais maintenant du plaisir à lire son prénom sur mon écran. J'aurais pu passer le reste de la journée ainsi, si un autre message n'était pas venu perturber ma rêverie. Marie. Je l'avais complètement occultée de ma vie depuis plusieurs jours. Trop préoccupée par mes propres angoisses, mais aussi par mes rêves et par mes désirs, je m'étais désintéressée de ses états d'âme, et elle m'en voulait. Son message était court et chargé de reproches à peine sous-entendus. « Coucou Lisa. Plus de nouvelles depuis des jours. M'aurais-tu oubliée ? » J'aurais pu lui rétorquer qu'elle-même ne s'était pas plus inquiétée de moi, de ma famille ou de ma solitude. J'aurais pu lui écrire que j'avais moi aussi mes soucis et qu'elle semblait les oublier. Le clash n'était pas loin, je le pressentais. Les SMS, souvent source de malentendus, nous auraient conduites droit dans le mur. Je pris sur moi de composer son numéro. Elle décrocha tardivement, comme si elle avait hésité avant de le faire, ou comme si elle voulait me faire attendre et me faire payer mon silence. Le « Allo » qui m'accueillit était froid et distant. Il appelait des excuses. Cela m'agressa immédiatement, mais je fis semblant de ne pas comprendre. Je choisis de lui parler de mon activité professionnelle qui m'avait beaucoup occupée depuis plusieurs jours, ce qui n'était

pas faux, et j'en profitai pour lui faire part de la situation préoccupante de la femme de mon patron. Cette évocation, à peine voilée, de la mort, sembla ranimer en elle l'empathie que sa rancune et sa souffrance avaient quelque peu anesthésiée. Par une association d'idées évidente, elle prit des nouvelles de ma grand-mère. Je lui en voulus de cette sollicitude qui raviva chez moi l'angoisse que je fuyais depuis des jours. Quelque chose de confus se jouait entre elle et moi. Marie, mon miroir obscur qui savait si bien révéler mes insuffisances et mes failles. Je restai évasive sur la situation de ma grand-mère, préférant enchaîner immédiatement sur sa propre situation. Elle commença le récit de ses malheurs que je connaissais par cœur. David s'était replié sur son couple légitime. La semaine précédente, il avait connu une vague de culpabilité qui l'avait ramené au nid auprès de son épouse et de ses enfants. Oubliés les deux fois 135 euros des premiers jours, il ne pouvait pas envisager de quitter sa femme dans la situation actuelle. Elle allait mal, elle risquait de perdre son travail, ses parents étaient fragiles. Elle avait besoin de lui. « Et moi ? » hurla-t-elle quasiment à mes oreilles, comme un enfant jaloux qui se compare aux autres toujours plus gâtés qu'elle. Le cri qu'elle avait proféré avait dû la surprendre elle-même. Elle se tut puis me dit : « Je sais ce que tu penses. » Je ne réagis pas, préférant le silence, refusant de me mouiller dans un combat qui n'était pas le mien. « C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû choisir un homme marié. » Je lui fis grâce de la réponse la plus politiquement correcte qui soit : « On ne choisit pas. L'amour a ses raisons que la raison ne connaît pas. » C'était idiot. C'était plus complexe. Mais parfois, le mensonge est salutaire et charitable. Comme elle me demandait où j'en étais de mes tribulations sentimentales sur le Net je décidai de lâcher enfin les confidences. Quand le prénom de « Marc » sortit de ma bouche, mon cœur bondit dans ma poitrine comme si j'avais révélé un secret. Je ne rentrai pas dans le détail, voulant conserver pour moi nos rendez-vous sur le balcon et nos messages échangés. Je restai donc évasive, mais le ton de ma voix trahit mon trouble. Elle ne s'y trompa pas. Le silence qui me répondit à l'autre bout du fil en disait long sur ce que mon amie ressentait. Je compris soudain que le bonheur est un trésor que l'on doit garder jalousement, et que peu de personnes ont la véritable générosité de se réjouir du nôtre. La souffrance est trop égoïste, et la jalousie et l'envie poussent sur tous les terrains, y compris celui de l'amitié. « Que comptes-tu faire ? » me demanda-t-elle brutalement. Je sentis une forme de suspicion dans sa voix. Allais-je concrétiser cette relation avec un inconnu que je connaissais à peine au risque de me contaminer ? J'avais bien une petite idée de la réponse, mais je ne voulus plus lui confier quoi que ce soit. J'avais bien compris ce qu'elle en pensait et

j'étais sûre que ce n'étais pas la crainte sanitaire qui dictait sa désapprobation. Je coupai court. Il était tard. Je n'avais pas encore mangé. J'avais encore une foule de choses à faire. Nos au-revoir furent un peu froids mais nous nous promîmes de nous rappeler très vite. J'ignorai si nous y croyions vraiment, mais nous fîmes comme si.

Cette conversation m'avait plongée dans un malaise indescriptible. L'amitié qui aurait dû m'insuffler de l'optimisme et de la confiance en moi n'avait réussi qu'à me plomber davantage. Je resongeai aux questions de Marie, aux doutes qu'elle y avait distillés. Comme avec Madame Michel ou Monsieur Hollin, pire encore, puisque la jalousie et la rancœur semblaient être le moteur de ses remarques, son regard inquisiteur pesait sur mes épaules. Comme un spectre, le souvenir de ma grand-mère me surveillait de loin. La mélodie de la méfiance faisait son chemin, malgré moi, dans mon esprit. Je m'en voulais de tant de faiblesse. Je savais ce que je voulais faire, je savais que je devais, seule, assumer mes décisions, mais une peur me retenait encore. Comme à mon habitude, je me jetai dans le travail pour reculer l'instant des décisions. Je me réfugiai sur mon ordinateur et *L'Arche* aux livres m'offrit, à nouveau, un havre de paix dans la tourmente. Je m'apaisai au contact des mots, et je décidai de mettre à l'honneur *Les Métamorphoses* d'Ovide en souvenir de mon dernier rendez-vous. Le souvenir de mon Phébus-Roméo m'accompagna tout le reste de la journée.

Le soir même, tandis que je grignotais distraitement sur mon canapé, en zappant d'une chaîne à l'autre, je tombai sur le décompte morbide du jour. Je fus sidérée par les chiffres que je n'avais pas écoutés depuis des jours. Plus de 800 décès en 24 heures dont près de 200 en ehpad. On atteignait dorénavant les 8911 morts. Depuis que l'on calculait en nombre à quatre chiffres, mon esprit ne parvenait plus à suivre. Je m'interrogeai sur la jouissance mortifère de ceux qui écoutaient avidement ce bilan quotidien. Le vertige me saisit. Quel était ce monde où l'on comptait ainsi, chaque soir, le nombre de morts d'une maladie ? L'aurions-nous fait pour les morts du cancer, du sida, des maladies cardiovasculaires, des accidents de voiture, de la faim dans le monde ? Quel était le but recherché ? Nous terroriser pour être sûr que nous resterions enfermés chez nous ? À partir de combien le chiffre deviendrait suffisamment acceptable pour qu'on nous laisse ressortir, pour qu'on nous laisse vivre tout simplement ? Cent ? Dix ? Zéro ? L'absurdité de la situation me mit en colère. Une colère froide, quasiment désincarnée. Les chiffres n'avaient plus de sens pour moi. L'inhumanité du procédé m'avait anesthésiée ; cette litanie quotidienne, je ne pourrais plus jamais l'écouter autrement que

comme le summum du cynisme et d'une certaine forme de dictature. J'éteignis brusquement la télé. Je resongeai à Marie, à Mamie Mine, à Monsieur Soral et à son épouse, à Madame Michel et à Monsieur Hollin.

On ne pouvait pas toujours suivre les autres dans la peine. On ne pouvait pas toujours suivre les autres dans la peur. Le bonheur nécessitait parfois un peu d'égoïsme et beaucoup de solitude. Du courage aussi. Je pris mon téléphone et répondit enfin à la proposition la plus divinement indécente que je n'avais jamais reçue. Je tapai simplement « Oui ».

Chapitre 20

Depuis que Monsieur Soral m'avait sollicitée pour les commandes et les envois de la librairie, j'abusais sans scrupules de mes nouvelles fonctions pour sortir tous les jours. Même les jours où il n'y avait rien à envoyer. Cette première semaine de livraisons fut pour moi l'occasion d'arpenter les rues de ma ville dans une impunité totale, et mon attestation dans la poche me donnait une assurance qui sembla repousser les forces de l'ordre ; en cinq jours, pas une seule fois je n'avais été contrôlée. L'escalier et le hall de mon immeuble étaient devenus des lieux terriblement dangereux et excitants. J'ignorais si j'allais y croiser des félins défendus, une vieille dame terrorisée, un vieux célibataire inquisiteur ou un dieu guettant une nymphe pour l'attraper par surprise. Le jeudi matin, tandis que je franchissais le seuil de la résidence le cœur en joie (je venais de poster une quinzaine de paquets), je fus accueillie par Alphonse et Gustave qui déambulaient dans le hall, hésitant entre l'envie de gratter à la porte de leur nid douillet et l'appel de l'extérieur. Je m'assis discrètement sur les marches et tendis silencieusement la main vers eux. Comme deux rubans, l'un noir l'autre roux, ils vinrent s'enrouler autour de mes jambes, picorant de leurs nez humides le bout de mes doigts. Leur ronronnement résonnait doucement près de moi, comme une petite musique apaisante. Nous étions tous les trois hors la loi. L'interdiction placardée sur la porte vitrée nous scrutait de son œil blanc. Je me rassasiai à la source féline, douce et sonore, avant de me lever et de remonter chez moi, après leur avoir chuchoté : « Ça reste entre nous ! »

La douceur de cet instant m'avait portée jusqu'au premier étage comme dans une bulle. Ce sentiment de plénitude ne dura pas. Tandis que je posai mon portable dans l'entrée, je le vis clignoter avec insistance. Un pressentiment me saisit. La petite lumière verte qui m'appelait, « Lisa, lis-moi ! », n'avait rien de bienveillant. Je déverrouillai l'écran. Maman. « Lisa, appelle-moi dès que tu as un moment. Gros Bisous. » Nous avions pris l'habitude de nous appeler le soir ou le week-end. Ce message en milieu de semaine et en milieu de journée n'avait rien de bon. Je m'exécutai immédiatement, la mort dans l'âme. La voix que j'entendis à l'autre bout du fil était si altérée que je peinais à la reconnaître. Elle me vrilla le cœur et me serra la gorge. Je n'avais pas vu ma mère depuis plus de trois semaines, mais il me semblait que des mois s'étaient écoulés. Je ne pouvais pas la voir mais j'aurais pu parier qu'elle avait pris dix ans ; j'imaginai les traits tirés et la tristesse dans ses yeux. Depuis plusieurs jours, plus moyen

d'avoir de nouvelles de Mamie Mine. Madame Beauval s'était un peu fâchée lors du dernier appel téléphonique, avançant que tout était mis en œuvre pour protéger les pensionnaires. Qu'ils étaient tous enfermés dans leurs chambres pour éviter la moindre contamination. Que Madame Gaillard était juste très âgée et qu'elle était fatiguée. Ce ne serait pas la première vieille dame qui s'éteindrait tranquillement dans son lit. On ne pouvait pas l'obliger à parler au téléphone quand même ! L'essentiel, c'était que surtout, elle n'attrape pas *la* maladie. La voix de ma mère se brisa dans un sanglot. J'étais désemparée. Le vent de la peur ravageait donc notre pays, au point de faire perdre toute humanité à la femme que j'avais trouvée si douce, si bienveillante à l'égard des personnes âgées et de leurs familles. Je ne reconnaissais plus ni mon monde, ni mes semblables. La folie s'était emparée de nous. Comment en étions-nous arrivés là ? Comment pouvions-nous laisser mourir nos anciens sous prétexte de les protéger ? Comment pouvions-nous les couper de l'amour de leurs proches ? Je crus que j'avais touché le fond. Je me trompais. J'ignorais encore que la souffrance ne connaît pas de limites. Le destin nous laisse juste parfois un peu de répit. Je ne pouvais pas prendre ma mère dans mes bras. Je tâchai de mettre dans mes mots et dans ma voix toute l'affection que je pouvais exprimer. Je raccrochai, le cœur lourd.

Je tournai en rond dans mon petit appartement, le regard brouillé par les larmes, un vide intersidéral au fond du cœur. J'eus envie de me jeter sur une tablette de chocolat. Je me retins. Je pris mon téléphone et envoyai un SMS à Maria-Dolorès : « Bonjour Maria-Dolorès. Je suis sûre qu'une maman aussi formidable que vous doit connaître parfaitement la recette du gâteau au yaourt. Vous serait-il possible de me l'envoyer ? J'aimerais profiter du confinement pour me lancer dans la pâtisserie ! Ma demande doit vous paraître bien ridicule, mais croyez-moi, pour moi, c'est un challenge ! »

Vingt minutes plus tard, je recevais une adorable réponse et des directives précises. Je me mis tout de suite au travail, religieusement, avec soin et avec amour. Chaque étape, chaque ingrédient touché, chaque odeur retrouvée, me rapprochaient un peu plus des deux femmes qui avaient comblé mon enfance, de celle aussi, qui depuis plusieurs semaines était en train de devenir une amie, et qui, à sa manière, m'accompagnait dans l'épreuve. La transmission prend parfois des chemins inattendus. À force de délicatesse et de rigueur, je parvins à obtenir une pâte enfin homogène dans mon saladier. Elle était lisse et onctueuse, elle ressemblait parfaitement à celle de mes souvenirs, à celle que je pouvais lécher au fond du plat quand

j'étais enfant. Je la humai. Il lui manquait quelque chose, une senteur que la recette de de Maria-Dolorès ne m'avait pas permis de retrouver. Je creusai ma mémoire. Mais oui ! Le goût de l'interdit bien sûr ! Mamie Mine ajoutait toujours une touche de rhum à la fin, et me disait, en me tendant la spatule encore recouverte de pâte : « Ne dis rien à ta mère ! Ce sera notre petit secret. » Je n'avais pas de rhum... Mince alors. J'étais à deux doigts de toucher mon souvenir et il allait encore m'échapper. Je décidai d'innover et d'apporter ma propre touche à la recette familiale. Ma mère m'avait un jour donné une bouteille d'alcool de poire que je n'avais jamais ouverte. J'ai toujours pensé que les liqueurs étaient des boissons de vieux, et je n'avais jamais osé en proposer à qui que ce soit. Je sortis la bouteille du fond du placard. Elle était poussiéreuse. J'eus du mal à l'ouvrir. L'odeur était forte et déjà enivrante. J'en versai quelques gouttes. Je remuai et portai la cuillère à mes lèvres. Le goût était bien léger. Je repris la bouteille et en versai une belle rasade. Je me souvins que ma grand-mère me disait toujours : l'alcool cuit, ça s'évapore ! Les effluves de liqueur me montaient délicieusement à la tête. Je versai la pâte dans le moule beurré. Moins d'une heure après, je sortis du four un coussin moelleux et doré, fumant et aérien, qui emplissait mon appartement d'une odeur d'enfance où se mêlait une nouvelle saveur. J'étais fière et heureuse. Je m'étais toujours moqué de ceux qui postent sur Facebook les clichés de leurs œuvres culinaires, mais la situation était historique pour moi. Dès que je pus, je démoulai le gâteau et envoyai immédiatement une photo à ma mère. Je légendai simplement : « Pour toi et Mamie Mine. Je vous aime fort. » La réponse ne tarda pas. « Merci ma Chérie ! Je peux sentir l'odeur d'ici ! Je suis sûre qu'il va être délicieux. Mamie serait fière de toi. Je t'aime ».

Je contemplai la croûte dorée à souhait ; je la caressai du bout des doigts. Je humai le parfum avec délectation. Je voulus en faire profiter les âmes amies de cet immeuble. J'en coupai quatre belles parts que j'enveloppai dans du papier aluminium. Je voulus faire de mon offrande un cadeau digne de ce nom. Il me restait des assiettes en carton colorées d'une ancienne fête d'anniversaire. J'en pris deux. J'y posai les parts, une d'un côté, trois de l'autre, et rajoutai une petite serviette en papier aux couleurs chatoyantes. J'écrivis une petite carte pour chacune. « Merci Maria-Dolorès ! J'espère que je me serais montrée à la hauteur. Bon appétit à tous les trois ! ». La dernière part devait bien sûr revenir à Apollon. Je rédigeai aussi quelques mots à son attention. « Mon cher Marc, j'ai abandonné la fabrication de briques au

profit de la fabrication de gâteaux. J'espère que cette part ne vous échappera pas cette fois-ci ! »

Je sortis dans les escaliers avec mes deux assiettes, le cœur battant. Je descendis d'abord au rez-de-chaussée et sonnai à la porte de ma voisine. Maria-Dolorès ouvrit, l'air surpris. Nous n'avions plus l'habitude de recevoir qui que ce soit, cela devait faire bien longtemps qu'elle n'avait pas entendu le son de sa sonnette. Son visage s'illumina immédiatement. Elle regarda mes mains et comprit aussitôt. « Oh ! Merci Lisa ! C'est adorable ! » Je m'excusais d'avance. Je ne savais pas s'il serait aussi bon que les siens. Mais j'y avais mis tout mon cœur. Elle récupéra l'assiette et huma les parts dont l'odeur émanait du papier aluminium encore tiède. Il y avait là quelque chose qu'elle ne connaissait pas. Je pris un air mystérieux. J'y avais mis, en effet, un petit quelque chose en plus, mais ça, c'était mon petit secret ! Elle me remercia encore et je remontai au deuxième étage, l'assiette un peu tremblante entre mes mains.

Je me dirigeai vers la porte de Marc. Je ne tentai pas de sonner. Je savais qu'il n'était pas chez lui. Quand bien même, je crois que je n'aurais pas osé. Je posai délicatement l'assiette sur son paillason comme on pose une offrande sur un autel. Pour le faire, je dus me mettre à genoux. Je restai quelques instants dans cette posture, recueillie et émue. Soudain, je sentis une présence derrière moi. Je n'avais rien entendu. Son pas léger et aérien m'avait surprise dans ma rêverie. La porte de l'immeuble, toujours ouverte dans la journée, ne m'avait pas signalé son retour. Il était face à moi, le regard brillant. Il portait un cageot rempli de fruits et de légumes. Je remerciai le Ciel de ce barrage entre nous, mais j'étais tout de même coincée. Impossible de m'enfuir. Je ne pouvais que me glisser un peu plus vers la porte de Monsieur Hollin. Je n'avais pas porté une galette et un petit pot de beurre à ma mère-grand, mais je venais d'apporter une part de gâteau au loup qui me dévorait déjà des yeux, et qui hésitait, sans doute, entre sauter sur la pâtisserie ou sauter sur la pâtissière qui n'avait rien du Petit Chaperon Rouge. Je souris timidement et reculai pour libérer la place devant sa porte. « Bonjour Marc. Je venais vous apporter un petit quelque chose à mon tour. » J'étais rouge de confusion, repensant à la teneur de nos derniers échanges de SMS. Il glissa un regard sur le paillason, comprit, mais se tut. Il semblait prendre plaisir à contempler ma gêne. Il eut pitié de moi et brisa le silence en me remerciant pour la « si délicate attention ». Il était sûr qu'il se régalerait. Il tendit le cageot vers moi et m'expliqua : « Je dois poser ceci sur le paillason où vous êtes actuellement postée Lisa. » Mince ! Je n'avais pas prévu la livraison au voisin d'en

face. Pas de troisième étage pour me faufiler et libérer la place, nous allions être obligés de nous croiser. Je voulus me glisser vers l'escalier pour lui laisser de la place côté mur, mais il fut plus rapide que moi. Je me retrouvai rapidement coincée entre le mur et le livreur, un cageot entre nous, mais l'objet, au lieu de faire barrage, me serrait davantage. Je ne pouvais plus bouger. Il me regardait avec une telle intensité que je me sentis défaillir. Soudain, il libéra une de ses mains et la tendit vers mon visage. Ses doigts se posèrent sur ma joue. Il la caressa avec douceur, lentement, du haut vers le bas, jusqu'à mes lèvres qu'il effleura délicatement avec son pouce. Sa main, mélange de douceur et de force, était chaude sur ma bouche. Il la retira ensuite et la porta à ses propres lèvres, comme le font les voyageurs qui s'éloignent peu à peu, l'un dans le train, l'autre sur le quai de la gare, et qui s'envoient un ultime baiser. Ce fut le premier baiser qu'il me vola, et au moment où il s'apprêtait à reposer sa main sur ma bouche, le bruit sinistre d'une porte arrêta son mouvement. Monsieur Hollin surgit, trop ravi de récupérer sa commande, et peut-être aussi, de nous séparer, une fois encore. Je ne pris pas le temps de les écouter échanger quelques mots. Je profitai de la diversion pour m'échapper rapidement. J'étais déjà sur le palier à mi étage, quand je relevai les yeux vers les deux hommes qui s'étaient scrupuleusement éloignés l'un de l'autre pour régler leur petit commerce. Une forte odeur de gel hydroalcoolique flottait dans l'air. Monsieur Hollin avait dû s'asperger de la substance miraculeuse avant de recevoir sa livraison. J'aurais parié qu'il en ferait autant en rentrant chez lui. Marc me jeta un dernier regard, déçu ; je lui adressai un sourire et redescendis lentement sans le lâcher des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement de ma vue.

Quand je franchis la porte de mon appartement, j'étais haletante. Je fermai ma porte à double tour et dans le même temps, je me moquai de mon geste irrationnel. De quoi avais-je peur ? Je retournai dans ma cuisine où m'attendaient les restes de mon gâteau, que je n'avais toujours pas goûté. Je m'approchai et ne pris pas la peine d'utiliser le couteau pour m'en couper une tranche. J'en attrapai un morceau que j'arrachai directement avec mes doigts, et le portai à ma bouche. Il était délicieux. Doux, sucré, corsé aussi. Ce n'était plus le gâteau de mon enfance. L'alcool, qui en avait modifié le goût, avait créé un nouveau souvenir, un souvenir qui figerait à tout jamais cet instant dans ma mémoire, cet instant confus de peine, de joie, de peur et de désir. Mes mains portaient encore les traces de ma gourmandise quand une notification m'avertit d'un message. Je savais d'où il venait. Je l'attendais et le redoutais

en même temps. « Lisa, je me suis régalé, mais hélas, vous m'avez ouvert l'appétit. Je suis encore affamé. » Je ne réfléchis pas, et répondis immédiatement, laissant parler mon cœur et fuyant toute réflexion : « Je le suis tout autant. » Je jetai ensuite le téléphone loin de moi, troublée et émue, et comme il n'y avait aucun lieu où je pouvais m'enfuir ce soir-là, je me réfugiai sous la douche, espérant que le contact de l'eau anéantirait le feu qui me consumait de l'intérieur. Ce fut l'inverse. Le regard et la main de Marc avaient réveillé mon corps qui dormait depuis des mois. Tandis que je me séchais devant mon miroir, je pris un plaisir troublant à me contempler et le contact de mes mains me fit frémir. J'avais envie d'aller plus loin. Mon corps appelait le plaisir à grands cris et ce n'était pas la pudeur qui me retenait. La jouissance ne demandait qu'à me traverser, mais le spectre de la mort me guettait de son œil inquisiteur et menaçant. Était-il possible, permis, de jouir en de telles circonstances. Des journalistes et des intellectuels, toujours prompts à analyser le réel pour en délivrer des règles, prétendaient qu'il y aurait un baby-boom neuf mois après le confinement. Je n'y croyais pas. La peur de la mort et l'érotisme ne font pas bon ménage. Combien de couples étaient en train de se déchirer entre leurs quatre murs où on les obligeait à se tolérer 24h/24h ? Combien de femmes battues, violées même, à cet instant ? Quels seraient les bébés qui arriveraient après une telle épreuve ? Des bébés du désœuvrement, conçus entre deux épisodes d'une série abrutissante, entre deux disputes, entre deux silences ? Des bébés conçus dans la violence, dans la peur de la maladie, du lendemain ? Qui avait envie de faire l'amour après les chiffres, les commentaires, les images ? Il fallait beaucoup d'amour pour faire l'amour durant cette période. Beaucoup de courage aussi. Pouvions-nous tout simplement accepter de jouir quand on nous assenait toute la journée le nombre de morts, d'hospitalisations, de réanimations, quand nous savions nos proches en danger ? Il fallait sans doute oublier son malheur, oublier les autres aussi. C'était peut-être ce que je devais faire si je ne devais pas mourir à mon tour ou dépérir de culpabilité. La petite mort pouvait peut-être seule, lutter contre la grande, celle que l'on avait fini par oublier et qui se rappelait à nous de façon si perverse. Je me couchai dans mon lit et laissai le souvenir de l'après-midi m'envahir totalement. Je laissai mon esprit et mes mains vagabonder. Cela faisait des mois que je n'avais pas laissé le plaisir ouvrir ma porte. Il s'y engouffra avec une telle violence que le sommeil me happa presque immédiatement après.

Chapitre 21

J'aurais voulu faire disparaître la balance de ma culpabilité comme celle de ma salle de bains que j'avais reléguée au fond du placard. Hélas, il est des poids plus difficiles à éliminer que les kilos superflus sur les hanches, le ventre ou les cuisses. Il n'existait pas de Weight watchers pour ce que j'avais. Mon compte plaisir était en train d'exploser, et même si je peinais encore à l'assumer, les sirènes de la terreur et de la bien-pensance ne faisaient pas plus le poids que les protestations sonores de l'appareil électronique que j'avais réduit au silence.

Marc savait ménager et attiser le désir qu'il avait allumé en moi. Il faut dire que le confinement l'y aidait bien. Son travail aussi. Ses SMS continuaient à m'enflammer, mais je fus privée de son regard, de son pas et de son sourire pendant près de quatre jours. Après la vague de plaisir qui m'avait anéantie et plongée dans une nuit sans rêves, Je fus réveillée, le vendredi matin, par un délicieux message : « Il me tarde de vous régaler à mon tour, Lisa, et aussi de vous accueillir (et pourquoi pas de vous cueillir) chez moi. Vous êtes visiblement de ces nymphes fuyantes, mais mes doigts ne vous ont pas encore transformée en laurier ou en quel qu'autre végétal que ce soit. Je me permets donc de vous embrasser à nouveau, de loin certes, mais je l'espère, très bientôt de près. » Mon imaginaire s'emballa et je frémis des pieds à la tête.

Quand j'arrivai devant la petite porte de la librairie ce matin-là, je la trouvai déjà ouverte. Je restai interloquée, inquiète aussi. Des voleurs auraient-ils profité de la situation pour s'introduire dans la boutique ? Les gens étaient-ils à ce point en manque de livres qu'ils en étaient arrivés à de telles extrémités ? J'aurais presque été heureuse d'une telle nouvelle si je n'avais pas craint pour ma propre sécurité. Je sortis mon téléphone sans savoir ce que j'allais en faire. Appeler la police ? Appeler Monsieur Soral ? Je réalisai tout d'un coup que ma batterie était vide. Dans mon trouble de la veille j'avais complètement oublié de le recharger. Par je ne sais quel miracle, il était resté suffisamment d'énergie pour que je puisse lire le message de Marc, mais depuis, je n'avais pas pris la peine de consulter quoi que ce soit sur mon écran. Je n'avais même pas allumé mon ordinateur pour préparer mon travail du jour. Mon bonheur m'avait déconnectée, dans tous les sens du terme, des réflexes du travail et du quotidien. Je réalisai enfin que l'alarme ne s'était pas déclenchée et que la serrure n'avait pas été forcée. Peut-être Lucette était-elle venue récupérer des documents. Je réajustai

correctement mon masque noir et pénétrai dans les lieux en appelant clairement : « Il y a quelqu'un ? » J'étais à mi-chemin entre l'arrière-boutique et le bureau où la lumière était allumée, quand j'entendis une voix douce que je reconnus très bien. Monsieur Soral ! Que faisait mon patron ici ce matin-là ? Je l'aurais sans doute su si j'avais pris la peine de recharger mon portable. Une crainte me saisit l'espace d'un instant, puis je fus rassurée par le ton de sa voix qui était calme, presque chantant. Je m'arrêtai sur le seuil de la porte. Il était assis au bureau, des feuilles plein les mains, le regard bienveillant tourné vers moi, au-dessus de ses petites lunettes en demi-lunes. Il allait bien. Je soufflai de soulagement. « J'ai tenté de vous joindre pour vous prévenir mon petit, mais votre téléphone ne répondait pas ce matin. » Il rit un peu et ajouta : « J'ai même craint que vous ne soyez malade. » Je le rassurai tout de suite, et comme la conversation avait pris un ton léger je me permis de lui demander des nouvelles de son épouse. Cette dernière était encore au fond du lit. Il me demanda d'ailleurs de bien rester éloignée. On ne savait jamais. Le médecin était passé chez eux deux jours plus tôt, et il avait pris la décision de la mettre sous antibiotiques. Au cas où. De toute façon, il fallait bien tenter quelque chose. Jamais son mari n'aurait accepté de l'envoyer aux urgences tant il craignait de l'y perdre. Heureusement, Margaret était forte et le traitement avait déjà des effets très encourageants. Pour cette raison, il s'était permis de la laisser seule une petite heure, histoire de récupérer quelques documents. Il me fut difficile de ne pas sauter dans les bras du vieil homme pour lui manifester ma joie. Mon masque devait dissimuler la mon sourire. Je posai mes mains sur mon cœur pour exprimer mon enthousiasme et soufflai de soulagement. Il devait cependant faire encore attention, pour elle, pour lui, pour moi aussi. Il me demanda d'ailleurs instamment de quitter les lieux au plus vite. Il s'occuperait des commandes du jour, et oui, bien sûr, il me donnerait des nouvelles très prochainement. Je lui fis un petit signe de la main et sortis en reculant pour ne pas le lâcher des yeux. Durant tout le chemin de retour je me répétais, comme une petite prière d'enfant qui se persuade de la réalité des miracles et de la bonté divine : « C'est possible, c'est possible, les vieilles dames peuvent guérir, c'est possible, c'est possible, elles peuvent ne pas mourir. » Je pensai bien sûr à une autre vieille dame, mais celle-ci, malheureusement, ne présentait aucun symptôme grippal, et à ce titre, personne ne semblait s'inquiéter de son état. Et je pensais aussi à celle dont j'ignorais toujours le prénom.

Je me sentis un peu désœuvrée, ainsi privée de mon activité du jour. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi. Le temps était magnifique. Je pouvais bien sûr me mettre tout de suite derrière mon ordinateur pour alimenter le site ou la page Facebook de *L'Arche aux livres*, mais l'idée de m'enfermer me rebutait. Quant à continuer les enregistrements sonores, ce n'était pas une bonne idée ; mon émotion aurait trop perturbé ma voix. Mon esprit n'y était pas. Je me retrouvai trop vite devant la façade de mon immeuble. L'idée me prit d'un coup, sans prévenir. Je remontai à toute vitesse les escaliers, rentrai chez moi, jetai mon masque et me changeai immédiatement. Je n'avais pas de tenue adéquate ou dédiée. Tant pis ! J'enfilai un legging, un tee-shirt et mes baskets qui n'avaient encore jamais couru. Je ne sais quel vent de folie m'avait emportée, mais j'étais prise d'une envie irrésistible de courir. Je préparai rapidement mon attestation et enveloppai mon dernier morceau de gâteau dans du papier aluminium. J'écrivis ce petit mot sur un post-it : « Je ne peux plus vous apporter votre pain, mais peut-être seriez-vous contente de manger un bout de gâteau. Lisa d'Artès. » Je redescendis et posai le paquet sur le paillason de la dame aux chats. J'étais sûre que ma voisine était suffisamment terrorisée pour ne pas sortir de chez elle pendant plusieurs jours. Pour une fois que j'avais réussi quelque chose dans une cuisine, je n'allais pas risquer de le voir moisir sur un paillason. Je ne pouvais pas non plus compter sur Gustave et Alphonse pour l'avertir ; ils sortaient trop souvent par la fenêtre. Je n'avais pas le choix ; je sonnai à la porte et je m'enfuis à toutes jambes. Je n'étais encore qu'une joggeuse novice, mais j'étais tout de même plus rapide qu'une dame âgée. J'avais tout mon temps pour m'échapper, mais je jouai à me faire peur. Je m'engouffrai dès que possible dans la première rue perpendiculaire et repris mon souffle. Pour l'heure de pratique sportive, ce n'était pas gagné. À ce rythme-là j'allais me liquéfier au bout de cinq minutes, c'était pitoyable. Si je voulais profiter de ce temps que le Gouvernement m'offrait gracieusement, il fallait que je m'y prenne autrement. Il fallait que je sois un minimum crédible. Je repartis en trotinant doucement, et en prenant une allure inspirée. L'important, c'était d'y croire !

Je parvins sans encombre dans le parc Victor Hugo (que j'appelais secrètement le « parc de Totor ») qui, fort heureusement, était de taille raisonnable. Je pouvais en faire le tour en dix minutes. Si je gardais le rythme, je pouvais tenter six tours pour respecter le temps autorisé. Je n'avais pas l'allure élancée et sportive de la belle jeune fille que je voyais régulièrement passer sous mes fenêtres. Hélas ! J'en aurais eu tellement envie. Ces tours répétés ne

m'apportèrent pas toute la satisfaction que j'avais espérée. Je m'étais surestimée. J'abandonnai au bout du deuxième tour ; le jogging ne s'improvisait pas visiblement. Je n'aurais pas pu en faire davantage. Suante et haletante, je revins chez moi au bout d'une lamentable petite demi-heure de course à pied. J'eus la satisfaction de voir que le paillason de Madame Michel était vide. Je remontai lentement mon premier étage, cramponnée à la rampe, le visage en feu et le cœur battant. Jamais douche ne fut plus agréable ! Curieusement, j'en sortis avec un regain d'énergie qui m'ouvrit l'appétit, et je me remis au travail en début d'après-midi, avec une motivation renouvelée. Les bonnes nouvelles du matin m'apparaissaient comme un bon présage pour la librairie et pour *L'Arche aux livres*. Le soleil se remettait à briller pour les Soral, et je me réchauffais à ces rayons inattendus. Le soir-même, tandis que je dévorais avec avidité une salade où des tomates cerises me faisaient des clins d'œil coquins, je reçus un SMS de Marc auquel je ne m'attendais pas. Un diaporama ! Quand je le lançai, je fus éblouie. Une forêt, des champs, des arbres fruitiers en fleurs, une vieille grange, un ciel bleu magnifique... Voilà où il se rendait tous les jours. Voilà où il repartirait vivre quand ses travaux seraient terminés. J'eus un pincement au cœur en pensant à ce départ que la crise du Covid allait sans doute retarder, mais qui était inéluctable. Son message me rattrapa en vol, avant que je ne sombre dans le chagrin : « Ma chère Lisa, ce n'est pas la nature chantée par Ovide, mais c'est la mienne, et si vous en avez envie, bientôt la vôtre. Dites-moi que vous m'y rejoindrez un jour ! » Je refis défiler lentement les clichés et essayai de me projeter dans ces images. Courir dans cette forêt devait être bien plus agréable que d'arpenter les allées du parc Victor Hugo. Les abricots n'étaient pas encore mûrs mais leurs rondeurs étaient prometteuses. La vieille grange abritait-elle des bottes de foin accueillantes ? Qu'il devait être bon de marcher à l'air libre sous ce ciel limpide ! Je n'eus pas besoin de réfléchir bien longtemps à ma réponse : « Bientôt, dès qu'on nous en donnera la permission. Sinon, je vous promets d'examiner très sérieusement votre proposition d'embauche. » Je ne résistai pas à l'envie de faire un petit clin d'œil à l'actualité et j'ajoutai : « Il paraît qu'on manque de main d'œuvre pour ramasser les fraises ! » Mon balcon me sembla bien triste ce soir-là avec sa mini verdure d'appartement. J'allai plonger ma main dans la terre fraîche des fraisiers que je venais d'arroser. Je fis glisser les grains de terre entre mes doigts avant d'en humer le parfum. Les fleurs avaient commencé à laisser la place à de petits fruits encore verts. Il allait falloir attendre avant de les déguster. Mon esprit s'envola bien loin. Mes rêves avaient maintenant des images sur lesquelles se fixer. Ils m'accompagnèrent toute la nuit. Je

m'endormis moins agitée que la veille, mais la douceur et le calme étaient bons aussi, en pensant à lui.

Mon corps s'était refroidi durant la nuit et mes muscles se réveillèrent difficilement le lendemain matin. Je n'étais plus que douleurs. Oublié le bien-être de la veille. On ne courait donc pas qu'avec les jambes ? J'avais entendu parler de certains muscles dans un passé lointain. J'avais le vague souvenir d'abdos, de fessiers, d'adducteurs... je n'étais plus très sûre de leur placement exact, mais comme j'avais mal absolument partout, j'en déduisis que je les avais sans doute tous fait travailler à mon insu. Chaque mouvement, sortir du lit, s'asseoir, se lever, marcher, se rasseoir, se relever, me rappelait que j'avais un corps. J'avais oublié que j'avais tant de muscles dans mon anatomie ; ils se vengeaient sûrement d'avoir été trop longtemps oubliés et négligés. Mais la douleur qui traversait mon corps était la rançon de la vie elle-même. Celle-ci se méritait.

Heureusement, nos corps savent oublier les souffrances, ou du moins les affaiblir dans nos mémoires, pour nous aider à continuer à affronter les épreuves de la vie. Le dimanche, la douleur s'était suffisamment estompée pour ne plus être qu'une sensation bienfaisante, et je projetai déjà l'idée de récidiver. J'ignorais encore que mon nouveau goût pour le running allait devenir un acte de rébellion. Fallait-il que je commence à prendre du plaisir à l'activité physique pour que tout d'un coup, cet acte de liberté et peut-être aussi de fuite, devienne un acte douteux voire criminel. On allait tout entendre sur les joggeurs. Ils postillonnaient du virus dans l'air et étaient des bombes en puissance. Ils faisaient « semblant » de courir pour sortir de chez eux. Je ne savais pas si on pouvait faire semblant de courir (ça me semblait très compliqué), mais je comprenais plus que tout, le plaisir de sortir de chez soi, de sentir l'air s'engouffrer dans ses poumons, d'entendre les battements de son cœur rythmer ses pas. C'était un plaisir pourtant bien innocent. On n'allait pas bien loin souvent. Même les plus endurants ne se seraient pas risqués à faire un semi-marathon. Mais courir, c'était déjà sortir un peu. Et c'était souvent la dernière soupape que l'on pouvait s'autoriser. Voulait-on nous punir de ce plaisir chèrement payé, de ce besoin de respirer ? Jalousie de ceux qui n'en avaient ni le courage ni la possibilité ? Peur irrationnelle de ceux qui pourtant ne sortaient même plus, et ne risquaient pas de recevoir les gouttes de sueur des sportifs criminels ? Tout le monde voulait se faire son joggeur. Patience, il y aurait bientôt d'autres boucs émissaires. On avait commencé par les enfants, que l'on voulait enfermer, on continuait avec les sportifs, bientôt

ce serait les jeunes, ses inconscients qui avaient l'indélicatesse de ne pas tomber malades en pleine épidémie. La liste serait longue et varierait en fonction de la peur du moment. Il devenait de toute façon suspicieux de vivre tout simplement. Pour ma part, je n'étais qu'au début de cette pratique, mais cette haine qui allait se déchaîner contre tous les coureurs à travers le pays allait stimuler chez moi ce nouvel engouement. La révolte couvait en moi et était prête à se manifester de toutes les manières, pourvu que mon corps puisse crier son désir de vivre.

J'avais espéré revoir Marc le dimanche. Nous n'avions rien programmé bien sûr, mais je mijotais depuis trop longtemps, et notre dernier échange de SMS m'avait fait miroiter une sortie de confinement champêtre qui avait exacerbé mon impatience. Je fus bien déçue. Les entreprises de BTP se remettaient au travail même si la fin du confinement n'avait pas encore été fixée. Marc voulait rester sur place pour réceptionner du matériel le lundi matin, afin d'avancer ses travaux. Maintenant que j'étais prête à venir chez lui, il ne voulait pas m'accueillir dans une passoire, et il voulait que mes pieds puissent fouler autre chose que de la terre battue ou des parquets pourris. J'appréciai à nouveau son humour et ses douces allusions, mais je lui en voulais un peu. Ne se rendait-il pas compte que je languissais entre mes quatre murs. Pour se faire pardonner de sa longue absence, il m'invitait pour un apéro-balcon le lendemain, et il me promettait la plus belle livraison de tout le confinement. J'étais flattée mais triste. Agacée aussi. Ma déception me rendit amère et je ne répondis même pas. Pour éviter d'être tentée de me raviser, j'éteignis complètement le téléphone et passai le dimanche soir et une partie de la nuit devant ma télé. Tout le monde parlait de l'intervention présidentielle que l'on attendait comme la parole du messie. On nous apprendrait, enfin, dans quelques heures, quand, et dans quelles conditions, nous retrouverions notre liberté. Cela faisait quatre semaines que nous vivions ainsi, et le plus effrayant était que nous étions peut-être en train de nous y habituer. Certains envisageaient déjà un confinement jusqu'en septembre, d'autres acceptaient l'idée de gestes barrières jusqu'en 2022. Toute cette résignation, toute cette complaisance, m'indignaient. Je ne voulais pas vivre ainsi. Le « quoi qu'il en coûte » me semblait soudain hors de prix. Je dormis mal, en dépit de cette perspective. Une intuition me mettait en garde contre toutes les fausses joies. Il me semblait que les ondes ne pourraient plus jamais me donner de bonnes nouvelles.

Chapitre 22

Alors, ça serait le 11 mai. L'annonce de la libération avait été précautionneuse, et l'évocation d'un « *déconfinement progressif* », non content de faire rentrer un nouveau mot dans le dictionnaire, insistait lourdement sur l'idée que nous n'étions pas sortis de l'auberge, comme l'aurait dit mon père. La nouvelle nous arriva le 13 avril à 20 heures, mais elle ne m'apporta aucune joie, plutôt le goût amer d'une annonce arrivée trop tard. Comme si j'avais pressenti un *après* plus désolant encore que *l'avant*, je ne pouvais me réjouir de toutes les mises en garde qui faisaient planer sur nos têtes une épée de Damoclès. Nous étions des enfants à qui on faisait miroiter une récompense, tout en nous menaçant des pires sanctions si nous n'étions pas sages. La liberté ne nous serait pas offerte sans conditions. Jour de malheur, jour de leurre, certains l'avaient déjà compris et avait lâché l'affaire. Mamie Mine faisait partie de ceux-là. Elle n'avait même pas attendu la parole présidentielle. Elle ne nous avait pas attendus. Quand la nouvelle me tomba dessus le lundi matin, je crus que j'avais atteint le sommet de la douleur. Je compris malheureusement bien vite, que la mort d'un être cher en elle-même, ne constitue pas le plus grand des malheurs. Il y avait plus effroyable encore, et rien ne me serait épargné.

Je m'étais couchée la veille, déçue et frustrée. Il me semblait qu'en éteignant mon téléphone, j'avais raccroché au nez de Marc, et que je lui avais infligé ma première scène de jalousie. Je me réveillai avec le mal de tête des scènes de ménage mal digérées, des conflits non réglés qui restent sur l'estomac. Il avait dû s'étonner de mon silence. C'était injuste. J'eus honte soudain. Avais-je le droit de le bouder ainsi ? N'était-ce pas aller un peu vite en besogne ? Certes, il m'invitait très clairement à le rejoindre dans son havre de paix, certes j'aurais dû m'en étonner, m'en effrayer peut-être, mais curieusement, si le temps s'était dilaté depuis des semaines, il semblait s'être accéléré dans mon cœur. Je ne pouvais pas m'expliquer la force qui me poussait vers lui et qui agitait déjà en moi les tourments les plus exacerbés. Je ne savais pas ce que je devais attendre quand je rallumai enfin mon téléphone.

Le SMS qui s'afficha après les longues secondes d'attente pulvérisa, en une fraction de seconde, les affres de mon cœur amoureux, pour y plonger un poignard qui me cloua sur place. Ma mère, que j'avais totalement négligée durant le week-end (elle aussi d'ailleurs, et

cela aurait dû m'alerter) m'avait écrit ces mots fulgurants, dévastateurs : « Elle est partie. Je n'ai pas pu la voir. Ma Chérie, appelle-nous dès que tu pourras. » La réalité m'avait rattrapée avec violence en dépit de toutes mes tentatives de fuite. Je lançai le téléphone au bas du lit, et me replongeai sous ma couette où je m'enroulai pour verser des larmes qui ne parvinrent même pas à me soulager. Je tentai d'imaginer ce qui s'était passé depuis les dernières nouvelles que l'on m'avait données de ma grand-mère qui allait *bien*. On m'avait dit de ne pas m'inquiéter et avec toute la force de mon esprit, j'avais accepté d'y croire. J'avais accepté d'attendre, j'avais accepté de ne rien faire parce que de fait, je ne pouvais *rien* faire. J'étais pieds et poings liés, assignée à résidence. Mon impuissance me donnait envie de hurler. Quelle folie nous amenait à hiérarchiser nos morts ? Au nom de quoi ? Je savais que Mamie Mine n'avait pas succombé à cet Alien qui terrorisait la planète et avait conduit l'ensemble des dirigeants de la Planète à mettre à bas l'économie mondiale en oubliant tous les autres, les meurs de faim, les victimes de la guerre, les chômeurs, les femmes, les enfants, les vieilles dames qui avaient juste besoin de câlins et de chaleur avant le dernier voyage. Bientôt on nous expliquerait que le confinement avait été un « merveilleux moment » pour se recentrer sur soi, pour retrouver un rythme de vie plus apaisé, pour renouer avec la douceur de vivre... Arguments de riches ! Arguments d'égoïstes ! J'eus honte de ma vie somme toute tranquille et des circonstances qui m'avait préservée. Pouvions-nous nous contenter de notre petit bien-être égoïste pour nous satisfaire d'une situation qui pour beaucoup d'entre nous était une catastrophe sans nom ? Pouvais-je me satisfaire de mon petit nid perché ? Mamie Mine n'avait pas pu se contenter de sa petite chambre des Rosiers, bien à l'abri et en bonne santé, elle s'était tout simplement laissée mourir loin de nous. Je lui en voulais de nous avoir abandonnés, je m'en voulais de n'avoir rien pu faire, j'en voulais à la terre entière.

Je croyais que j'avais touché le fond de l'horreur et de l'inhumanité. Je me trompais, hélas. Quand je retrouvai suffisamment de souffle pour tenir une conversation, j'appelai enfin ma mère. J'avais renoncé à dissimuler l'altération de ma voix. Nous n'en étions plus là. Il n'y avait plus d'apparences à sauver. Elle ne tenta rien non plus de son côté, et la petite voix qui m'accueillit semblait provenir du fond d'un gouffre, lointaine et étouffée de sanglots, elle peinait à se hisser jusqu'à moi. En quelques mots j'appris ce que j'avais déjà compris : Madame Gaillard, 92 ans, s'était éteinte dans la nuit du 12 au 13 avril. Elle n'avait présenté aucun symptôme grippal, ni fièvre, ni toux, néanmoins, compte tenu de la situation exceptionnelle,

il n'était pas exclu qu'elle ait succombé au Covid, une forme asymptomatique peut-être, on n'en savait rien finalement. Après tout, il y avait eu des cas dans la maison de retraite. Non, il était inenvisageable de venir voir le corps, avec ou sans masque, les ehpad étaient tous verrouillés, on était désolé, on ne pouvait pas faire autrement. Le corps serait mis en bière et restitué directement à la famille qui pourrait, en comité extrêmement réduit, procéder aux funérailles. J'écoutai, abasourdie, les informations que ma mère me livrait par bribes. Je suffoquai d'indignation et de colère mais je ne pouvais *rien* faire. Nous ne pouvions *rien* faire. Nous n'avions aucun pouvoir face à la machine administrative qui nous tenait de sa main de fer. « Quand ? » Ma question trancha net la conversation qui n'était plus qu'un flot de larmes et de soupirs. Ma mère se tut, surprise par le ton cassant qui m'avait échappé malgré moi. Les obsèques étaient prévues mercredi. Il n'y aurait pas de cérémonie. « C'était déjà pas si mal vu les circonstances. » J'en voulus à ma mère de sa résignation mais je me ravisai avant de laisser sortir la moindre protestation. Je n'avais pas fini d'avaler des couleuvres. Celle qui suivit fut une vraie vipère : je ne pourrais pas les accompagner, ni ma grand-mère, ni ma mère qui serait soutenue uniquement par mon père. Je restai désemparée, assise sur mon lit, sans comprendre ce qui m'arrivait. Il y a moins de quatre mois, je serrais ma grand-mère dans mes bras au pied du sapin de Noël, je riais avec elle et m'abreuvais à la source de ses yeux pétillants, je savourais mon statut de fille et de petite fille adorée sous le regard bienveillant de mes parents et la distance un peu froide de mon grand frère. Et même si j'espérais secrètement que le grand amour viendrait enfin rompre ma solitude, je pensais que rien ne changerait jamais l'ordre des choses. Comment un tel tsunami avait-il pu dévaster notre famille en si peu de semaines ? Comment une telle tragédie pouvait se permettre de débouler dans ma vie au moment même où mon cœur se remettait à bondir dans ma poitrine. Au moment où le bout du tunnel se présentait à moi, une avalanche venait en obstruer l'entrée. J'étais tellement abasourdie que je n'eus même pas la présence d'esprit de demander si une telle restriction était légale. Je ne le sus jamais, mais je sais que cette obligation m'apparut comme la pire des injustices et des abominations, et je crois qu'elle marqua définitivement ma défiance vis-à-vis de toutes les décisions du gouvernement durant cette crise. À combien d'Antigone¹⁶ les

¹⁶ Dans la mythologie grecque, Antigone, fille d'Œdipe et sœur d'Étéocle et Polynice, désobéit au roi, son oncle Créon, qui a interdit une sépulture et des funérailles à l'un des deux frères après qu'ils se soient battus à mort. En désobéissant sciemment à l'ordre du roi, et en rendant les hommages funèbres à Polynice, Antigone se condamne à mort et devient le symbole de la résistance individuelle à l'arbitraire d'État au nom d'un devoir supérieur.

mesures sanitaires allaient-elles donner naissance ? L'Histoire seule nous le dirait. Je craignais cependant que la peur, la folie et la bêtise, ne viennent multiplier des cohortes d'Ismène¹⁷, craintives et soumises.

Je restai prostrée dans mon lit toute la matinée. Monsieur Soral ne vérifiait pas quotidiennement mon travail et je le supposai bien suffisamment occupé par le rétablissement de son épouse, pour ne pas perdre de temps à contrôler mes faits et gestes. La librairie fonctionnerait très bien sans moi ce jour-là. Le monde continuerait sans moi. Plus rien ne m'importait, et comme la colère qui m'habitait trouvait écho dans ma petite rancœur de la veille à l'égard de Marc, j'avais de quoi entretenir ma mauvaise humeur un long moment. J'aurais pu rester longtemps ainsi à ruminer et à pleurer dans mon appartement que j'arpentais comme un lion en cage. Mon téléphone traînait toujours sur le sol, j'avais failli marcher dessus en me levant pour aller boire un verre d'eau, et comme un corbeau annonceur de mauvaises nouvelles, je l'avais repoussé du pied le plus loin possible. Quand je revins dans ma chambre, un sachet d'oursons guimauve sous le bras et la bouche déjà empâtée de sucre, la petite balise verte m'appelait : « Lisa, lis-moi ! » Ferais-je comme Pandore¹⁸ ? Ferais-je la sourde oreille à la voix de l'espoir peut-être prisonnier de mon téléphone ? Je me penchai et l'attrapai. Message de Marc. Marc qui ne savait rien encore, Marc que j'avais snobé la veille, Marc que j'avais tant envie de revoir. « Lisa, pourquoi ce silence ? M'en voulez-vous ? Si c'est un reproche, il me flatte. Si c'est un râteau, je ne m'en remettrai pas, en dépit de mon amour du jardinage. Ne me laissez pas dans l'ignorance et pardonnez-moi de vous avoir négligée trop longtemps. » Je ris à travers mes larmes. Que faire ? Je fus simple et honnête. « Marc, je ne vous en veux pas. Je viens d'apprendre le décès de ma grand-mère. Je n'ai pas pu la voir. Je n'ai pas le droit de l'accompagner pour ses funérailles. Je suis pleine de colère et de chagrin. Je ne sais pas quoi faire. » Je ne lâchai pas mon téléphone et gardai mes yeux rougis fixés sur l'écran jusqu'à ce que sa réponse s'affiche. Elle arriva vite. « Oh ! Lisa, je suis tellement désolé. Covid ? » Je répondis brièvement : « Même pas ! ». Un nouveau message arriva immédiatement : « Laissez-vous traverser par la

¹⁷ À l'inverse de sa sœur Antigone, Ismène choisit d'obéir à l'ordre du roi et se range du côté de l'autorité de l'Etat.

¹⁸ Dans la mythologie, Pandore s'était laissé duper par des voix séductrices avant d'ouvrir la boîte fatale qui libéra tous les malheurs du monde. Une fois refermée, la boîte laissa entendre une dernière petite voix qui implorait le droit de sortir. Pandore, trompée une première fois, refusa d'ouvrir, et seule l'Espérance resta prisonnière.

peine et la colère, il n'y a que cela à faire pour vous en débarrasser. Je vous retrouverai ce soir, comme convenu, vous ne serez pas seule. Nous sommes censés respecter des distances, je le sais, mais je serai à vos côtés, quoi qu'il arrive. » Ma gorge nouée me faisait mal. Le bonheur était une boule aussi douloureuse que le malheur. Je me rejetai sur mon lit, le téléphone dans une main, le sachet d'oursons dans l'autre. Je ne pouvais plus rien avaler, ma tête était lourde et j'avais des vertiges, même allongée. Je passai un temps qui me sembla infini à regarder le plafond de ma chambre. Je ne parvenais plus ni à bouger, ni à penser. Le silence était assourdissant. Mon regard se fixa sur la boule japonaise en papier mauve qui finit par m'hypnotiser. Je resongeai à ces moments de l'enfance où la révolte obstinée est la seule manière de lutter contre notre terrible impuissance face au monde des adultes. Comme une petite fille qui a trop pleuré, je finis par m'endormir, vaincue. Le réveil fut d'autant plus pénible que je n'avais pas oublié les raisons de mon chagrin et que je savais pertinemment que le monde n'avait pas changé durant ce temps de répit. Je me relevai difficilement, endolorie comme si je venais de courir deux heures durant. Mon téléphone était resté sur ma poitrine, il tomba sur le lit lorsque je me redressai. Je le pris pour y lire l'heure. Il était déjà 14 heures. Comment avais-je pu dormir autant ? Amnésie, fuite, le divin Morphée s'était emparée de moi pour me protéger quelques heures. Je réalisai que j'étais encore en chemise de nuit. Un sursaut de bonne conscience finit de me sortir de ma torpeur. Il fallait que je prévienne mon patron. Je réalisai tout d'un coup que Marc m'avait renvoyé un message peu de temps après le dernier. Je l'avais raté de peu. « PS : Quand je suis au bord du gouffre ou que la colère m'étouffe, j'écoute de la musique. Du rock. Vous aimez ? Je vous envoie une playlist. Celle de mes révoltes et de mes coups de blues. J'en ai aussi parfois. » Je restai interdite. J'avais déjà apprécié ses accords de guitare mais nous n'avions jamais parlé musique tous les deux. Un lien me dirigeait vers un service de partage en ligne. Je téléchargai le fichier MP3 que Marc avait baptisé exprès pour moi « Colère, larmes et joie ». Durant le temps de l'opération, j'en profitai pour envoyer un message à Monsieur Soral. Ignorant totalement ce qu'il en était pour lui et son épouse, je restai évasive. Je ne voulais pas non plus raviver la plaie qui me vidait de mon sang depuis le matin. En quelques mots, je lui expliquai qu'un grave souci familial m'avait empêchée de m'acquitter de mes obligations professionnelles, mais que je me remettrais à jour dès le lendemain.

La playlist de Marc était enfin téléchargée. J'y jetai un œil, intriguée. J'y reconnus quelques noms, quelques titres aussi, qui me renvoyaient autant à d'anciennes chansons écoutées dans l'adolescence qu'à des morceaux écoutés sur les ondes actuelles. La liste était éclectique, Bruce Springsteen, Patti Smith, Evanescence, Shaka Ponk, Arctic Monkeys... Je me dis : « Pourquoi pas. » Cela faisait des années que je n'avais pas écouté certains titres. Cela faisait des semaines que je n'avais pas écouté de la musique tout court. Je me relevai péniblement de mon lit, attrapai mon enceinte Bluetooth qui n'était heureusement pas déchargée, et lançai la piste tout en me dirigeant vers ma salle de bains. L'étendue du désastre était moins effrayante que je ne le craignais. Je ne sais si ce fut la magie de la musique qui opérait, mais il me sembla que je m'étais transfigurée. Mon visage avait pris des traits graves qui l'avaient aminci. Mes yeux exprimaient une mélancolie et une violence qui les avaient illuminés d'une couleur que je ne connaissais pas. Je montai le son sans me soucier de mes voisins. Les voix, les mélodies, les accords, les inflexions exprimaient tous les sentiments qui se bouscuaient en moi et que je ne pouvais pas sortir sans hurler. La musique hurlait pour moi et c'était beau. Et c'était bon. Je me laissai traverser par une puissance qui exprimait autant la colère que la joie. Ça dépassait le sentiment. Ce n'était ni du bonheur, ni du malheur. C'était de la vie à l'état pur, violente et brute, au-delà de toute considération morale. J'enviais ces artistes qui avaient un tel pouvoir. C'était un don de Dieu, un cadeau offert à l'homme pour le consoler de sa triste condition. Tandis que la voix déchirante d'Amy Lee¹⁹ me donnait envie de crier avec elle son désespoir, je me surpris à danser comme quand j'avais 16 ans et que je m'enfermais dans ma chambre pour rêver ma vie et pleurer mes premiers chagrins d'amour. Je n'avais plus 16 ans depuis longtemps, la réalité du monde m'avait rattrapée et je n'avais pas besoin de chagrins d'amour pour pleurer.

Je ne pleurais pas seulement sur ma grand-mère. Je pleurais sur moi-même, sur ma solitude, sur les années passées qui ne reviendraient pas, sur l'enfant qui mourait en moi et sur l'adulte qui devait affronter seule la peur et la folie du monde. Qui aurait pu m'aider ? Et comment ? La musique me révélait un gouffre, mais par une grâce qui n'appartenait qu'à elle, je pouvais le contempler et danser au bord sans tomber. Elle me maintenait en vie. La danse que je m'autorisais enfin, moi la petite fille empotée, me maintenait en équilibre et narguait la mort avec impudence. Je m'enivrai ainsi de musique, de danse et de larmes jusqu'à ce que mon

¹⁹ Amy Lee : chanteuse du groupe de rock *Evanescence*.

corps n'en puisse plus. J'avais trouvé le courage, je ne sais comment, de me laver et de m'habiller. J'avais abandonné l'idée du maquillage ; il aurait été vain de vêtir mes yeux de fard ou de poudre. Les cernes du chagrin suffisaient à ombrer mes paupières. J'ignorais encore si je répondrais à l'invitation de Marc. J'ignorais ce qui me bloquait le plus : me présenter devant lui les yeux rougis ou m'autoriser un moment de plaisir alors que je vivais un deuil d'autant plus terrible qu'on ne me permettait pas de l'accomplir dignement.

Je passai le reste de la journée sur les montagnes russes du désespoir. J'atteins le summum de l'horreur à la lecture d'un nouveau message de ma mère. La situation sanitaire sans précédent imposait des mesures expéditives. Mamie Mine serait finalement incinérée, et les cendres seraient ensuite restituées à la famille. On n'avait rien pu faire. C'était comme ça. Cette fois-ci, j'y étais. Il me semblait que l'on n'aurait pas pu creuser davantage pour m'enterrer vivante. Dans quelques heures, le corps chaud et doux de ma grand-mère que je n'avais pas pu serrer contre moi depuis quatre mois, ne serait plus qu'un petit tas de poussière dans une urne que je ne pourrais même pas honorer. Je m'effondrai, en silence cette fois-ci, tant les grandes douleurs sont muettes. Mon corps n'avait plus ni larmes ni cris pour se révolter. Je restai prostrée sur mon canapé, le téléphone à la main. L'heure avançait. Marc attendait. Je le savais mais j'étais incapable de franchir les quelques mètres qui me séparaient de la fenêtre et du balcon. Mon téléphone prit le relai pour me sortir de ma caverne.

« Lisa, vous êtes là ? »

« Oui. »

« Comment allez-vous ? »

« Je suis en chute libre. »

« Ne restez pas seule. Venez me voir. »

« ? »

« Sur votre balcon. »

« Je ne sais pas. »

« De quoi avez-vous peur ? »

« Je ne sais pas. »

« Je suis en haut. Je vous attends. »

Silence.

« Lisa, si vous ne sortez pas, je saute directement sur votre balcon pour venir vous chercher. »

Ça aurait pu être tentant en d'autres circonstances.

« J'ai une mine affreuse. » Remarque stupide, hors de propos, mais je n'avais pas d'autres arguments. Je n'avais toujours pas identifié l'objet de ma peur.

« Je suis sûr que vous exagérez. Laissez-moi en juger. »

Nouveau silence.

« Vous l'aurez voulu. »

J'entendis des vibrations. Je reconnus les sons que j'avais entendus, les yeux fermés, le soir où il m'avait rejointe sur le balcon d'en face. Je pris peur. Et s'il lui venait *vraiment* l'envie de sauter. C'était un coup à tomber et à se tuer. Je me jetai sur ma fenêtre et l'ouvris en toute hâte. Marc était déjà sur le balcon voisin. Je soufflai de soulagement. Il m'avait piégée, je ne pouvais plus rentrer dorénavant. Son sourire m'accueillit avec une infinie douceur. Je n'y résistai pas ; mes larmes se mirent à couler immédiatement. Il se taisait. Il attendait. Je lui souris tristement à travers mes larmes et me rapprochai de la rambarde. Nous étions face à face, si proches et pourtant coupés l'un de l'autre par le vide et les barreaux. Ce n'étaient cependant pas les barrières les plus insurmontables entre lui et moi. Il tendit la main et réclama la mienne le plus simplement du monde. J'hésitais. Depuis des semaines nous nous étions habitués à ne plus établir le moindre contact physique avec nos semblables. Marc avait multiplié les infractions pour me voler quelques centimètres d'épiderme et je m'étais toujours laissé faire, mais je n'avais jamais pris la moindre initiative. Je levai la main lentement et la dirigeai vers la sienne. Je n'avais qu'à tendre le bras pour toucher ses doigts du bout des miens. J'hésitai. Je ne pus exprimer autrement mon inquiétude qu'en lui disant : « Et si j'étais malade ?

- Alors je vous soignerais.

- Et si vous tombiez malade ?

- Ça ne me fait pas peur. »

Je laissai se rompre une première résistance et cédaï ma main qu'il attrapa délicatement.

« Donnez-moi l'autre », souffla-t-il tandis qu'il étendait son deuxième bras. Je lui obéis et dans un sanglot, je répétai plusieurs fois : « Je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit... »

Il happa ma deuxième main avec une telle puissance que je sentis presque la rambarde du balcon me rentrer dans la poitrine, et mes épaules ressentiaient une douleur qui irradiait jusque dans mon cou. Il avait entremêlé ses doigts aux miens et les serrait si fort que je crus que qu'ils ne pourraient plus jamais se détacher. « Ecoutez-moi Lisa. » Sa voix était aussi douce que son étreinte était forte. « Vous vous laverez les mains autant de fois que vous voulez après, mais... » Je ne le laissai pas terminer sa phrase, vexée par ce qu'elle sous-entendait. « Non ! criaï-je, ce n'est pas ça ! C'est...

- C'est quoi Lisa ?

- Je n'ai pas le droit, je ne peux pas être heureuse maintenant.

- Alors, soyez au-moins en vie ! Lisa, Lisa, regardez-moi ! »

Mes bras étaient tétanisés de douleur. Il n'y avait qu'un moyen de ne pas avoir mal, c'était de lâcher prise. Je me rendis totalement. J'inclinai ma tête, mes épaules, mes bras, mes poignets se détendirent, mais nos doigts restèrent enlacés. Nous restâmes ainsi un long moment. Je pleurais en silence mais ce n'était plus des larmes de lutte. La chaleur qui irradiait de ses mains traversait les miennes et remontait dans tout mon corps comme une chaîne bienfaisante. Je laissai rouler ma tête sur mon épaule, et en dépit de notre position inconfortable, j'aurais pu m'endormir ainsi. Il avait desserré son étreinte et ses doigts caressaient doucement les miens. Le crépuscule avait fini par nous surprendre. « Marc, murmurai-je soudain.

- Oui ?

- Marc, prenez soin de moi. »

Je sentis un frémissement dans ses mains, comme s'il avait eu envie de me rapprocher de lui, oubliant notre posture et notre éloignement. Nous dûmes nous contenter de mots. « Si vous tombez Lisa, je vous rattraperai. » L'image d'un homme tentant de rattraper une jeune fille tombant d'un building, surgit dans mon esprit. Je n'arrivais pas à me souvenir où je l'avais vue,

ni pourquoi elle m'était venue précisément à ce moment-là, mais je sus que l'homme qui était si proche de moi à ce moment précis avait le pouvoir de conjurer la tragédie de cette histoire.

Je me redressai lentement. Nos doigts se détachèrent dans ce mouvement mais nos deux regards se rivèrent l'un à l'autre comme si nos vies en dépendaient. J'avais retrouvé un souffle apaisé mais j'étais épuisée. Je frissonnai un peu. Mes mains étaient encore chaudes de notre étreinte. Je les croisai et les serrai autour de mes épaules. Il s'était redressé lui aussi, et ses mains vides restaient ouvertes vers moi, dans un geste d'accueil. Aurait-il été déraisonnable de sortir de chez moi, de courir chez lui et de me jeter dans ses bras en faisant fi des règles du confinement, du regard des voisins, de ma peur de l'engagement et des dernières miettes de culpabilité qui me restaient en travers de la gorge ? Il dut comprendre ce qui me tourmentait, et comme s'il voulait me préserver d'une décision que je n'étais pas encore en état d'assumer, je le vis attraper le bas de son pull. Il le retira lentement sans me lâcher des yeux et dans un geste sûr, il me l'envoya avec ces mots : « Je ne peux pas vous offrir mieux pour l'instant, mais, prenez ! » La maille était douce sous mes doigts, et tiède encore de son corps. Je pouvais humer son odeur, mélange de parfum, de peau et de grand air. Je m'y glissai avec volupté comme si je m'étais lovée dans ses bras. Pour profiter plus encore du contact indirect de son corps, je resserrai à nouveau mes bras autour de moi. « Merci Marc. Pour ça, pour la musique, pour tout.

- Gardez-le autant de temps que vous voudrez, et promettez-moi de me revoir demain soir.

- Promis. »

Il s'avançait déjà vers le drap attaché au-dessus et commençait son ascension.

« Faites attention surtout ! » soufflai-je, terriblement inquiète. Quand il posa enfin ses pieds sur son balcon, je soufflai de soulagement. Nous ne pouvions pas nous quitter ainsi. Je portai la main à mes lèvres et soufflai vers lui mon premier baiser. Sa main vola en l'air et le rattrapa avant de le poser sur sa bouche. Quelques instants après, seule dans mon salon, j'appris la date du « *déconfinement progressif* » en regardant d'un œil absent ma télé que j'avais rendue muette, comme à mon habitude. Pas sûr que nous attendrions cette date comme deux enfants bien sages.

Chapitre 23

Nous allions donc tous ronger notre espoir comme un os, en attendant la date du 11 mai. Nous ignorions encore ce que signifiait le « progressif » de notre libération. Serions-nous tous concernés ? La carte de France était dépecée en zones de couleurs, vert, rouge, orange... Les savants calculs qui avaient donné lieu à ce découpage restaient sibyllins. Il est plus facile d'effrayer la population avec des couleurs qu'avec des explications. Les masques promis n'étaient toujours pas arrivés dans les rayons des supermarchés, on n'en était même pas encore aux précommandes. Patience. Bientôt nous serions submergés par une avalanche de masques, tissu ou chirurgicaux, qui allaient déferler sur nos bouches jusqu'à la nausée. On en voulait ? On allait en bouffer ! J'étais loin de tout cela de toute façon. Je n'accordais plus aucune attention aux morts du jour. Une seule m'importait, et elle n'était même pas conforme à la tendance du moment. Mon indignation et mon désespoir avaient réussi à anéantir ma peur.

Je traversai cette semaine dans un état second, oscillant entre insensibilité égoïste à l'égard du monde qui se fichait éperdument de ma douleur, et hypersensibilité au moindre souvenir, au moindre petit geste d'attention de Marc. Jamais il ne força la distance entre nous. Il ne m'abandonna pas cependant. Messages, fleurs, croissants, fruits, mon paillason s'était transformé en corne d'abondance qui ne se vidait jamais. Jamais il ne frappait à ma porte. Il attendait que je vienne de moi-même, que je digère mon chagrin et ma colère. Ce n'était qu'une question de temps.

J'avais absolument voulu accomplir mes tâches à la librairie, en dépit du temps que Monsieur Soral m'avait octroyé. J'avais fini par lui apprendre les raisons de mon absence le lundi, et il s'était montré d'une grande délicatesse. Je ressentis un immense soulagement quand j'appris dans le même temps que Miss Marple semblait se rétablir à une vitesse inespérée. Elle gardait bien sûr le lit, mais le traitement du médecin avait visiblement eu des effets extrêmement positifs. Elle semblait sortie d'affaire. Plus important encore, Monsieur Soral n'avait manifesté aucun symptôme de quelque sorte que ce soit depuis qu'il s'occupait d'elle. Il se complaisait à dire que le virus ne passerait pas par lui et que son heure n'était pas venue. Quand je revins de la Poste le lendemain du décès de ma grand-mère, je fus accueillie par un cadeau

inattendu : un sachet en papier rempli d'oursons guimauve tout droit sortis de la boulangerie ! Je savais qu'il savait ! Il avait bien observé mes sacs de courses le jour de notre première rencontre ! Un post-it les accompagnait : « Lisa, je vous confie à cette bande de joyeux lurons. N'ayez aucun scrupule, ils sont formés à remonter le moral en cas de coup dur. Si vous avez mauvaise conscience, croquez-les avec des fruits. À ce soir. Promis, je serai sage. Je ne ferai pas d'escalade. » La perspective de notre rendez-vous illumina le reste de ma journée. Je remis sa playlist en route, en conservant un volume sonore raisonnable cette fois-ci. J'aurais pu rester ainsi indéfiniment, entourée de sa présence, et grignotant délicatement les friandises qu'il m'avait apportées.

C'était sans compter sur la méchante petite lueur verte qui vint m'importuner durant mon festin d'oursons. J'avais décidé de ne plus ouvrir aucun message sur mon téléphone, à part ceux de Marc. Je regrettais que mes notifications ne puissent pas prendre des couleurs personnalisées en fonction des contacts, à l'instar des sonneries que l'on pouvait choisir. J'aurais bien associé du rose bonbon (à défaut d'un rose ourson !) à mon bel Olympien. Je saisis donc l'appareil et découvrit que le monde entier ne m'avait pas oubliée. Lucette, mise au courant par mon patron, venait aux nouvelles pour s'assurer que j' « accusais le coup ». Je me serais bien passé de son « à son âge, c'était malheureusement inévitable », et ce n'est pas le « malheureusement » qui la sauva à mes yeux. Marie, qui n'était au courant de rien, s'inquiétait de mon silence, muette sur la froideur de notre dernier échange. Etait-ce un nouvel appel au secours ou de la sollicitude de sa part ? Fabrice, mon grand frère, que je n'avais pas contacté une seule fois depuis son dernier message, avait rédigé, comme à son habitude, un mur de mots qui défiait la nature même du SMS. Mais pourquoi n'écrivait-il pas de mails ? C'était indigeste, et je ne m'attendais pas à un tel mélange de résignation et d'acceptation. Oui, c'était terrible ce qui arrivait à notre famille et à notre mère surtout. Mais notre grand-mère avait bien vécu (s'était-il donné le mot avec Lucette ?), elle n'avait visiblement pas souffert, quant aux funérailles, on ne pouvait malheureusement pas faire autrement. La situation était terrible. Il fallait bien se plier aux exigences sanitaires. Toute la population devait faire un effort. On était en guerre, et en temps de guerre, il fallait s'asseoir sur certains principes. Et puis, après tout, on ne savait pas vraiment de quoi était morte notre grand-mère. Il ne fallait prendre aucun risque. Il serait présent par la pensée (ça ne changerait pas ses habitudes, pensai-je amèrement). Je faisais défiler les lignes d'un doigt agacé. Il

finissait en m'encourageant à être forte et à ne pas rajouter de chagrin à celui de ma mère par une attitude trop « enfantine ». Il n'avait pas voulu me heurter en employant le mot « puérile », mais la nuance plus tendre qu'il avait employée finit de me gonfler de colère. Qu'entendait-il par ce mot ? Que mon chagrin n'était pas acceptable, que j'aurais pu accroître celui de ma mère que je n'avais pas serrée dans mes bras depuis plus de cinq semaines, et dont les bras ne pouvaient serrer que du vide ? Quelle était cette cruelle époque qui nous vidait de nos étreintes et de nos baisers quand nous en avions tellement besoin ? Je ne daignais même pas répondre. Il n'y avait de toute façon aucun droit de réponse dans les messages de mon frère. Jamais. Je restais et resterais toujours une petite fille à ses yeux, capricieuse et immature, qui ne connaissait rien à la vie, et dont les réactions seraient toujours inappropriées au conformisme social dont il était le représentant. Je retournai à ma rêverie, puisant dans le souvenir de Marc une douceur apaisante.

Je dégustai quelques oursons, avec plus de volupté que de glotonnerie, léchant mes doigts tâchés de chocolat et étirant lentement la guimauve entre mes dents avant de la rompre d'un coup sec. Mon petit massacre m'occupa un moment. Je songeai soudain que j'avais oublié mes voisines du rez-de-chaussée depuis quelques jours. Madame Michel avait accepté mon morceau de gâteau sans un mot mais j'espérais bien la surprendre à sa fenêtre pour prendre de ses nouvelles. Le décès de ma grand-mère me rendait plus chers ses cheveux blancs. Je commençai à comprendre sa peur ; je m'en voulais de lui en avoir voulu. Il y avait peut-être un moyen de garder le lien avec une distance raisonnable et rassurante. Maria-Dolorès, fidèle à sa discrétion habituelle, n'avait manifesté aucune impatience ni incompréhension alors que depuis deux jours je n'avais ni imprimé ni déposé les devoirs des enfants dans sa boîte aux lettres. Nous étions mardi. Je ne me sentais pas apte à assurer le goûter-lecture du lendemain. Je m'acquittai de ma tâche et préparai une petite enveloppe avec les feuilles habituelles de lecture, d'écriture et de calcul. Je ne me faisais pas d'illusion sur ce que Pablo et Manuel en feraient. J'ajoutai un petit mot supplémentaire : « Désolée pour le retard. Je viens d'apprendre le décès de ma grand-mère bien-aimée. Je n'aurai pas le cœur à faire la lecture demain. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. À bientôt. Lisa. »

Quand je descendis en catimini pour déposer l'enveloppe dans la boîte aux lettres, Gustave faillit me faire tomber dans l'escalier. Que venait-il faire au premier étage ? Jamais il ne s'était aventuré jusque-là. J'avais entendu dire que les animaux sauvages reprenaient leurs droits

dans les villes depuis le confinement, mais je n'aurais jamais pensé que les deux matous domestiques de la maison seraient concernés par cette reconquête de l'environnement. Je me plus à penser que mon félin préféré s'inquiétait pour moi et venait prendre de mes nouvelles. J'avais une furieuse envie de câlin. Personne à l'horizon. Je me jetai sur la bête et m'en emparai à pleines mains. Gustave portait bien son nom. Il était aussi bedonnant que son homologue littéraire, rond et bien portant. Je profitai de la surprise qui l'avait immobilisé pour enfouir mon nez dans son pelage roux et soyeux comme dans un doudou, et profitai de son ronronnement quelques instants. Il se débattit au bout d'un moment et chercha à quitter mes bras plus vite que je ne l'aurais voulu. Je sentis les muscles de son corps se tendre. J'écartai les bras à regret pour le détacher de moi. Il sauta, et je me retrouvai seule, vide et froide. Il me consola en s'enroulant autour de mes jambes puis me quitta pour rejoindre le parc. L'empathie animale a ses limites et celle des chats est une grâce éphémère. Je déposai rapidement l'enveloppe dans la boîte de Maria-Dolorès et remontai chez moi.

Je n'avais pas le courage d'affronter le regard aiguisé de cette femme qui aurait si parfaitement compris ce que je vivais. Je me serais effondrée. Néanmoins, je m'en voulais de lui avoir fait faux bond depuis deux jours. Je m'empressai donc de lui envoyer un message pour qu'elle puisse récupérer rapidement ses documents. Elle me remercia presque immédiatement et peu de temps après je reçus un nouveau message. « Lisa, je comprends. Nous ne partagerons pas de goûter ou de lecture demain. Mais la mort aussi doit être partagée. En famille. Ou entre amis. Acceptez de me rejoindre à notre heure habituelle. Je viendrai seule. » La proposition était simple et évidente, comme un devoir à accomplir. Il ne me vint pas à l'idée de refuser.

L'heure était aux devoirs. Je choisis donc d'accomplir les derniers, bien décidée à finir ma journée sur mes retrouvailles avec Marc. J'aspirais à la légèreté et il me semblait que seuls ses sourires et ses yeux verts pouvaient m'élever au-dessus de cette boue humaine, de ce cachot terrestre si merveilleusement chanté par Baudelaire, et où je manquais de suffoquer. Je m'étais refusé de répondre à mon grand frère, mais je n'avais aucune raison de bouder ma mère. Comme je ne me sentais pas d'affronter sa voix, je choisis la solution de facilité. Elle partagea visiblement mon choix, et nous éprouvâmes un certain soulagement à échanger des mots tendres et muets sur les écrans de nos portables. Elle commençait à préparer son cœur et son âme à la grande séparation du lendemain. Je serais avec elle de tout mon cœur. Elle le

savait. J'étais tellement triste de ne pouvoir être à ses côtés. Elle le savait aussi. Je l'aimais si fort. Elle le savait aussi, évidemment. Un dernier baiser pour se quitter, de loin, à distance, on s'en contenterait pour le moment. J'ignorais encore si le 11 mai nous pourrions concrétiser cet élan d'amour, mais il n'était pas encore temps de s'en tracasser.

Je n'avais toujours pas appelé Marie. Elle m'avait agacée, certes, et je ressentais encore le goût métallique de la jalousie dans ses paroles, mais c'était dur et injuste de la laisser seule dans un tel moment. Nous pouvions encore partager nos malheurs, faute de partager mes nouveaux bonheurs. Je l'appelai donc, et la distance que je sentais s'être installée entre nous me préserva d'un débordement d'émotion que je craignais plus que tout. Je ne souhaitais pas me présenter en larmes à Marc ce soir-là. L'annonce du décès de ma grand-mère désamorça toute tentative de reproche, d'agression ou même de crise de larmes. Marie reçut la nouvelle avec une compassion sincère. Elle s'indigna avec moi des circonstances tragiques de la disparition de ma grand-mère et des conditions scandaleuses de ses obsèques. Sans transition, elle voulut savoir si mes « aventures amoureuses filaient bon train » (je détestais les mots qu'elle utilisait pour nommer l'histoire extraordinaire que j'étais en train de vivre. Après avoir voulu me mettre en garde en agitant le spectre de la mort, elle réduisait les bouleversements de ma vie sentimentale à une anecdote parmi tant d'autres. Rien de plus qu'une rencontre sur *Expert Union* à ses yeux ? Je refusais de lui livrer quoi que ce soit. Je mentis et prétendis que la situation m'empêchait d'envisager une rencontre sérieuse pour le moment. Pour être totalement tranquille, je rabattis la conversation sur sa propre situation. Je l'entendis se plaindre, trop heureuse d'avoir enfin la parole, et égrainer ses récriminations contre son amant. J'eus de la peine pour lui. Je devinais les tourments de cet homme que je ne connaissais pas. David vivait des moments difficiles. Lui non plus ne savait plus où il en était. Il s'était d'abord senti pousser des ailes dans son désir de liberté, et puis, la culpabilité, exacerbée par la peur de la mort, du chômage, de la séparation, l'avait ramené au nid conjugal. Il avait maintenant retrouvé la force de revenir à sa maîtresse, mais son dernier déplacement, bien qu'hors la loi, s'était effectué sans encombre, et l'absence de l'amende à 135 euros avait été reçue comme un affront par Marie qui l'attendait comme un tribut. Je compris soudain que je ne pourrais jamais aider mon amie, que personne ne pourrait jamais l'aider, que sa soif d'amour ne serait jamais éteinte par une source humaine si celle-ci n'était pas empoisonnée par le goût du sacrifice. Leurs retrouvailles avaient perdu le feu de la transgression et les états

d'âme de son amant en avaient gâché le sel. Je la laissai vider toute sa rancune et conclus notre conversation par un « Je comprends » qui dépassait de loin tout ce qu'elle pouvait imaginer. Je voulais m'échapper de cette discussion mortifère. Je sentis une vibration dans ma main. J'écartai vivement le téléphone de mon oreille, renonçant à écouter la litanie de ses pleurs. Marc. Je me refusais à lire ses mots dans ces conditions. J'aurais eu l'impression de laisser Marie nous écouter. Je décidai de couper court et usai d'un pieux mensonge prétendant que ma mère tentait de me joindre. Oui, oui, elle comprenait très bien. Je me précipitai tellement pour raccrocher qu'elle ne dut même pas entendre la fin de ma phrase.

« Lisa, j'espère que la journée n'a pas été trop longue et que les petites créatures à qui je vous ai confiée ont su vous redonner le sourire. Ce soir, c'est moi qui prends le relais. Je serai là à 20 heures et toute la nuit si vous le souhaitez. »

J'avais deux heures devant moi, deux heures pour me préparer. Je me rendis compte que j'avais faim et que je n'avais pas fait un seul vrai repas depuis deux jours. Je ne pouvais tout de même pas toujours compter sur les autres pour me nourrir. J'avais eu mon content de sucreries, mon corps saturait. En attendant de me nourrir d'autre chose, je vidai mon frigo de toutes les offrandes de mon bien-aimé. Je me jetai ensuite sous une douche bienfaisante où je m'attardai longuement en écoutant de la musique. Je resongeai aux mots qui m'avaient rattrapée en vol la veille au soir, « alors, soyez en vie ». En vie. Oui, je comprenais tout d'un coup à quel point la vie était plus essentielle encore que le bonheur, cette idée si floue, si illusoire, si trompeuse. Je ne savais pas si j'étais heureuse ou malheureuse, mais il me semblait que le problème que me procurait le mélange de ces deux sentiments ne pouvait se résoudre que dans la satisfaction d'être en vie. Une fois encore, la musique me montrait le chemin. J'ondulais avec volupté en serrant ma serviette de bain autour de ma poitrine. Ma sensualité prenait le pas sur ma coquetterie. Tandis que je levai les bras pour retirer la pince qui retenait mes cheveux, la serviette lâcha et je me retrouvai nue à mi-chemin entre ma salle de bains et ma chambre où je me dirigeai pour m'habiller. La psyché, qui m'accueillit au moment où je franchissais l'encadrement de ma porte, me salua avec bienveillance. Le froid qui me saisit brusquement n'était pas désagréable. Comme si tous les grains de ma peau s'étaient redressés d'un coup, mon épiderme se mettait au garde-à-vous à l'injonction de vivre, quelle que soit la douleur, quelles que soient les épreuves. Je m'attardai un bref instant dans ce reflet de moi-même, croisai mes bras sur ma poitrine nue et sentis mes tétons durs comme de la

pierre. J'ouvris un tiroir de la commode et fouillai avec cette désolation que seules les femmes connaissent. Le tiroir débordait d'étoffes en tous genres, mais aucune ne m'*allait*. Rien ne trouvait grâce à mes yeux dans l'état d'esprit qui était le mien à ce moment précis. Je ne pouvais tout de même pas me présenter nue sur mon balcon, au vu de tous et surtout, au vu de Marc. J'attrapai la jolie culotte en dentelle que j'avais promue « version sexy du masque grand public » et lui redonnai ses lettres de noblesse en en faisant la pièce maîtresse de ma tenue du soir. Je tournai la tête, quand soudain mon regard tomba sur mon lit défait. En dépit de mes bonnes résolutions du jour, je n'avais pas trouvé la motivation pour le faire, je découvris une tâche de couleur étrangement familière : le pull de Marc dans lequel je m'étais endormie. Je l'avais laissé là le matin et je n'avais pas songé à l'en sortir. Je m'assis sur le bord du lit et l'attrapai délicatement. La maille était douce et souple, couleur sable. Elle avait certes perdu sa chaleur, mais son odeur s'était enrichie de la mienne, et en plongeant mon visage dans l'étoffe je pus m'enivrer d'un parfum chargé de promesses. J'enfilai le pull directement sur ma peau nue et la longue caresse qu'il me procura me fit frissonner de plaisir. Marc était grand et moi, plutôt petite. Le pull m'arrivait à mi-cuisse. J'avais trouvé ma robe du soir. J'eus juste le temps de me donner un coup de brosse et de me maquiller un peu. Je mis mes lunettes, bien décidée à regarder en face l'objet de mon désir. Un dernier coup d'œil dans le miroir me révéla que l'encolure large du pull s'était transformée en un décolleté plongeant que j'allais devoir assumer. Il n'était plus temps de se changer. Il était 20 heures.

Les jeunes épousées du temps passé qui entraient dans leur chambre à coucher la nuit de leurs noces, ne devaient pas ressentir d'émotion plus vive que celle que je ressentis au moment où je franchis la porte de mon balcon. Marc était déjà là. Les avant-bras posés sur la rambarde, le corps penché en avant, le sourire lumineux mais le regard préoccupé. Il guettait les traits de mon visage, soucieux de savoir si le désespoir n'avait pas eu raison de moi. Je voyais ses muscles tendus, le regard à l'affut. Il me sembla qu'il était prêt à bondir pour me rattraper si l'idée m'était venue de me jeter par la fenêtre. L'image de la chute de la jeune fille du haut de son building me revint à l'esprit. Elle s'était précisée davantage. J'y voyais maintenant un homme hurlant, désespéré de ne pas avoir réussi à la rattraper. Je ne parvenais toujours pas à me souvenir où j'avais vu ces images qui défilaient dans ma tête comme un cauchemar obsédant. Les regards que nous échangeâmes en dirent plus long que tous les mots que nous aurions pu prononcer. Il sourit en découvrant ma tenue.

Il me demanda tout de suite si j'avais réussi à affronter cette journée et si les heures ne me semblaient pas trop longues entre mes quatre murs. Comme j'étais sortie accomplir mes tâches à la librairie, j'avais tout de même réussi à prendre l'air. Mais je n'avais croisé personne. Je lui appris que mes parents s'apprêtaient à recueillir les cendres de ma grand-mère le lendemain. Ma voix s'étrangla un peu à l'évocation de cette nouvelle épreuve. Pas de cérémonie, pas de réunion familiale, une solitude absolue pour nous tous qui ne pouvions même pas accomplir les rites funéraires élémentaires après avoir été privés des derniers instants de notre aïeule. Il me fit un triste sourire, désarmé et impuissant et posa sa main sur son cœur en signe de compassion. Je répondis à son sourire, le cœur gros, mais reconnaissante. « Je serai avec vous demain, d'une manière ou d'une autre » me promit-il. Il s'excusa ensuite de son manque de disponibilité. Le temps exceptionnel l'obligeait à accomplir le double de travail. Il avait réussi à récupérer deux employés qui venaient l'aider mais les récoltes débordaient littéralement. Ses travaux, enfin, finissaient de l'occuper totalement dès qu'il avait un moment de libre. L'évocation de son emploi du temps d'homme libre et travailleur fit glisser la conversation sur un sujet qui lui tenait à cœur et qu'il osa enfin aborder avec moi. « Lisa, m'interpella-t-il soudain, vous m'êtes très chère vous savez. » Je restai sans voix, abasourdie par cette parole directe à laquelle je ne m'attendais pas. Depuis des semaines nous nous tournions autour, usant de mots, de regards et de sous-entendus sans jamais affirmer la nature de ce qui nous rapprochait. Je me sentis défaillir et il me semblait qu'il pouvait deviner ma nudité quasi-totale sous l'étoffe de son vêtement. Je ne pouvais pas me réfugier derrière le regard flou de mes yeux myopes ni même derrière les larmes de mon chagrin. Je venais de recevoir en pleine face sa déclaration et je savais qu'il était temps pour moi aussi de me positionner. Il enchaîna : « Nous ne pourrions pas toujours nous croiser sur nos balcons ou dans les escaliers. Le parc est un terrain propice aux échanges courtois de voisinage mais ce n'est pas là que j'ai envie de vous rencontrer. Bientôt, nous serons libérés. J'aurais très envie de vous accueillir chez moi, loin de ces murs, loin de la ville. Vous viendrez, n'est-ce pas, vous me le promettez ? » Je revoyais les photos qu'il m'avait envoyées, défiler dans ma tête. La grange, la forêt, les arbres fruitiers, l'ombre et le soleil. Qu'il devait être bon de se retrouver à deux dans un tel lieu, loin du regard des autres, loin du béton et des immeubles. J'avais envie de crier « Oui, oui, Marc, emmenez-moi tout de suite et au diable l'attestation de sortie dérogatoire ! » Mais une pudeur me fit prendre le chemin de l'humour qui rime souvent avec détour. « Vous m'embauchez donc, Marc ? Je suis une intellectuelle,

vous savez, tout ce que je sais faire à la campagne, c'est me promener et lire sous les arbres. Êtes-vous sûre de vouloir vous encombrer de moi ? » Il rit avec douceur mais il voulait être sérieux ce soir-là. « Lisa, vous faites la sourde-oreille. Je n'ai nul besoin de main d'œuvre agricole. J'ai envie de vous recevoir chez moi. Vous me plaisez. Venez avec vos livres, vos sourires, vos jolies robes, vos larmes et vos doutes, et je m'occuperai du reste. Quand vous serez prête. Je sais être patient. » Quatre semaines... J'étais partagée entre peur et impatience, soulagée du répit qui m'était encore accordé. Marc était de ces hommes francs et directs, capables de vous coincer dans un escalier les yeux brûlants de désir, mais c'était aussi un homme délicat, soucieux de ne prendre que ce qu'on lui offrait volontairement. Je savais que je n'avais aucune crainte à avoir. Il ne me brusquerait jamais, il me laisserait venir vers lui, trop soucieux du jour d'un plaisir partagé. « Oui », dis-je simplement, « Oui, j'en ai moi aussi très envie. » Puis, comme mon cœur ne pouvait plus contenir la joie qui menaçait de le faire exploser : « J'ai très envie de vous rejoindre, dès que ce sera possible. » J'avais ajouté la dernière précision comme la petite sécurité que je m'autorisais, tant j'avais peur de mon propre désir. Il s'illumina et se redressa d'un coup. Il était beau dans le triomphe. Il avait réussi là où Apollon avait échoué, et il se réjouissait déjà de voir son jardin prochainement agrémenté d'une nymphe consentante qui ne se défilerait pas. Il avait bien assez d'arbres de toute façon, que lui importait un laurier supplémentaire. Il était temps de se quitter. La fraîcheur de la nuit commençait à tomber et les émotions de deux derniers jours m'avaient épuisée. Comme deux adolescents qui refusent d'être les premiers à raccrocher au téléphone, nous reculâmes lentement et quand nos seules têtes sortirent de l'encadrement de nos fenêtres, il m'adressa un sourire et ces derniers mots en guise de bonne nuit : « Il va vous très bien ce pull. Vraiment très bien. » Et son sourire était lourd de sous-entendus.

Chapitre 24

À 41 ans, je n'avais encore jamais assisté aux obsèques d'un membre de ma famille. Mon grand-père maternel nous avait quittés avant que je ne vienne au monde, quant à mes grands-parents paternels, ils étaient décédés lorsque j'étais encore une enfant, et mes parents n'avaient pas jugé bon que j'assiste à leurs funérailles. Je leur en voulais, maintenant, d'avoir voulu me préserver et de m'avoir ainsi coupée de ce rite ancestral qui nous inscrit dans la grande famille de l'humanité. J'avais vécu un lien privilégié avec ma grand-mère, et dans quelques heures, il ne me resterait plus que des cendres sur lesquelles je ne pourrais même pas me recueillir. Je ne l'avais pas accompagnée durant ses derniers moments, je ne m'étais pas penchée sur son corps pour un dernier baiser, je ne pleurerais pas avec ma famille son départ définitif. J'aurais voulu me préparer pour l'église, le cimetière, choisir une tenue de circonstance, j'aurais voulu écrire un texte et le lire la voix tremblante pour honorer sa mémoire, j'aurais voulu jeter des roses sur sa tombe et lui dire un dernier adieu dans les allées brumeuse d'un cimetière. Je me raccrochais à ces images comme une enfant, avide de clichés et de symboles, et j'ignorais comment j'allais surmonter, non pas l'absence de ma grand-mère, mais l'absence de rite qui aurait dû m'aider à « faire mon deuil » comme on dit.

Le matin de la disparition totale de ma grand-mère, je me réveillai dans un calme quasi religieux. J'accomplis mes gestes quotidiens mécaniquement mais dans une conscience aiguë de tous mes actes, comme si je voulais pallier le manque de souvenirs funéraires par d'autres souvenirs, plus triviaux, certes, mais je n'en avais pas d'autres. J'avais besoin de repères tangibles pour marquer à jamais cette journée, cette journée qui ne reviendrait pas. Le petit déjeuner sur le balcon, la douche en silence, la petite robe noire que j'avais réussi à retrouver au fond de ma penderie, le masque noir assorti, le trajet jusqu'à la librairie, trois commandes seulement, le dépôt à la Poste, le retour par la boulangerie, fermée le mercredi, je l'avais oublié, la rose posée sur mon paillason, douce et parfumée, le petit papier qui l'accompagnait, plié en quatre, et la vague d'émotion qui m'envahit quand je le lus. Je ne m'y attendais pas. Pas si tôt. Pas si vite. Pas ce jour-là. Et pourtant, en choisissant un des jours les plus tristes de mon existence pour me déclarer son amour, cet homme m'avait définitivement rattachée à la vie.

Je portais la rose à mes lèvres. Elle était un peu froissée ; il l'avait sans doute cueillie la veille et l'avait conservée pour ce jour particulier. Son parfum était puissant. Sa couleur tendre et l'abondance de ses pétales me rappelaient les roses anciennes qui illustraient mes manuels de littérature, ces roses du temps jadis que les poètes offraient aux dames pour chanter leur beauté et pour les inviter au plaisir. « *Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain. Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie* »²⁰. Marc avait-il gardé en mémoire ses cours de français, en dépit ou grâce à la beauté de son joli professeur ? Ou maîtrisait-il, tout simplement, le langage de la nature et de la vie ? Je repliai le papier et le glissai dans mon décolleté, près de mon cœur. J'emportai délicatement la rose dans ma cuisine et cherchai un vase digne d'elle. Je dénichai enfin un petit verre arrondi et au col resserré, qui rappelait les anciens flacons de parfums. J'appréciai sa transparence. Je pouvais voir la tige, légèrement déviée par les effets de l'eau, à travers la paroi. Il ne manquait qu'une pomme un peu trop mûre, un collier de perles et un miroir, et j'aurais eu sous les yeux une magnifique nature morte, de celles qui nous rappellent à quel point la vie est brève et qu'il faut à tout prix en profiter avant qu'elle ne passe totalement. J'avais compris le message. À chaque fois que je sentais le contact du papier lové contre mon cœur qu'il faisait battre à tout rompre, j'entendais la voix qui murmurait : « Je vous aime, je vous aime ». Il me semblait que j'aurais pu tout affronter ce jour-là avec ce talisman sur la poitrine.

L'amour avait pris possession de cette journée, je décidai de suivre sa voie et sa voix. Je n'avais pas alimenté le site de la librairie depuis plusieurs jours. Je choisis de faire honneur à la littérature amoureuse, roman, théâtre, poésie, et baptisai cette nouvelle page : « Pour ne pas oublier l'essentiel... » J'ignorais si nos lecteurs avaient encore le cœur à aimer ou s'ils étaient déjà tous trop déprimés pour oser même y penser, mais je voulais lutter contre la vague de désespoir qui envahissait nos rues, nos villes et nos vies. Si nous n'y prenions pas garde, la peur aurait bientôt raison de nous tous, et une fois encore, je comptais sur le radeau des mots pour survivre. Peut-être était-il illusoire d'espérer surnager sur une épave, mais c'était ça ou couler. Je passai donc une bonne partie de la journée à feuilleter des pages, à collecter des illustrations, peintures, gravures, sculptures, amants maudits, divinités et nymphes, amoureuses rêveuses, preux chevaliers, baisers de Klimt, de Doisneau... Je ne savais pas si l'amour et ses tourments étaient plus anciens que les épidémies dans l'histoire de l'humanité,

²⁰ Vers de Ronsard dans un de ses *Sonnets pour Hélène*.

mais j'espérais, un peu naïvement peut-être, que les premiers nous protégerais des seconds. De lignes en lignes, de vers en vers, je vis l'heure de mon rendez-vous avec Maria-Dolorès approcher. Je lâchai mes livres et mon écran, allai chercher ma petite couverture blanche et descendis dans le parc.

Elle m'attendait déjà à son emplacement habituel, sur son éternel châle aux couleurs de feu. Elle portait une petite robe noire qui faisait le pendant avec la mienne. Je lui adressai un sourire triste et déposai ma couverture à distance, scrupuleusement. Alors que j'arrangeai délicatement les bords comme on étale une serviette de plage, je découvris qu'elle avait déposé un petit paquet entre elle et moi. Nous restâmes un moment silencieuses, nos regards plongés l'un dans l'autre, et je pouvais lire dans ses cernes l'ombre des miennes comme dans un reflet. Nous étions deux sœurs de la douleur, assise face à face, et je réalisai soudain qu'instinctivement, j'avais adopté la même posture qu'elle, les jambes repliées sur le côté, les mains enveloppant mes genoux, et nous nous contemplions dans une symétrie quasi parfaite. C'est elle qui rompit le silence. « Comment allez-vous Lisa ? » Je perçus dans sa question, mieux que dans n'importe quel miroir, les effets de ces dernières 48 heures. Elle me souriait avec douceur et ses yeux me perçaient avec une clairvoyance qui interdisait tout détour. Je me livrai dans un calme qui me surprit moi-même. « C'est difficile », répondis-je. Elle hésita un instant, semblant peser ses mots, craignant sans doute d'adopter trop vite le ton de la confiance ou de paraître trop familière. « Je comprends », finit-elle par dire. Cette phrase résonna en moi avec force. Je l'avais tellement entendue dans mon existence : le « *Je comprends* » des parents dont l'âge et l'expérience vous rabaissent et vous dénie l'exclusivité de votre douleur, le « *Je comprends* » des bonnes copines qui n'attendent que votre silence pour pouvoir prendre la parole et raconter leurs malheurs, le « *Je comprends* » des collègues pour vous maintenir la distance. Pour la première fois, il sonna juste, et pour la première fois aussi, il me donna l'envie d'en savoir plus. Elle m'avait livré par bribes l'histoire de son couple et ses soucis de mère, mais j'ignorais tout de la petite fille qu'elle avait été, de l'adolescente et de la jeune fille avant que la vie ne fit d'elle cette mère seule, « isolée » comme on se plaît à les appeler aujourd'hui pour éviter l'opprobre jetée sur les anciennes « filles mères », ces mères courage trop souvent oubliées. C'était mon tour de ne pas trouver mes mots. Comme une petite fille qui réclame son histoire du soir, je ne sus que dire : « Racontez-moi. »

Alors, elle se livra. Sans orgueil, sans larmes, sans prétention. Simplement. Et le récit qu'elle m'offrit ce jour-là me paya pour toutes mes heures dans le parc. J'appris ainsi que ses grands-parents maternels étaient arrivés en France après la guerre. La mère de Maria-Dolorès, Isabella, était née quelques années plus tard. Ils avaient mené une vie de labeur respectueuse et courageuse mais conservaient secrètement le désir de finir leurs jours dans le pays qui les avait vus naître, en dépit de tout ce qu'ils y avaient laissé de souvenirs douloureux et tus. Jamais Isabella n'entendit parler de la guerre civile avant ses 15 ans. . Quand elle eut cet âge, ses parents l'emmenèrent en Espagne pour la première fois de sa vie, dans l'ancien village de ses parents. Ce fut un choc. Elle fut bouleversée par les parfums, les couleurs, la terre, le bleu violent du ciel et la brûlure du soleil. Sa mère avait retrouvé dans son village d'anciennes amies et une vieille tante. Isabella avait osé, pour la première fois, poser des questions sur cette famille dont elle ignorait tout. Alors, on lui raconta. Les persécutions, les exécutions, puis la guerre. Elle apprenait la mort et la violence dont elle était l'héritière et les fils déliés de sa famille tissaient enfin une tapisserie aux couleurs contrastées, vives et violentes, à l'image de la mort et de la vie.

Quelques années plus tard, elle se maria avec un étudiant espagnol et ma nouvelle amie vint au monde. Elle avait reçu en cadeau le prénom de sa propre grand-mère, Maria, (qu'elle n'avait jamais connue) et celui de la vieille tante, Dolorès. L'aïeule avait donné à sa nièce un châle de dentelle noire qui appartenait à sa mère et qu'elle avait conservée pour elle, après sa mort. Ce châle se transmettait de mère en fille comme un lien qui ne devait jamais s'interrompre. Une dentelle noire, symbole de féminité, de séduction, de secret et de mort, toutes les étapes de la vie d'une femme. La mère d'Isabella l'avait ramené en France avant que la vieille tante ne décède à son tour. Les parents d'Isabella décidèrent de quitter la France quelques années après la naissance de Maria-Dolorès. Isabella pleura beaucoup, mais elle comprenait le choix de ses parents. Maria-Dolorès connut la joie des retrouvailles en famille sous le chaud soleil de la Catalogne, le plaisir de voir sa mère et sa grand-mère réunies durant quelques semaines avant les séparations arrosées de larmes ; elle se nourrit d'amour, de musique et de chants. Et puis un jour, ils avaient dû y retourner alors que ce n'était pas encore l'été. Maria-Dolorès venait d'avoir huit ans. Dans certaines familles, à certaines époques, on sait quand l'heure est arrivée et le grand départ est une aventure collective autant qu'individuelle. Maria-Dolorès avait embrassé sa grand-mère pour la dernière fois. Elle se

souvenait encore de la pénombre dans la chambre, les lourds rideaux qui obstruaient la lumière du jour pour en faire une éternelle nuit, l'odeur des bougies, et le châle en dentelle noir qu'elle vit passer des mains de sa grand-mère à celles de sa mère. On lui avait demandé de venir déposer un baiser sur la joue de son aïeule et elle n'avait pas eu peur. C'était triste, mais naturel, comme les larmes qu'elle versa avec sa mère, son père, son grand-père et les amis qui étaient venus dire adieux à celle qui les avaient rejoints après toutes ces années d'exil. Isabella repartit avec sa famille et le châle. La vie avait repris.

Maria-Dolorès avait grandi et rêvait de devenir infirmière. Était-ce l'envie de perpétuer le lien avec ses origines qui la poussa à épouser, à son tour, un jeune espagnol qu'elle rencontra alors qu'elle travaillait sur la côte pour payer ses études ? Elle était jeune, elle était naïve, elle ne connaissait pas les hommes, Carlos l'avait séduite presque immédiatement. Elle ne vit ni son orgueil ni sa violence, elle confondit virilité et agressivité et quand elle le présenta à ses parents, elle était persuadée d'avoir trouvé l'homme de sa vie. Sa mère se désola quand elle lui annonça qu'elle renonçait à continuer l'école d'infirmière ; Carlos voulait l'épouser et il voulait des enfants tôt. Elle tomba enceinte de Pablo, elle n'avait que 24 ans. Elle était complètement dépendante de son époux et la première gifle tomba trois semaines avant son premier accouchement. Sidérée par ce qui lui arrivait, couverte de honte, elle ne dit rien à sa mère et fit tout pour « arranger les choses », convaincue qu'il ne pouvait pas en être autrement. Carlos se repentit une fois, deux fois, trois fois. Il réussit à se maîtriser au point que Maria-Dolorès finit par y croire et tomba enceinte de Manuel moins de deux ans après Pablo. Isabella voyait sa fille malheureuse mais lui en voulait toujours d'avoir abandonné ses études. Elles finirent par ne plus se voir. Un jour, sa mère la contacta et lui demanda de la retrouver. Elle allait mal, elle avait besoin de la voir. Maria-Dolorès avait voulu s'y rendre mais Carlos avait refusé de la laisser partir. Elle était encore une petite fille qu'elle avait besoin d'aller chez sa mère ? Cette dernière faisait des histoires parce qu'elle n'avait jamais apprécié son gendre. Maria-Dolorès céda, encore animée par le désir de sauver son couple et aveuglée par l'illusion qu'elle était sans doute responsable de ses difficultés conjugales. Quand son père l'appela enfin, elle comprit qu'il était trop tard. Ce jour-là, Carlos avait été d'une rare violence et avait même levé la main sur le plus jeune de ses fils. Elle attendit la nuit tombée, et comme son mari était ivre d'alcool et de violence, elle réveilla Pablo et Manuel et s'enfuit à pieds. Elle appela un taxi et se réfugia, sans même une valise, chez ses parents qui habitaient à plus de

60 km de chez elle. Son père l'accueillit avec des larmes de joie et de douleur et une fois les enfants couchés, il l'emmena dans la chambre où reposait sa mère. Maria-Dolorès comprit tout de suite, et tout de suite elle regretta ces dernières années. Elle n'avait pas eu besoin de terminer ses études d'infirmière pour comprendre le visage amaigri, les cheveux ras sur la tête, la perfusion et la pompe à morphine. Elle s'écroula au pied du lit et passa le reste de la nuit à pleurer. La mère et la fille ne purent échanger que des regards ; il n'était plus temps de s'expliquer. Dans un mouvement qui lui coûta un effort infini, Isabella indiqua un petit bout de tissu noir qui dépassait de sous son oreiller. Maria-Dolorès le reconnut tout de suite. Au petit matin, elle sortit de la chambre avec le châle en dentelle noir blotti contre elle et au fond de son cœur une promesse faite à sa mère avant de lui dire adieu. Le parcours du combattant commençait à peine, plainte, demande de divorce, juge, menaces, intimidations, expertises psychiatriques. Durant plus de deux ans, elle vécut chez son père et se battit. Quand elle fut enfin libérée, elle partit avec ses deux fils pour commencer une nouvelle vie. Seule, libre mais le cœur chargé de regrets. Elle s'était tue, épuisée d'avoir autant parlé. J'étais bouleversée et j'eus du mal à retenir mes larmes. Pour éviter de lui montrer mon émotion, je détournai le regard. J'avais honte de mes souffrances d'enfant gâtée. « Voilà, conclut-elle. Depuis cette nuit-là, il n'y a pas un jour où je ne regrette le temps perdu.

- Je comprends, Maria-Dolorès, je comprends tellement. »

Elle me sourit avec reconnaissance. Nous aurions pu nous jeter dans les bras l'une de l'autre sans la retenue que la situation nous imposait. Il fallait que cette force qui nous poussait l'une vers l'autre trouve une autre voie. C'est elle qui la trouva.

« Le combat que j'ai dû mener pour m'en sortir a été si dur, que j'ai largement payé mes erreurs. J'étais si jeune. J'oublie parfois que je le suis encore tant l'arrivée des enfants vous oblige à grandir. Aujourd'hui, je suis comme vous, je ne peux pas aller voir mon père, mais j'ai eu la chance, malgré tout, de pouvoir dire adieu à ma grand-mère d'abord, à ma mère ensuite, et même si nous n'avons pas eu le temps de nous reparler, le lien ne s'est pas brisé et nous avons pu respecter la tradition des femmes de la famille. » Elle baissa alors les yeux vers le petit paquet sombre placé entre nous. « Prenez » dit-elle. Je compris tout de suite, et me récriai : « Non, Maria, non, je ne peux pas, c'est à vous, c'est à votre famille » Dans mon émotion, je l'avais appelé de son premier prénom, comme on l'aurait fait avec une sœur, et je secouais les mains en signe de refus.

« Lisa, vous êtes aujourd'hui seule. Moi, je n'ai pas de fille. Ce châle est destiné à disparaître après moi. Je voudrais qu'il continue à circuler. Prenez-le et qu'il vous rappelle que nos vies de femmes ne s'arrêtent pas à la mort de celles qui nous ont précédées »

J'étendis mon bras et du bout des doigts, j'attirai à moi l'étoffe qui se déplia largement sur l'herbe tendre, créant un pont entre elle et moi. La dentelle était lourde, moirée, les franges légèrement ondulées. Dans combien de mains féminines avait-elle circulé, combien d'épaules avait-elle enveloppées, combien de larmes avait-elle essuyées, combien de hanches avait-elles enserrées pour de longues nuits de danses endiablées autour du feu, au son des guitares et des cris de joie, de douleurs ? Je la déployai totalement devant mon visage et me retournai vers Maria-Dolorès. Derrière ce grillage improvisé, je pus lui ouvrir mon cœur sans pudeur.

« Maria, vous permettez que je vous appelle Maria ? » Elle opina légèrement de la tête. « Ma honte est plus grande que vous ne le pensez. Non seulement je n'ai pas pu dire au-revoir à ma grand-mère, non seulement je n'ai pas pu assister à ses obsèques ni serrer ma mère dans mes bras, mais alors que tous ces malheurs m'accablent, mon cœur ose penser à l'amour, mon corps est bouleversé de désir alors que la mort plane tout autour de nous. » Je soupirai, soulagée d'avoir pu, enfin, formuler ce qui me tourmentait depuis des semaines.

« Vous n'avez aucun reproche à vous faire, Lisa, la situation nous dépasse tous, et vous ne pouviez rien faire de plus. Votre colère ne doit pas se tourner contre vous-même. Ce n'était pas mon cas.

- Ne dites pas cela Maria-Dolorès.

- Le temps perdu ne se rattrape pas. Refuser d'être heureuse ne ramènera pas votre grand-mère. Pleurez, tant que vous en avez besoin, mais acceptez la vie et le bonheur. C'est aussi votre devoir d'être humain. »

J'avais laissé retomber le châle sur mes genoux et mes yeux s'étaient portés sur la façade de notre immeuble, au deuxième étage. Elle suivit mon regard

« Mon père m'a toujours dit qu'un homme qui travaille la terre ne peut être qu'un homme bien. »

Je me retournai vers elle, les joues légèrement empourprées. Nous échangeâmes un sourire complice. Soudain, un bruit de porte nous sortit de l'état de grâce où nous avions plongés

les confidences. Pablo et Manuel déboulèrent dans le parc. Leur mère se tourna vers moi et avec un petit rire gêné elle avoua : « Je crois que le film vient de se terminer ! » Nous éclatâmes de rire. On ne pouvait pas toujours compter sur les livres pour garder les enfants, et je fus reconnaissante aux écrans pour une fois, de m'avoir octroyé ce moment privilégié avec ma nouvelle amie. Ils se jetèrent sur leur mère. Celle-ci les serra fort contre elle et dans son sourire, je compris tout l'amour qu'elle leur portait, en dépit de toute la souffrance qui avait accompagné leur venue au monde. Elle reçut un baiser de chacun d'eux, un sur chaque joue, et après un petit regard furtif, je les vis se rapprocher de moi. Ils tirèrent chacun un petit objet de leur poche et les posèrent sur l'herbe, là où j'avais récupéré le châle. Ils reprirent ensuite leur place, bien sagement auprès de leur mère.

« Nous avons l'habitude d'allumer des bougies pour accompagner nos morts et pour ne jamais les oublier. Nous en allumerons chez nous ce soir pour partager votre douleur. Vous ne serez pas seule. Prenez celles-ci, nous les allumerons ensemble à l'heure qui vous conviendra. »

Je ramassai les bougies et posai le châle sur mes épaules sous le regard ému de Maria-Dolorès. Je me relevai et adressai un large sourire aux enfants : « Je vous rends votre maman, les garçons », puis, me retournant vers elle : « Merci Maria, pour votre histoire, pour le châle, pour... » Je ne trouvai pas mes mots. « Merci pour tout ! » Je me tournai à nouveau vers les enfants et leur promis qu'ils auraient leur séance de lecture le dimanche suivant, comme prévu. Leurs sourires reconnaissants finirent de me réchauffer le cœur et comme je ne pouvais embrasser personne, je serrai les deux bougies entre mes mains que je portai à mes lèvres en m'inclinant légèrement. Maria-Dolorès accomplit le même geste et nous nous quittâmes, riches, l'une comme l'autre, d'une douceur bienfaisante qui me porta jusque chez moi dans un apaisement salutaire.

En rentrant chez moi, je posai les bougies et le châle sur mon lit, et prit mon téléphone que j'avais volontairement laissé de côté. J'avais maintenant assez de force pour affronter ce que j'allais y lire. « C'est fini. » Ce message de ma mère résonna comme une pierre tombée au fond d'un puits. L'écho bourdonnait dans mes oreilles mais je savais qu'il finirait par s'éteindre, comme le reste. Nous étions privés de cérémonie, de bras, de communion mais je ne pouvais me résigner à ce vide. Je pris les bougies, les allumai et les posai sur ma table de nuit à côté de la rose de Marc. J'étais satisfaite de mon tableau, mais il y manquait quelque chose. J'attrapai le châle et le drapai derrière en le disposant sur le cadre accroché au mur. Je

pris alors une photo et l'envoyai à ma mère, d'abord, à Maria-Dolorès, ensuite, et à Marc, enfin. Je n'écrivis rien, à personne, convaincue que chacun des destinataires comprendrait ce que je voulais lui dire, mais c'est vers Marc que je me tournai pour finir cette journée. Il m'attendait sur son balcon et rien n'aurait pu me faire annuler ce rendez-vous. Nous étions le 15 avril. J'avais compté les jours, 26 avant le déconfinement. 26 jours à se regarder de loin, à s'effleurer du bout des doigts, à se caresser et à s'enflammer du regard. Nous ne tiendrons pas, je le savais, et ce soir-là, mon esprit commençait à se faire à cette idée. Restait à savoir quand et comment. Et le mystère de ces réponses allait devenir le sel qui nous ferait supporter ces dernières semaines d'emprisonnement.

Chapitre 25

La courbe exponentielle des décès avait eu raison de mon goût pour les mathématiques. Le caractère aléatoire des cas asymptomatiques avait transformé le plaisir ludique des probabilités en un hasard pervers, qui aurait rendu verts de jalousie l'ensemble des dieux de l'Olympe, pourtant si prompts à jouer avec le destin des hommes. Le Covid était devenu la nouvelle loterie mondiale, plus fort que l'Euro Millions. 100% des humains pouvaient tenter leur malchance. On était tous potentiellement malades, et en plus, on pouvait ne pas le savoir. Quant aux plus terrifiés, ils pouvaient tous les matins, après la prise de température quotidienne, se répéter le slogan du jeu vendeur de rêve : « à qui le tour ? ». L'étendue des possibilités était vertigineuse. Quant aux statistiques, je ne doutais pas que d'ici quelques mois, elles seraient les nouveaux oracles qui démontreraient nos torts, et excuseraient toutes les erreurs commises, sans même avoir besoin de les dissimuler. Dans ce panorama aussi stable que des sables mouvants, mon désamour des chiffres semblait consommé, et je repensais avec amertume à mes professeurs qui me reprochaient si souvent mon manque de rigueur mathématique. Non, vraiment, on ne pouvait pas compter sur les chiffres. Aucun théorème, aucune loi ne pouvait nous guider dorénavant. On pouvait toujours nous dire que moins d' 1% des malades du Covid en mourait, la peur avait raison de notre raisonnement. Heureusement, dans cette nuit inquiétante, une lumière jaillit. La vie m'offrait soudain de nouveaux problèmes qu'il me tenait à cœur de résoudre. Comment commencer une histoire d'amour en respectant la distanciation sociale ? Comment prendre soin d'une personne âgée sans la mettre en danger ? Comment concilier égoïsme salubre et altruisme sociale ? Je me jetai donc dans la magie des équations et leur merveilleux système d'équivalences qui devait me permettre, peut-être, de survivre sans abandonner mes rêves, mes idéaux et mes principes.

J'ignorais encore la nature des inconnues mais je m'arrangerais avec elles pour que les égalités fonctionnent ! Puisque la vie se jouait de moi par son absence de règles logiques et rationnelles, je me promis de ne pas trop les respecter à mon tour. Je parviendrais bien à circonscrire ma liberté dans les limites de l'acceptable, même si ces dernières débordaient sur celles dictées par les règles délirantes et liberticides de la crise sanitaire. Je décidai de mener tous mes combats de front. J'avais l'esprit actif et combattif. Non seulement je continuais mes

courses à la Poste tous les jours, mais je m'offrais maintenant le luxe de rencontrer Monsieur Soral de temps en temps à la boutique. Après tout, c'était mon patron, et nous avons besoin d'élaborer de nouvelles stratégies pour envisager la réouverture de la librairie à partir du 11 mai. Gel hydroalcoolique, plexiglas devant le comptoir, sens de circulation, ... il y avait de quoi rire quand on voyait la taille de la boutique. Le parcours fléché ne risquait pas de perdre les clients dans les méandres des rayons. Il n'y avait qu'une porte, et à moins de les faire sortir par l'issue de secours, les entrants et les sortants seraient forcément obligés de se croiser. Des masques, on n'en avait toujours pas, mais j'avais mis ma mère sur le coup. Je ne l'avais pas laissée longtemps seule à son chagrin et je lui avais commandé, le lendemain même des obsèques volées de ma grand-mère, une vingtaine de masques, bien décidée à en distribuer autour de moi. Je ne me faisais pas de souci ; je tenais d'elle cette capacité à se jeter sur le travail et à accomplir son devoir pour oublier les douleurs et les malheurs de l'existence. Deux jours après, je recevais un petit paquet chargé d'une manne encore inestimable en ces temps de pénurie. Il y en avait de toutes les couleurs, à motifs, unis, à fleurs. J'en choisis deux, un bleu ciel à petite fleurs type liberty, et un mauve uni qui rappelait les cheveux colorés des mamies sorties fraîchement des salons de coiffure désertés depuis trop longtemps. J'en pris un pour moi, un blanc qui me donnait des airs d'infirmière, et je descendis au rez-de-chaussée.

J'hésitais. Le hall d'immeuble était petit. Il présentait un caractère inquiétant pour une vieille dame apeurée qui n'oserait peut-être pas ouvrir sa porte. Je décidai de sortir dans le parc. Il était désert à cette heure. Mon rendez-vous avec les petits Sanchez était prévu pour 17h, comme d'habitude. J'allai directement à la fenêtre de Madame Michel. Les rideaux étaient fermés. Je posai sur le sol le sachet dans lequel j'avais glissé les deux masques, frappai deux petits coups sur la vitre et reculai. J'attendis un petit moment. Rien ne semblait bouger. Je m'obstinaï. Pas question de renoncer. Je recommençai mon petit manège, sans succès. Je commençai à désespérer, quand une caresse le long de mes jambes me fit baisser la tête. Gustave et Alphonse venaient à mon secours ! Leurs miaulements eurent raison de ma voisine. Quelques secondes après les lamentations félines de mes complices à quatre pattes, un frémissement agita le rideau et la fenêtre s'entrouvrit. Comme s'ils avaient compris le but de ma manœuvre, les deux matous restèrent dehors au lieu de s'engouffrer à l'intérieur. Leur attitude inattendue obligea Madame Michel à ouvrir complètement sa fenêtre et je la vis alors, pour la première fois depuis des semaines. J'eus un pincement au cœur en la découvrant

enfin, les traits tirés, les cheveux blancs trop longs que la mise en pli ne parvenait pas à remonter et les yeux inquiets. Je lui adressai mon plus beau sourire avant de réaliser qu'elle ne pouvait pas le voir derrière mon masque. Je le forçai au maximum, espérant que mes yeux prendraient le relais. Je fis un petit geste de la main en lui adressant un joyeux « bonjour ! » et pour la rassurer totalement, je reculai encore d'un pas. Elle restait accrochée au battant de sa fenêtre, surprise de mon audace, mais je sentis qu'elle n'était pas mécontente de me voir. Elle me semblait amaigrie et fatiguée. Je fis un geste avec mon index pour attirer son attention vers le sol. En quelques mots je lui expliquai ce dont il s'agissait. Elle allait pouvoir sortir en toute sécurité maintenant. Se promener, faire ses courses, prendre l'air. Et puis, j'étais là. Elle pouvait compter sur moi. Alors elle sortit, rassurée peut-être par mon propre masque, ou heureuse de trouver enfin un prétexte pour revenir vers moi. Elle ouvrit complètement la porte fenêtre et s'approcha du petit paquet que reniflaient avec curiosité les deux chats intrigués. Je me reculai pour la laisser sortir sereinement, mais je crois que j'aurais pu m'en dispenser tant elle semblait rassurée. Elle fit un effort pour se baisser – aïe, je n'y avais pas pensé – et elle en profita pour donner une caresse à Gustave avant d'attraper le plus beau cadeau qu'elle ait reçu depuis bien longtemps. J'étais émue et amusée de la voir si joyeuse. Une gosse de 80 ans ! Quand elle essaya le mauve, un nuage de buée embruma d'un coup ses lunettes. Nous éclatâmes de rire et la glace finit de se rompre totalement entre nous. Je lui expliquai comment placer le masque sous les lunettes. C'était encore laborieux. Ça le serait toujours. Il allait falloir s'habituer à ce nouvel inconvénient. Masquées ainsi face à face, nous pouvions maintenant reprendre nos anciennes relations de voisinage, et en dépit de cette entrave, je pris un grand plaisir à ce brin de causerie qui nous donnait un peu l'impression de vivre comme avant. Madame Michel reprenait notre relation là où nous l'avions laissée, et je fis semblant d'avoir oublié la parenthèse qui nous avait coupées l'une de l'autre quelques temps. J'étais heureuse de la voir se ranimer. Elle me remercia pour la part de gâteau laissée à sa porte comme si c'était hier et je ressentis une profonde joie quand elle m'autorisa à nouveau à lui faire ses courses. Je lui promis des fruits et des légumes frais. Il en fallait pour rester en bonne santé. Contre toute attente, elle ne refusa pas que je fasse appel à notre nouveau voisin. L'évocation de Marc fit bondir mon cœur. Je fis un effort surhumain pour ne pas laisser paraître mon trouble. Fort heureusement, la vue de Madame Michel était moins affutée que celle de Maria-Dolorès, et mon masque finit de dissimuler la rougeur de mon visage. Elle rentra chez elle, le pas plus alerte que jamais. Alors qu'elle me demandait :

« Comment puis-je vous remercier ? » et que je m’apprêtais à lui dire que je n’attendais rien, je me ravisai. « Il y a une chose qui me ferait très plaisir. Connaître votre prénom. » Elle sembla surprise, ne comprenant pas, sans doute, en quoi une telle information pouvait passer pour un cadeau, mais elle me l’offrit, enfin, et j’entendis le plus beau prénom que je pouvais espérer, celui auquel je n’aurais jamais pensé, et qui m’apparut comme le plus beau des présages : « Aimée », me confia-t-elle, émue de prononcer ces deux syllabes qu’elle n’avait sans doute pas entendues depuis très longtemps. Curieux destin que ce prénom qui nous désigne depuis la naissance, qui fait partie intégrante de notre être, mais qui ne prend vie que lorsqu’il est prononcé par un autre. Un prénom dans la solitude, ce n’est qu’un vide et un silence. Je prononçai à mon tour « Aimée » et ne pus m’empêcher de rajouter : « Quel beau prénom ! » Elle sembla déstabilisée en s’entendant ainsi appelée par ma bouche. C’était comme une déclaration et j’étais heureuse de faire vibrer les rides autour de ses yeux en même temps que vibraient mes cordes vocales. Je me fis plaisir encore une fois en lui répétant « Au-revoir Aimée, passez une belle journée. »

Belle, la journée la fut pour moi aussi, tant la chaleur de ces retrouvailles m’avait remplie de joie. La sortie du tunnel me semblait encore loin, mais une lumière l’éclairait soudain ; nous parviendrions peut-être à supporter l’insupportable si chacun y mettait du sien. L’éclaircie se prolongea au contact de ma nouvelle amie et de ses enfants. La lecture de *Deux ans de vacances* avançait, et nous envisagions déjà un prochain roman, tant nos nouvelles habitudes semblaient s’inscrire dans une temporalité rassurante pour eux comme pour moi. J’avais fini par aimer ces petites bouilles de gentils garnements, quant à leur mère, elle était devenue, sans que je m’en rende compte, aussi essentielle qu’une sœur. J’étais apaisée en sa présence et il me semblait qu’elle-même s’était détendue à mon contact ; elle était devenue plus souriante, moins triste. Nous nous nourrissions l’une l’autre, et c’était bon. J’aurais pu finir cette belle journée sur le nuage de l’amitié et de l’amour, mais je n’étais pas encore totalement préservée de la peur et du pouvoir maléfique des chiffres qui continuaient à m’assaillir à chaque fois que le soleil se dissimulait derrière les murs de nos immeubles. La voix spectrale du ministre de la santé avait annoncé les 642 morts du jour, et comme si ça ne suffisait pas, il avait calculé la somme totale : 19323. Comment supporter un tel chiffre quand l’ombre envahissait les murs de mon petit appartement et qu’aucun message de Marc n’était venu égayer ma fin de journée ?

Depuis sa déclaration d'amour, Marc attendait sagement que je me manifeste, et sa discrétion respectueuse commençait à me peser. Je ne parvenais plus à le croiser dans les escaliers, et à chaque fois que je gravissais les marches, le plaisir me brûlait de l'y rencontrer. Il s'arrangeait toujours pour glisser discrètement ses offrandes devant ma porte quand je dormais ou quand j'étais sortie. Ses journées commençaient tôt et se terminaient tard ; ses messages sur le téléphone ne me suffisaient plus, et j'en avais assez d'attendre son retour sur mon balcon. Ce soir-là, j'avais vu une lumière attestant de sa présence ; je me languissais de ne recevoir aucune réponse. Lui, d'habitude si prompt à me répondre, ne semblait pas avoir allumé son portable depuis des heures. Je n'osais pas téléphoner. Jamais encore nous n'avions utilisé ce moyen et j'étais terrorisée à l'idée d'entendre sa voix à l'autre bout des ondes. Qu'aurais-je dit ? « Marc, sortez vite, j'ai envie de vous voir ! » ? Je n'en avais pas encore le courage. Partager nos voix, c'était encore trop intime. Mais pourquoi ne lisait-il pas ses messages ? Je n'allais tout de même pas escalader la façade de l'immeuble à mains nues ! Tandis que je contemplais le mur sans prise qui se dressait au-dessus de moi, je fus à nouveau assaillie par l'image de la jeune fille tombant dans le vide. Elle porte une robe grise, le vent s'engouffre dans ses cheveux longs et noirs, elle gravit pieds nus le mur d'un immeuble new-yorkais comme une somnambule, elle fuit (quoi ? qui ?) et parvient enfin où son cœur l'appelle. Derrière une fenêtre, elle contemple un homme. Ils se regardent l'un l'autre comme s'ils se buvaient des yeux. Elle crie. Non, elle chante. Il ouvre une de ces fichues fenêtres américaines, comment les appelle-t-on déjà ? Ah ! Oui, les fenêtres à guillotine, mais ce geste la fait tomber. Elle s'accroche au rebord de la fenêtre. Il tente de la remonter en vain. Elle tombe finalement dans le vide. Il chante. Non, il crie. Le film est clair dans ma tête. Je ne peux encore identifier d'où me viennent ces images mais je ressens de façon si intense le désespoir des personnages, qu'il finit par me gagner moi-même. Je ne peux plus attendre. Sans plus réfléchir, je sors de chez moi et grimpe les escaliers qui me séparent de lui.

J'arrivai devant sa porte et avant même de réfléchir à ce que je faisais, je la cognai de mon poing. Le bruit qui résonna à mes oreilles me sortit de ma transe. Qu'est-ce que je faisais là ? Qu'est-ce que j'avais fait. Je réalisai soudain l'audace de ma démarche. J'allais redescendre quand un bruit de serrure m'arrêta net. Je n'avais plus le temps de me défilier. La porte s'ouvrit et il apparut. Il se dressait devant moi, le torse nu, lisse et musclé, le buste et les cheveux mouillés, une serviette à la main ; je l'avais visiblement surpris au sortir de la douche. J'avais

inversé les rôles de la mythologie. Il était le dieu Apollon que je venais surprendre au bain, et moi, nymphe frémissante, je contemplais sa beauté, terrassée de désir, brûlant de toucher du bout des doigts la chair douce et parfaite qui s'offrait à mes yeux avides. Je compris soudain pourquoi il ne répondait pas à mes messages et je me sentis bête de m'être affolée aussi vite. Qu'allais-je prétexter pour justifier ma venue ? Que je n'en pouvais plus d'attendre qu'il me réponde, que je guettais son balcon depuis des heures et que je me consumais du désir de le voir ? Il n'y avait pourtant que cela à dire, mais je restai muette, transie de honte et tremblante sous ses yeux étincelants, ses yeux qui m'avaient percée à jour. Je n'avais rien à dire. Il savait déjà tout, mais il m'épargna la gêne de me livrer. J'aurais pu me pétrifier, comme Daphné, quand il se rapprocha de moi, me serrant un peu plus près du mur. Je m'attendais presque à affronter son petit sourire moqueur et triomphant. Mais c'est sa gravité qui me bouleversa. Je sentais la chaleur de son corps et les effluves du savon et de l'eau de toilette ne dissimulaient pas l'autre odeur, celle de sa peau, qui me faisait tourner la tête. J'étais dans un tel état, que le moindre contact aurait pu me faire hurler. Mon cœur cognait si fort dans ma poitrine que l'on aurait certainement pu voir les saccades qu'il répercutait à travers ma robe légère. Il était si près de moi que je pouvais sentir le souffle de la vie qui sortait de ses lèvres me caresser le visage. Je ne pus que murmurer, à peine audible, « Je suis désolée Marc, je ne voulais pas vous déranger. » Mes jambes se dérobaient sous moi. Il me rattrapa avec ses lèvres. D'abord simple caresse, posée sur ma bouche pour me ramener à la vie, elles se firent plus pressantes, et comme je manquai de défaillir, elles me poussèrent un peu plus contre le mur pour m'empêcher de tomber. Je ne savais pas quoi faire de mes mains. Plus que le respect des gestes barrières, ma peur de toucher sa peau empêchait mes doigts de me raccrocher à son corps. Il n'était vêtu que d'un simple pantalon, sans doute enfilé dans la précipitation, mais ma main ne pouvait pas se permettre de descendre si bas. Lui-même était encombré de sa serviette et, comme si nous devions encore respecter une étape, plus qu'une distance, nous restâmes ainsi, dans un baiser qui figea le temps dans une éternité où seuls nos souffles et les battements de nos cœurs nous rappelaient que nous étions en vie. Comme s'il s'abreuvait à une source, longuement, il me vidait de ma substance et dans le même temps, la chaleur de sa bouche, l'eau de sa bouche, me maintenaient en vie. Jamais la vie et la mort ne me semblèrent si sœurs jumelles qu'en cet instant. J'avais une telle envie de crier que je ne pus que rendre avec la même force un baiser qui aurait pu se transformer en morsure si sa propre

force ne l'avait pas canalisé. Eros et Thanatos²¹ veillaient sur notre amour, et j'étais prête à accepter leur protection. Si les dieux devaient diriger nos vies, autant que ce soient ceux-là. Tout, pourvu que jamais ma bouche ne s'arrache à la sienne.

Elle me fut arrachée, pourtant, et par un humain tout ce qu'il y a de plus humain. J'avais à peine entendu sa porte s'ouvrir tant il y avait mis de précaution. Mes yeux s'étaient entrouverts pour mieux apprécier l'objet de mon bonheur et je l'avais vu, lui. Je le maudis immédiatement ! Comment osait-il ? Que cherchait-il ? Il aurait pu repartir dans son antre en nous voyant ainsi, mais non. Il restait là, à nous regarder, à nous juger. Je me demandai ce qui pouvait bien passer dans la tête de ce vieux garçon aigri qui trompait sa solitude en pénétrant par effraction dans notre intimité. Marc avait senti mon trouble, un trouble dont il n'était pas responsable, et comme je m'étais figée, il s'écarta en douceur et se retourna. Il me tournait le dos et je ne pouvais pas voir son regard, mais j'étais sûre qu'il s'était glacé de colère. On n'en était pas encore à dénoncer nos voisins pour rapprochements intempestifs en période de confinement, mais le regard inquisiteur, et peut-être aussi voyeur, qui nous toisait, empestait la délation et la jalousie. Il avait rompu le charme de ce moment, il eut alors le toupet de s'excuser, d'une voix feinte qui ne trompait personne, et il brandit une clé sous notre nez pour justifier sa sortie ; il allait chercher son courrier. À cette heure ? C'était peu probable, mais compte tenu des circonstances, ça pouvait se défendre ; plus personne ne suivait un emploi du temps normal. J'avais même vu le facteur passer en fin d'après-midi quelques jours auparavant. Nous étions donc bloqués à trois sur le mini palier et je n'eus pas d'autre choix que d'amorcer ma descente pour lui libérer la place, sous le regard courroucé de mon grand amour qui me voyait déjà partir à regret. Il attrapa ma main avant que je ne sois trop éloignée et la serra avec force en me disant dans un murmure : « Revenez vite ! » Je ne le lâchai pas des yeux pendant toute ma descente, inclinant doucement la tête en signe d'assentiment. Au-moment où je prenais le virage qui le déroba à mes yeux, j'entendis sa porte claquer avec force et j'ouvris la mienne à mon tour. Je ne la refermai pas tout de suite. Je restai dans l'encadrement, attendant que notre voisin descende. Il ne s'attendait pas à ça.

²¹ Pour les Grecs de l'Antiquité, Éros était le dieu de l'amour, et Thanatos celui de la mort. Ils représentent les deux types de pulsions qui s'affrontent, les pulsions sexuelles d'autoconservation, symbolisées par Éros, et la pulsion de mort, appelée Thanatos. Contraires ou complémentaires, l'art en a fait ses deux thèmes centraux, parce qu'ils sont probablement les deux grands tabous de l'humanité.

Je ne dis rien quand il passa devant moi, mais mes yeux parlaient pour moi. Je le lui ferais payer !

Chapitre 26

L'excitation de ce premier baiser avait, dans un premier temps, stimulé en moi la violence de la rancune contre mon déplaisant voisin. J'avais élaboré toute une stratégie de vengeance, assez minable je dois dire, à son égard : vol de courrier, dégradation de son paillason à l'aide de moyens inavouables, musique poussée à fond à 3 heures du matin... Puis, passée la première colère, je me mis à spéculer sur les raisons qui poussaient ce vieux bonhomme à agir de la sorte. Je ne connaissais rien de lui, mais tout dans sa personne empestait le vieux célibataire. Quelle peine de cœur dissimulait-il derrière sa petite vie d'ermite bien rangée ? Une femme l'avait-elle fait souffrir et cherchait-il à se venger de toute la gente féminine ou de tous les amants potentiels ? Ou bien, à la manière de Scrooge²², avait-il choisi de fermer son cœur à tout sentiment par radinerie pure ? J'en étais là de mes conjectures quand je reçus un appel de Marie. D'habitude, elle s'annonçait par un SMS. Je fus intriguée et après un instant d'hésitation, je décrochai.

Mon amie allait mal. J'étais partagée entre mon agacement et mon affection. Elle me faisait de la peine. J'acceptai de lui offrir, une fois encore, une oreille attentive. Je l'aimais, malgré tout, et même si je craignais que ma désillusion n'enterrât définitivement notre relation à sens unique, je le fis de bonne grâce. Ses plaintes avaient perdu le feu de la colère et l'amertume de la jalousie. Le désespoir avait pris toute la place. Je l'interrogeai, avec le plus de délicatesse possible, tant je craignais qu'elle ne commette une bêtise. Je me souvins qu'elle avait, durant son adolescence, fait une tentative qui l'avait conduite à l'hôpital. J'avais cru que la rupture définitive avec ses parents aurait eu raison de ses phases dépressives, mais la vie nous rattrape toujours. L'usure du confinement avait fait voler en éclats la stratégie qu'elle avait mise en place depuis des années. Maintenant, le bonheur s'offrait à elle, mais elle n'arrivait pas à s'en réjouir. David avait fait son choix et Marie était l'heureuse gagnante de ses tergiversations. Il avait pris sa décision. Il était prêt. Il voulait divorcer. Il venait de l'annoncer à Marie, calmement, la tête froide mais mon amie était restée de marbre, trop abasourdie pour réaliser le ce qui lui arrivait. L'absence de résistance l'avait laissée bête comme quand on tire sur une corde et que celle-ci, d'un coup, cède et vous reste dans les mains. Sans colère ni passion, elle était désarmée. Je voulais l'encourager, la rassurer. Elle allait s'habituer. C'était peut-être la

²² Le héros du Cantique de Noël vieux radin déplaisant.

chance de sa vie. Je voulais tellement y croire pour elle. Malheureusement, quand certaines choses ne sont pas des évidences, elles le deviennent rarement.

Une vibration dans ma main me signala un message de Marc. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Ce fut plus fort que moi. Il fallait que je le lise. Je mis le haut-parleur pour continuer à écouter Marie sans avoir besoin de lui raccrocher au nez. J'en avais une furieuse envie pourtant. Les mots dansèrent devant mes yeux. « Vous êtes venue. Enfin. Revenez. Quand vous voulez. Vous êtes belle quand vous êtes déstabilisée. Quand vous êtes furieuse. Quand vous vous donnez. Cet avant-goût me laisse encore sur ma faim. Promettez-moi de revenir. Et cette fois, nous fermerons la porte... » Mon pouls s'accéléra à nouveau. Je retrouvai le trouble qui m'avait saisie moins d'une heure auparavant. La voix de Marie bourdonnait dans le lointain tandis que mon esprit s'évadait. Je m'imaginai courant dans l'escalier, frappant à la porte, je l'imaginai m'ouvrir et me recevoir dans ses bras... Mais je ne connaissais pas son intérieur. J'ignorais ce qui se dissimulait dans son appartement, je ne connaissais pas la couleur de ses murs, les meubles de son salon, l'ambiance des lieux où il respirait, où il dormait, où il mangeait, où il vivait et où il pensait à moi. Je ne connaissais que la douceur de ses lèvres, de sa langue aussi, les boucles et la peau que je n'avais pas osé toucher. D'autres images, plus intenses, plus nues, commençaient à forcer les limites de mon imaginaire... J'étais prête à me laisser attraper dans les escaliers, il pouvait me voler tous les baisers qu'il voulait, mais étais-je prête à fermer la porte ? Ce grand saut dans le vide et dans l'inconnu me terrifiait. La logorrhée de ma triste amie me préservait des grandes décisions. Je pouvais encore, comme une adolescente qui fantasme seule dans sa chambre et dans son lit, toute lumière éteinte, continuer à rêver en toute sécurité. Je ne *pouvais* pas monter à l'étage, j'étais au téléphone ! Combien de temps pourrais-je tenir encore ? Mon esprit était embrouillé et je ne savais plus si c'était la peur du grand saut ou le plaisir du désir exacerbé qui expliquait mes hésitations.

Un nouveau message vint troubler ma rêverie. Cette fois-ci, c'était ma mère. Décidément, tous s'étaient donné le mot pour m'empêcher d'agir. Une nouvelle excuse pour repousser l'invitation audacieuse de Marc. Je sautai sur l'occasion pour congédier en douceur la pauvre Marie qui s'épuisait, en boucle, dans ses lamentations qui n'avaient plus d'autre objet qu'elles-mêmes. « Marie, ma Belle, je suis désolée, ma mère m'appelle, il faut absolument que je réponde. » Ce n'était pas un gros mensonge, tout juste une échappatoire pour me jeter sur une autre échappatoire. La voix de ma mère me ramena à mon statut de fille et je fus

troublée par le décalage ; il n’y avait rien de commun entre la gamine que connaissait ma mère et la femme qui hantait, fébrile, les escaliers de mon immeuble. J’avais eu l’habitude de partager avec elle mes histoires – et mes déboires – amoureux comme une petite fille qui raconte ses chagrins d’école. Plusieurs petits amis étaient venus passer des week-ends à la campagne, tous avaient passé le test des potentiels futurs beaux-parents et quand tout s’effondrait, je n’avais même pas à m’expliquer. Dans l’esprit de mes parents, ce n’était jamais le bon, je valais mieux que ça, j’avais bien le temps... Toutes ces excuses bien servies en famille m’avaient toujours évité de trop réfléchir sur mes responsabilités et sur la nature même de mon désir. Tandis que ma mère prenait des nouvelles de mon travail, de mon alimentation, de mes soirées devant la télé, je réalisai que je n’avais rien à lui dire ce soir-là. Je regrettai presque d’avoir répondu à son appel. Je n’avais plus d’autre choix que de jouer la comédie. Nous étions confinés, ma grand-mère venait de mourir, le pays tout entier communiait dans la douleur et le sacrifice, je n’étais pas censée débiter une nouvelle histoire d’amour, et encore moins la consommer avidement entre deux portes. Je tâchai de me recentrer sur l’actualité plus propice à entretenir une conversation avec ma mère. Je la remerciai pour les masques et comme je ne pouvais pas lui parler de Marc, je lui parlai de Madame Michel. La douleur d’avoir perdu sa mère était encore très vive, mais je connaissais son bon cœur, et quand je lui fis part de mon échange avec la vieille dame et les effets de son cadeau, sa voix s’illumina. J’avais bien fait. Les personnes âgées étaient si vulnérables en ce moment. Si cette brave dame pouvait profiter d’un peu de chaleur et dans le même temps de sécurité, elle était heureuse d’avoir pu participer à cette belle action. Je sentis sa voix trembler un peu à l’évocation du sort des anciens. Le plaisir de la générosité était un baume que nous appliquions toutes les deux sur la blessure de notre deuil. Nous n’avions pas pu sauver ma grand-mère, mais nous pouvions peut-être préserver ma voisine. La peur n’aurait peut-être pas complètement raison des liens qui tissaient notre société.

De coup de téléphone en coup de téléphone, la soirée commençait à toucher à sa fin. Il n’était plus temps de sortir sur le balcon et encore moins de monter au deuxième étage. Le froid de la nuit m’avait saisie. J’attrapai le pull de Marc faute de me jeter dans ses bras et pris le téléphone pour relire le dernier message qui m’invitait à le rejoindre. Etonnamment, au lieu de tomber sur le dernier message reçu – les voies de l’électronique sont impénétrables – l’écran me ramena quelques jours auparavant et je retrouvai le lien de la playlist « Colère,

larmes et joie ». Pourquoi pas ? J'avais abandonné l'idée de torturer mon voisin du dessus (plus par paresse que par générosité d'ailleurs) et préfèrai me glisser dans mes draps et dans ma bulle. Je pris donc mes écouteurs et relançai la playlist en mode aléatoire. L'heureux hasard fit sonner quelques notes de piano à mes oreilles et je compris. Enfin. Je la vis. Le clip défila dans ma tête avec une netteté saisissante. Elle est dans son lit. Comme moi. Elle dort d'un sommeil agité, tourmentée par un cauchemar sans nom qui la fait tomber, à une vitesse vertigineuse le long de la paroi d'un building illuminé dans la nuit. Le satin de ses draps ne rend que plus désespérée son allure de princesse endormie. La Belle au bois dormant n'est pas plus bouleversante. Soudain, la musique s'arrête, et comme poussée par une puissance invisible, son buste se relève, la tête rejetée en arrière, les yeux démesurément ouverts dans une terreur muette. Elle inspire violemment comme si elle venait de sortir de l'eau. La fenêtre ouverte, le vent dans le rideau. Je connais l'ascension par cœur, comme le chant du désespoir qui l'accompagne. Comment avais-je pu ne pas faire le lien ? Et surtout, comment ce morceau de musique que j'affectionnais tant se trouvait dans la playlist de Marc ? Je fus bouleversée par ce merveilleux hasard. En montant quatre à quatre la volée de marches qui me séparaient de lui quelques heures auparavant, je n'avais pas fait autre chose que de reproduire cette ascension désespérée et cet imbécile de voisin avait rompu le charme. Il m'avait fait tomber plus violemment qu'Amy Lee à l'étage du dessous. J'avais dû fuir et je m'en voulais tellement. À moi. Pas à ce vieil aigri qui était peut-être aussi un vieux pervers. Que m'importait d'ailleurs ce qui l'animait. Je lui accordais trop d'importance. C'était bien à moi de décider. Je repris donc notre échange de SMS. Et je répondis. « Bientôt. Promis. » Comme je savais qu'il pouvait s'absenter n'importe quand, je rajoutai : « Passez me dire au-revoir la prochaine fois que vous partirez travailler. » Ma promesse me fit peur. J'éteignis tout de suite mon téléphone pour m'épargner l'émotion de sa réaction. Je sombrai dans un sommeil agité, tyrannisé autant par la peur que par le désir.

Quand je me réveillai, le dimanche matin, je regrettai tout de suite d'être retombée dans mes travers de début de confinement. Pas lavée, pas changée, bouche pâteuse... Ce fut ma bouche surtout qui m'affola. Que ferais-je si Marc, suite à mon message, venait frapper à ma porte ? L'haleine du matin était sans doute, à ce moment précis, la seule raison valable pour respecter la distanciation sociale avec lui. Je me jetai littéralement dans la salle de bains. Qu'importaient les cheveux en bataille et la tenue débraillée pourvu que j'aie la bouche fraîche ! Il n'était de

toute façon pas question d'aller plus loin. Je pouvais faire l'impasse sur l'épilation et le brushing. Je rallumai enfin mon téléphone, anxieuse et tremblante. Plusieurs messages attestèrent que Marc m'avait répondu quasi immédiatement la veille au soir, et comme je n'avais pas répondu, il avait récidivé plusieurs fois avant d'abandonner. Je les lus précipitamment dans l'ordre.

« Vous avez raison. Votre pallier est plus sûr. Vous m'ouvrirez donc votre porte ? » Pas de réponse.

« Vous hésitez ? Je ne rentrerai pas sans votre permission. Promis. » Pas de réponse.

« Lisa ! Vous êtes là ? » Pas de réponse.

« Ce sera comme vous voudrez. Je dois m'absenter demain pour plusieurs jours. J'ai la chance de crouler sous le travail, contrairement à d'autres, et je veux avancer mes travaux pour vous recevoir bientôt dignement. Le déconfinement se fera chez moi, à la campagne. Rien que vous et moi. Pas question de vous recevoir dans les gravats et dans la poussière ! » Pas de réponse.

« Je pars demain matin vers 9h et je rentrerai sans doute jeudi ou vendredi. » Pas de réponse.

« Laissez-moi imaginer que vous êtes endormie. Et que vous rêvez de notre premier baiser, ou mieux, des prochains à venir. À demain j'espère. » Pas de réponse.

Je n'avais pas encore regardé l'heure, trop préoccupée par mon hygiène bucco-dentaire. 8h55 ! Je n'avais plus le temps de me pomponner. Je tapai rapidement, avec mes doigts fébriles : « Ne partez pas sans venir me dire au-revoir ! » Je jetai le téléphone sur mon lit, arrachai littéralement mes vêtements et pris la douche la plus rapide de la création. J'avais remonté mes cheveux en un chignon en bataille, consciente que je n'avais pas le temps de me lancer dans un shampoing. Je me brossai rapidement les dents tout me séchant avec ma serviette qui finit sur le sol détrempé. L'amour me faisait perdre mes repères et mes petites manies. Tandis que j'enfilai un peignoir en priant pour que Marc ait lu mon message, je mesurai l'étendue du désastre dans mon appartement. Depuis quand n'avais-je pas fait ma vaisselle ? Et mon lit ? Les vêtements tapissaient le sol de ma chambre et de mon salon. Pas question de faire rentrer qui que ce soit dans cet antre. Je guettaï les bruits dans l'escalier. Etait-ce un claquement que je venais d'entendre ? Je me jetai sur la porte d'entrée. Il n'y avait pas de judas. Je collai mon oreille sur la surface et comme je crus percevoir un frémissement,

je décidai d'ouvrir. Mon cœur, plus que mes oreilles, ne m'avait pas trompée. Il était là, la main en suspens. Je l'avais surpris dans son élan, et la précipitation de mon geste m'avait presque jetée dans ses bras. Je refermai vivement la porte derrière moi pour éviter qu'il ne voie le désordre de mon appartement. Une fois encore je me retrouvai coincée. Ça devenait une habitude. Cruel dilemme : soit je me mettais à sa merci, soit je le laissais entrer et là... J'étais encore mouillée tant je m'étais précipitée pour ne pas le rater ; je pouvais sentir des gouttes rouler de mon cou et glisser entre mes seins. Il me souriait et semblait jouir du trouble dans lequel je me trouvais, gênée autant par la situation dans laquelle je me trouvais que par le souvenir de la scène de la veille. Pour une fois, je ne voulus pas être spectatrice de mon bonheur et lui souris à mon tour avec légèreté. On ne pouvait pas toujours s'embrasser comme si nos vies en dépendaient. Je ne voulais pas me l'avouer, ni lui avouer, mais l'idée de le voir partir plusieurs jours me contrariait. J'en avais assez de lui offrir des larmes. Alors je me jetai à l'eau. « Je ne vous fais pas entrer. C'est un bazar sans nom là-dedans. Et vous êtes pressé je crois. » Petite pique. Je n'avais pas pu m'en empêcher. Je lui en voulais. Comme on en veut à ceux qu'on aime et qui vous laissent. Cette fois-ci, il avait les mains libres. Et il n'y avait pas de voisin pour venir nous déranger. Il se rapprocha un peu plus et les posa sur la porte, de chaque côté de mon visage, et plongea ses yeux dans les miens. « Vous m'en voulez Lisa ? Je vais vous manquer ? » Je me hissai sur la pointe des pieds. Il était si grand. Je tendis mes lèvres vers les siennes et me jetai dans le vide. « Devinez » soufflai-je avant de lui offrir, enfin, mon tout premier baiser. Mes mains osèrent enfin sortir de leur retraite. Je les glissai contre la porte pour atteindre les siennes. Il les attrapa et les plaqua pour m'immobiliser complètement. Craignait-il que je m'échappe à nouveau. Je finis moi-même le baiser avec rage. C'était lui qui partait ! Il me regarda surpris. Délicieusement surpris. J'avais obtenu ce que je voulais. Il allait me quitter avec regret. Ce nouveau jeu nous ferait bien tenir quelque temps. Il s'écarta avec douceur mais garda mes mains dans les siennes. Tandis qu'il s'éloignait en faisant glisser ses doigts entre les miens, il murmura : « Je reviendrai vite ! » et il descendit les escaliers sans me lâcher des yeux. Notre baiser avait semé le désordre dans ma tenue qui n'était déjà pas très respectable. Mon peignoir s'était légèrement ouvert et le geste que je fis pour le refermer n'aurait pas été plus provoquant que si je l'avais ouvert totalement.

Chapitre 27

J'allais donc devoir apprendre la patience. Les cinq semaines qui venaient de passer, déjà, n'étaient rien à côté de celles qui m'attendaient. Marc partait préparer sa maison pour m'accueillir quand j'aurais le droit de m'absenter à plus d'un kilomètre de chez moi. Un kilomètre. Quand j'y pensais, c'était fou d'en être arrivé là. Qui l'aurait cru ? Le croirions-nous nous-mêmes, lorsque nous en reparlerions *après. Après.* Que pourrions-nous faire d'ailleurs, *après ?* Les mesures barrières, ces nouvelles lois qui dirigeaient nos vies, ne deviendraient-elles pas un idéal hygiénique auquel nous finirions tous par adhérer ? Dire bonjour avec les coudes, avec les pieds, pourquoi pas avec les fesses ? J'avais regardé, dubitative, une vidéo de ce qu'on appelait la « dance challenge », et que m'avait envoyée Karine, ma compagne de yoga qui s'acharnait à vouloir garder la forme en dépit du confinement. Qu'est-ce que c'était que ces mouvements qui ne sollicitaient que les jambes et les pieds, devant, derrière, croisés, à gauche, à droite... Il fallait être bien latéralisé pour accomplir une prouesse pareille ! Quelle tristesse quand même. Même les rondes enfantines où l'on se donne la main me semblaient plus sensuelles. J'aurais donné cher pour un rock ou un tango argentin dans les bras de mon beau voisin. Il était musicien, j'étais sûre qu'il savait danser. Dans ses bras, j'aurais pu me laisser aller à suivre n'importe quel rythme. Mais ce n'était pas encore pour demain. Il y avait peu de chance que les discothèques et les bars dansants soient concernés par le déconfinement. Je ne croyais pas si bien dire.

Après, serions-nous tous capables de refaire des gestes simples et nous retoucher à nouveau, ou allions-nous tous devenir des Japonais ? La radio venait de révéler les chiffres exceptionnels de l'Empire du soleil levant. Les bons élèves de la planète n'avaient aucun mérite. Ils n'avaient pas attendu les pandémies mondiales ou la pollution pour vivre masqués et éloignés les uns des autres. C'était dans leur culture, ne pas se regarder, ne pas se toucher, ne pas se parler, toujours baisser la tête. Ça ne devait pas leur coûter bien cher ce nouveau mode de vie. Ce qui me sidérait, malgré tout, c'était de voir que les gaulois réfractaires dont on avait pointé l'incapacité à respecter les règles, se pliaient finalement très bien aux lois de la peur. Cela avait réveillé de vieilles tendances qu'on aurait préféré oublier. Ma dernière sortie à la boulangerie m'avait bouleversée. J'étais allée acheter du pain pour ma voisine qui m'avait enfin redonné ce privilège. Tandis que j'attendais patiemment mon tour, un jeune garçon entra dans la

boutique dont la porte restait dorénavant toujours ouverte pour favoriser la circulation de l'air (on en reparlerait en hiver...). Il eut le malheur d'être le quatrième. La nouvelle règle était placardée sur la vitrine : « Pas plus de 3 clients. Un mètre entre chaque personne ». J'étais la deuxième. Derrière moi, une vieille pie aigrie s'agitait toutes les dix secondes pour vérifier qu'elle respectait scrupuleusement la distance réglementaire, reculant et avançant en fonction de mes propres mouvements en une danse ridicule et pitoyable. Quand le jeune homme entra, elle se retourna vers lui et le fusilla du regard. « Pas plus de trois personnes ! » aboya-t-elle. Je ne sais ce qui m'horrifia le plus : sa peur irrationnelle ou la violence de sa voix. Le client recula sans mot dire et ressortit pétrifié. Il n'était pourtant pas dangereux, ce petit gars. Il portait même un masque, à un moment où c'était encore un exploit de s'en procurer. J'étais à deux doigts de réagir, mais mon respect du grand âge me retint. Je m'en voulus pourtant, et je fus d'autant plus triste que le sourire compatissant que j'adressai au jeune garçon en sortant, était lui-même obstrué par mon propre masque. J'espérais que mon regard fût assez éloquent, mais derrière mes lunettes embuées, c'était peu probable. On commençait à dire que le monde d'*après* serait différent. On y croyait. Les obsessionnels de la résilience et du développement personnel en tout cas. Personnellement, j'en doutais sérieusement. Il suffisait d'avoir vu le film *Le Jour d'après*²³ pour se rappeler que l'*après* est souvent pire que l'*avant*. Tous les déluges ne sont pas suivis d'un nouveau monde luxuriant et apaisé. Les auteurs de science-fiction étaient plus crédibles que les récits bibliques. Fabien, mon amoureux virtuel éconduit l'aurait expliqué mieux que moi. Quant aux grandes pages de l'Histoire, elles n'auraient pas été plus optimistes.

J'étais encore loin d'avoir résolu l'équation de notre nouveau mode de vie. Notre humanité était mise à rude épreuve, j'étais tiraillée entre mon naturel bon cœur, mon éducation qui m'avait inculqué la politesse, le respect des règles et des autres, et par le bon sens, la révolte et le désir de vivre. Je passai la fin de mon dimanche toutes fenêtres ouvertes, à ranger et à nettoyer mon appartement. Marc préparait sa maison pour moi ; je ferais pareil de mon côté. Mes 50 m² s'étaient transformés en repaire d'aigle depuis 5 semaines, il fallait en faire un nid d'amoureux douillet et chaleureux. Car j'étais déterminée, dorénavant. J'ouvrirai ma porte cette fois-ci. Et peut-être même que j'accepterais de la refermer.

²³ Dans le film *Le Jour d'après*, les dérèglements climatiques entraînent des catastrophes irréversibles sur la planète.

En attendant, le travail à la librairie m'occupa plus que je ne l'avais espéré. La perspective du déconfinement avait insufflé un regain d'énergie à Monsieur Soral, et désormais, munie de mon attestation professionnelle, je pouvais même m'absenter plus d'une heure par jour afin de l'aider à organiser la réouverture de la boutique le 11 mai, à 14h tapantes, c'était déjà décidé. Les commandes avaient repris de plus belle et les messages de soutien de nos clients, reçus chaque jour sur la page Facebook, nous portaient vers cette date avec espoir. Ils seraient au rendez-vous. C'était encore loin, mais ça sentait bon la liberté. Et puis, on avait fait plus de la moitié, on y était presque. J'essayais de ne pas trop écouter les informations. Je ne voulais plus entendre le nombre des morts qui n'avaient plus de sens pour moi. Je choisis de fermer les yeux et les oreilles, et de me concentrer sur mon travail et sur mon histoire d'amour. J'avais fourni quelques masques à Monsieur Soral et à son épouse. Cette dernière, qui avait visiblement retrouvé toute son énergie, et qui multipliait les attestations dérogatoires pour venir nous voir, avait pris modèle sur ceux que je leur avais fournis, et elle avait commencé à en coudre à son tour. Je peinais à respirer et j'aspirais à mettre la main sur les fameux masques chirurgicaux jetables. Comme nous allions bientôt être libérés, j'avais fait une tentative à la pharmacie, mais je m'étais heurtée à nouveau à la réponse dépitée du préparateur. Les grandes surfaces commençaient à nous faire miroiter les précommandes... Pas avant le 29 avril pour une réception le 4 mai, et on avait intérêt à avoir une carte de fidélité pour pouvoir prétendre au sésame sanitaire ! Plus fort encore que le dernier iPhone ou la dernière console de jeux vidéo, la perspective d'acheter une boîte de masques chirurgicaux à un prix prohibitif était devenue le nouvel Eldorado de la consommation. Je ne savais pas si je devais en rire ou en pleurer.

Mes journées étaient donc bien remplies. Mes rendez-vous avec la famille Sanchez constituaient mes récréations auxquelles se joignait maintenant Madame Michel. De loin, elle nous faisait signe. Elle posait une chaise devant sa porte-fenêtre ouverte et nous regardait sereinement, un chat sur ses genoux. Gustave et Alphonse déambulaient entre nous. Nous ajoutions dorénavant des parts de gâteaux à nos regards. Le soir, je communiquais avec Marc et ses SMS tendres, drôles ou brûlants. À présent, il accompagnait ses mots d'amour de photos qui attestaient de l'avancée de ses travaux. Il m'envoyait des clichés mystérieux avec des prises de vue et des gros plans insolites qui me mettaient en appétit, une porte, une étoffe, un arbre, une fleur.

Je n'étais pas la seule à être affamée. Le mercredi 22 avril, une fameuse chaîne de restauration rapide venait de rouvrir plusieurs de ses drives. Ce fut un moment de délire comme seuls les grands moments de l'Histoire en connaissent. Une véritable ruée vers la frite et le Big Mac, des files de voitures interminables, des heures d'attente et de bouchons... Je restai pantoise devant ma télé ce soir-là. Même les 544 morts du jour n'avaient pas réussi à me sidérer autant. Quelles frustrations une telle attitude venait-elle combler ? J'étais à deux doigts de mépriser ces cohortes de fidèles au dieu Fast Food quand je me souvins de la pulsion qui m'avait jetée, la tête la première, dans des sachets d'oursons guimauve. Je n'oubliais pas non plus la joie égoïste que j'avais ressentie au volant de ma voiture, trop heureuse de me sentir libre de sortir de chez moi. J'étais incapable de savoir si ma solitude avait été plus insupportable que les vies familiales cloîtrées. J'imaginai les cris, les disputes, les journées et les soirées passées devant la télé, les consoles, les plâtrées de pâtes, les journées en pyjamas... Une sortie au drive, c'était déjà une sortie. Chacun luttait comme il pouvait. J'en étais là de mes considérations quand je reçus mon message du soir. Une photo l'accompagnait. Elle avait dû être prise le matin très tôt. On voyait une forêt envahie de brume qui enveloppait les troncs dans une ambiance féérique. Le faite des arbres était auréolé de rose. Au premier plan, deux tasses de thé, dont une vide, et un pot de confiture de fraise. Et posée sur la tasse pleine, une main, sa main, forte, puissante et douce. Je pouvais voir les traces du travail et de la terre qui l'avaient marquée, mais je voyais surtout l'invitation. L'invitation à le rejoindre. « Votre tasse vous attend. Moi aussi. Très bientôt Lisa ! » Je répondis immédiatement : « C'est magnifique Marc ! Il me tarde de vous rejoindre ! » Et comme ce jour était encore trop loin à mon goût, j'ajoutai : « J'ai rangé mon appartement. Quand rentrez-vous ? ». Il ne me laissa pas le temps de souffler : « Vous m'invitez ? Samedi soir ? ». Mon cœur faillit s'arrêter de battre quand j'osai enfin taper « Oui » sur mon écran. Moins de trois jours, c'était un temps raisonnable. Suffisamment court pour ne pas souffrir de l'attente, suffisamment long pour ne pas me sentir trop rapidement au pied du mur. Je ne pourrais pas me défilier cette fois-ci.

Samedi 25 avril, J – 19, je finis d'apporter les dernières touches à mon intérieur et à ma personne en vue de notre rendez-vous. Aspirateur, poussière, changement de draps, épilation, gommage, masque coup d'éclat, shampoing, choix de la tenue pour la soirée. La grande tornade avait soufflé dans mon appartement et dans mes cheveux jusqu'à 14h et au moment où j'allais enfin me poser sur mon canapé, le ventre vide et criant famine, je réalisai

que je n'avais rien envisagé pour nourrir mon invité. Qu'avions-nous convenu d'ailleurs ? Apéro ? Repas ? Je n'avais en tête que les baisers passionnés de nos deux dernières entrevues dans l'escalier, je n'avais rien envisagé d'autre, et maintenant que le compte à rebours avait commencé, je fus saisie d'angoisse. J'avais encore le temps de faire un saut au supermarché, mais la perspective d'arpenter des rayons à moitié vides munie d'un masque, même rose, ne m'enchantait guère. Je fis le tour de mon frigo. Il était pitoyablement vide depuis que Marc était parti. Je n'allais pas le nourrir de yaourts et de ketchup. J'espérais qu'il ne viendrait pas les mains vides mais en attendant, je n'avais que deux solutions : soit faire des courses, soit le jeter dans mon lit et lui faire oublier, coûte que coûte, la possibilité de manger. La deuxième solution était tentante, mais aurais-je courage de l'assumer ? J'avais trois heures devant moi avant ma lecture dans le parc, j'avais encore le temps. En passant devant la porte de Madame Michel, je me dis que c'était peut-être l'occasion de rentabiliser ma sortie. Je frappai à la porte et attendis sagement qu'elle sorte son minois étonné. Elle fut ravie de ma proposition et je me trouvai finalement investie de quelques emplettes qui me motivèrent davantage. Un quart d'heure plus tard, je déambulais, dans les rayons tristes du supermarché qui avait définitivement pris des allures d'un commerce d'ex Union Soviétique. Mes lunettes semblaient obstruées d'un filtre gris, et la buée n'était pas seule responsable de ce voile de tristesse qui avait tout recouvert. Les néons eux-mêmes faisaient tomber un jour glauque sur les visages qui avaient perdu les sourires, et ce n'était pas que la faute des masques. De toute façon, des masques, il y en avait peu encore. Après avoir glané les quelques produits frais que j'allais pouvoir apporter à ma voisine mais qui me permettraient aussi d'assurer un apéritif raisonnable (j'avais totalement abandonné l'idée de concocter un repas), je dérivai dans le rayon lingerie. Étonnamment, celui-ci n'avait pas du tout été pillé. J'hésitai. Mes mains s'attardèrent sur un petit ensemble en dentelle noire pailletée d'argent. Des restes de Noël que les soldes n'avaient pas écoulés et que la collection de printemps, retardée par les événements, n'avaient pas encore mis dehors. Des bas de fête se trouvaient encore en tête de gondole, eux aussi, rescapés d'un début d'année expédiée par la crise sanitaire inattendue. Le mois d'avril touchait à sa fin mais c'était comme si l'année 2020 nous avait été confisquée, un trou noir avait englouti le temps dans une immobilité qui semblait ne jamais devoir s'arrêter. J'étais seule dans ce rayon déserté. Mes doigts caressaient les étoffes soyeuses et ajourées, mon esprit s'évadait loin. Il y avait quelque chose de futile, d'inconvenant même, à acheter de la lingerie dans une telle période. Je le fis quand même, avec la même gourmandise

que si j'avais acheté des chocolats, avec la même honte dissimulée sous mon masque et mes lunettes. Je raflais tout ce qui était à ma taille et rejoignis rapidement la caisse la plus proche. J'avais encore le rouge aux joues quand je déposai les courses de ma voisine devant sa porte et que je remontai chez moi à la hâte. Je rangeai rapidement les quelques articles comestibles que je venais d'acheter pour me rendre compte que j'en avais pour plus lourd de dentelle que de nourriture. Une vibration dans ma poche m'épargna les états d'âme et la culpabilité. Je laissai tout en plan, et lus un message de Maria-Dolorès qui s'excusait. Elle ne pourrait pas venir cet après-midi ; Pablo était enrhumé et vu les circonstances, elle préférait le garder au chaud. Je compris, derrière ses préoccupations de mère, qu'elle craignait sans doute que l'on puisse avoir le moindre doute quant aux symptômes de son fils. Elle préférait couper court. Je lui répondis que j'étais sûre qu'il se rétablirait vite et que je les attendais, quoi qu'il en soit, le mercredi suivant. J'avais donc encore un peu de temps avant ma soirée, et j'étais déçue de ne pas avoir ma petite récréation lecture qui m'aurait non seulement fait passer le temps, mais surtout, qui aurait apaisé mon trac en occupant sagement mon esprit. J'attendais Marc pour 20h. J'avais trois bonnes heures devant moi et je sentais déjà mon ventre se creuser et mon cœur tambouriner. J'avais ressenti le même état d'agitation lorsque, enfant, j'avais dû participer au spectacle de danse de fin d'année. Mes jambes s'étaient dérobées sous moi, et je n'ai pas gardé d'autre souvenir de cette soirée qu'un désastre affligeant, de ceux qui vous assignent définitivement au rang de cruche empotée. Je ne pouvais pas rester comme ça, j'allais me dégonfler si je ne trouvais pas rapidement un *divertissement*²⁴. J'attrapai ma petite couverture et le premier livre qui traînait sur mon bureau. C'était un exemplaire des *Contes* de Perrault, une vieille édition illustrée par Gustave Doré, lue et relue des dizaines de fois. Je croquai rapidement un biscuit au chocolat et descendis d'un pas décidé dans le parc de la résidence. Je vis alors que Madame Michel avait déjà posé sa chaise près de sa fenêtre. Elle me fit un large sourire et agita sa petite main ridée à mon adresse. Ouf ! Je ne serais pas seule. Je posai ma couverture à bonne distance et m'assis à mon tour. Je l'informai immédiatement de l'absence de Maria-Dolorès et de sa petite famille. Je guettais discrètement ma voisine du coin de l'œil. L'évocation du rhume de Pablo allait-elle provoquer de l'inquiétude sur son front soucieux ? Contre toute attente, au lieu de se replier sur elle-même, elle se releva, attrapa sa

²⁴ Dans ses *Pensées*, Pascal désigne par le mot « divertissement » une pratique d'esquive, typique de l'existence humaine. Il s'agit de ne plus penser à quelque chose qui nous afflige, nous inquiète.

chaise et se rapprocha un peu plus de moi. Nous allions pouvoir en profiter pour parler un peu toutes les deux. Gustave se joignit à nous. Il sauta sur ma couverture, la pétrit délicatement de ses petites pattes en ronronnant doucement. Il tourna plusieurs fois sur lui-même et finit par se laisser tomber, roulé en boule contre mes genoux. Je n'osais pas le caresser sans l'assentiment de sa maîtresse. Je tournai mon visage vers elle et son sourire me donna le feu vert. Nos langues se délièrent et nos confidences filèrent de nos lèvres comme des fils soyeux et lumineux qui nous enveloppaient de douceur. J'appris son veuvage, très jeune, sa solitude, sa fille qui vivait au Canada avec son époux et ses enfants, sa vie dans la résidence depuis plus de 40 ans, les années de travail dans un magasin de chaussures qui avait fermé depuis l'arrivée de tous ces grands magasins, sa petite retraite qui lui permettait juste de vivre correctement, mais elle n'avait pas à se plaindre, d'autres étaient moins bien lotis, et puis, elle avait ses chats, Alphonse et Gustave. Elle ne s'arrêtait plus. Ses souvenirs, ses joies et ses chagrins, se déversaient en une source intarissable, une vie comme tant d'autres, touchante autant par sa banalité que par son authenticité. J'osais, de temps en temps, glisser quelques bribes de ma jeune existence, et sa douce bienveillance les accueillait avec intérêt. Je ne pus m'empêcher d'évoquer le souvenir de ma grand-mère qui nous avait quittés si cruellement. Je m'en voulus presque immédiatement. Ce n'était sans doute pas le moment de parler de ça. Elle serrait ses mains sur ses genoux. Je pouvais voir les rides et les veines qui créaient des racines tortueuses à leur surface. Je n'osais pas lever les yeux vers elle. Elle leva une de ses mains et l'avança dans ma direction. J'étais sûre qu'en d'autres circonstances, elle se serait posée sur mes cheveux. L'intention suffit à me rendre heureuse et je lui souris avec reconnaissance.

Je n'avais plus aucune notion de l'heure. Je jetai un œil sur la façade de l'immeuble. La fenêtre de Marc était ouverte. Il était rentré. Il devait être en train de se préparer pour notre rendez-vous. Moins discret, à quelques mètres de là, Monsieur Hollin nous scrutait avec insistance. Il croisa mon regard. Je ne sais si de si haut il put voir l'éclair d'animosité dans mes yeux, mais le souvenir de notre dernière entrevue dut réveiller en lui un soupçon de gêne. Il disparut quasi immédiatement derrière sa fenêtre qu'il claqua brutalement. Je me tournai vers ma voisine d'un air interrogateur. Celle-ci haussa les épaules avec un petit sourire. Elle vivait là depuis 40 ans, elle devait en connaître davantage sur cet ermite ronchon. Je tentai prudemment de l'interroger. Contre toute attente, elle ne se fit pas prier, et je l'avoue, son petit côté commère n'était pas pour me déplaire ! Il avait emménagé peu de temps après elle.

Elle l'avait toujours connu seul. Plusieurs femmes étaient bien passées dans son appartement, mais elles repartaient comme elles étaient venues. Avec Aimée, il restait discret et distant. Quand celle-ci perdit son époux et se retrouva seule avec sa fille de 10 ans, il ne se manifesta pas davantage. À cette époque, l'immeuble était entièrement habité, les voisins avaient formé un cordon de solidarité qui avait soutenu la veuve dans son épreuve, mais celui qu'on commençait déjà à appeler « le vieux Hollin » gardait jalousement ses sourires et ses bonjours. Un jour, une femme fréquenta plus longuement le deuxième étage. Et puis, on ne la revit plus. Elle avait dû partir discrètement. Il n'y eut plus jamais de présence féminine dans l'appartement du deuxième étage. Je gardai les yeux levés sur les deux fenêtres qui abritaient des hommes si différents. Quels sentiments animaient les regards scrutateurs qui nous épiaient toujours ? De l'envie ? De la jalousie ? Du regret peut-être ? Une sensation de froid me tira de ma rêverie ; Gustave venait de me quitter et sa chaleur avec lui. Il s'étira dans un bâillement profond, découvrant ses crocs effilés, puis gambada joyeusement dans l'herbe en quelques sauts étonnamment gracieux pour sa corpulence. Je me mis à rire et comme Madame Michel commençait à se relever, je lui proposai de ramener sa chaise. Elle accepta sans la moindre hésitation. Tandis qu'elle se dirigeait chez elle, je profitai du temps d'avance que je lui laissais pour consulter rapidement mon téléphone. Il était déjà plus de 19 heures. J'eus un haut le cœur d'angoisse en voyant l'échéance arriver plus vite que je ne le pensais. Je m'accrochai au dossier de la chaise en bois pour me donner une contenance mais c'est le doux sourire de la vieille dame qui me donna le courage de remonter. « Bonne soirée, ma petite Lisa, et merci pour ce bon moment. » Je lui promis que nous en aurions d'autres, et comme j'ai toujours été sensible au sens des mots et des noms, je me permis, dans un heureux présage, de la nommer pour lui dire au-revoir : « Bonne soirée Aimée ! » Aimés, nous souhaitions tous l'être, et quand l'amour frappait à notre porte, il aurait été stupide de refuser de lui ouvrir. Je n'allais pas finir comme ce vieux corbeau perché dans son nid à épier le bonheur des autres en espérant méchamment le voir disparaître. Je remontai les escaliers comme on avance vers son destin, convaincue au fond de moi que rien ne serait jamais plus comme avant, mais cette fois-ci, je n'avais pas peur.

Chapitre 28

Les heures qui suivirent se déroulèrent comme dans un rêve. Lorsque je me réveillai, le lendemain, allongée sur mon lit qui n'était même pas défait, une couverture délicatement posée sur mon corps dénudé, j'avais la douce gueule de bois de l'amour. Vaporeuse et cotonneuse, j'étais aussi légère que les plumes de mon oreiller. La porte de ma chambre était à demi fermée mais une raie de lumière s'étalait déjà sur le sol et commençait à s'étirer doucement sur le tapis. Je me redressai lentement pour ne pas rompre le charme qui m'enveloppait, et dans ce mouvement délicat, la caresse de mes cheveux défaits sur ma nuque me fit tressaillir. Ma peau se souvenait. Comme la couverture glissait sur mon épaule, je voulus la rattraper pour préserver la chaleur de mon corps. Au moment où ma main sortait pour retenir l'étoffe, un bout de papier s'en échappa. Il avait été glissé là, entre mes doigts, comme si on avait craint que je ne le voie pas. Je le dépliai délicatement, avant de me rendre compte que je ne pouvais pas le déchiffrer. Les lettres dansaient devant mes yeux dans une série d'arabesques mystérieuses. Je relevai la tête à la recherche de mes lunettes. Elles n'étaient pas sur ma table de nuit. Je ne me souvenais pas les avoir retirées. Je m'enveloppai dans la couverture et me levai avec précaution. J'avais la tête qui tournait un peu. Je suivis les pas du soleil qui me menaient dans le salon inondé de lumière et découvris le champ de bataille de la soirée. Je compris mieux pourquoi mon lit était à peine défait. Sur la table basse, un éclat lumineux me fit signe. Elles étaient là, posées sur l'exemplaire des contes de Perrault. Je m'assis sur le canapé, me pelotonnai un peu plus dans ma couverture, et mis mes lunettes pour déchiffrer enfin le petit mot que je serrai dans ma main comme un trésor : « Je reviens vite. Restez au chaud et reposez-vous. » Je restai dubitative : la soirée de la veille ne nous avait pas fait franchir la limite du vouvoiement ? Des images me revenaient à l'esprit et me mettaient le rouge aux joues. Comment avions-nous pu accompagner ces gestes de « vous » distants et respectueux ? La plupart des coussins du canapé jonchaient le sol. Tandis que je me blottissais un peu plus, je sentis un objet s'accrocher à mon dos. C'était un cintre en plastique. Je le tirai vers moi et une guirlande de lingerie se déroula sous mes yeux effarés. Je me souvins de mon geste pour faire disparaître l'objet de ma honte et surtout de tout ce qui s'en était suivi. Pelotonnée sur mon canapé, je revis défiler dans ma tête toutes les images du film.

Je n'avais pas eu beaucoup de temps pour me préparer après avoir quitté Madame Michel. Je m'étais retrouvée dans la position bien connue de celui qui a trop d'avance et qui finit par se mettre en retard à force de se dire qu'il a le temps. J'avais jeté sur la table basse le livre de contes. J'avais sorti à la hâte de quoi préparer un apéritif express et je m'étais littéralement jetée sous la douche avant de me glisser, à peine séchée, dans la petite robe jaune de notre premier rendez-vous. Elle gisait à présent sur le sol, comme un soleil vaincu, étalé sur le tapis du salon. Des touches plus sombres attestaient que je n'avais pas seulement perdu que ma robe cette nuit-là. Marc était arrivé les bras chargés de présents. Des fleurs, des fruits, une bouteille de vin. Ses boucles brunes, qui poussaient librement depuis le confinement, encadraient délicieusement son visage hâlé par le travail en plein air. Jamais ses yeux verts ne m'avaient semblé plus perçants, et si doux en même temps. Sa chemise ajustée laissait découvrir sa musculature, qui saillait davantage sous le poids de l'énorme caisse qu'il portait à bout de bras. Je m'étais écartée pour le laisser entrer, et j'avais ensuite refermé la porte derrière nous, le cœur battant. Cette fois-ci, nous y étions.

En deux enjambées seulement il était dans ma petite cuisine. J'étais derrière lui. De dos, il me sembla magnifique. Une statue de chair, stable, puissante. Je m'étais retenue pour ne pas me jeter sur lui. Il s'était retourné vers moi, le sourire éclatant, presque carnassier, et la bouteille de vin blanc brandie triomphalement. Pour la première fois, nous nous trouvions dans une situation consensuelle, assis sur un canapé devant une table basse. Pour la première fois, nous n'étions pas entre deux portes, sur un balcon ou sur un palier. Cette banalité que nous n'avions encore jamais expérimentée nous fit perdre un temps nos moyens. Nous étions un peu empotés, gênés aux entournures. Mon canapé minuscule ressemblait à un meuble de maison de poupée pour lui qui était si grand. Ses jambes surtout, peinaient à trouver leur place. Il se releva pour ouvrir la bouteille afin de se mettre plus à son aise, et son mouvement faillit renverser la table que je m'empressai de repousser un peu. Le bruit du bouchon détendit complètement l'atmosphère et quelques secondes après, nous trinquions à la perspective du déconfinement et à notre liberté retrouvée. Pour lui, ça n'allait pas changer grand-chose. Il n'avait jamais autant travaillé. Tous ses employés étaient revenus et il commençait enfin à souffler. Les ouvriers s'étaient aussi remis au travail, et dans quelques semaines, sa maison serait enfin habitable. À l'évocation de cette perspective, mon cœur se serra ; je savais ce que cette nouvelle impliquait. Bientôt, il n'aurait plus besoin de louer son petit appartement. Il

sentit mon trouble. Peut-être même l'avait-il sciemment provoqué, parce qu'au moment où il envisageait, à demi-mots, son déménagement prochain, il me lança un regard au-dessus de son verre qu'il avait porté à ses lèvres. Je me sentais guettée. Je ne sus répondre que par un silence en détournant le regard. « Et vous Lisa, comment voyez-vous la suite ? » Je ne savais pas à quoi il faisait allusion. À ma situation professionnelle ou à notre relation ? Je me réfugiai derrière la première possibilité, incapable de faire face à la seconde. J'étais confiante pour la librairie. Nous étions une petite structure, nos clients nous étaient fidèles et nous avions réussi à surmonter le plus difficile. Nous allions devoir nous habituer aux nouvelles modalités d'accueil, le gel, les masques, comme l'ensemble des commerces, mais si c'était le prix à payer pour survivre. Marc avait la chance de travailler au grand air, il serait un peu plus épargné par ces règles contraignantes. Comme je ne parvenais pas à développer davantage cet aspect de ma vie, je retombai dans le silence et retournai à mon verre qui était déjà vide. Marc le remplit presque immédiatement. Au moment où il reposa la bouteille, il tomba sur l'exemplaire de Perrault.

C'était un vieux livre, un de mes préférés, que j'avais rapporté de la maison familiale. Il avait bercé mon enfance, et aujourd'hui encore, à mes moments perdus, j'en relisais des passages que je connaissais pourtant par cœur. Les gravures sombres et fantastiques de Gustave Doré avaient pétri mon imaginaire, et je ne pouvais pas imaginer autrement que sous ces traits les héros de ces contes ancestraux. Disney n'avait qu'à bien se tenir avec ses versions sucrées et aseptisées. La couverture du livre montrait le Petit Chaperon rouge dans un lit, le regard inquiet et intrigué, tourné vers le loup déguisé en mère-grand. La petite fille tirait à elle la couverture, et son petit bras blanc potelé contrastait avec la patte noire et velue de la bête qui émergeait des draps avec avidité. J'avais toujours été troublée par cette représentation tant la fascination de l'enfant semblait prendre le dessus sur sa peur. Cette petite était plus curieuse qu'affolée. Marc souriait discrètement, surpris et amusé qu'un tel livre se soit invité à notre rendez-vous amoureux. J'hésitais à le lui arracher des mains en m'excusant pour mon manque d'ordre mais il commençait déjà à le feuilleter, s'arrêtant à chaque gravure, comme s'il essayait de percer à jour mes rêves et mes désirs. Il s'arrêta sur celle de La Belle au dormant dans son lit à baldaquin entièrement recouvert de branches et de feuilles. Ma préférée. Le Prince arrivait en courant vers la Belle endormie après avoir traversé les ronces de la forêt enchanté. Pourtant, la Princesse donne l'impression d'être déjà réveillée, et sa position

alanguie exprime une sensualité d'autant plus osée que sa chemise de nuit largement décolletée va totalement à l'encontre du texte de Perrault qui souligne que la Belle *était toute habillée, et fort magnifiquement*. Je me récitais dans la tête le texte que je connaissais par cœur : *il y a apparence (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables*. Marc leva les yeux vers moi, referma le livre, puis le rouvrit d'un geste rapide en faisant glisser son pouce sur les pages comme on le ferait d'un jeu de cartes. Le volume se rouvrit tout seul à la même page. Pas besoin d'être devin pour comprendre pourquoi. « Votre histoire préférée j'imagine ? » me demanda-t-il en tendant le livre vers moi. « L'histoire ou l'image peut-être, ou les deux ? » Mes yeux se perdaient dans la gravure et dans le même temps je repensais à la jeune fille du building qui avait eu moins de chance que la Belle au bois dormant. « J'ai toujours aimé les prisonnières endormies » murmurai-je, plus pour moi-même que pour lui, « surtout quand on les délivre. » Marc ramena le livre à lui, et lut à haute voix les dernières lignes de la page : « *et après soupé, sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la chapelle du Château, et la Dame d'honneur leur tira le rideau: ils dormirent peu* ». Comme il s'étonnait du sous-entendu dans un livre destiné aux enfants, je complétais la phrase qu'il n'avait pas terminée : « *la Princesse n'en avait pas grand besoin* ». Nous éclatâmes de rire ensemble et mon beau lecteur ajouta : « C'est une explication comme une autre ! » Il reposa le volume sur la table et reprenant son verre, il ajouta : « J'adore la littérature avec vous ! » Il fit un petit signe de tête vers la table : « Vous m'en lirez des passages ? » Sa demande nous ramena à ce que nous évitions d'aborder depuis qu'il avait mis les pieds chez moi. Marc reposa son verre et je regardai ses mains qui étaient enfin libres. Il se réajusta sur le canapé décidément trop petit pour lui et ses grandes jambes. Soudain, je le vis faire une grimace ; quelque chose le dérangeait dans son dos. Un mauvais pressentiment me vrilla l'estomac. Il chercha avec sa main le motif de sa gêne et révéla sous mes yeux effarés, un cintre auquel pendait un soutien-gorge en dentelle noire. Heureusement, les étiquettes qui étaient toujours attachées ne laissèrent aucun doute quant aux raisons de la présence de ma lingerie sur le canapé. Je me souvins que derrière mes coussins devaient se trouver encore trois ou quatre articles que je ne souhaitais pas voir révélés au grand jour. Je me jetai presque sur lui pour arracher le sous-vêtement inopportun en m'excusant pour le désordre. Je me pris les pieds dans ses jambes qu'il n'avait visiblement pas réussi à caser entre la table et le canapé, et je m'affalai littéralement sur lui en un vol plané inattendu. Il me reçut dans ses bras qu'il resserra un peu plus quand je tentai de m'en

détacher. Mon visage était si près du sien que je pouvais sentir son souffle sur mes lèvres. « Vous semez des appâts, murmura-t-il, mais c'est moi qui vous ai attrapée ! » La position était inconfortable pour nous deux. D'un geste habile du pied, il repoussa la table sur le tapis et comme je commençais à perdre l'équilibre, il se laissa tomber avec moi sans me lâcher. Nous étions couchés sur le tapis, lui sur le dos, moi sur son torse, et ses bras ne relâchèrent leur étreinte que pour retirer mes lunettes. Je ne me serais pas sentie plus nue s'il avait ôté ma robe. Il glissa ses doigts dans mes cheveux et serra un peu plus fort pour maintenir mon visage près du sien. Il attendait. Un assentiment, un signe, la permission d'aller plus loin. Mon silence ne semblait pas suffire, alors je rapprochai mon visage un peu plus près et nos lèvres se joignirent dans le même souffle. Ce n'était pas notre premier baiser, mais c'était la première fois que je m'abandonnais totalement. Alors, tous les événements des dernières semaines remontèrent, comme une boule coincée au fond de la gorge et qui m'empêchait de respirer, le confinement, les morts, la peur, la disparition de ma grand-mère, la colère, les surprises et les affres de l'amitié, les visages masqués et fermés, les rues désertées, les magasins sordides, la solitude, mes parents que je n'avais pas vus depuis des semaines, la culpabilité, les regards scrutateurs du voisin du dessus... Mes nerfs lâchèrent totalement et je me mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter, silencieusement. Mes larmes coulaient comme une source bienfaisante, et elles finirent par atteindre mon bel amant qui détacha doucement ses lèvres des miennes. Je ne voulais pas m'expliquer, je ne voulais pas parler ; sa délicatesse m'irrita. « Non, ne vous arrêtez pas, soufflai-je en fermant les yeux, s'il vous plaît, continuez. » Il comprit. D'un mouvement délicat, il me fit rouler sur le dos et commença à caresser doucement mon visage. De son doigt, il suivait la trace d'une larme qui s'était nichée dans mon cou. Il la traqua jusque dans mon décolleté et il s'arrêta jusqu'à ce que je rouvre les yeux. Nous restâmes un moment ainsi, le regard rivé l'un à l'autre. « Oui ». Ce fut le seul mot qui sortit de ma bouche tandis que sa main commençait à déboutonner lentement le haut de ma robe. Je soutins son regard jusqu'au bout. Douze boutons avant qu'elle ne s'ouvre totalement. Il posa délicatement sa main sur ma cuisse et remonta lentement, fit frissonner ma taille, évita savamment ma poitrine, préférant visiblement les détours, et s'arrêta à nouveau sur mon cou qui palpait sous ses doigts comme un oiseau captif. « Vous êtes belle, Lisa, vous êtes belle et touchante, je vous aime, terriblement. » Il ponctuait chacun de ses mots par un baiser, sur mon front, sur mes lèvres, sur ma gorge. J'en voulais plus, je tendais mon cou vers lui pour saisir sa bouche qu'il prenait plaisir à me dérober à chaque fois. Mes mains finirent par agripper ses cheveux

pour ramener son visage à moi, il se redressa davantage, attrapa mes deux mains qu'il posa au sol pour les immobiliser et plaqua enfin sa bouche contre la mienne pour faire taire le hurlement que je retenais depuis trop longtemps. J'avais désiré et redouté ce moment depuis tant de jours. Saurais-je encore aimer un homme après tous ces mois de célibat ? Saurais-je me donner à un inconnu qui était entré dans ma vie dans des circonstances aussi improbables ? Mon corps accepterait-il le plaisir sans honte ni culpabilité ? Je m'étonnai de la facilité avec laquelle toutes ces questions volèrent en éclat sur le tapis de mon salon où déjà, nos vêtements gisaient comme des soldats vaincus. Alors que j'étais sur le point de mourir dans ses bras, mes yeux rencontrèrent la porte-fenêtre qui était restée ouverte. « La fenêtre ! » haletai-je dans un souffle, terrorisée à l'idée que l'on puisse nous entendre. Il détourna à peine la tête, vint coller sa bouche à mon oreille, et tandis que je sentais la vague du plaisir monter au point de me terrasser, il me murmura : « On s'en fiche ! »

Oui. On s'en fichait. Totalement. De ce que les voisins auraient pu entendre ou penser. La vie avait pris une intensité plus forte encore que la mort, et pour rien au monde j'y aurais renoncé. Même à ce moment-là. Surtout à ce moment-là. On ne pouvait pas empêcher les gens de se désirer. On confinait bien des familles entières dans des murs trop étroits, mes 50 m² pouvaient bien contenir nos deux corps enlacés et nos cris de plaisirs. Si le risque devait se mesurer, autant que ce soit à l'aune de l'amour qu'à celle des habitudes ou de l'état civil. Combien de couples obligés de se supporter parce qu'ils n'avaient jamais eu le courage de se quitter ? Combien de contaminations dans des foyers sans amour ni espace ? Cette nuit-là, j'avais fait mon choix, et tant pis si je n'avais pas attendu la date butoir imposée par le Gouvernement. Ce n'était pas à lui de décider. Et puisque l'on tolérait qu'une adresse commune justifie le rapprochement d'êtres désunis et malheureux, j'assumais de transgresser les règles qui ne pouvaient pas faire leur loi dans mon cœur. Le mot « partage » prenait tout son sens dorénavant. Mon humanité pourrait composer avec les nouvelles règles et les nouvelles contraintes, je pourrais sans doute m'accommoder, plus ou moins péniblement, des nouvelles relations sociales qu'on nous prévoyait déjà jusqu'en 2022, mais je ne serais pas seule dans cette épreuve. Je ne serais plus jamais seule.

J'avais quasiment perdu conscience. Marc m'avait portée à moitié endormie sur mon lit. Je lui avais murmuré : « Ne partez pas » tandis qu'il s'était glissé contre moi et nous enveloppait dans le dessus de lit. La douceur de sa peau m'était déjà devenue familière, tout comme son

odeur, et je m'étais rendormie presque immédiatement, épuisée et apaisée, me sentant chez moi comme jamais.

J'en étais là de mes rêveries, pelotonnée sur mon canapé, quand j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir doucement. Quand il apparut dans l'encadrement de la porte, je mesurai le chemin parcouru entre nous en si peu de temps. Il s'avança vers moi, se pencha et posa un baiser sur mes lèvres. L'évidence avec laquelle il enchaîna ces gestes finit d'apaiser mes dernières incertitudes. L'air frais de l'extérieur accompagnait ses pas et la fraîcheur de son baiser avait la saveur de la liberté. J'allais me lever, mais il m'obligea à rester assise. Après réflexion, cela m'arrangeait. Je me rappelai que j'étais totalement nue sous ma couverture et je n'osais pas bouger de peur de me dévoiler un peu trop brutalement. Le grand soleil du matin avait réveillé ma pudeur et je le laissai s'activer dans le salon et la cuisine. Je sentis la bonne odeur des croissants qu'il avait rapportés de sa sortie matinale, il avait déjà trouvé le moyen de faire chauffer de l'eau et comme par magie, il trouva tout de suite ses marques dans ma cuisine. Plateau, tasses, thé, confiture... cet homme était un magicien. Il revint dans le salon et je me sentis rougir lorsqu'il commença à ramasser mes vêtements épars pour faire place nette. Voir ainsi ma robe et mes sous-vêtements dans ses mains réactivait des souvenirs et des sensations tremblantes. Je me recroquevillai davantage et remontai la couverture sous mon menton. Il débarrassa ensuite la table basse et apporta enfin un plateau qui avait un air de déjà-vu. Il me fallut un temps pour comprendre. Deux tasses, une théière, de la confiture de fraise... de fraise ? Je n'en avais pas dans mes placards. Et ces tasses ? D'où sortaient-elles ? Je compris enfin. Il avait reproduit la photo qu'il avait m'avait envoyée quelques jours auparavant. Il ne manquait que la forêt en arrière-plan. Il me servit une tasse et s'assit à côté de moi. J'étais bouleversée. Je levai les yeux vers lui, et osai enfin sortir un bras de mon cocon. Je posai ma main sur sa joue, légèrement rugueuse. C'était la première fois que je voyais sa barbe du matin. Je le sentis s'abandonner à mon contact. Mes doigts remontèrent dans sa chevelure et s'y attardèrent un instant avant de redescendre dans son cou. Je me glissai dans son encolure pour atteindre son épaule. Je reconnus la douceur et la rondeur du muscle qui m'était déjà familier. Le paysage de son corps devenait peu à peu mon univers et j'aimais m'y aventurer. « Merci Marc, c'est magnifique » Je posai mes lèvres sur les siennes. Un bruit insolite vint rompre la magie de l'instant. Mon estomac criait famine. Je me tortillai dans ma couverture et le rire qui s'empara de nous fut le dernier ingrédient de notre complicité naissante. « Je

crois que nous n'avons rien mangé hier soir. Vous devez être affamée ! » Avec une délicatesse qui me bouleversa, il se leva, retourna dans la cuisine, y œuvra sans autre raison que de me laisser le temps de m'arranger un peu. Je me relevai, courut dans la salle de bains, enfilai un peignoir et le retrouvai, quelques instants après sur le canapé. Vivre d'amour et d'eau fraîche, c'était bon pour les livres. Et moi, l'amour, ça me donnait faim ! Je me régalai de tout ce que mon amant avait apporté.

La journée se passa ainsi, entre rires et larmes, douceur et euphorie, silences et confidences. Nous avons rangé le salon mais nous avons enfin réussi à défaire mon lit. Nous y étions encore lorsqu'il m'annonça qu'il allait devoir me quitter. Il commençait très tôt le lendemain, il dormirait *là-bas* ce soir-là. *Là-bas*. J'avais l'impression de tourner une scène d'un vieux film romantique dans lequel la séparation des amants est un épisode obligé. Quand pourrais-je l'y rejoindre ? Et comment ferions-nous quand il réintégrerait définitivement sa maison ? La route, nos travaux respectifs, nous permettraient-ils de nous retrouver facilement ? Le soleil qui commençait déjà à décliner derrière les immeubles ne m'aida pas à affronter le blues du dimanche soir qui me guettait déjà. Mon visage avait dû se fermer, ma voix et mes gestes se refroidir. Il me serra alors fort contre lui, et comme on le ferait avec une enfant qui retient ses sanglots, il me berça doucement en m'embrassant les cheveux. Je sentis que je n'allais pas pouvoir retenir mes larmes bien longtemps. Je luttais de toutes mes forces. « Je n'ai pas pour habitude de faire l'amour avec mes voisines pour ensuite disparaître de leur vie. Je reviendrai vite, Lisa. » J'avais honte de ma terreur irrationnelle. Je me mis à rire en me blottissant un peu plus dans ses bras. « Je sais Marc, c'est juste que vous allez me manquer. » Il m'embrassa longuement avant de se détacher de moi. Tandis qu'il se rhabillait, je ne le lâchais pas des yeux. Je me levai à mon tour, enfilai mon peignoir et l'accompagnai à la porte. Il me serra à nouveau contre lui, prit mon visage entre ses mains et plongea son regard dans le mien : « Je vous envoie des messages tous les jours, je reviens mercredi, je pense à vous toutes les nuits, et jamais, jamais, je ne vous lâcherai. C'est clair ? » C'était merveilleusement clair. La nuit pouvait tomber sur moi, je ne serais jamais plus dans l'obscurité.

Chapitre 29

Après le départ de Marc, je m'étais refusé d'allumer la télévision ou la radio. Je ne voulais pas entendre les hurlements du monde, la violence des chiffres, la cacophonie des avis de chacun, des jugements et des préconisations du moment. J'avais hésité à rallumer mon téléphone aussi. Les messages n'avaient sans doute pas manqué de s'accumuler depuis près de 24 heures. Je me décidai cependant, car j'allais dorénavant guetter tous les mots de l'amour qui devaient me maintenir en vie jusqu'à la fin de cet enfer. Je soufflai de soulagement en constatant que je n'avais aucun message sur mon répondeur. Je n'aurais pas supporté que la voix des autres vienne faire intrusion dans ma bulle. Je ne voulais garder à mes oreilles que les derniers mots de Marc.

Ma mère s'était étonnée de n'avoir eu aucune nouvelle durant le week-end et s'impatientait tant de pouvoir me revoir et me serrer dans ses bras. Dans ses bras ? Depuis qu'on avait parlé du déconfinement, je ne m'étais pas encore interrogée sur les conditions des retrouvailles avec ma famille. Aucune loi en France ne pouvait encore nous imposer le port du masque dans la sphère privée (on n'en était même pas encore à l'imposer dans les commerces... patience, cela viendrait, même à l'extérieur, même sur la plage, même dans les parcs... seuls les Canadiens le préconiseraient bientôt dans les relations sexuelles...). Pour l'instant, donc, nous étions encore seuls juges des comportements que nous adopterions en famille. J'avais choisi les bras et les lèvres d'un homme à qui j'avais envie de me donner tout entière, et ce choix m'en imposait d'autres auxquels je n'avais pas pensé. Le 11 mai finirait bien par arriver, comme tout le reste, et ce jour-là, je serais obligée de faire face à mes responsabilités. Je ne pourrais pas taire indéfiniment mon aventure amoureuse. Je ne pourrais pas cacher Marc dans ma chambre comme un rêve au fond de mon cerveau. La réalité de son existence et de son corps s'était imposée à moi, je pouvais encore sentir son odeur sur ma peau qu'il avait marquée à jamais. Pour rien au monde je n'y aurais renoncé. Pour rien au monde, pas même pour une étreinte de mes parents. J'étais bien obligée de me l'avouer. Tout a un prix, tout se paie, et j'étais prête, moi aussi, à faire mes choix, *quoi qu'il en coûte*. Forte de mon nouvel amour, je me sentais capable de résoudre tous les problèmes que la vie m'imposerait.

Elle ne tarda pas à m'en envoyer un nouveau, un de ces vieux problèmes insolubles qui traînent dans nos vies et qui s'y attachent par la force de l'habitude. Marie. Le message était court et me semblait à peine adressé. C'était plutôt un constat, formulé comme s'il avait besoin d'être écrit pour être réalisé. « Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus ce que je veux. J'ai rompu. » Le message avait été écrit la veille au soir à 23 heures. Que faisais-je à cette heure précise, au moment où elle renonçait définitivement au bonheur qui s'offrait à elle ? Qu'avait-elle pu penser de mon absence de réaction ? J'étais sur mon tapis, des vêtements épars jetés autour de moi, le corps vibrant de plaisir dans les bras d'un homme à qui j'avais dit « oui ». Je ne pouvais que lui mentir, par charité, par délicatesse, par pitié. Par omission au moins. Je l'appelai. Sa petite voix me sembla si lointaine. Comment allait-elle ? J'étais désolée, téléphone éteint pour préserver soirée et bonne nuit de sommeil. Non, non, je n'étais pas malade. Fatiguée seulement. Besoin de me déconnecter un temps pour me ressourcer. Sa décision était-elle irrévocable ? Comment David prenait-il la nouvelle ? À toutes mes questions, elle se taisait. L'heure n'était pas à l'échange. Elle était assommée par ses décisions, incapable de les expliquer, incapable de les assumer. Et surtout, elle était seule, tellement seule. La distance du téléphone n'aidait pas notre communication. Elle aurait eu besoin de bras, de chaleur, de voir un visage, de partager un verre, une sortie shopping, de se laisser aller aux confidences dans les brumes d'un hammam avant d'aller se faire papouiller par les mains expertes d'une esthéticienne, de partager un petit restaurant avant d'aller au cinéma en mangeant du pop-corn. Nous ne pouvions rien faire de tout cela. Je mesurais tous les petits bonheurs pourtant bien innocents dont nous étions privés depuis des semaines. Les médecins avaient beau nous ressasser que quand on aimait ses proches, il ne fallait pas trop s'approcher, l'être humain ne pouvait pas vivre que de sécurité, nos corps ne pouvaient pas tenir que par la peur. Nous ne pouvions pas nous contenter non plus de mots ou d'images. Combien de temps nos corps resteraient en bonne santé, privés de l'essentiel ? En dépit des déceptions que notre amitié avait connues ces dernières semaines, je restais attachée à elle et je voulais absolument la raccrocher à la vie. Il nous fallait du concret, des projets, de l'espoir. « Marie, ma belle Marie, tu as encore le temps de te décider. Ta décision n'est pas irréversible. » Je sentis l'armure se fissurer dans le tremblé de sa voix. « Je ne sais pas. » Je ne la laissai pas s'enliser à nouveau. « Marie, dans deux semaines, on sera libre. Tu viendras chez moi. On se fera un week-end entre filles, je te le promets. J'ai une folle envie de refaire ma garde-robe, et j'aurais besoin de toi pour me conseiller ! » Je l'entendis enfin rire entre ses larmes. Une

nouvelle garde-robe ? J'avais des secrets à cacher ? Aucun secret qu'elle ne pouvait deviner déjà. Je n'en dis pas plus, mais elle avait compris. Je le savais. Je n'attendais pas son assentiment mais je fus tout de même touchée par les efforts qu'elle faisait pour partager ma joie. Elle m'aiderait bien sûr ! Je voulais finir notre conversation sur cette note tendre et légère. Nous nous mîmes d'accord pour un compte à rebours positif : obligation pour chacune de s'envoyer chaque jour une image, un texte, une photo, un smiley, n'importe quoi, mais on gardait le contact et surtout, on pensait à nos retrouvailles. Il était déjà bien tard et je n'avais pas le courage d'appeler mes parents. J'envoyai un message rapide qui promettait de les appeler très bientôt, et je me couchai avec mon téléphone à la main, dans l'attente des seuls mots que je voulais lire ce soir-là avant de sombrer dans le sommeil. Ils arrivèrent enfin.

« Que vos rêves soient aussi agréables que ceux de la Belle au Bois dormant... »

« Vous m'avez laissé de si beaux souvenirs que je n'aurais pas besoin de rêves pour bien dormir. »

« Dormir ? »

« Vous avez raison. Il vaut mieux que je n'y pense pas trop si je veux espérer trouver le sommeil. »

« Je vous aime Lisa. Vous me manquez déjà. »

« Je vous aime aussi Marc. » Je n'avais pas encore osé le dire de vive voix. Je m'en voulais d'utiliser la distance du SMS pour ma première déclaration. Je rajoutai : « J'aurais dû vous le dire quand vous étiez encore là. Me pardonnez-vous ma pudeur, mon manque de courage peut-être aussi ? »

« Ce que j'ai reçu entre vos murs vaut plus qu'une déclaration. Passez une bonne nuit. Mon Amour. »

Il n'y avait rien à dire de plus. Mon cœur était comblé et mon corps assouvi. Je m'endormis paisiblement dans une joie indescriptible.

Je n'avais pas été la seule à m'être lâchée ce week-end du 26 avril. En allumant la télé le lundi matin, attirée malgré moi par l'envie de voir de mes yeux l'état du monde après mon passage à l'acte, je réalisai que notre humanité n'avait pas complètement renoncé à la joie et au bonheur de se retrouver. La population parisienne n'avait pas attendu le 11 mai pour sortir au soleil et pour s'attrouper au son de la musique. Les rues avaient résonné au son du célèbre « Laissez-moi danser » de Dalida, et les gens avaient dansé ensemble. Oh ! En petits groupes seulement, et à l'air libre, mais il n'en fallut pas plus pour que cet élan quasi instinctif de joie et de survie ne soit relayé par tous les médias comme un acte non seulement transgressif, mais surtout criminel. Les « Salauds de jeunes » qui avaient déjà le toupet de ne pas tomber malades avaient aussi le culot de sortir et de vouloir danser. C'était juste inadmissible. Certains élus ne se gêneraient pas, bientôt, pour interdire purement et simplement la diffusion de musique dans les bars et sur la voie publique. La musique qui insufflait la vie dans nos corps devenait suspecte. Elle entraînait le désir de partager, d'échanger, de se rapprocher. Or, on nous l'avait bien dit : « Quand on aime ses proches... » On n'avait pas fini de trouver des boucs émissaires à la situation catastrophique du pays. Les Etats-Unis, toujours en avance sur tout, avaient lancé un nouveau service de confession en drive. Je ne sais pas ce que nous avons à expier, mais je nous trouvais déjà suffisamment punis. Personne ne trouvait de solution, ni médecin ni politique, il fallait bien que les populations soient responsables. Personnellement, j'avais fini de culpabiliser, et j'éteignis la télévision, partagée entre satisfaction et colère, optimisme et désespoir. Je ne savais pas si à 41 ans je faisais encore partie de ces « salauds de jeunes », mais moi aussi j'avais une folle envie de danser.

Monsieur Soral me téléphona le mardi matin. Il était inutile de le rejoindre. Il gèrerait les commandes lui-même. Je le sentis un peu préoccupé, comme s'il hésitait à me dire quelque chose. Soudain, il se décida : « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer Mademoiselle d'Artès. » Je restai interdite. Sa première explication faillit m'anéantir et j'étais heureuse d'être assise au moment où je l'entendis. « Je suis au regret de vous dire que nous allons devoir dire au-revoir à notre bonne vieille *Librairie du Centre*. » Je restai stupéfaite et incrédule. « Mais, ce n'est pas possible, pourquoi ? » J'étais affolée, je ne comprenais pas. Nous avons réussi à surmonter cette période difficile, nos clients allaient bientôt revenir. Il n'avait encore jamais évoqué son départ à la retraite. Il eut bien du mal à arrêter mon flot de

paroles, et même son rire, qui confirmait qu'il me faisait une blague, eut du mal à me rassurer. Il parvint enfin à reprendre la parole : « Je vous annonce une grande nouvelle. Dorénavant, vous travaillerez à la nouvelle librairie du centre-ville : *L'Arche aux Livres*. » Je mis un temps à comprendre ce que je venais d'entendre. Il me remercia pour tout ce que j'avais mis en place sur Internet durant le confinement, le développement du site, la page Facebook, la gestion des commandes. Nous avions su nous adapter, et il n'en démordait pas, c'était grâce à moi. Il envisageait déjà de lancer un concours sur Internet pour créer une affiche à l'effigie de notre nouvelle enseigne. *L'Arche aux Livres*, ça faisait rêver, et ça serait un beau projet pour faire revivre notre petit commerce rescapé du naufrage. Décidément, La perspective du déconfinement prenait des allures de fête. Je ne savais pas encore que cette accalmie serait de courte durée et j'en savourais les bienfaits dans une insouciance salutaire.

Mes retrouvailles avec Maria-Dolorès participèrent à cette ambiance générale. Pablo allait mieux. Les enfants, ça tombait malade et ça guérissait en un rien de temps. Ils récupéraient tellement vite. La lecture de *Deux Ans de vacances* touchait presque à son terme. Les personnages avaient déjà traversé tant d'épreuves. Les deux frères attendaient avec impatience l'issue heureuse et surtout, la révélation du fameux secret : que cachait Jacques à son frère Briant ? Quelle faute avait-il commise pour justifier son perpétuel sens du sacrifice ? J'avais fait mon petit calcul : après ce jour, il nous restait encore deux dimanches et un mercredi. À raison d'un chapitre par jour, nous arriverions à la fin le dimanche 10 mai. Au moment où les deux garçons couraient au fond du parc en tapant joyeusement dans leur ballon, je vis Maria-Dolorès incliner légèrement la tête et regarder derrière mon épaule. Je tournais le dos à l'immeuble et je me retournai pour découvrir ce qui avait attiré son regard. Il était là, dans l'encadrement de la porte, à nous regarder. Il était enfin rentré et j'eus toutes les peines du monde à ne pas me lever pour me jeter dans ses bras. Ma nouvelle amie lui adressa un ravissant sourire, et elle lui fit un petit geste de la main pour le saluer. Il y répondit avec enthousiasme, et encouragé par ces gestes de sympathie, il s'approcha un peu. Nous retrouver en présence de Maria-Dolorès sonnait comme un aveu, comme une officialisation. Je rougis malgré moi. Ils firent mine, tous les deux, de ne rien voir, et pour me libérer de ma gêne, Marc commença à prendre des nouvelles de notre voisine et de ses enfants. Il évitait mon regard, ce qui me permettait de le contempler toute à mon aise. Son sourire était franc et direct. Sa sincérité et son authenticité me touchèrent. Je repensai à ce que Maria-Dolorès

avait dit de lui. Indubitablement, c'était un homme bien. Un homme bien et un homme bon. Il s'excusa ensuite et s'inclina vers nous avant de repartir dans le hall de l'immeuble. Il me jeta un regard complice et de sa main avec laquelle il portait son téléphone, il me fit un petit signe. J'avais compris. Ma voisine aussi. Je me levai pour rentrer à mon tour. Je pliai ma couverture, y coinçai mon livre de Jules Verne et m'apprêtai à remonter. Je fis un grand geste aux enfants qui sautaient de joie au fond du parc. Ils me répondirent bruyamment et au moment où je m'apprêtais à dire au-revoir à leur mère, je me souvins de ma discussion avec Monsieur Soral. « Au-fait, est-ce que Pablo et Manuel aiment dessiner ? » Elle me regarda, interloquée, et me confia que son aîné adorait la bande dessinée (elle semblait s'en excuser) et il se débrouillait plutôt bien quand il recopiait les images de ses livres. « Alors, lui dis-je d'un air mystérieux, j'aurais peut-être une proposition à lui faire. Je vous en parlerai très vite. »

J'étais monté directement au deuxième étage. Quand je me retrouvai devant la porte de Marc, je me retournai vers celle de notre voisin. Le judas me regardait de son œil inquisiteur. Notre vieux grincheux était-il posté derrière à guetter les allées et venues ? J'imaginai qu'il était là, vieux pervers ou vieil aigri, que m'importait, j'avais encore sur le cœur son intrusion inopportune. Je lançai un regard hostile à la porte et tirai la langue, au cas où. Marc m'accueillit comme si je rentrais chez moi alors que je n'avais encore jamais mis les pieds dans son appartement. Je compris tout de suite que dans ses bras, je serais toujours chez moi. Le lieu était peu meublé. Des cartons pas encore vidés ou peut-être déjà commencés. La perspective de son futur départ me pinça un peu le cœur. Il m'emmena tout de suite dans sa chambre qu'il avait visiblement soignée tout exprès. Le lit double, inattendu dans un appartement de célibataire, était tendu d'un magnifique couvre-lit bleu en patchwork. Ça sentait bon le frais, la lavande, le soleil. Les murs blancs étaient d'une nudité presque religieuse. Il avait placé une petite table basse au pied du lit. Un bouquet, deux flûtes et une bouteille de champagne s'y trouvaient déjà... « Ça ne vous dérange pas si on fait l'impasse sur le canapé ? Il est à peine plus grand que le vôtre. Et je n'ai pas de tapis. » Ces allusions dissipèrent totalement le malaise que les cartons avaient installé entre nous. Il m'avait pris par la main et m'avait invitée à m'asseoir. « On fête quelque chose ce soir ? » Il attrapa la bouteille. « Bien sûr ! Vous ne le saviez pas ? » Je restai interdite. Je commençai à avoir l'habitude de ses surprises. Jusqu'où irait-il pour faire de chacune de nos rencontres une fête ? Je ne pouvais pas lâcher mes yeux de ses mains. Je ne m'expliquai pas pourquoi j'avais une telle fascination pour ses mains, pour

ce qu'elles représentaient, pour ce qu'elles faisaient, pour ce qu'elles allaient faire. Pour l'instant, elles maintenaient fermement le bouchon qui sauta et laissa échapper une mousse qu'il rattrapa tout de suite dans une flûte que je lui avais tendue précipitamment. Il avait saisi ma main dans son élan et la maintint dans la sienne pendant qu'il remplissait mon verre. Il me lâcha et remplit ensuite son propre verre. Il s'assit à côté de moi et avança son verre près du mien. « À quoi buvons-nous alors ? » demandai-je. Il avança sa flûte et la posa délicatement sur ma joue qui frissonna à son contact. Les petites bulles venaient me chatouiller délicieusement et leur petite musique me fit rire. « À nous, ma Belle. » Il glissa le verre sur mes lèvres et me fit boire une gorgée. Je levai mon verre à mon tour, et sans le quitter des yeux : « À vous, ma belle rencontre. » Je lui offris mon verre et il y but lentement. Il récupéra les deux flûtes, les reposa sur le tableau et attrapa mon visage avant de m'embrasser longuement. Ce geste me rendait folle ! Je n'aurais pu vivre dorénavant que pour ça. Autant notre dernière rencontre avait été placée sous le signe de la passion autant celle-ci fut marquée par la douceur et la tendresse. J'avais oublié que l'on pouvait aussi faire l'amour ainsi, avec cette sérénité et cette confiance. Je goûtai ce bonheur sans penser au lendemain, convaincue, déjà, que ce lendemain serait à ses côtés, d'une manière ou d'une autre. La nuit était tombée depuis longtemps. Il était convenu que je la passerais chez lui. J'envisageai déjà son départ avec un mélange de tristesse et de désir. Il partait mais il reviendrait. Il partait, mais bientôt, je le rejoindrais. Blottie dans ses bras, dans l'obscurité de la nuit, j'eus le courage de me livrer aux confidences.

« Marc, soufflai-je à son oreille, je voudrais vous demander quelque chose.

- Tout ce que vous voulez.

- Vous êtes musicien, vous aimez la musique, vous devez savoir danser ?

- Je me débrouille.

- La prochaine fois, faites-moi danser.

- Je croyais que c'était déjà fait. Mais si vous le désirez, la prochaine fois, nous le ferons en musique. Et tout habillés. »

Chapitre 30

La dernière semaine du confinement fut celle des bilans et des grandes décisions. On apprit ainsi que les Français avaient pris en moyenne 2,5 kg durant cette période. On n'avait pas tous eu la chance d'avoir un chien à sortir (même si certains avaient envisagé des services de location...), et comme on avait jeté l'opprobre sur les joggeurs et qu'on avait fermé les parcs et les forêts, peu de personnes avaient réussi à cumuler suffisamment de tours de pâtés de maisons ou de montées et de descentes d'escaliers pour garder la forme. Alors on avait pris les formes. En ce qui me concernait, le déconfinement ne fut pas celui de ma balance. Je refusai de la libérer. Elle resterait enfermée là où je l'avais jetée, avec pour seule compagnie le magazine de développement personnel que j'avais retrouvé sous mon lit après le dernier passage de Marc. J'étais en quête de ma lingerie qui avait volé dans ma chambre lors de nos retrouvailles, et j'étais tombée sur la revue poussiéreuse et chiffonnée. Ça s'accumule vite la poussière.

Nous avons aussi appris, et ça, c'était vraiment essentiel, que le Covid avait changé de sexe. Les Académiciens (29 hommes pour 5 femmes) avaient tranché le 7 mai, et ils n'avaient visiblement rien d'autre de plus important à faire. Puisque *Covid* était l'acronyme de *corona virus disease* et que le noyau était un équivalent du nom français *féminin* maladie, il fallait dire LA au lieu de LE. Dès lors, il y eut deux écoles dans les médias, les partisans du LE et les partisans du LA, comme s'il fallait continuer à s'écharper sur quelque chose dans ce débat qui ne pouvait vraiment mettre personne d'accord. Masque ou pas masque, confinement ou pas confinement, LE ou LA Covid. Mes oreilles grinçaient systématiquement quand j'entendais ce féminin qui sonnait comme un snobisme malhonnête à mes oreilles. Comme si on refusait de nous dire : « Nous n'avons pas su gérer la crise, nous ne connaissons rien sur ce virus qui nous a tous pris par surprise, nous, politiciens, médecins, éminents épidémiologistes, mais comme il est hors de question de l'avouer en toute humilité, nous pouvons au moins nous targuer de savoir parler le français. » La prétention et la suffisance se nichent où elles peuvent. Peut-être que ces messieurs voulaient se dédouaner des conséquences de la crise en rejetant dans la sphère féminine le méchant virus qui avait mis le monde à genoux. Je n'étais pas dupe.

D'autres décisions, bien plus essentielles, marquèrent ces jours de pré-liberté. J'avais enfin décidé d'appeler ma mère. On s'était mis d'accord avec Monsieur Soral. Le 11 mai, il m'offrait ma journée pour me permettre d'aller voir mes parents. Il assurerait la réouverture de la librairie avec Lucette. J'avais déjà amplement œuvré à la réorganisation de la boutique, et dorénavant, je pouvais assurer un certain nombre de tâches à domicile. J'avais annoncé la nouvelle à ma mère qui se réjouissait de me retrouver. Je devais les rejoindre pour le repas du midi et nous irions ensuite au cimetière pour nous recueillir dans le columbarium où reposaient les cendres de ma grand-mère. L'évocation de Mamie Mine me rappela les moments douloureux que je venais de traverser et surtout, celui qui m'avait portée durant ces heures sombres. Il était temps de faire sortir mon loup du bois. Je fus simple, simple et directe. « Maman, je dois te dire quelque chose. Aussi fou que cela puisse paraître, j'ai rencontré quelqu'un. » Elle resta sans voix et comme je ne souhaitais pas m'appesantir davantage ni lui fournir la moindre explication, je me contentai de lui dire que je voulais l'informer afin qu'elle puisse décider de ce qu'elle voudrait faire, quand nous nous retrouverions. Elle ne comprit pas tout de suite où je voulais en venir. Je dus lui préciser mes préoccupations. Je fréquentais un homme depuis plusieurs semaines, en dépit du confinement. Si elle et mon père le souhaitaient, j'accepterais de porter un masque à nos retrouvailles. L'évocation de toutes ces mesures dans notre cercle familial sonnait froidement. Nous avons l'impression, l'une comme l'autre, de vivre dans un nouveau monde, un nouveau monde que nous n'avions pas encore expérimenté ni envisagé dans le réel. Je sentis bien que je lui en demandais trop. Depuis des semaines elle pensait à retrouver sa « petite » fille adorée et à la dorloter comme à son habitude. Pas une seule fois elle n'avait pu imaginer que je lui présenterais un homme en guise de cadeau de retrouvailles. « Comment s'appelle-t-il, me demanda-t-elle ?

- Marc.

- Tu es heureuse ?

- Oui.

- C'est l'essentiel ma Chérie. On t'attend lundi, comme convenu. » Puis, après un petit temps d'hésitation durant lequel je devinais qu'elle échangeait discrètement avec mon père, « Et quand tu voudras venir avec lui, il sera le bienvenu. Vous serez les bienvenus tous les deux. »

Le 11 mai finit enfin par arriver. Cette date, nous l'avions attendue comme des enfants attendent Noël. Cela faisait des jours que nous avions acquis la certitude que déconfinement ou pas, virus ou pas, rien ne nous empêcherait de nous aimer. Nous avons décidé que je rejoindrais Marc dès le 10 au soir, au risque de me faire verbaliser. Nous serions ensemble, coûte que coûte, quand les douze coups de minuit nous libèreraient de l'enchantement maléfique. Le compte à rebours avait des airs de 31 décembre. Depuis plusieurs jours déjà, j'avais préparé ma tenue pour le grand soir. Le dimanche 10 mai, à 20 heures, face à mon armoire, pour une fois, je n'hésitai pas. Je sortis la robe noire pailletée que j'avais portée pour un réveillon et que je n'avais jamais ressortie ; elle m'avait semblée trop moulante à l'époque, trop courte, trop sexy pour mes rondeurs. J'avais même failli m'en débarrasser. Ce soir-là, je la trouvais tout simplement parfaite. Peut-être que j'avais pris quelques rondeurs supplémentaires ici ou là, mais visiblement, pas suffisamment pour faire craquer le tissu. Je préférais faire confiance à ma robe qu'à ma balance.

J'avais le temps. La douche me plongea dans une brume de vapeur aux effluves orientales et aux senteurs de rose. J'avais fini par utiliser mes petits savons de Grasse. Mon gel douche avait rendu l'âme et je m'étais refusé d'acheter un premier prix de base aux parfums synthétiques. J'étais une rose, ronde, douce et parfumée, et j'espérais que Marc accepterait de quitter, l'espace d'un soir, son métier de maraîcher pour devenir fleuriste. Je voulais qu'il me cueille, m'effeuille et me savoure. Dans les pays d'Orient on mange les pétales de rose comme des bonbons ; j'espérais aussi qu'il serait suffisamment affamé pour cette escapade gourmande. Je fis durer le plaisir autant que je le pouvais. Le brushing, le maquillage, la caresse des bas au moment de les passer à mes jambes, la douceur de l'étoffe quand je rentrais dans ma robe, la pression délicate mais ferme au moment où je remontai la fermeture éclair ; mon corps était en alerte, à l'écoute de la moindre sensation. Jamais je ne m'étais sentie aussi vivante que ce soir-là quand je me préparai pour lui. Je ressortis, pour la première fois depuis des mois, une paire d'escarpins aux talons fins et effilés et quand je les chaussai, je pris non seulement huit centimètres de plus, mais ma cambrure déjà fort généreuse s'accrut encore. Je me mirai dans la glace de la porte d'entrée et même mes lunettes me parurent sexy.

Nous avons convenu que nous fêterions notre libération en dehors des murs qui avaient protégé notre amour. Marc m'avait indiqué précisément l'itinéraire pour le rejoindre. Il fallait faire quarante kilomètres dont dix en pleine cambrousse, sur une route sans marquage au sol

et à peine suffisamment grande pour que deux véhicules puissent se croiser. À l'heure où je devais le rejoindre, il y avait peu de risque que je rencontre un tracteur. Il m'avait prévenu et aussi mise en garde contre les renards et surtout les sangliers qui quittaient souvent la forêt et couraient allègrement les champs en pleine nuit. J'ignorais s'il avait menti pour me taquiner ou s'il était sérieux. Il me semblait que c'était toujours les deux à la fois, et que cet homme mystérieux qui apparaissait et disparaissait comme par magie, n'envisageait jamais la vie plus sérieusement que lorsqu'il s'en amusait.

Il n'était que 22h30 quand je sortis de chez moi, hors la loi et sans attestation. J'aurais pu en remplir une dernière. Mais qu'aurais-je coché ? Aucune case ne correspondait au véritable motif de mon escapade nocturne. J'aurais pu payer toutes les amendes du monde pour le plaisir de me rebiffer, une heure et demi avant l'horaire officiel. J'eus presque envie de rencontrer une voiture de police et je regrettai de ne pas être contrôlée tant mon désir de vivre et de sortir me semblait transgressif ce soir-là. Mes talons claquaient sur les marches des escaliers puis sur le trottoir. Je n'aurais pas été plus fière le jour de mon mariage. Je sentais le vent frais s'engouffrer sous ma robe moulante comme une caresse. J'entrai dans ma voiture avec une détermination triomphante et lançai le GPS. Il annonçait presque une heure de route.

L'avantage quand on vit dans une ville moyenne c'est que l'on peut la quitter rapidement. Surtout après 22 heures, confinement ou pas. La plus petite route s'ouvre à vous comme un boulevard et en quelques tours de volant, on se retrouve sur une départementale en pleine campagne. Depuis huit semaines je n'étais pas sortie des murs de ma ville, et le GPS m'entraînait sur une route que je n'avais jamais empruntée, à l'opposé même de celle que je prenais pour rejoindre la maison de mes parents. Je suivis facilement la première partie de l'itinéraire mais assez rapidement je me retrouvai dans un entrelacs de petites routes inconnues et je dus ralentir tant la voie semblait étroite et parfois même disparaître sous l'asphalte défoncée. Je voyageais en terre inconnue et j'ignorais totalement où cela me mènerait. Je sentais les talons de mes escarpins s'agripper au tapis de sol à chaque changement de vitesse. La route avait depuis longtemps disparu de mon écran. La petite flèche indiquant la trajectoire de mon véhicule naviguait sur un océan de verdure. Je repensai à la camionnette de Marc. S'il pouvait s'aventurer sur une route si étroite, il n'y avait pas de raison que je n'y parvienne pas avec ma petite citadine. Je me détendis enfin quand je

découvris, au détour d'un énième virage, sous les feux de mes phares, un petit panneau en bois en forme de flèche : « Prim'Vert, fruits et légumes Bio ». J'étais arrivée.

Je me garai devant une magnifique bâtisse en pierre recouverte de lierre. Un capteur avait dû se mettre en route à mon approche, et une lumière s'alluma sur la façade. On pouvait voir des tas de terre, des gros sacs, quelques échafaudages, les restes des travaux qui touchaient à leur fin. Marc m'attendait et était sorti pour m'accueillir. Je n'étais absolument pas vêtue ni chaussée pour le gravier qui crissa sous mes escarpins. Le projecteur qui tombait sur ma petite voiture me donna l'impression d'une montée des marches digne du festival de Cannes. Je faillis me tordre la cheville sur le sol qui n'avait rien d'un tapis, et Marc me reçut dans ses bras, une fois encore, avant que je ne tombe à terre. Il me prit dans ses bras, me souleva, et me porta jusqu'à l'intérieur. « Bienvenue Lisa. Vous êtes ici chez vous. » Il m'embrassa avant de me poser à terre et je pus enfin découvrir sa maison. La taille de la pièce où il me reçut me fit penser qu'il avait dû faire abattre plusieurs cloisons. Je me trouvais dans un salon qui faisait office de salle à manger et de cuisine. Les murs étaient blancs, d'immenses baies vitrées devaient laisser le soleil se déverser à flot dans la journée. À cette heure, on pouvait contempler un ciel d'encre piqueté d'étoiles. Des meubles anciens, sans doute restaurés, étaient mis en valeur par l'espace et la blancheur des murs. J'étais émerveillée. Mon petit appartement aurait pu tenir tout entier dans cette seule pièce. Marc avait su créer un univers chaleureux en dépit des proportions et de la nudité du lieu en plaçant des lampes et des appliques à différents endroits. « Marc, c'est magnifique ! » Il me prit la main et me fit traverser la pièce. Une petite table était déjà dressée devant un canapé qui était sans doute neuf. Il ne s'y arrêta pas et me montra une petite porte de bois qui ressemblait à une porte de chalet, en pin, ouvragée, lisse et nervurée. Une vraie porte de conte de fées. Fermez les yeux. J'obéis immédiatement, toujours avide de surprises, et entendis un léger grincement. Il me tenait toujours par la main et me fit faire quelques pas. « Ouvrez les yeux. » Il n'y avait pas de mots pour décrire l'état de ravissement dans lequel je me trouvais au moment où je découvris la surprise qu'il m'avait ménagée. La pièce en question était aussi petite que l'autre était grande. Une baie vitrée, dans le prolongement de l'autre pièce, ouvrait l'espace sur l'extérieur. Un bureau était placé de telle sorte qu'il devait être inondé de lumière le matin. Sur le mur, une immense bibliothèque, quasiment vide, semblait attendre qu'on la remplisse. Dans le coin, tourné de biais entre la fenêtre et le bureau, un fauteuil immense était recouvert d'un

plaid rose, rose poudré plus exactement. Je reconnus les teintes qui décoraient mon propre salon. Marc m'attira à lui. Il posa une main sur ma taille et de l'autre il attira mon visage vers lui. Grâce à mes talons, pour la première fois, il eut à peine besoin de pencher sa tête pour me regarder dans les yeux. « Quand vous voudrez, si vous voulez, aussi souvent, aussi longtemps que vous voudrez, vous serez ici chez vous. Il m'embrassa doucement, un simple souffle sur mes lèvres. C'est vous qui décidez, j'ai tout mon temps. » J'enroulai mes bras autour de son cou, et dans un élan irrépressible je me serrai contre lui, incapable de parler.

Il m'attira ensuite dans le salon. Je le vis manipuler son téléphone d'un air mystérieux. « Je n'ai qu'une parole », me dit-il pour toute explication. Quelques notes de piano sonnèrent derrière moi, suivies de près par des notes de guitare. Il jeta le téléphone sur le canapé et me tendit la main, comme un danseur qui attend sa cavalière sur une piste de danse. Quelle me sembla longue la distance qui me séparait de lui à ce moment-là. Il avait eu la délicatesse de choisir un rock suffisamment lent, du moins au départ, pour ne pas me perdre totalement. J'espérais que la magie de l'instant dissiperait tous mes mauvais souvenirs de spectacles de fin d'année. J'avais 41 ans, j'étais habillée comme une bombe et j'étais aimée par le plus bel homme que j'aie jamais connu. Tous les maléfices pouvaient s'évanouir. Aussi fou que cela puisse paraître, une bonne fée veillait sur moi et je décidai de lui faire confiance. Les premières paroles de la chanson finirent de me pousser dans les bras de Marc qui m'entraîna tout de suite dans des mouvements aussi rythmés que langoureux. Je le savais. Il savait merveilleusement bien danser. Et moi, j'étais amoureuse, amoureuse au point d'avoir envie de le suivre. Et j'étais remplie d'émotions si intenses que j'avais besoin de me laisser aller, dans ses bras, dans la musique, au son de la voix grave et chaude du chanteur qui me faisait vibrer autant que les mains de mon beau danseur qui me menait avec douceur et fermeté. Nous n'avions jamais fait l'amour ainsi, mais ce fut si délicieux, que je me promis de recommencer.

Nous étions assis sur le canapé, face à l'immensité infinie des ténèbres. Nous avions éteint presque toutes les lumières pour profiter de la beauté de la nuit. La lune commençait à peine à décroître et comme elle s'élevait maintenant à l'horizon, elle nous inondait de sa lumière froide et surnaturelle. Minuit était passé. Nous ne nous en étions même pas rendu compte et à vrai dire, cela n'avait pas grande importance à présent. Il y avait quelque chose de doux et d'apaisant à notre échange ce soir-là. Pour la première fois depuis bien longtemps, je n'avais

pas l'impression d'être sur des sables mouvants. Même lorsque je me relevai, légèrement éméchée par l'alcool et brûlante de désir sur mes talons trop hauts, je ne vacillai pas. Je montai sans perdre l'équilibre, et les yeux grands ouverts, les marches qui nous menaient à sa chambre. Grande, claire, encore vierge de toute histoire. J'étais presque sûre qu'elle n'avait encore jamais accueilli personne depuis qu'elle avait été rénovée. Elle nous attendait. // m'avait attendue pour y inscrire nos corps et nos voix, nos odeurs et nos caresses. Nous prîmes tout notre temps.

Epilogue

Nous sommes le vendredi 29 octobre 2020. Le soleil d'un pâle matin d'automne se lève sur la forêt flamboyante de rouges, d'ocres et de verts mourants. La nature, comme si elle avait pitié de nous, nous offre un tableau d'une splendeur sans nom, Je contemple ce chant du cygne, émue et reconnaissante. Tant que la beauté du monde me sera donnée à contempler, je pourrais peut-être en supporter les violences et les douleurs. Marc a déjà allumé le poêle et une douce chaleur a envahi l'immense pièce où je suis assise pour prendre mon petit déjeuner. Je garde mes mains sur ma tasse de thé fumante pour en savourer les ondes bienfaites qui traversent tout mon corps. Deux tartines de confiture de fraise sont déjà prêtes, dans une petite assiette qui doit avoir plus de 100 ans. Elle est posée sur la nappe blanche. Aujourd'hui, le bouquet est composé de roses, les dernières de la saison, les plus persistantes, et de quelques crocus, les derniers, eux aussi. Tous les jours, depuis que je me suis installée chez lui, il se lève tôt, avant moi, et me dresse la table du petit déjeuner comme si j'étais une éternelle invitée. J'ignore de quoi sera composé mon bouquet quand les grands froids arriveront, mais je lui fais confiance pour me surprendre et continuer à me choyer. Nous avons fini par nous tutoyer dans la vie quotidienne, mais j'ai toujours le droit à mes fleurs et à ma table de reine. Au « vous » aussi, dans les moments d'intimité. Pas une seule fois encore il ne m'a fait l'amour en me disant « tu ». Et cela me plaît.

J'ai rendu mes clés trois mois exactement après le déménagement de Marc qui s'est fait le 30 juin. Trois mois de préavis. Je n'ai pas eu besoin de plus pour savoir que ma vie m'appelait là-bas. Une heure de route, d'autres le faisaient dans un métro ou dans un RER tous les jours. Je pouvais bien prendre ma voiture tous les matins pour aller travailler et rejoindre chaque soir mon grand amour. Monsieur Soral avait revu mon contrat, je travaillais désormais trois jours seulement à la boutique et deux jours chez moi. Et aujourd'hui, reconfinement oblige, me voilà assignée à temps plein au télétravail. Mon bureau donne sur le jardin et les serres. Les plantations s'étendent tout autour de la maison. Derrière, la forêt m'offre un tableau tous les jours changeant au gré des saisons et de la météo. Je passe de longues heures à lire et maintenant à écrire. Quand j'ai le cœur un peu trop lourd, je me love dans le fauteuil acheté spécialement pour moi, je me roule dans ma petite couverture blanche ou dans le châle de mon amie Maria. Parfois, Marc me rejoint. Il me joue de la guitare ou bien je lui fais la lecture

et il n'est pas rare que nous nous retrouvions par terre. Le parquet est chaleureux et le tapis est confortable. Parfois, c'est moi qui le rejoins à l'extérieur. Il travaille dur, comme tous ceux qui nourrissent les hommes. Je l'envie, parfois, pour cette utilité. Moi, je continue à travailler sur mon ordinateur et à brasser du papier. Il me trouve toujours belle quand je travaille ainsi. Mes lunettes font dorénavant partie de ma panoplie de femme sexy, qui l'aurait cru ?

J'aime le voir travailler. Plus encore, j'aime son retour. L'odeur de la terre qui émane de ses vêtements, les brassées de fleurs et de fruits dont il continue à me couvrir dès qu'il le peut. Le virus n'a qu'à bien se tenir ; je suis gavée de bonheur et de vitamines, je dois avoir un système immunitaire en béton ! J'aime entendre le bruit de l'eau qui le débarrasse de l'effort et de la sueur, son corps qui me rejoint ensuite, sa main dans mes cheveux pour attirer mon visage à lui et nos lèvres qui se rejoignent.

Marie est venue me voir le deuxième week-end après le déconfinement. Nous avons beaucoup parlé et fait du shopping, mais avec les masques obligatoires, nous avons perdu la joie et l'insouciance qui accompagnaient autrefois nos essayages en cabine. David a entrepris des démarches pour son divorce. Marie n'a pas encore accepté de le revoir. La faute au Covid, au confinement ou au divorce ? Le charme entre eux semble définitivement rompu. Je me suis refusé au moindre commentaire, consciente que notre amitié avait aussi pris du plomb dans l'aile depuis deux mois. Elle ne tenait qu'à un fil et je n'avais pas envie de la mettre en péril davantage.

Mes parents ont fait leur choix. Je les vois moins souvent qu'avant, mais c'est dans l'ordre des choses. Je leur ai présenté Marc le premier jour de notre libération. C'est moi qui ai insisté. Il y a eu un petit temps d'hésitation, puis ma mère m'a serrée dans ses bras un très long moment. Elle serait raisonnable une autre fois. Elle avait trop besoin de sentir la réalité et la chaleur de mon corps. Elle serait morte si elle n'avait pas pu me toucher après tous ce temps. Marc a passé le reste de la journée à jardiner avec mon père.

Maria-Dolorès me manque. Nous nous appelons souvent et depuis mon déménagement, je l'accueille dès que je peux, dans mon nouveau chez moi. Pablo et Manuel aident Marc et profitent du grand air. Pendant ce temps, nous nous régalons de thé, de petits gâteaux et de confidences. Elle me donne des nouvelles de Madame Michel. Je suis inquiète pour elle. Comment vivra-t-elle ce nouveau confinement ? Maria-Dolorès m'a promis de s'occuper

d'elle, mais la perspective de ce nouvel enfermement à l'orée de l'hiver m'angoisse. Le changement d'heure nous est tombé dessus comme un malheur supplémentaire, et l'absence de lumière amplifie encore la déprime qui s'est abattu sur notre pays.

Depuis deux jours, j'ai l'impression de vivre la fin du monde. Une fois encore. Ça devient une sale habitude. On a beau s'y attendre, elle parvient toujours à nous faire glisser un peu plus bas. L'être humain ne peut décidément pas s'habituer au malheur. Le Gouvernement, devenu expert dans l'art du supplice chinois, nous maintient au-dessus du vide depuis des semaines, à coups de mesures progressives, d'autant plus anxiogènes qu'elles reproduisaient un scénario déjà connu. Je me demande si la résignation n'est pas pire encore que la colère. Comme si notre moral n'était pas assez bas, une nouvelle attaque terroriste vient de nous frapper en plein cœur. La troisième en moins de deux mois, la deuxième en moins de quinze jours. Quand je regarde le monde et que je pense au lendemain, il me semble que mes pieds sont au bord d'un gouffre sans fond. Marc sait repérer mes moments de chute et de mélancolie et il sait toujours me rattraper à temps. Et quand l'humour d'un ourson ou la saveur d'une fraise n'y suffisent pas, il y a toujours ses bras et ses lèvres, son corps contre mon corps, mes soupirs, mes cris et parfois mes larmes après l'amour quand j'accepte de mourir dans ses bras.

Aujourd'hui, le temps est absolument magnifique. Le sol sous mes pieds me semble moins friable, le gouffre plus loin de moi. Je retrouve la courbe de mes journées de confinement, le soleil et le ciel bleu qui me mettent en joie, malgré moi, qui me murmurent que tout va bien, que la situation n'est pas si grave, puis, insidieusement, à mesure que le soleil poursuit sa course quotidienne, l'ombre s'abat sur mon esprit, la culpabilité d'abord d'être mieux lotie que les autres, de ne même pas *encore* être tombée malade, et enfin, la peur de mourir, purement et simplement. Combien de temps supporterai-je cette courbe sinusoïdale faite de hauts et de bas ? Ma science mathématique ne m'a pas encore donné de réponse. Dans les pires moments de désespoir, je me réfugie dans la musique et Marc m'y rejoint régulièrement.

Marc m'a déjà sauvée une fois. Je sais qu'il ne me lâchera jamais. Je ne serai jamais seule pour faire face au monde et à la vie qui mérite encore d'être vécue. À la main de l'homme que j'aime, vient de s'en ajouter une nouvelle, une de ces petites mains qui nous rattachent à jamais à l'amour et à la vie. Elle me porte déjà de l'intérieur. Le soleil sort enfin ses rayons du feuillage des arbres qui ne sont pas encore dénudés. La lumière me frappe au visage comme

une gifle salutaire. Elle dissipe la petite nausée matinale qui s'est installée depuis une semaine. Je bois une gorgée de thé, croque délicatement une tartine de confiture de fraise, et tandis que l'actualité du jour commence à forcer mon esprit et à vouloir entamer ma bonne humeur, les paroles d'une chanson me reviennent en mémoire. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah ! Oui, *L'Hymne à l'amour*²⁵.

*Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer
Et la terre peut bien s'écrouler
Peu m'importe, si tu m'aimes
Je me fous du monde entier
Tant que l'amour inondera mes matins
Tant que mon corps frémissera sous tes mains
Peu m'importent les problèmes
Mon amour puisque tu m'aimes.*

²⁵ Chanson d'Edith Piaf (1950).